VOX CLAMANTIS IN DESERTO
Dartmouth College
Library
M.D.Bisbee.Del.
J.W.Spenceley.Sc.1907.

DISCARD

MAURICE SOURIAU

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE CAEN

HISTOIRE DU ROMANTISME EN FRANCE

TOME Ier

PREMIÈRE PARTIE

Le Romantisme sous l'Ancien Régime
La Révolution — Le Consulat et l'Empire

" Editions Spes "
17, RUE SOUFFLOT, PARIS (Ve)
1927

DISCARD

HISTOIRE DU ROMANTISME

EN FRANCE

Sch
Comb.
Wolf 60

230689
French
840.9
S724h
V.1, pt.1

IN MEMORIAM

Quand on publie un livre où on a mis le travail d'une existence entière, on éprouve le besoin de payer ses dettes de reconnaissance à tous les maîtres qui ont eu de l'action sur nous. Je dédie donc cet ouvrage à la mémoire de Léon Moy, *qui fut mon « animateur » au Lycée de Douai ; de* Gustave Merlet, *qui fut mon professeur de rhétorique à Louis-le-Grand ; de* Bersot, *Directeur de l'École Normale, qui m'honorait de sa sympathie ; de* Gaston Boissier, *qui m'apprit à bâtir une leçon ; de* Louis Liard, *qui voulait faire de moi un recteur ; d'*Émile Faguet, *qui me fut très amical.*

Caen, 10 Juillet 1926.

LISTE DES AUTEURS LE PLUS SOUVENT CITÉS

Comtesse D'ALBANY, *Lettres inédites*, publiées par Léon-G. Pelissier. Toulouse, Privat, 1912.

Maurice ALBERT, *Un homme de lettres sous l'Empire et la Restauration* (Edmond Géraud), *Fragments de Journal intime*. Flammarion, s. d.

D'ALEMBERT, *Discours préliminaire de l'Encyclopédie*. Ed. Picavet. Colin, 1894.

Ch. ALEXANDRE, *Madame de Lamartine*. Dentu, 1887.

Ch. ALEXANDRE, *Souvenirs sur Lamartine*. Charpentier, 1884.

ALEXEIEFF, *J.-J. Rousseau. Le Contrat Social d'après le Manuscrit de Genève*. Moscou, 1887.

ALLAIS, *Les Débuts dramatiques de Victor Hugo*. Société française d'imprimerie et de librairie, 1903.

Comte D'ALLONVILLE, *Mémoires secrets de 1770 à 1830*. Werdet, 1838.

AMAURY-DUVAL, *Souvenirs*, 1820-1830. Plon-Nourrit, 1885.

APOSTOLESCU, *L'influence des romantiques français sur la poésie roumaine*. H. Champion, 1909.

Comte Rodolphe APPONYI, *Journal*, 1826-1829, publié par E. Daudet, 2e édition. Plon-Nourrit, 1913.

Paul ARBELET, *La Jeunesse de Stendhal*. H. Champion, 1914.

ARNAULT, *Souvenirs d'un Sexagénaire*. Dufey, 1833.

Arthur ARNOULD, *Béranger, ses amis, ses ennemis et ses critiques*. Paris, 1864.

E. ASSE, *Les petits romantiques*. H. Leclerc, 1900.

A. ASSELINE, *Victor Hugo intime*. Marpon et Flammarion, 1885.

AUTRAN, *Œuvres complètes*. Lévy, 1875.

H. AVENEL, *Chansons et Chansonniers*. Marpon et Flammarion.

Irving BABBITT, *The masters of modern french criticism*. Constable, London, 1913.

L. BABONNEIX, *Julie Bouchaud des Hérettes à Gand pendant les Cent Jours*. Maloine, 1923.

L. BABONNEIX, *Julie Bouchaud des Hérettes à la maison Coigny*. Maloine, 1924.

H. DE BALZAC, *Lettres à l'étrangère*. C. Lévy, 1899.

Baour LORMIAN, *Ossian, Barde du IIIe siècle. Poésies galliques en vers français*. Giguet, 1809.

E. BARAT, *Le Style poétique et la Révolution romantique*. Hachette, 1904.

J. BARBEY D'AUREVILLY, *Les Poètes*. Lemerre, 1893.

Alfred Barbou, *Victor Hugo et son temps*. Charpentier, 1881.

Bardoux, *La comtesse Pauline de Beaumont*. C.-Lévy, 1884.

Bardoux, *La Bourgeoisie française*. C.-Lévy, 1886.

Bardoux, *Madame de Custine*. C.-Lévy, 1888.

Barère, *Mémoires*, publiés par H. Carnot et David. Labitte, 1842.

Barnave, *Œuvres*, publiées par Mme de Saint-Germain, Lacombe, 1843.

Barras, *Mémoires*, publiés par G. Duruy. Hachette, 1895.

Maurice Barrès, *Taine et Renan*, pages perdues, recueillies par V. Giraud. Bossard, 1922.

Louis Barthou, *Lamartine orateur*. Hachette, 1916.

Louis Barthou, *Mirabeau*. Hachette, 1915.

Baudelaire, *Œuvres complètes*. Lévy, 1870-1872.

René Bazin, *Questions littéraires et sociales*. Calmann-Lévy, s. d.

Bernardin de Saint-Pierre, *La Vie et les Ouvrages de J.-J. Rousseau*, édition Souriau. Société des Textes Modernes, 1907.

André Beaunier, *Figures d'autrefois*. Nouvelle librairie nationale, 1918.

André Beaunier, *Le Roman d'une amitié. J. Joubert et Pauline de Beaumont*. Perrin, 1923.

Anna Beffort, *Alexandre Soumet. Sa vie et ses œuvres*. Luxembourg, Beffort, 1908.

Charles Benoit, *Chateaubriand. Sa vie et ses œuvres*. Didier, 1865.

Béranger, *Correspondance*, recueillie par P. Boiteau. Perrotin, 1860.

Béranger, *Lettres inédites de Béranger à Dupont de l'Eure*. Zaretzky, 1908.

Béranger, *Ma Biographie*. Perrotin, 1860.

Béranger, *Œuvres complètes*. Perrotin, 1857.

Bernardini, *La Littérature scandinave*. Plon et Nourrit, 1894.

Paul Berret, *Le moyen âge européen dans la Légende des siècles et les Sources de Hugo*. Paulin, 1911.

Bersaucourt, *Les Pamphlets contre V. Hugo. Mercure de France*, 1912.

Bersot, *Littérature et Morale*, 1861.

L. Bertrand, *La fin du Classicisme*. Hachette, 1897.

Bertrin, *La sincérité religieuse de Chateaubriand*. Lecoffre, 1899.

Bertrin, *Sainte-Beuve et Chateaubriand*. Lecoffre, 1906.

Beugnot, *Mémoires du comte Beugnot*. 2e édition. Dentu, 1868.

E. Biré, *L'année 1817*. Champion, 1895.

E. Biré, *Victor Hugo avant 1830*. Gervais, 1883.

E. Biré, *Victor Hugo après 1852*. Perrin, 1894.

Henri Blaze de Bury, *Ecrivains et Poètes de l'Allemagne*. Michel Lévy, 1846.

Lady Blennerhassett, *Madame de Staël et son temps*, traduction Dietrich. Westhausser, 1890.

Comtesse DE BOIGNE, *Récits d'une Tante*. Plon-Nourrit, 1907.

P. BOITEAU, *Vie de Béranger*. Perrotin, 1861.

Paul BOURGET, *Etudes et Portraits*, 3e série. Plon, s. d.

BOUTARD, *Lamennais, sa vie et ses doctrines*. Perrin, 1905.

E. BOVET, *Lyrisme, Epopée, Drame*. A. Colin, 1912.

BRANDES, *L'Ecole romantique en France*, traduction Topin. Paris, 1902.

H. BREMOND, *Histoire littéraire du Sentiment religieux en France*. Bloud et Gay, 1916.

H. BREMOND, *Pour le Romantisme*. Bloud et Gay, 1923.

Ch. BRIFAUT, *Souvenirs d'un Académicien*, etc. Albin Michel, 1920.

Maurice BRILLANT, dans *Le Procès de l'Intelligence*. Bloud et Gay, 1922.

Renée DE BRIMONT, *L'Album de Saint-Point ou Lamartine fantaisiste*, etc. Plon-Nourrit, 1923.

BRIVOIS, *Bibliographie de l'Œuvre de P.-J. de Béranger*, etc. Conquet, 1876.

BRIZEUX, *Œuvres complètes*. Claye et Lévy, 1860.

Duchesse DE BROGLIE, *Lettres de la duchesse de Broglie publiées par son fils*. Calmann-Levy, 1896.

J.-J. BROUSSON, *Anatole France en pantoufles*. Crès, 1924.

BRUNETIÈRE, *L'Art et la Morale*. Hetzel, 1898.

BRUNETIÈRE, *L'Evolution de la Poésie lyrique en France au XIXe siècle*. Hachette, 1894.

F. BRUNOT, *La Pensée et la Langue*. Masson, 1922.

BUZOT, *Mémoires inédits de Pétion, Buzot*, etc., publiés par Dauban. Plon, 1866.

René CANAT, *La Renaissance de la Grèce antique*. Hachette, 1911.

René CANAT, *Une forme du mal du siècle. Du sentiment de la solitude morale chez les Romantiques et les Parnassiens*. Hachette, 1904.

CARLYLE, *The french revolution*. Tauchnitz edition.

Armand CARREL, *Œuvres politiques et littéraires*, publiées par Littré. Chamerot, 1859.

Jean CARRÈRE, *Les mauvais maîtres*, 2e édition. Plon-Nourrit, 1922.

A. CASSAGNE, *La Théorie de l'art pour l'art en France chez les derniers romantiques*, etc. Hachette, 1906.

A. CASSAGNE, *La Vie politique de François de Chateaubriand*. Plon-Nourrit, 1911.

Comte DE CHABROL, *Pour le Renouveau*. Perrin, 1916.

DE CHAMBORANT DE PÉRISSAT, *Lamartine inconnu*. Plon et Nourrit, 1891.

Edme CHAMPION, *Esprit de la Révolution*. Reinwald, 1887.

Edouard CHAMPION, *L'Itinéraire de Paris à Jérusalem par Julien, domestique de M. de Chateaubriand*. Honoré Champion, 1904, 4e édition.

CHAPTAL, *Mes Souvenirs sur Napoléon*. Plon-Nourrit, 1893.

CHARLEVOIX, *Histoire et Description générale de la Nouvelle France*. Didot, 1744.

Gustave CHARLIER, *Le Sentiment de la nature chez les Romantiques français*. Fontemoing, 1912.

Philarète CHASLES, *Mémoires*, 2e édition. Charpentier, 1876.

CHATEAUBRIAND, *Amour et vieillesse...*, Ed. V. Giraud. E. Champion, 1922.

CHATEAUBRIAND, *Atala*, reproduction de l'édition originale, etc., Ed. V. Giraud. Fontemoing, 1906.

CHATEAUBRIAND, *Correspondance générale*, publiée par L. Thomas. H. et E. Champion, 1912-1924.

CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'Outre-Tombe*, E. Biré. Garnier, s. d.

CHATEAUBRIAND, *Œuvres complètes*. Didot, 1843.

CHATEAUBRIAND, *Œuvres complètes*. Furne, 1860.

CHEDIEU DE ROBETHON, *Chateaubriand et Madame de Custine*. Plon-Nourrit, 1903.

CHÊNEDOLLÉ, *Etudes poétiques*. Nicolle, 1820.

André CHÉNIER, *Œuvres en prose*, Charpentier, 1881.

André CHÉNIER, *Œuvres inédites*, publiées par Abel Lefranc. E. Champion, 1914.

André CHÉNIER, *Œuvres poétiques*, publiées par G. de Chénier. Lemerre, s. d.

M. J. CHÉNIER, *Œuvres posthumes*. Guillaume, 1827.

M. J. CHÉNIER, *Tableau historique de l'état des progrès de la Littérature française*. Fain, 1817.

G. CHINARD, *L'Exotisme américain dans l'Œuvre de Chateaubriand*. Hachette, 1918.

CHUQUET, *Inédits Napoléoniens*. E. de Boccard, 1914-1920.

CITOLEUX, *La Poésie philosophique au* XIXe *siècle*, etc. Plon-Nourrit, 1905.

CITOLEUX, *Alfred de Vigny. Persévérances classiques et affinités étrangères*. E. Champion, 1924.

J. J. CLAMAGERAN, *Correspondance*. Alcan, 1906.

J. CLARETIE, *Petrus Borel le lycanthrope*. Pincebourde, 1865.

Marquis de CLERMONT-GALLERANDE, *Mémoires particuliers pour servir à l'histoire de la Révolution*. Dentu, 1826.

Mlle COCHELET, *Mémoires sur la reine Hortense et la famille impériale*. Ladvocat, 1836.

Aimée DE COIGNY, *Mémoires*, publiés par E. Lamy. C. Lévy, 1902.

Charles COLLÉ, *Journal historique inédit*, publié par A. Van Bever. *Mercure de France*, 1911.

Benjamin CONSTANT, *Journal intime..., et lettres à sa famille*. Ollendorff, 1895.

CONSTANT, *Mémoires de Constant, premier valet de chambre de l'Empereur...* Garnier, s. d.

Henri CORDIER, *Bibliographie Stendhalienne.* Champion, 1914.

(Henri CORDIER), *Comment a vécu Stendhal.* Villerelle, 1900.

Correspondance secrète inédite sur Louis XVI, Marie-Antoinette..., publiée par A. de Lescure. Plon, 1866.

COSTA DE BEAUREGARD, *Le Roman d'un royaliste sous la Révolution. Souvenirs du comte de Virieu.* Plon-Nourrit, 1892.

COULMANN, *Réminiscences.* Michel Lévy, 1862.

P. L. COURIER, *Œuvres complètes,* publiées par Armand Carrel. Didot, 1861.

J. CRÉPON, *Lettres du R. P. Lacordaire à Th. Foisset...* Poussielgue, 1889.

CROY, *Journal inédit du duc de Croy.* Flammarion, s. d.

DAMAS, *Mémoires du comte Roger de Damas,* publiés par J. Rambaud. Plon-Nourrit, 1912.

DAUBAN, *La Démagogie en 1793 à Paris...* Plon, 1868.

DAUBAN, *Paris en 1794 et en 1795...* Plon, 1869.

Alphonse DAUDET, *Notes sur la vie.* Fasquelle, 1899.

Alphonse DAUDET, *Pages inédites de Critique dramatique.* Flammarion, 1924.

Léon DAUDET, *L'Entre deux-guerres. Souvenirs...,* 3e érie. Nouvelle librairie nationale, 1915.

Léon DAUDET, *Le stupide dix-neuvième siècle...* Nouvelle librairie nationale, 1922.

Léon DAUDET, *L'Hérédo.* Nouvelle librairie nationale, 1916.

DEJOB, *Madame de Staël et l'Italie.* Paris, 1890.

DELACROIX, *Lettres d'Eugène Delacroix,* publiées par P. Burty. Quantin, 1878.

DELILLE, *Œuvres.* Michaud, 1824.

DEROME, *Les Editions originales des Romantiques.* Rouveyre, s. d.

DES CARS, *Mémoires du duc des Cars.* Plon et Nourrit, 1890.

Emile DESCHAMPS, *Etudes françaises et étrangères,* 4e édition. Levavasseur, 1829.

Emile DESCHAMPS, *La Préface des Etudes françaises et étrangères,* Ed. Girard. Les Presses Françaises, s. d.

E. DESCHANEL, *Lamartine,* 2e édition. Calmann-Levy, 1893.

C.-M. DES GRANGES, *Geoffroy et la Critique dramatique sous le Consulat et l'Empire.* Hachette, 1897.

C.-M. DES GRANGES, *La Presse littéraire sous la Restauration. Mercure de France,* 1907.

Camille DESMOULINS, *Le vieux Cordelier.* Baudouin, 1825.

Ernst DICK, *Plagiats de Chateaubriand* (Dissertation inaugurale de Berne).

DESPOIS, *Le Vandalisme révolutionnaire*. Germer-Baillière, 1868.

DIDEROT, *Œuvres complètes*, édition Assezat. Garnier, 1875.

P. DIDON, *Jésus-Christ*. Plon-Nourrit, 1891.

L. DIMIER, *Bossuet*. Nouvelle Librairie Nationale, 1917.

L. DIMIER, *Les Maîtres de la contre-révolution au XIX^e siècle*. Librairie des Saints-Pères, 1907.

Maurice DONNAY, *Alfred de Musset*. Hachette, 1914.

L. DORISON, *Alfred de Vigny, poète philosophe*. Colin, 1892.

DOUMIC, *Lettres d'Elvire à Lamartine*. Hachette, 1905.

DRAPER, *The Rise and Fall of the French Romantic Drama*. London, Constable, 1923.

Maxime DUCAMP, *Souvenirs littéraires*. Hachette, 1892.

DUCIS, *Œuvres*. Ladvocat, 1827.

G. DUCREST, *Mémoires sur l'impératrice Joséphine*. Barba, s. d.

DUCROS, *J.-J. Rousseau*. Lecène et Oudin, 1894.

Pierre DUFAY, *Victor Hugo à vingt ans. Glanes romantiques*, 2^e édition. *Mercure de France*, 1909.

DUINE, *La Mennais, sa vie, ses idées, ses ouvrages*. Garnier, 1822.

DU LAC, *Jésuites*. Plon-Nourrit, 1901.

E. DUPUY, *Alfred de Vigny. La vie et l'œuvre*. Hachette, 1913.

E. DUPUY, *Alfred de Vigny, ses amitiés, son rôle littéraire*. Société Française d'Imprimerie et de Librairie, 1912.

E. DUPUY, *La Jeunesse des Romantiques*. Société Française d'Imprimerie et de Librairie, 1905.

F. DUQUESNEL, *Souvenirs littéraires*. Plon-Nourrit, 1922.

Georges DUVAL, *Souvenirs thermidoriens*. Magin, 1844.

ECKERMANN, *Conversations de Gœthe recueillies par Eckermann*. Charpentier, 1863.

L. ESTÈVE, *Alfred de Vigny. Helena*. Hachette, 1907.

L. ESTÈVE, *Byron et le Romantisme français*. Hachette, 1907.

L. ESTÈVE, *L'Hérédité romantique dans la Littérature contemporaine*, 2^e édition. Maloine, 1919.

S. ETIENNE, *Les Sources de Bug Jargal*. Liège, Vaillant-Carmanne, 1923.

FAGNIEZ, *Richelieu et le Père Joseph*. Hachette, 1894.

E. FAGUET, *Rousseau penseur*. Société Française d'Imprimerie et de Librairie, 1912.

FALLOUX, *Madame Swetchine. Sa vie et ses œuvres*. Bonaventure, 1861.

FANTIN DES ODOARDS, *Journal du général Fantin des Odoards...* Plon-Nourrit, 1895.

Mme FAUCHIER-DELAVIGNE, *Casimir Delavigne intime*. Société Française d'Imprimerie et de Librairie, 1907.

F. Faulcon, *Extraits de mon Journal, dédiés aux Mânes de Mirabeau.* Cussac, 1791.

Fauriel, *Chants populaires de la Grèce moderne.* Didot, 1824.

P. Fernessole, *Les Origines littéraires de Louis Veuillot.* De Gigord, 1923.

Ferrières, *Mémoires de Ferrières.* Collection Berville.

Feuilles d'histoire du XVII^e^ *au* XIX^e^ *siècle.* Roger et Chernoviz.

Mme Octave Feuillet, *Quelques années de ma vie.* C.-Lévy, 1894.

A. Filon, *Mérimée et ses amis.* Hachette, 1894.

G. Flaubert, *Correspondance.* Charpentier, 1894-1899.

Henri Fonfrède, *Œuvres...*, recueillies et mises en ordre par Campan, 2^e^ édition. Bordeaux, Chaumas-Gayet, 1848.

Fontanes, *Œuvres recueillies pour la première fois...* Hachette, 1839.

Forgues, *Correspondance inédite entre Lamennais et le baron de Vitrolles.* Charpentier, 1886.

Forgues, *Correspondance. Œuvres posthumes de Lamennais...* Didier, 1865.

Forgues, *Lettres inédites de Lamennais à Montalembert.* Perrin, 1898.

Fournel, *De J.-B. Rousseau à André Chénier.* Didot, 1886.

Anatole France, *Lucile de Chateaubriand.* Charavay, 1879.

Frenilly, *Souvenirs du baron de Frenilly.* Plon-Nourrit, 1908.

André Fribourg, *Danton. Discours*, édition critique. Cornély, 1910.

J.-B. Galley, *Claude Fauriel.* Saint-Etienne, 1909.

Garat, *Mémoires de Garat, avec une préface par E. Maron.* Poulet-Malassis, 1862.

Garat, *Mémoires historiques sur le* XVIII^e^ *siècle, sur les principaux personnages de la Révolution française...*, 2^e^ édition. Philippe, 1829.

Robert Gaschet, *P.-L. Courier et la Restauration.* Hachette, 1913.

Robert Gaschet, *La Jeunesse de P.-L. Courier.* Hachette, 1911.

Paul Gautier, *Mathieu de Montmorency et Madame de Staël*, Plon, 1908.

Paul Gautier, *Madame de Staël et Napoléon.* Plon-Nourrit, 1903.

Théophile Gautier, *Histoire de l'art dramatique en France depuis vingt-cinq ans.* Bruxelles, Méline, 1858.

Théophile Gautier, *Histoire du Romantisme.* Charpentier, 1884.

Théophile Gautier, *Poésies complètes.* Charpentier, 1882-1884.

Mme Sophie Gay, *Salons célèbres.* Michel Lévy, 1864.

A. Gazier, *Etudes sur l'Histoire religieuse de la Révolution Française...* Armand Colin, 1887.

Geffroy, *Gustave III et la Cour de France*, 2^e^ édition. Didier, 1867.

Mme de Genlis, *Mémoires inédits de Madame la comtesse de Genlis sur le* XVIII^e^ *siècle...* Fain, 1825.

Henri Girard, *Un Bourgeois dilettante à l'époque romantique. Emile Deschamps.* Honoré Champion, 1921.

Victor GIRAUD, *Chateaubriand. Etudes littéraires.* Hachette, 1904.

Victor GIRAUD, *Les Maîtres de l'heure. Maurice Barrès.* Hachette, 1922.

Victor GIRAUD, *Nouvelles études sur Chateaubriand.* Hachette, 1912.

P. et V. GLACHANT, *Un Laboratoire dramaturgique. Essai critique sur le Théâtre de V. Hugo.* Hachette, 1903.

P. et V. GLACHANT, *Papiers d'autrefois.* Hachette, 1899.

Mme DE GONTAUT, *Mémoires de Madame la duchesse de Gontaut.* Plon-Nourrit, 1892.

E. GOT, *Journal d'Edmond Got, sociétaire...* Plon, Nourrit, 4e édition, 1910.

Général Baron GOURGAUD, *Sainte-Hélène, Journal inédit de* 1815 *à* 1818. Flammarion, s. d.

GRAND CARTERET, *J.-J. Rousseau jugé par les Français d'aujourd'hui* Perrin, 1890.

A. GRATRY, *Souvenirs de ma Jeunesse...*, 9e édition. *Téqui*, 1917.

F. GREGH, *Etude sur Victor Hugo.* Charpentier, 1905.

Edouard GRENIER, *Souvenirs littéraires.* Lemerre, 1894.

GRIMM, *Correspondance littéraire,* publiée par Tourneux. Garnier, 1877.

Paul GSELL, *Les Matinées de la Villa Saïd. Propos d'A. France.* Grasset, 1922.

Joseph GUADET, *Les Girondins.* Saint-Denis, Moulin, 1861.

G. GUÉROULT, *Maîtres et amis disparus.* Crès, 1916.

Amédée GUIARD, *Virgile et Victor Hugo.* Bloud, 1910.

Vicomte DE GUICHEN, *La France morale et religieuse à la fin de la Restauration.* Emile Paul, 1912.

Vicomte DE GUICHEN, *La France morale et religieuse au début de la Restauration,* 2e édition. Emile Paul, 1911.

GUIZOT, *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps.* Michel Lévy, 1867.

Doris GUNNELL, *Stendhal et l'Angleterre.* Bonvalot-Jouve, 1908.

HALEM, *Paris en* 1790. *Voyage de Halem...*, traduction Chuquet. Chailley, 1896.

HAMEL, *Histoire de Robespierre.* Lacroix, 1865.

HAMEL, *Histoire de Saint-Just.* Poulet-Malassis, 1859.

HAMEL, *Précis de l'Histoire de la Révolution...*, 2e édition. Jouvet, 1883.

HANOTAUX, *Histoire du Cardinal de Richelieu,* 2e édition. Didot, 1896.

HANOTAUX, *Sur les Chemins de l'Histoire.* E. Champion, 1924.

Willie-G. HARTOG, *G. de Pixérécourt, sa vie, son mélodrame...* Champion, 1912.

HATIN, *Histoire politique et littéraire de la Presse en France.* Poulet-Malassis, 1859.

E. HAUMANT, *La Culture française en Russie.* Hachette, 1910.

D'HAUSSONVILLE, *Le Salon de Madame Necker.* Calmann-Lévy, 1882.

D'HAUSSONVILLE, *Ma Jeunesse*. C.-Lévy, 1885.

Emile HENRIOT, *Stendhaliana*. Crès, 1924.

Arsène HOUSSAYE, *Les Confessions*. Dentu, 1885.

H. HOUSSAYE, 1815. Perrin, 1895.

Victor HUGO, *Choses vues*. Ollendorff, 1913.

Victor HUGO, *Choses vues. Nouvelle série*, 3e édition. C.-Lévy, 1900.

Victor HUGO, *Contemplations*. Ed. Vianey. Hachette, 1922.

Victor HUGO, *Lettres à la Fiancée*. Charpentier et Fasquelle, 1901.

Victor HUGO, *Œuvres complètes*, édition *ne varietur*. Hetzel et Quantin, 1880. (A moins d'indication contraire, les références sont faites à cette édition.)

Victor HUGO, *Œuvres complètes*. Ollendorff.

HUYSMANS, *Pages catholiques*. Plon-Nourrit, 1917.

Hyde DE NEUVILLE, *Mémoires du baron Hyde de Neuville*. Plon et Nourrit, 1888.

Dom INGOLD, *Général et Trappiste...* Téqui, 1921.

IUNG, *Bonaparte et son temps... d'après les documents inédits...* Charpentier, 1880.

IUNG, *Lucien Bonaparte et ses Mémoires*. Charpentier, 1882.

Jules JANIN, *Histoire de la Littérature dramatique*. Lévy, 1855.

Jean-Paul (RICHTER), *Poétique ou introduction à l'esthétique*, traduction Buchner et Dumont. Durand, 1862.

Henri JOLY, *Génies sains et Génies malades*. Editions Spes, 1924.

J. JOUBERT, *Pensées, Essais et Maximes*. Gosselin, 1842.

H. JOUIN, *David d'Angers et ses Relations littéraires. Correspondance du maître*. Plon, 1890.

André JOUSSAIN, *L'Esthétique de V. Hugo. Le Pittoresque dans le Lyrisme et l'Epopée*. Société Française d'imprimerie et de librairie, 1915.

Adolphe JULLIEN, *Le Romantisme et l'éditeur Renduel*. Charpentier et Fasquelle, 1897.

KARAMZINE, *Voyage en France*, 1789-1790, traduction Legrelle. Hachette, 1885.

Alphonse KARR, *Le Livre de Bord*. Calmann-Lévy, 1879.

Alice KILLEN, *Le Roman terrifiant... et son Influence sur la Littérature française*. Champion, 1924.

Helen-Maxwell KING, *Les Doctrines littéraires de la Quotidienne*. Champion, 1920.

Pierre KOHLER, *Madame de Staël et la Suisse*. Payot, 1916.

Mme DE KRUDENER, *Valérie*. Charpentier, 1840.

L... (Léon DE LAMOTHE-LANGON), *Histoire pittoresque de la Convention Nationale*. Ménard, 1833.

LABITTE, *Etudes littéraires*. Joubert, s. d.

***

P. LACOMBE, *Introduction à l'Histoire littéraire.* Hachette, 1898.

Ch. LACRETELLE, *Dix années d'épreuves pendant la Révolution.* Allouard, 1842.

LA MARCK, *Correspondance entre le comte de Mirabeau et le comte de La Marck.* Bacourt, 1851.

LAMARTINE, *Correspondance,* 1re édition. Hachette et Furne, 1873. (Sauf indication contraire, les références sont faites à cette première édition.)

LAMARTINE, *Correspondance,* 2e édition. Hachette et Furne, 1881.

LAMARTINE, *Cours familier de Littérature.* 1856.

LAMARTINE, *Le Manuscrit de ma Mère.* Hachette, 1907.

LAMARTINE, *Œuvres complètes.* Chez l'auteur, 1860.

LAMARTINE, *Poésies inédites.* Martinet, 1879.

LAMARTINE, *Souvenirs et Portraits.* Hachette, 1886.

LAMENNAIS, *Essai sur l'Indifférence,* 4e édition. Tourmachon..., 1818.

LANFREY, *Essai sur la Révolution Française.* Charpentier, 1858.

LANJUINAIS *Œuvres.* Dondey-Dupré, 1832.

LANSON, *Méditations poétiques* édition critique. Hachette 1915.

Savinien LAPOINTE *Mémoires sur Béranger* 4e édition. Havard, 1858.

Jean LARAT *Bibliographie critique des Œuvres de Charles Nodier...* Champion 1923.

Jean LARAT, *La Tradition et l'Exotisme dans l'Œuvre de Charles Nodier.* Champion, 1923.

LARDANCHET, *Les enfants perdus du Romantisme.* Perrin, 1906.

LAREVELLIÈRE-LÉPEAUX, *Mémoires,* publiés par son fils. Plon-Nourrit, 1895.

D.-G. LARG, *Madame de Staël. La Vie dans l'Œuvre.* E. Champion, 1924.

Pierre LASSERRE, *Le Romantisme Français.* Mercure de France, 1907.

Pierre LASSERRE, *Portraits et Discussions.* Garnier, 1914.

Marquise DE LA TOUR DU PIN, *Journal d'une Femme de cinquante ans.* Chapelot, 1915.

LATREILLE, *Chateaubriand. Etudes biographiques et littéraires. Le Romantisme à Lyon.* Fontemoing, 1905.

A. DE LA VALETTE-MONBRUN, *Maine de Biran critique et disciple de Pascal.* Alcan, 1914.

E. LAVAQUERY, *Le Cardinal de Boisgelin.* Angers, Gaultier, 1920.

A. LAVEILLE, *Jean-Marie de Lamennais.* Poussielgue, 1903.

A. LAVEILLE, *Un Lamennais inconnu. Lettres inédites de Lamennais à Benoît d'Azy.* Perrin, 1898.

M.-A. LEBLOND, *Leconte de Lisle.* Mercure de France, 1906.

Le BRUN (ECOUCHARD), *Œuvres.* Crapelet, 1811.

Pierre LEBRUN, *Œuvres*. Perrotin, 1844.

Léon LECESTRE, *Lettres inédites de Napoléon Ier*. Plon-Nourrit, 1897.

C. LECIGNE, *Le Fléau romantique*. Lethielleux, 1910.

LECONTE DE LISLE, *Derniers poèmes*. Lemerre, 1895.

Tristan LEGAY, *Les amours de Victor Hugo*. Editions de la Plume, 1901.

Tristan LEGAY, *Victor Hugo jugé par son siècle*. Editions de la Plume, 1902.

E. LEGOUVÉ, *Dernier travail. Derniers souvenirs*. Hetzel, 1898.

E. LEGOUVÉ, *Soixante ans de Souvenirs*. Hetzel, 1886.

Jules LEMAITRE, *Jean-Jacques Rousseau*. C.-Lévy, 1907.

Jules LEMAITRE, *Les Contemporains*, 6e série. Lecène et Oudin, 1896.

Pierre LEROUX, *La Grève de Samarez, poème philosophique*. Dentu, 1863.

Albert LE ROY, *L'Aube du Théâtre romantique*, 3e édition. Ollendorff, 1904.

R. LESCLIDE, *Propos de table de Victor Hugo*. Dentu, 1885.

L. LETELLIER, *Louis Bouilhet. Sa vie et ses œuvres*... Rouen, Imprimerie de la Vicomté, 1919.

Lettres à Lamartine, publiées par Mme Valentine de Lamartine. Calmann-Lévy, 1893.

Arthur LÉVY, *Napoléon intime*. Plon-Nourrit, 1893.

A. LIÉBY, *Etude sur le Théâtre de Marie-Joseph Chénier*. Société Française d'Imprimerie et de Librairie, 1901.

LINGUET, *Annales politiques, civiles et littéraires du* XVIIIe *siècle*... Londres, 1777.

Fr. LISZT, *Pages romantiques*, publiées par Jean Chantavoine. Alcan, 1912.

Le Livre d'Or de Sainte-Beuve, au *Journal des Débats*.

Paul LŒWENGARD, *Les Magnificences de l'Eglise*, 2e édition. Perrin, 1913.

LOMBARD DE LANGRES, *Mémoires anecdotiques pour servir à l'Histoire de la Révolution Française*. Ladvocat, 1823.

LOUVET DE COUVRAY, *Mémoires*. Baudouin, 1823.

Hippolyte LUCAS, *Portraits et Souvenirs littéraires*. Plon et Nourrit.

LUCAS-MONTIGNY, *Mémoires biographiques, littéraires et politiques de Mirabeau*, 2e édition. Chapelle, 1841.

H. LUMIÈRE, *Le Théâtre français pendant la Révolution*. Dentu, 1895.

MACDONALD, *Souvenirs du Maréchal Macdonald, duc de Tarente*, 7e édition. Plon, Nourrit, 1892.

L. MAIGRON, *Le Roman historique à l'Epoque romantique. Essai sur l'Influence de Walter Scott*. Hachette, 1898.

L. MAIGRON, *Le Romantisme et la Mode*. Champion, 1911.

L. MAIGRON, *Le Romantisme et les Mœurs*. Champion, 1910.

MALLET DU PAN, *Correspondance inédite de Mallet du Pan sur la Cour de Vienne*... Plon-Nourrit, 1884.

MALLET DU PAN, *Mémoires et Correspondances pour servir à l'Histoire de la Révolution Française...* Amyot, 1851.

Henri MALO, *Une Muse et sa Mère.* Emile Paul, 1924.

MALOUET, *Mémoires.* Didier, 1868.

Christian MARÉCHAL, *La famille de La Mennais sous l'ancien régime et la Révolution.* Perrin, 1913.

Christian MARÉCHAL, *La Jeunesse de La Mennais.* Perrin, 1913.

Christian MARÉCHAL, *Lamennais et Victor Hugo.* Savaëte, s. d.

Christian MARÉCHAL, *Lamennais et Lamartine.* Bloud, 1907.

Baron DE MARICOURT, *Madame de Souza et sa famille.* Emile Paul, 1907.

Aristide MARIE, *Gérard de Nerval. Le poète. L'homme.* Hachette, 1914.

MARMONTEL, *Mémoires,* au tome Ier de ses *Œuvres complètes.* Belin, 1819.

MARON, *Histoire littéraire de la Révolution. Constituante. Législative.* Chamerot, 1856.

Jules MARSAN, *La Bataille romantique.* Hachette, 1912.

Ernest MARTINENCHE. *La Comedia espagnole en France. De Hardy à Racine.* Hachette, 1900.

Ernest MARTINENCHE, *L'Espagne et le Romantisme français.* Hachette, 1922.

MARTINO, *Stendhal.* Société Française d'Imprimerie et de Librairie, 1914.

Frédéric MASSON, *Napoléon et les Femmes.* Ollendorff, 1894.

Frédéric MASSON, *Pour l'Empereur.* Ollendorff, 1914.

Pierre-Maurice MASSON, *La Religion de J.-J. Rousseau.* Hachette, 1916.

G. MAUGRAS, *Journal d'un étudiant pendant la Révolution.* C.-Lévy, 1890.

André MAUREL, *Essai sur Chateaubriand.* Editions de la *Revue Blanche,* 1898.

Georges MAUREVERT, *Le Livre des Plagiats.* Fayard, 1923.

Charles MAURRAS, *L'Avenir de l'Intelligence.* Nouvelle Librairie Nationale, 1917.

Charles MAURRAS, *Romantisme et Révolution. Ibid.,* 1922.

Charles MAURRAS, *Trois Idées politiques. Chateaubriand. Michelet. Sainte-Beuve.* Champion, 1898.

Cardinal MAURY, *Correspondance diplomatique et Mémoires inédits,* publiés par Mgr Ricard. Lille, Desclée, 1891.

Cardinal MAURY, *Œuvres choisies du Cardinal J.-Sifrein Maury.* Aucher Eloy, 1827.

Jean MÉLIA, *La Vie amoureuse de Stendhal.* Mercure de France, 1909.

Mémorial de Sainte-Hélène, par le comte de Las Cases... Bourdin, 1842.

Mme MÉNNESSIER-NODIER, *Charles Nodier. Episodes et Souvenirs de sa Vie.* Didier, 1867.

S. MERCIER, *Paris pendant la Révolution... ou le Nouveau Paris.* Poulet-Malassis, 1862.

Prosper MÉRIMÉE, *Lettres à M. Panizzi*, 3e édition. C.-Lévy, 1881.

Prosper MÉRIMÉE, *Portraits historiques et littéraires*. Michel Lévy, 1874.

Prosper MÉRIMÉE, *Une Correspondance inédite*. Calmann-Lévy, 1897.

J. MERLANT, *Le Roman personnel de Rousseau à Fromentin*. Hachette, 1905.

Paul MEURICE, *Correspondance entre Victor Hugo et Paul Meurice*. Charpentier, 1909.

G. MICHAUT, *Etudes sur Sainte-Beuve*. Fontemoing, 1905.

G. MICHAUT, *Sainte-Beuve avant les Lundis*. Fontemoing, 1903.

G. MICHAUT, *Sainte-Beuve*. Hachette, 1921.

J. MICHELET, *Histoire de la Révolution*. Lacroix, 1876.

Alfred MICHIELS, *Histoire des Idées littéraires en France au* XIXe *siècle*. Bruxelles, 1848.

MIGNET, *Charles-Quint, son abdication*, 3e édition. Didier, 1857.

MIGNET, *Rivalité de François Ier et de Charles-Quint*, 2e édition. Didier.

MIOT DE MELITO, *Mémoires du Comte Miot de Melito*, 3e édition. Calmann-Lévy, 1880.

MIRABEAU, *Essai sur le Despotisme*, 2e édition. Londres, 1776.

MIRABEAU, *Œuvres*. Didier, 1834.

MOLIEN et DUINE, *Lamennais. Sa vie. Ses idées. Pages choisies*. Lyon, Vitte, 1898.

Albert MONOD, *De Pascal à Chateaubriand. Les Défenseurs du Christianisme...* Alcan, 1916.

MONTESQUIEU, *Mélanges inédits*. Rouam, 1892.

Abbé DE MONTGAILLARD, *Histoire de France depuis le règne de Louis XVI*. Moutardier, 1828.

Thomas MOORE, *Letters and journal of Lord Byron*. Galignani, 1830.

MOREL-FATIO, *Etudes sur l'Espagne*. Bouillon, 1888.

MORELLET, *Mémoires*. Ladvocat, 1821.

John MORLEY, *Essais critiques*, traduction Art. Colin, 1895.

Daniel MORNET, *Le Romantisme en France au* XVIIIe *siècle*. Hachette, 1912.

Daniel MORNET, *Le Sentiment de la Nature en France, de J.-J. Rousseau à B. de Saint-Pierre*. Hachette, 1907.

MORTIMER-TERNAUX, *Histoire de la Terreur*, 3e édition. Michel Lévy, 1868.

H. MOULINIÉ, *de Bonald*. Alcan, 1915.

La Muse Française, édition Marsan. Cornély, 1907.

A. DE MUSSET, *Œuvres complètes*. Hébert, 1884.

T.-M. MUSTOXIDI, *Histoire de l'Esthétique française*. Champion, 1920.

NEBOUT, *Le Drame romantique*. Lecène et Oudin, 1895.

NETTEMENT, *Histoire de la Littérature française sous la Restauration*. Didot, 1853.

Aug. NICOLAS, *L'Art de croire*. Bourdier, 1867.

Marquis DE NOAILLES, *Le Comte Molé*. E. Champion, 1922-1923.

Charles NODIER, *Contes fantastiques*. Charpentier, 1869.

Charles NODIER, *Correspondance inédite*. Librairie du *Moniteur Universel*, 1876.

Charles NODIER, *Description raisonnée d'une jolie collection de livres*. Techener, 1844.

Charles NODIER, *Examen critique des Dictionnaires*. Delangle, 1828.

Charles NODIER, *Mélanges de Littérature et de Critique*. Raymond, 1820.

Charles NODIER, *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque*... Crapelet, 1829.

Charles NODIER, *Nouvelles vieilles et nouvelles*. Belin-Leprieur, 1843.

Charles NODIER, *Œuvres complètes*. Renduel, 1832.

Charles NODIER, *Rêveries*, au tome V des *Œuvres complètes*.

Charles NODIER, *Souvenirs, Portraits, Episodes de la Révolution et de l'Empire*. Charpentier, 1858.

Charles NODIER, *Tristes*. Demonville, 1806.

Charles NODIER (TAYLOR et DE CAILLEUX), *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France. Ancienne Normandie*. Didot, 1820.

Max NORDAU, *Dégénérescence*. Alcan, 1894.

Baronne D'OBERKIRCH, *Mémoires sur la Cour de Louis XVI*. Charpentier, 1853.

Mlle OLLION, *Les Idées philosophiques... de Madame de Staël*. Mâcon, Protat, 1910.

G. PAILHÈS, *Chateaubriand, sa femme et ses amis*. Bordeaux, Féret, 1896.

G. PAILHÈS, *Madame de Chateaubriand d'après ses mémoires et sa correspondance*. Bordeaux, Féret, 1887.

M.-L. PAILLERON, *Fr. Buloz et ses amis. La Vie littéraire sous Louis-Philippe*... Calmann-Lévy, 1914.

Maurice PALÉOLOGUE, *Alfred de Vigny*. Hachette, 1891.

H. PARIGOT, *Le Drame d'Alexandre Dumas*. Calmann-Lévy, 1898.

PASQUIER, *Mémoires du Chancelier Pasquier*, 2e édition. Plon, 1894.

PAULIN, *Les Souvenirs du Général Baron Paulin*. Plon et Nourrit, 1895.

A. PAUPE, *Histoire des Œuvres de Stendhal*. Dujarric, 1904.

André PAVIE, *Médaillons romantiques*. Emile Paul, 1909.

Léon-G. PELISSIER, *Lettres inédites de la Comtesse d'Albany*. Bibliothèque méridionale, T. XIV.

Emilie DE PELLAPRA, *Une Fille de Napoléon, Mémoires d'Emilie de Pellapra, princesse de Chimay*. Editions de la Sirène, 1921.

Georges PELLISSIER, *Le Réalisme du Romantisme*. Hachette, 1912.

Georges PELLISSIER, *Nouveaux essais de Littérature contemporaine*. Lecène et Oudin, 1895.

Hermann PERGAMENI, *Histoire générale de la Littérature française*. Alcan, 1889.

H. PERREYVE, *Lettres du R. P. Lacordaire à des jeunes gens*, 15e édition. Téqui, 1910.

PÉTION, *Mémoires inédits de Pétion...*, publiés par Dauban. Plon, 1866.

(PEUCHET), *Mémoires sur Mirabeau et son époque*. Bossange, 1824.

E. PLANCHUT, *Autour de Nohant*. Calmann-Lévy, 1898.

Edgar POE, *Histoires grotesques et sérieuses*. Traduction Baudelaire. C.-Lévy, 1875.

Alfred POIZAT, *Le Symbolisme de Baudelaire à Claudel*, à la Renaissance du Livre, s. d.

Ch. DE POMAIROLS, *Lamartine, étude de morale et d'esthétique*. Hachette, 1889.

A. DE PONTMARTIN, *Episodes littéraires*. C.-Lévy, 1890.

H. POTEZ, *L'Elégie en France avant les Romantiques*. C.-Lévy, 1897.

POUJOULAT, *Le Cardinal Maury. Sa vie et ses œuvres*, 2e édition. Douniol, 1859.

DE PRADT, *Les quatre Concordats*. Béchet, 1818.

Adolphe PUIBUSQUE, *Histoire comparée des Littératures espagnole et française*. Paris, 1843.

Paul DE RAYNAL, *Les Correspondants de Joubert*. Calmann-Lévy, 1885.

H. DE RÉGNIER, *Figures et Caractères*. Mercure de France, 1901.

RÉMUSAT, *Correspondance de M. de Rémusat, pendant les premières années de la Restauration*. C.-Lévy, 1883.

Mme DE RÉMUSAT, *Mémoires*, 18e édition. C.-Lévy, 1881.

RENARD, *De l'Influence de l'Antiquité classique sur la Littérature française pendant les dernières années du* XVIIIe *siècle*... Lausanne, Jaquenod, 1875.

Revue. Toutes les références précédées de ce mot sont faites à la *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, publiée par la Société d'Histoire Littéraire de la France. Armand Colin, 1894 et suiv.

W. REYMOND, *Corneille, Shakespeare et Gœthe*. Berlin, Luederitz, 1864.

L. REYNAUD, *L'Influence allemande en France au* XVIIIe *et au* XIXe *siècles*. Hachette, 1922.

REYSSIÉ, *Jeunesse de Lamartine*. Hachette, 1892.

Mgr RICARD, *Correspondance diplomatique et Mémoires inédits du Cardinal Maury*. Lille, Desclée, 1891.

RIOUFFE, *Mémoires d'un détenu pour servir à l'Histoire de la tyrannie de Robespierre*, 2e édition. Caen, Le Roy, An III.

Marquis DE RIPART-MONCLAR, *Lettres de la Comtesse d'Albany*. Picard, 1916.

E. RITTER, *Notes sur Madame de Staël*. Genève, Georg, 1899.

RIVAROL, *Œuvres complètes*, 2e édition. Collin, 1808.

S. ROCHEBLAVE, *Le Goût en France*. A. Colin, 1914.

H. ROCHEFORT, *Les Aventures de ma Vie*, 7e édition. Paul Dupont, 1896.

ROD, *Lamartine*. Lecène, 1894.

Comtesse RŒDERER, *Notice et Souvenirs de famille*. Bruxelles, 1899.

Mme ROLAND, *Lettres*. Imprimerie Nationale, 1900.

Mme ROLAND, *Lettres. Nouvelle série*. Imprimerie Nationale, 1913.

Mme ROLAND, *Mémoires*, édition critique, par Perroud. Plon-Nourrit, 1905.

Léon ROSENTHAL, *La Peinture romantique*. Henry May, 1900.

V. ROSSEL. *Histoire des Relations littéraires entre la France et l'Allemagne*. Paris, 1897.

ROUCHER, *Consolations de ma captivité, ou Correspondance de Roucher*. Agasse, An VI.

J. ROUGET DE LISLE, *Essais en vers et en prose*. Didot l'aîné, An V.

J.-J. ROUSSEAU, *Œuvres*. Hachette, 1873.

RUDLER, *La Jeunesse de Benjamin Constant*. A. Colin, 1909.

RUMIGNY, *Souvenirs du Général Comte de Rumigny*... Emile Paul, 1921.

B. DE SAINT-PIERRE, *Œuvres*. Didier, 1833.

Paul DE SAINT-VICTOR, *Hommes et Dieux*. C.-Lévy, 1880.

Paul DE SAINT-VICTOR, *Victor Hugo*. C.-Lévy, 1885.

SAINTE-BEUVE, *Chateaubriand et son Groupe littéraire sous l'Empire*. Garnier, 1861.

SAINTE-BEUVE, *Correspondance*. C.-Lévy, 1877.

SAINTE-BEUVE, *Lundis*. 3e édition. Garnier, 1858.

SAINTE-BEUVE, *Nouvelle correspondance*. C.-Lévy, 1882.

SAINTE-BEUVE, *Poésies complètes*. Charpentier, 1869.

SAINTE-BEUVE, *Portraits de Femmes*. Gratiot, 1855.

SAINTE-BEUVE, *Portraits littéraires*, nouvelle édition. Garnier, 1884.

SAINTE-BEUVE, *Premiers Lundis*. Michel Lévy, 1874.

SAINTE-BEUVE, *Tableau historique et critique de la Poésie française et du Théâtre français au* XVIe *siècle*. Sautelet, 1828.

E. SAKELLARIDÉS, *Alfred de Vigny auteur dramatique*. Librairie de la Plume, 1902.

Mgr DE SALAMON, *Mémoires inédits de l'internonce à Paris pendant la Révolution*. Plon, 1890.

Michel SALOMON, *Charles Nodier et le Groupe romantique*. Perrin, 1908.

Mme Paul DE SAMIE, *A l'Aube du Romantisme. Chênedollé*. Caen, Domin, 1922.

Mme Paul DE SAMIE, *Extraits du Journal de Chênedollé*. Caen, Domin, 1922.

GEORGE SAND, *Histoire de ma Vie*. C.-Lévy, 1893.

GEORGE SAND, *Lettres à Alfred de Musset et à Sainte-Beuve*. C.-Lévy, 1897.

SANDOZ, *J.-J. Rousseau jugé par les Génevois d'aujourd'hui*. Genève, Sandoz, 1879.

Francisque SARCEY, *Quarante ans de théâtre*. Bibliothèque des Annales, 1900.

E. MORGAN-SCHENCK, *La part de Charles Nodier dans la formation des idées romantiques de V. Hugo...* Champion, 1914.

SÉCHAN, *Souvenirs d'un homme de théâtre*. Calmann-Lévy.

Léon SÉCHÉ, *Lamartine de* 1816 *à* 1830. Mercure de France, 1905.

Léon SÉCHÉ, *Le Cénacle de la Muse Française*. Mercure de France, 1909.

Léon SÉCHÉ, *Les Amitiés de Lamartine. Ibid.*, 1911.

Léon SÉCHÉ, *Sainte-Beuve. Ibid.*, 1904.

Léon SÉCHÉ, *Alfred de Vigny et son temps*. Juven.

Ernest SEILLIÈRE, *La Morale de Dumas fils*. Alcan, 1921.

Ernest SEILLIÈRE, *La Philosophie de l'Impérialisme*. Plon-Nourrit, 1903.

Ernest SEILLIÈRE, *Les Etapes du Mysticisme passionnel de Saint-Preux à Manfred*. A la Renaissance du Livre, 1919.

Ernest SEILLIÈRE, *Madame Guyon et Fénelon...* Alcan, 1918.

Ernest SEILLIÈRE, *Le Mal romantique*, tome IV de *La Philosophie de l'Impérialisme*, Plon, 1908.

SEMICHON, *Les Réformes sous Louis XVI*. Didier, 1876.

E. DE SENANCOUR, *Rêveries sur la nature primitive de l'homme*. Ed. Merlant. Société des Textes français modernes.

N. SERBAN, *Leopardi et la France*. H. Champion, 1913.

Gustave SIMON, *La vie d'une femme*. Ollendorff, 1914.

Gustave SIMON, *L'Enfance de Victor Hugo*. Hachette, 1904.

M.-A. SMITH, *L'Influence des Lakistes sur les Romantiques français*. Jouve, 1920.

A. SOREL, *L'Europe et la Révolution Française*. Plon et Nourrit, 1885.

A. SOREL, *Madame de Staël*. Hachette, 1890.

A. SOUBIES, *La Comédie Française depuis l'Epoque romantique*. Fischbacher, 1895.

SOULAVIE, *Mémoires historiques et politiques du Règne de Louis XVI...* Treuttel et Wurtz, An X.

Maurice SOURIAU, *De la convention dans la Tragédie classique et dans le Drame romantique*. Hachette, 1885.

Maurice SOURIAU, *La Préface de Cromwell*. Boivin.

Maurice SOURIAU, *Louis XVI et la Révolution*. May et Motteroz, 1893.

Maurice SOURIAU, *Moralistes et Poètes*. Vuibert et Nony, 1907.

Maurice SOURIAU, *Népomucène Lemercier et ses Correspondants*. Vuibert et Nony, 1908.

Vicomte DE SPOELBERCH DE LOVENJOUL, *Sainte-Beuve inconnu*. Plon, 1901.

SPULLER, *Lamennais*. Hachette, 1892.

Mme DE STAEL, *Dix années d'exil*. Edition nouvelle. Plon-Nourrit, 1904.

Mme DE STAEL, *Lettres inédites à H. Meister*. Hachette, 1903.

Mme DE STAEL, *Lettres sur les Ouvrages et le Caractère de J.-J. Rousseau*, 1788.

Mme DE STAEL, *Œuvres complètes*. Didot, 1844. (C'est à cette édition que sont faites les références, à moins d'indication contraire.)

Mme DE STAEL, *Œuvres complètes*, publiées par son fils. Crapelet, 1820.

MADISON-STATHERS, *Chateaubriand et l'Amérique*. Grenoble, Allier, 1905.

P. STAPFER, *Les Artistes juges et parties*... Sandoz et Fischbacher, 1872.

STENDHAL, *Correspondance*, publiée par Paupe et Chéramy. Bosse, 1908.

STENDHAL, *De l'Amour*. Mongie, 1822.

STENDHAL, *Journal de Stendhal*, publié par Stryienski et de Nion. Charpentier, 1908.

STENDHAL, *Mémoires d'un Touriste*. Calmann-Lévy, 1879.

STENDHAL, *Nouvelles inédites*. Michel Lévy, 1855.

STENDHAL, *Racine et Shakespeare*. Michel Lévy, 1854.

STENDHAL, *Rome, Naples et Florence*. E. Champion, 1919.

STENDHAL, *Souvenirs d'égotisme*, publiés par Stryienski, 1892.

STENDHAL, *Vie de Henri Brulard*. Champion, 1913.

STENDHAL, *Vie de Napoléon*. Calmann-Lévy, 1876.

STENDHAL, *Vies de Haydn, de Mozart et de Métastase*. Champion, 1914.

STENGER, *La Société française pendant le Consulat*. Perrin, 1903.

Daniel STERN, *Mes Souvenirs*. C.-Lévy, 1877.

STIEGLER, *Le Maréchal Oudinot*, 4e édition. Plon-Nourrit, 1894.

A.-C. SWINBURNE, *A study of V. Hugo*. London, Chatto and Windus, 1886.

TAINE, *Nouveaux essais de Critique et d'Histoire*, 2e édition. Hachette. 1866.

TAINE, *Un Séjour en France de 1792 à 1795. Lettres d'un témoin de la Révolution Française*, traduites par Taine. Hachette, 1872, 2e édition.

TALLEYRAND, *Mémoires du Prince de Talleyrand*... C.-Lévy, 1891.

J. TEXTE, *J.-J. Rousseau et les Origines du Cosmopolitisme littéraire*. Hachette, 1895.

THIBAUDEAU, *Ma Biographie. Mes Mémoires*. Champion, 1875.

THIBAUDEAU, *Mémoires*. Plon-Nourrit, 1913.

THIBAUDEAU, *Mémoires sur le Consulat... par un ancien Conseiller d'Etat*. Ponthieu, 1827.

THIÉBAULT, *Mémoires du Général Baron Thiébault*. Plon-Nourrit, 1896

J. TIERSOT, *Rouget de l'Isle. Son œuvre. Sa vie*. Delagrave, 1892.

V. TINAYRE, *Victor Hugo enfant*. Kéva, 1882.

F.-R. DE TOREINX, *Histoire du Romantisme en France*. Du Reuil, 1829.

H. TRONCHIN, *Un Médecin au* XVIII^e *siècle. Théodore Tronchin*. Plon-Nourrit, 1906.

H. TRONCHON, *La Fortune intellectuelle de Herder en France*. Rieder, 1920.

(Teodor DE WYZEWA), *Un dernier amour de René. Correspondance de Chateaubriand avec la marquise de V...* Perrin, 1903.

Charles VATEL, *Charlotte de Corday et les Girondins*. Plon, 1864.

G. VAUTHIER, *Villemain*. Perrin, 1913.

Dom WILLIBRORD VERKADE, *Le Tourment de Dieu*, traduction Marguerite Faure. Rouard et Watelin, 1924.

VÉRON, *Mémoires d'un Bourgeois de Paris*. Librairie nouvelle, 1856.

Louis VEUILLOT, *Correspondance*, 2^e édition. Retaux, 1894.

Louis VEUILLOT, *Satires*, 2^e édition. Gaume, 1863.

F. VÉZINET, *Molière, Florian et la Littérature espagnole*. Hachette, 1909.

A. VIATTE, *Le Catholicisme chez les Romantiques*. de Boccard, 1922.

Mme VIGÉE LE BRUN, *Souvenirs*. Charpentier, 1869.

A. DE VIGNY, *Correspondance*. C.-Lévy, s. d.

A. DE VIGNY, *Les Poèmes*. Ed. Baldensperger. Conard, 1914.

A. DE VIGNY, *Œuvres*. Charpentier, Calmann-Lévy, 1882.

VILATE, *Causes secrètes de la Révolution du* 9 *au* 10 *thermidor*. Collection Berville.

VILLEMAIN, *Littérature au* XVIII^e *siècle*. Didier, 1864.

VINET, *Essais de Philosophie morale et de Morale religieuse*. Hachette, 1837.

VINET, *Etudes sur la Littérature française au* XIX^e *siècle*, 2^e édition, 1857.

Tancrède DE VISAN, *L'Attitude du Lyrisme contemporain*. Mercure de France, 1911.

VITRY, *Lettres inédites de Mirabeau...* Dentu, 1808.

Vicomte E.-M. DE VOGUÉ, *Le Roman russe*. Plon, 1886.

V. WAILLE, *Le Romantisme de Manzoni*. Alger, Fontana, 1890.

J.-J. WEISS, *Le Théâtre et les Mœurs*, 3^e édition. Calmann-Lévy, 1889.

WELSCHINGER, *La Censure sous le Premier Empire*. Perrin, 1887.

WEY, *Vie de M. Charles Nodier...* en tête du Ch. Nodier, *Description raisonnée d'une jolie Collection...*

Arthur YOUNG, *Voyages en France pendant les années* 1787, 1788, 1789, traduction Lesage. Guillaumin, 1860.

Paul YVON, *Traits d'union normands entre la France et l'Angleterre au* XVII^e *siècle*. Didier, 1918.

ZYROMSKI, *Lamartine poète lyrique*. Armand Colin, 1898.

INTRODUCTION

QU'EST-CE QUE LE ROMANTISME ?

I. Ce que disent ses adversaires : 1. Sociologues et politiciens ; 2. Philosophes ; 3. Catholiques ; 4. Diffusion de la doctrine hostile.

II. Le romantisme jugé d'après la méthode historique : 1. Période d'incertitude ; 2. L'école de 1802 et l'école de 1830 ; 3. Le mal romantique ; 4. Les maladresses des bousingots ; 5. Notre romantisme vient-il de l'étranger ? 6. Son influence ; 7. Ce qu'en dit la critique scientifique ; 8. Le romantisme et la guerre de 1914.

III. L'esthétique du romantisme.

I

Quoique le romantisme ait eu toujours, depuis son apparition, des ennemis acharnés, il faut reconnaître que jamais il n'avait été attaqué avec autant de colère qu'en ces dernières années. Il a une mauvaise presse. Il y a un effort concerté contre lui, une vraie conspiration.

§ 1

Sans remonter jusqu'à Thiers vieillissant, qui disait « le romantisme c'est la commune[1] », on constate que le mouvement part d'un puissant remueur d'idées, M. Paul Bourget : dès 1882, il écrivait : « L'idéal romantique... non seulement conduit l'homme à être en disproportion avec son milieu, mais il le met en disproportion forcée avec lui-même. Voilà l'explication de la banqueroute que le romantisme a faite à tous ses fidèles. Ceux qui avaient pris

1. Le Roy, *L'Aube du Théâtre*, p. 10.

ses espérances à la lettre, ont roulé dans des abîmes de désespoir et d'ennui. Tous ont éprouvé qu'ils avaient trop demandé à la nature et à leur propre cœur[1]. » Il serait facile de relever dans toute l'œuvre de M. Bourget des idées analogues qui doivent leur succès surtout à l'intérêt artistique des romans qui les contiennent. Ainsi, en 1912, dans *l'Envers du décor*, parlant de la jeune génération qui monte, « de ces jeunes plébéiens à forte culture qui reviennent, à travers Taine..., aux antiques vérités si cruellement méconnues par toute l'Intelligence », c'est-à-dire des jeunes catholiques qui se groupent à cette époque, M. Bourget constate chez eux une survivance qu'il trouve fâcheuse : « Le malheur veut que, chez la plupart de ces jeunes gens, il y ait désaccord entre la raison et la sensibilité. Ils pensent... traditionnellement et sainement. Ils sentent... romantiquement et maladivement[2] ». Ce diagnostic sur le romantisme eut les honneurs d'une séance publique à l'Académie, et son retentissement fut grand : succédant à Maxime du Camp, ancien romantique lui-même, mais qui se disait revenu à la santé littéraire vers quarante ans, M. Bourget étudie, dans tout son discours de réception, la maladie et le remède : « M. Maxime du Camp fut en effet un enfant du siècle, mais guéri[3] ».

Et voilà, du coup, une clinique littéraire fondée ! Le 30 octobre 1896, M. Charles Maurras, approuvant le désir de M. Bourget, de « défaire méthodiquement toute l'œuvre politique de la Révolution », ajoute que « toute l'œuvre morale du romantisme est de même à défaire non moins méthodiquement. Ça a été une maladie de l'esprit français. Guérissons-nous du romantisme ». M. Maurras a tenté cette cure, avec énergie et persévérance, principalement dans ses *Trois idées politiques*. Nous y apprenons que les hommes de la génération de Sainte-Beuve, « enfants névropathiques des révolutions et des guerres », ont été en proie à « une singulière démence, née des entreprises de la sensibilité sur la fantaisie, et de la fantaisie sur la raison », démence qui les empêchait de voir juste, et de raisonner solidement : « Manque d'observation, arrêt du sens critique, lésion profonde de la faculté logique, c'est

1. *Essais de Psychologie Contemporaine*, I, 139-140.
2. *L'Envers du décor*, p. 113-114.
3. *Le Temps*, supplément du 14 juin 1895.

proprement la triple tare du romantisme [1] ». Et qu'on n'objecte pas au défenseur du trône et de l'autel l'autorité du *Génie du Christianisme* ; il nous répondrait que c'est précisément Chateaubriand qui a substitué au Français de la vieille France l'individu genre Rousseau, au loyal sujet qui a toutes les vertus, et toutes les aises de la vie, le citoyen qui a toutes les tares et tous les désavantages de l'existence : « Chateaubriand fut des premiers après Jean-Jacques qui firent admettre et aimer un personnage isolé et comme perclus dans l'orgueil et l'ennui de sa liberté ». Au fond, selon M. Maurras, qu'est-ce que Chateaubriand ? Le génie de la révolution [2]. Et qu'est-ce que le romantisme, pour lui ? La révolution. C'est une équation que M. Maurras écrit ainsi : « Romantisme est Révolution [3] ». Est-ce là le point culminant de sa doctrine ? Non ; faisons encore un effort, et nous arriverons au sommet, que voici : « Chateaubriand fut... toute sa vie un libéral, ou, ce qui revient au même, un anarchiste ; je ne suis pas de ceux qui font de vaines différences entre les idées de Jules Simon et celles de Ravachol : ces deux esprits ne connurent que des désaccords de méthode [4] ». Cela nous fait penser au joli mot de Montesquieu : hommes modérés, venez ici, que je vous embrasse !

Pourtant cette violence séduit certains esprits. A la suite de M. Maurras une véritable école se forme pour diffamer le romantisme, et le pire c'est que certains membres de la dite école ont du talent. M. Lasserre qui, dans son *Romantisme français*, cite souvent M. Maurras, procède de lui, sinon en politique, du moins en sociologie aussi bien qu'en littérature : d'après lui les idées sociales du romantisme viennent de la Révolution, et ne se peuvent comprendre sans elle ; c'est une nouvelle équation : « Le Romantisme, c'est Rousseau... et Rousseau est un des facteurs les plus importants de la Révolution [5] ». Mais Rousseau, c'est encore autre chose ; c'est, pour employer le mot de Baudelaire, la charogne qui « demeure sur la voie publique », et qui empeste l'air ; l'œuvre de Rousseau, pleine de fantaisies moroses, « exhale une odeur de cadavre ». Cette

1. *Trois Idées*, p. 32.
2. *Ibid*, p. 9, 14-15.
3. *L'Œuvre de Charles Maurras*, III, 12.
4. *Trois Idées*, p. 62-63.
5. *Le Romantisme français*, p. 321.

pestilence se propage du XVIII^e^ au XIX^e^ siècle et engendre « cette corruption intégrale des hautes parties de la nature humaine qu'on appelle Romantisme ».

Si l'on étudie le côté des écrivains, on constate que « la tare, disons mieux : la pourriture romantique de l'intelligence », peut se définir : « sensualisme des idées, métaphysique des émotions, matérialisme mystique, bestialité lyrique ». Du côté du public, c'est bien pis : tous les microbes, tous les insectes nés de « cet immense marécage de la pensée romantique » contaminent d'abord les individus faibles, puis les organismes vigoureux. C'est entre 1830 et 1840 que le fléau secrète ses virus les plus contagieux [1].

On pourrait ajouter aux observations microbiennes de M. Lasserre celle de La Fontaine sur la peste :

Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés,

même les adversaires du romantisme, même M. Lasserre [2], surtout Jules Lemaître. Lorsque, converti politique, ce dernier publie dans l'*Action Française* du 19 novembre 1908 son fameux article, « Comment je suis devenu royaliste », il confesse que, romantique impénitent jusqu'au Seize-Mai, il se « repaissait » de littérature faisandée : « La sensibilité désordonnée et l'humanitarisme vague..., l'emphase somptueuse des Hugo, des Lamartine, des Michelet et des Sand me transportaient de plaisir » ; mais vers 1884, guéri de la république par la république, du romantisme par la vie, il brûle ce qu'il avait adoré : « J'achevai de reconnaître que le romantisme m'avait nourri de mensonges ». Par élégance intellectuelle, et pour ne pas faire figure de renégat, Jules Lemaître avoue pourtant que les hommes de l'ancien régime étaient durs, que le romantisme a introduit dans les âmes quelque amollissement et même quelque douceur ; qu'il faut savoir conserver de ses anciennes erreurs la petite « âme de vérité » qu'elles purent contenir [3]. Il estime avoir

1. *Ibid.*, p. 105, 70, 170, 171, 115. *Cinquante ans de pensée française*, p. 13, 17, 19, 20. Cf. Jean CARRÈRE, *Les Mauvais Maîtres*, passim.

2. Francis CHEVASSU, *Le Crime de Biodos*, dans *Le Figaro* du 28 octobre 1912.

3. *Lettres à mon Ami*, p. 14-16.

assez fait pour la Cause en lui immolant Jean-Jacques, dans un livre qui est bien sévère [1].

Dans ce milieu nouveau, il trouve à qui parler :

Alors dans la grande boutique
anti-Romantique...
Chacun avait, maître ou garçon,
Sa chanson ;
Ils allaient, brisant les pupitres
Et les vitres....

Nul, je pense, n'en a cassé plus que M. Léon Daudet. Même en supposant que, dans *L'Astre noir*, il n'ait pas voulu raconter, de façon symbolique, l'histoire de Victor Hugo, on peut dire qu'il s'est acharné contre le romantisme en général, et, en particulier, contre Victor Hugo. Dans *L'entre-deux-guerres*, il écrit que « du cerveau des écrivains romantiques, l'anarchie descend dans la rue » ; que Ravachol, Caserio semblent procéder des *Misérables* ; ailleurs, tout en reconnaissant qu'on rencontre parfois chez Hugo une strophe sublime, il remarque que, en général, « le moi hugotique est énorme, boursouflé, disparate [2] ». Ouvrons *Les Œuvres dans les hommes*, nous y apprendrons que « le romantisme est une espèce de codification du dérèglement..., une béatification de l'impulsivité..., le rejet de toute discipline intérieure... Le romantisme a parfois d'éclatantes couleurs, mais la fausse oronge aussi... et elle tue [3] ». Tout cela est d'une modération relative à côté des affirmations qui éclatent dans *Le stupide dix-neuvième siècle*. On serait tenté de refermer le livre dès le début, en apprenant que nous devons ranger V. Hugo parmi « les abrutis, souvent grandiloquents et quelquefois du plus beau talent oratoire..., allant jusqu'au génie verbal », que Jean-Jacques est « un imbécile (*imbecillis*, faible d'esprit) » et que son élève, Napoléon, a bien dépassé son maître, puisqu'il fût lui-même « un prodigieux imbécile ». Ce serait dommage, car on ignorerait alors que Leconte de Lisle est un « frigide crétin [4] ».

1. *Jean-Jacques Rousseau*, p. 348. Jules Lemaître accepte pleinement la doctrine de M. Lasserre.
2. *L'Heredo*, p. 235-236.
3. *Les Œuvres*, p. 19, 49.
4. *Le stupide* XIX^e^ *siècle*, p. 8, 42, 44, 113.

***

§ 2

Il faut sans doute mettre à part un philosophe de l'originalité et de la puissance de M. Seillière, mais tout de même il doit venir immédiatement après une école dont il approuve les idées littéraires. Au tome IV de son *Impérialisme*, il cite une protestation de M. Léon Daudet contre « le génie verbal et hallucinant de Victor Hugo, de Michelet, de George Sand », et donne son plein assentiment : « On ne saurait mieux dire [1] ». Cela ne signifie pas que M. Seillière fait de l'action française contre le romantisme, mais qu'il y a là deux mouvements convergents contre l'ennemi commun. Ainsi M. Maurras dit que le romantisme a efféminé l'âme française, que Hugo lui-même a une imagination féminine, « une impressionabilité infinie [2] »; et par eillement M. Seillière parle des *femmelins* de l'intelligence [3]. C'est la doctrine qu'il a développée dans son étude sur *Le mal romantique*. Pour M. Seillière cette école a perverti l'impérialisme qui est une force profonde et saine chez l'homme : i'effort rationnel vers la puissance. Il étudie le romantisme des pauvres chez Fourier, le romantisme des riches chez Stendhal : l'un ne vaut pas mieux que l'autre, et, réunis, ils forment l'impérialisme irrationnel. La clef de tout cela, c'est ce que M. Seillière définit, dans une formule un peu compacte : « En trois mots, *égotisme pathologique, mysticisme conquérant* de formes variées, *velléités* et surtout *terminologies* rationnelles, telle nous apparaît être la triple racine de la morale romantique, qui est celle de l'impérialisme instinctif et irrationnel [4] ».

Il est dangereux d'employer en critique littéraire la terminologie des autres sciences ; cela conduit à des assimilations fausses, à des erreurs : estimant que chaque génération compte en moyenne trente-cinq ans, M. Seillière veut partager l'histoire du romantisme en quatre périodes de trente-cinq ans chacune : l'*Héloïse*, en 1760, Schiller en 1795, Hernani en 1830, Schopenhauer et Stendhal

1. *Le Mal romantique*, p. XII.
2. *L'Avenir de l'intelligence*, p. 248.
3. *Madame Guyon et Fénelon*, p. 3.
4. *Philosophie de l'Impérialisme*, IV, p. XI.

en 1865, la fin du XIX^e siècle en 1900 [1]. C'est fort ingénieux ; le malheur, c'est que, pour obtenir ce tableau, il faut supprimer l'école de 1802, c'est-à-dire Chateaubriand.

Il est tentant de faire de la physiologie littéraire, et de ramener tout le romantisme à n'être qu'une maladie ; seulement la recherche du mal romantique peut devenir une idée fixe, par conséquent une source d'erreurs. Ainsi pour Bernardin de Saint-Pierre et son sentiment des beautés de la nature : « Qui ne sait que c'est là une forme exquise et raffinée du subjectivisme et du mal romantique [2] » ? Ainsi, admirer, dans la réalité, ou sur une toile, un beau coucher de soleil, c'est une maladie romantique ? Alors plaignons les gens sains qui ne sont pas affectés par cette maladie. Ou plutôt félicitons le romantisme, car l'excès dans l'attaque ne peut lui valoir que des sympathies : Stendhal, étant atteint de mimétisme, et les femmes sauvages des îles Malaisiennes souffrant d'un mal analogue, le latah, a-t-on le droit d'en conclure que le romantisme est une régression [3] ? C'est d'une logique inquiétante. Pareillement nous ne sommes pas très heureusement impressionnés par cette découverte que notre romantisme serait en train de contaminer l'Angleterre, que cette nation, saine par elle-même, subirait « l'assaut de cette morale romantique de la passion qui est d'ordinaire la dangereuse avant-garde du socialisme romantique [4] ». Du reste cette maladie, qui est un mal de vieillesse, ne tue que les races trop faibles pour réagir : chez les peuples vigoureux, c'est une vaccine [5]. Espérons que c'est notre cas.

§ 3

Mais n'espérons pas trop fort, car nous n'avons pas encore épuisé la liste des médecins tant-pis. Beaucoup viennent de l'Eglise. Nul, je pense, n'a été plus pessimiste que l'abbé Lecigne ; son diagnostic est très simple : « Le romantisme... a corrompu jusqu'aux moelles la génération d'hier ; il est en train de gangrener les esprits

1. *Ibid*, p. XXVII.
2. *Ibid.*, p. XXVI.
3. *Ibid.*, p. 222-223.
4. *Journal des Débats* du 20 novembre 1912.
5. *Philosophie de l'Impérialisme*, tome IV, page III.

et les cœurs qui sont la réserve de l'avenir [1] ». Lui aussi, il considère le romantisme comme une maladie ; il découvre le microbe romantique dans les milieux les plus sains ; ce bacille est partout, jusque dans les examens de baccalauréat, où il devient un *instrumentum regni*, car on met du romantisme dans les programmes universitaires pour maintenir la France en esclavage ! Bien pis ! Le fléau envahit jusqu'à l'Eglise, puisqu'il y a des affinités entre la religion romantique et l'hérésie janséniste, puisque le modernisme n'est qu'un reliquat du romantisme [2]. A quoi bon répondre que le romantisme n'a jamais fait d'exégèse téméraire, ni appliqué les règles de la philologie profane aux textes sacrés, en négligeant l'autorité de la tradition ? Le nouveau bouc émissaire est responsable de tout, même du naturalisme, que pourtant Hugo détestait : Victor Hugo contient un Zola en puissance [3] ! Pas un chef-d'œuvre ne trouve grâce devant l'abbé Lecigne, pas même *Religio* dans les *Contemplations* : il y découvre du Rousseau, du Spinoza, même du blasphème, « et surtout une abominable parodie de nos dogmes et de nos symboles [4] ». C'est la même exécution, mais plus rapide, chez le P. Longhaye : pour lui, l'auteur des *Quatre Vents de l'Esprit* est un « charlatan solennel et naïf », à qui « il a toujours manqué le sens du ridicule, du sien [5] ».

Les laïques ne sont pas beaucoup plus tendres. A l'Académie, succédant à Eugène Guillaume, M. Lamy dit, en parlant de David et de la Révolution : « La nouvelle indépendance de l'homme devait soustraire l'artiste à toute autorité... C'est alors que, sous le nom de romantisme, la logique de l'idée révolutionnaire pénétra l'art [6] ». Sous une forme plus modérée que tout ce qui précède, M. Dimier porte un coup plus pénétrant à l'école détestée : « Le romantisme a paru depuis Bossuet : cette corruption de l'éloquence, de la poésie et de la pensée reçoit son redressement naturel du commerce des auteurs anciens ». Quiconque s'éloigne donc des classiques,

1. *Le Fléau romantique*, p. 247.
2. *Ibid.*, p. 8, 166, 10-11.
3. *Ibid.*, p. 128-129.
4. *Ibid.*, p. 165-166.
5. *Etudes* du 20 mars 1910, p. 752.
6. *Officiel* du 18 janvier 1906, p. 352.

se laisse séduire par les romantiques : c'est alors la décadence [1].

Enfin le dernier en date, M. Viatte, découvre que tout le romantisme est à base de scepticisme, que les plus grands romantiques sont des incroyants : ces âmes n'aiment pas la vérité, et le doute, qui fait leurs délices, les plonge dans un émoi qui les éloigne de Dieu [2].

S'il s'agissait de discuter, je me contenterais peut-être de renvoyer les adversaires religieux du romantisme au jugement sommaire, tranchant, de Bœhmer : pour lui, le romantisme français est une réaction contre les idées du XVIII^e siècle, une guerre au rationalisme : c'est encore le retour des Jésuites, c'est l'apparition de l'ultramontanisme [3]. Mais je ne discute pas : j'expose la campagne contre le romantisme.

§ 4

Tous ces efforts ont produit un résultat considérable. On en trouve la trace dans des études de valeur comme celle de M. Louis Estève, qui semble bien un disciple de M. Seillière [4]. Maintenant on pourchasse le romantisme même là où on n'aurait pas cru qu'il fût possible de lever pareil lièvre [5]. Aux livres ont succédé les articles de revue, où l'on retrouve l'écho des livres. M. Potez reprend la thèse de M. Lasserre sur le féminisme romantique, et accepte cette idée que « si l'influence des femmes est excellente en littérature..., leur ascendant n'y peut être que déplorable [6] ». M. Eugène Marsan se demande ce qui manquerait au XIX^e siècle si Hugo était mort en bas-âge, et se répond qu'on y aurait sans doute perdu quelques beaux vers, mais qu'on aurait été allégé « d'un prodigieux faix de sornettes ». Les étrangers, qui s'intéressent si fort à notre XIX^e siècle, sont dûment prévenus : en France, à l'heure actuelle, il n'est pas croyable que « aucun jeune homme..., de quelque opinion qu'il se

1. *Bossuet*, p. III.
2. *Le Catholicisme chez les romantiques*, p. VII.
3. *Les Jésuites*, trad. MONOD, p. 280-281.
4. *L'hérédité romantique dans la littérature contemporaine*, p. 173.
5. Louis BOURGÈS, *Le Romantisme juridique* (nouvelle librairie nationale, 1922).
6. *Revue*, 1909, p. 406.

réclame, aille demander à Victor Hugo le quart d'un commencement d'idée [1] ». Plus modéré en apparence, M. Rageot est plus sévère au fond, quand il considère le romantisme comme une rhétorique insupportable à la génération nouvelle, même quand cette rhétorique est géniale [2].

En résumé, la passion politique supprime tout sens critique en matière littéraire où la vérité est affaire de nuance. Or la querelle qu'on a cherchée au romantisme est surtout politique [3] ; on l'affirmerait rien qu'au ton et à la violence des polémiques que je viens de résumer. Mais l'explication politique ne suffit pas à elle seule : il faut y ajouter l'animosité des écoles littéraires. Le 8 octobre 1922, à Médan, M. Antoine célébrait la mémoire de Zola, considéré comme le vainqueur du romantisme, dont il aurait disséqué « le cadavre encore encombrant [4] ».

Est-ce que vraiment le romantisme est mort ? Est-ce qu'il secrète des toxines ? Les romantiques ne relèvent-ils que de la clinique littéraire ? Faut-il, dans l'ensemble de l'histoire littéraire, leur construire un pavillon d'isolement ? Les Français sont-ils malades de cette peste ?

II

Le Romantisme jugé d'après la Méthode historique

§ 1

Il faut d'abord tâcher de mettre quelque précision dans le débat, en définissant le terme dont le sens a varié. C'est probablement Letourneur qui, en 1776, dans son *Discours des préfaces*, a proposé

1. *La Revue critique des Idées et des Livres*, 10 octobre 1909, p. 50-51. Cf. A. Poizat, *Correspondant* du 10 avril 1923, p. 147.
2. *Revue bleue*, 16 juin 1923, p. 421.
3. Oscar Havard, *Victor Hugo et la fin du romantisme*, dans *La Libre Parole* du 5 octobre 1909.
4. *Bulletin de la Société Littéraire des Amis d'Emile Zola*, 1923, n° II, p. 7. Cf. André Rouveyre, *Nouvelles Littéraires* du 31 mai 1924.

le premier de substituer au mot français « romanesque » le mot venu de l'anglais, « romantique », qui exprime des sentiments doux, tendres, mélancoliques : « le mot anglais est plus heureux et plus énergique... Si ce vallon n'est que *pittoresque*, c'est un point de l'étendue qui prête au peintre, et qui mérite d'être distingué et saisi par l'art. Mais, s'il est *romantique*, on désire s'y reposer,... et bientôt l'imagination attendrie le peuple de scènes intéressantes ; elle oublie le vallon pour se complaire dans les idées qu'il lui a inspirées [1] ». Voilà bien en effet le romantisme, à la manière de Lamartine. Mais bientôt le mot s'élargit et prend un sens vague. Delille en use, et en abuse, dans *Les Jardins*, dans *L'Homme des Champs* :

> Ces romantiques lieux qu'ont chantés les poètes...
> Quels sublimes aspects ! quels tableaux romantiques !

Même en anglais, *romantic* semble revenir au sens de romanesque. Ainsi Gouverneur Morris accuse les Constituants d'avoir l'esprit romanesque, les idées romanesques, « that romantic spirit and all those romantic ideas of government [2] ». Il s'y mêle bientôt une idée sombre : Lakanal apprend aux Conventionnels qu'on a découvert à Chantilly « des trappes secrètes sur des caveaux profonds, des escaliers mouvants, et tout ce que la féérie présente de plus romantique pour épouvanter les esprits crédules et timides [3] ».

Avec Senancour reparaît le mot mystérieux, au troisième fragment d'*Obermann* : lisons ce chapitre au titre bizarre : *de l'expression romantique et du ranz des vaches*. Nous y trouvons une nouvelle distinction entre le romantique et le romanesque ; celui-ci « séduit les imaginations vives et fleuries, le romantique suffit seul aux âmes profondes ». Mais que vient faire là le ranz des vaches ? « c'est dans les sons que la nature a placé la plus forte expression du caractère romantique... ; on admire ce qu'on voit, mais on sent ce qu'on entend [4] »

On ne sait pas encore très bien ce que c'est que le romantisme,

1. Michiels, I, 148.
2. *Letters and diary*, I, 143.
3. *Moniteur* du 26 mars 1793.
4. Obermann, éd. Charpentier, 1852, p. 152 et 155.

mais on commence à l'attaquer. M. de Saint-Chamans fait paraître en 1816 une réfutation de Mme de Staël sous le nom de l'*Antiromantique*[1]. Charles de Rémusat écrit à sa mère, le 27 juillet 1818, à propos du *Philosophe sans le savoir*, joué dans un salon : « Mme Molé a été une Victorine assez gentille, mais sans tendresse, sans ce je ne sais quoi, que je ne sais comment exprimer, et que j'ai envie d'appeler *romantique*[2] ». Il n'est pas le seul à hésiter ; deux ans après l'Académie des Jeux Floraux met au concours, avec une certaine naïveté, le sujet suivant : Quels sont les caractères distinctifs de la littérature à laquelle on a donné le nom de *romantique*, et quelles ressources pourrait-elle offrir à la littérature classique[3] ? J'ignore si cette question fut tranchée par un poème en vingt chants de Gandais : « le Don Quichotte romantique, ou voyage du docteur Syntaxe à la recherche du pittoresque et du romantique ». Visiblement il y a là chez les contemporains de Senancour une période d'incertitude. Pour nous, à distance, nous apercevons très nettement deux groupes fort distincts dans l'armée romantique.

§ 2

L'école de 1802 a Chateaubriand comme maître, et, comme élèves, ceux qui relèvent de son génie, c'est-à-dire tous les grands romantiques. Elle subit l'influence immédiate de la Révolution, et elle réagit contre 93 en ressuscitant le catholicisme. Sous une forme encore à moitié classique, elle hésite devant les idées nouvelles. A partir de 1815 ce romantisme devient royaliste, tandis que les libéraux sont classiques.

L'école de 1830 suit Victor Hugo. Son catholicisme s'évapore, et laisse comme résidu une religiosité sentimentale. Elle subit l'influence de plus en plus forte de la gloire Napoléonienne. Elle s'éloigne progressivement de la royauté traditionnelle, et devient libérale. Cette évolution est due en partie aux doctrinaires. Rien que dans la famille de Rémusat on peut observer l'apparition de plusieurs éléments de ce néo-romantisme. La femme romantique, la sœur d'Eloa, prise de pitié pour l'esprit du mal, c'est Mme de

1. RÉMUSAT, *Correspondance*, I, 265.
2. *Correspondance*, IV, 352. Cf. la lettre de Prosper de Barante, publiée par M. SEILLIÈRE dans *Les Débats* du 11 avril 1923.
3. MICHIELS, II, 58.

Rémusat, écrivant à son fils qu'elle vient de lire Byron : « il me charme. Je voudrais être jeune et belle, sans liens : je crois que j'irais chercher cet homme pour tenter de le ramener au bonheur et à la vertu ; à la vérité, ce serait peut-être aux dépens de la mienne. Il doit y avoir bien de la souffrance dans son âme, et vous savez que la souffrance m'attire toujours [1] ». Ce n'est plus là la sensibilité du XVIIIe siècle : Voltaire est fort en baisse. Son théâtre paraît fade, comparé au drame allemand. Mme de Rémusat écrit encore : « J'ai toujours la tête montée sur Schiller. Par goût je préfère encore les tragédies de passions à celles de mœurs ; aussi je ne trouve encore rien à comparer à Racine. Mais je vous avoue que j'aime mieux *Wallenstein*, *Guillaume Tell*, une partie de *Don Carlos*, la fatalité de beauté qui pèse sur Marie Stuart, et le premier acte des *Brigands*, que la plupart des tragédies de Voltaire [2] ». C'est un doctrinaire, M. de Barante, qui prête à Lebrun la *Marie Stuart* de Schiller ; bientôt l'adaptation que Lebrun en a faite est jouée au Théâtre Français, le 7 mars 1820 [3]. Charles de Rémusat envoie à sa mère, dès le lendemain, un bulletin de victoire : « Nous avons eu, hier, un grand plaisir d'émotion et de vanité, un triomphe, un succès personnel !... Cette tragédie... est fort belle. C'est une traduction incomplète, mais fidèle, de la pièce de Schiller... La réussite a été complète et bruyante, au grand étonnement du parterre, qui était bien attrapé de ne pouvoir siffler des choses qui choquaient toutes ses habitudes, et qui enlevaient son admiration [4] ». Pour profiter de ce succès, et l'élargir, Ladvocat annonce en octobre 1821 qu'il va publier les chefs-d'œuvre des théâtres étrangers, traduits par le baron de Barante, Benjamin Constant, Guizot, de Rémusat, le baron de Staël, etc [5]. La brèche faite à la digue des unités s'agrandit : le flot romantique passe, lentement d'abord, puis se précipite.

§ 3

Jusqu'ici, où est le mal ? où est la maladie ? Il y a des cas spora-

1. *Correspondance*, VI, 200.
2. *Correspondance*, VI, 556-557.
3. Rémusat *Correspondance*, VI, 342, note.
4. *Ibid.*, VI, 341.
5. *Ibid.*, VI, 545.

diques, plus ou moins nombreux, qui présentent des traits communs ; on peut reconnaître, avec M. Nebout, que la génération qui est adulte à la fin de la Révolution, a ressenti les effets des crises traversées[1]. En effet, elle a perdu la foi, et n'a plus qu'un besoin de croire, mais quoi ? Elle souffre de l'anarchie politique ; mais qui suivre ? Faute de mieux, certains se jettent dans la passion, jusqu'au paroxysme, mais ce n'est pas la règle générale. Beaucoup sont comme Victor Pavie, d'Angers, qui se confesse à Victor Hugo : « j'ai mal à l'âme ! » Le beau-frère de Hugo, qui a lu ses lettres, donne au jeune Angevin une consultation, en médecin atteint lui aussi de la même maladie : « c'est un mal singulier que celui-là ; ce n'est pas le spleen, ce n'est pas le dégoût des voluptés ; il s'attaque aux cœurs vierges... C'est la satiété d'avoir vécu trop peu. Oui, mon cher Pavie, croyez-m'en, cette tristesse céderait à quelque séjour dans Paris, et surtout à un travail obstiné... Rien ne vous excite là-bas, rien ne met en fermentation le trop plein moral, cette surabondance de chaleur et d'imagination, ce *génie rentré*, qui vous fait mal[2] ». Lui-même en aura une crise aiguë après la chute d'*Amy Robsart* : « Vous vous plaignez de n'être pas aimé ni compris. Je vous en dirai autant. De Vigny donne des soirées littéraires et ne m'invite pas. On s'obstine à me laisser en dehors de tous les Cercles. Vous seul ne répudiez pas ma chute. Mais j'ai de l'orgueil à défaut de talent[3] ! » Ceux qui ne sont pas, comme Paul Foucher, atteints de « littératurite », sont plus calmes ; quand ils étudient leur état d'âme, ils ne constatent rien de fort inquiétant : le pouls un peu rapide, un peu de température, mais pas trop : Charles de Rémusat écrit à sa mère, le 13 mars 1816 : « J'ai aujourd'hui dix-neuf ans... Savez-vous que me voilà vieux, et d'âge, et d'expérience ? Hélas ! je sais bien peu de choses pour mon âge, et puis, cependant, je sais trop ; j'ai tout deviné, ou tout découvert. Il n'y a plus de mystère, plus d'inconnu pour moi. Voilà une phrase un peu romantique[4]... » Encore est-ce bien du romantisme ? N'est-ce pas tout simplement de la jeunesse ?

1. *Le Drame romantique*, p. 141.
2. A. Pavie, *Médaillons Romantiques*, p. 300-301.
3. *Ibid.*, p. 305-306.
4. *Correspondance*, I, 308.

Ceux qui, aujourd'hui, ont dix-neuf ans, n'en disent-ils pas tout autant ?

Une des consultations les plus modérées, les plus raisonnables, sur le mal romantique, semble bien l'étude de M. Virgile Rossel [1]. Un étranger met, généralement, moins de passion que nous à juger nos querelles. Or M. Rossel ne voit dans le romantisme ni un mal, ni un fléau. Même chez nous, on pourrait signaler nombre d'esprits qui se refusent à mêler la politique ou la religion à un problème littéraire.

Du côté catholique, Louis Veuillot veut surtout tenir compte de la question d'art. Il ne rougit pas d'avoir été, pendant plusieurs années, romantique, et même un peu bousingot :

> J'escortais *Hernani* le poing haut, l'œil sauvage ;
> J'aurais à Lélia parlé de mariage ;
> Michelet me semblait profond, Dumas poli,
> Et je trouvais Delorme on ne peut plus joli.
> Bref, je fus romantique ! — Il faut être équitable ;
> Le romantisme avait son côté respectable [2].

Plus austère, et plus fin, le cardinal Perraud reproche aux romantiques d'avoir produit et publié trop vite [3]. C'est vrai, mais c'est un défaut, et non un crime. Du reste les catholiques bien informés se refusent maintenant à déclarer la guerre au romantisme, à le considérer comme un adversaire dangereux à l'égal du positivisme ou de l'humanisme. S'appuyant sur la compétence d'un bénédictin, Dom Léonce Pastourel, qui a parlé du mysticisme romantique, M. Paul Lœwengard réagit contre l'assaut livré à l'école romantique : il n'admet pas qu'on la rende responsable du malaise dont souffrent les cœurs et les esprits : « Pour nous délivrer de cet effrayant malaise, le Positivisme ne suffit pas. Il ne suffit pas, comme les hommes de l'*Action Française*, de crier : — A bas le Romantisme ! — Si c'est pour remplacer la lamentation romantique par la sagesse païenne d'un Auguste Comte, mieux vaut garder la tragique lamentation, ce « tourment » dont parle Musset, et qui, sous l'action de la grâce, un jour se retournant vers le Bonheur Unique, pourra se convertir

1. *Revue*, 1910, p. 736-749.
2. *Satires*, p. 67-68.
3. Gratry, *Souvenirs de ma jeunesse*, p. 167.

en transports d'adoration, en extase et en prière [1] ». C'est à peu près la conclusion de M. de Chabrol ; tout en faisant, lui aussi, des réserves, tout en blâmant l'abus du rêve et de la mélancolie, il estime que le Romantisme, dans l'ensemble, a été un mouvement religieux, qu'il a « crié la misère de n'avoir eu pour aliment que la philosophie de surface du XVIII^e siècle... Sachons gré au romantisme d'avoir à tout prix voulu garder la poésie au milieu du monde moderne... Il a mérité, par là, d'être un des éléments de cette renaissance de la religion dans les âmes [2] ». Peut-être est-ce pour la même raison que M. René Bazin a si joliment plaidé la cause du romantisme : « J'ai toujours été ému d'observer combien nos grand'mères, ou nos mères, même les plus simples, et de condition modeste, avaient un culte naïf pour l'ode, l'élégie, la romance... Peut-être n'a-t-on pas su assez de gré au romantisme de cet élan général qu'il avait donné aux âmes. Il les avait empreintes d'un idéal très factice, un peu drôle à juger de loin, mais qui devait être très doux à rêver, car les esprits qu'il habite encore sont restés vifs et charmants. Nous lui devons des aïeules exquises [3] ». Nous voilà bien loin des héroïnes romantiques, compromises, et compromettantes ; nous voilà en bonne compagnie. Décidément le fléau n'était qu'un cauchemar [4].

§ 4

Mais d'où vient que des gens de bonne foi ont pu s'y tromper ? S'ils ont eu tort d'incriminer les grands romantiques, qui sont innocents, n'y aurait-il pas quelque part des coupables ?

On juge souvent le romantisme non dans sa moyenne, mais dans ses excès, non par les maîtres, mais par leurs petits disciples, Fontaney, Jean Polonius, Jules de Rességuier, etc [5]. Ils sont innombrables, exubérants, péjoratifs, mêlant au cortège des Muses

1. Paul LŒWENGARD, *Les Magnificences de l'Eglise*, p. 199-201, 79.
2. *Pour le renouveau*, p. 110, 178-179. Cf. le P. DE LA CROIX-LAVAL, *Etudes* du 20 juin 1923, p. 669.
3. *En Province*, p. 151-152.
4. Cf. Maurice BRILLANT, in *Le Procès de l'intelligence*, p. 40 ; Henri BREMOND, *Pour le Romantisme*, p. VIII-X, 31, 49, 66, etc.
5. ASSE, *Les Petits Romantiques*, p. 5 ; cf. Edouard FOURNIER, *Souvenirs poétiques de l'Ecole Romantique*.

un carnaval multicolore[1]. Ils ne mettent pas de masques, mais ils font ce qu'ils peuvent pour avoir le teint à la mode romantique, « pâle, verdâtre, un peu cadavéreux[2] ». On se fait une tête :

> J'étais sombre et farouche ;
> Mon sourcil se tordait sur mon front soucieux
> Ainsi qu'une vipère en fureur, et mes yeux
> Dardaient entre mes cils un regard fauve et louche.
> Un sourire infernal crispait ma pâle bouche[3].

Ce n'est encore qu'une manie, assez innocente ; mais il y a pis : la bohême besogneuse apparaît, avec ses plaisanteries qui sont presque des escroqueries : Thalès Bernard, après la mort de sa mère, va quêter à domicile, pour lui élever un monument, et, quand il a mangé la première quête, il recommence sa tournée[4]. Dans ce groupe-là les idées littéraires ne valent pas beaucoup plus que les allures : le portrait du bousingot par Louis Reybaud, dans son *Jérôme Paturaud*, est à peine une caricature : « la littérature que nous allions créer devait être stridente, cavalière, bleue, verte, mordorée, profonde et calme comme le lac, tortueuse comme le poignard du Malais, etc. ». Ces excentriques font tort à ceux qui cherchent simplement à relever d'une pointe d'originalité voulue leur physionomie, en même temps que leur talent. Enfin, à côté des exaltés à froid, qui parlent entre initiés un jargon bizarre, et qui font tout pour qu'on les croie de la suite de Hernani, il y a les jeunes convaincus qui s'enthousiasment vraiment pour ce qui est beau : Mme de Rémusat raconte à son fils qu'elle a fait la connaissance d'un jeune officier de la garde, féru de littérature romantique : il a joué *Manfred* dans un château, avec beaucoup de succès, dit-il : brusquement le voilà qui se lève, qui déclame une scène, qui se passionne, qui pleure... et qui fait pleurer Mme de Rémusat[5] ! On n'est même pas tenté de sourire devant toute cette émotion : c'est de la sensibilité genre XVIIIe siècle, rajeunie par *René*, mais c'est sincère, et c'est joliment jeune. On oublie les fâcheux bousingots, quand on

1. MAIGRON, *Le Romantisme et la Mode*, p. 139, sqq.
2. *Histoire du Romantisme*, p. 31.
3. *Poésies complètes*, I, 103.
4. LARDANCHET, *Les Enfants perdus du Romantisme*, p. 278.
5. *Correspondance*, VI, 288.

regarde ces physionomies douces, rêveuses, pures, parure du romantisme à ses débuts. Etudions ce portrait de Victor Pavie, que Sainte-Beuve esquisse de mémoire, en 1862, avec quelque mélancolie: « Un de nos plus jeunes amis du Cénacle, resté le plus fidèle, en vieillissant..., à toutes les admirations, à tous les cultes de notre jeunesse ; quand tous ont changé, le même, conservé, perfectionné, exalté et enthousiaste, toujours la flamme au front, un cœur d'or. A le voir d'ici, à travers notre tourbillon et du milieu de notre dispersion profonde, je le compare à un chapelain pieux, qui veille et qui attend ; je l'appelle le gardien de la chapelle ardente de nos souvenirs [1] ».

§ 5

Cette jolie âme dut être bien contristée par un autre reproche, tout aussi peu justifié que le précédent : on a dit, et répété, que le romantisme, dans son admiration pour les littératures étrangères commettait un crime de lèse-patriotisme. *Le Constitutionnel* lui reprochait de pactiser avec l'étranger [2]. *Le Moniteur Universel* du 28 janvier 1828, admire le talent de Pichat, et honore son caractère, parce qu'il n'a pas d'enthousiasme pour ce qui nous vient du dehors. Tous ces reproches, toutes ces calomnies, ont fini par troubler les esprits à ce point qu'un homme de haute valeur, comme Paul Adam, en est arrivé à écrire ceci dans sa préface de *Stéphanie* : « l'orgueil d'Hernani, c'était de l'esprit nordique, importé en 1814 dans les caissons des Alliés ». En réalité nos poètes, jusqu'en 1830, connaissaient peu l'anglais et pas du tout l'allemand : Taine le constate, dans sa lettre à Georges Brandès : il établit ainsi l'originalité, le nationalisme du romantisme français [3]. Les membres du Cénacle se sentaient en plein dans le courant national, royaliste et catholique ; nul d'entre eux ne protestait quand Ulric Guttinguer définissait ainsi leur *credo* : « être romantique, c'est chanter son pays, ses mœurs et son Dieu [4] ».

1. A. Pavie, *Médaillons*, p. 166.
2. N° du 24 janvier 1826, dans Desgranges, *La Presse littéraire*, p. 193.
3. *Correspondance* de Taine, III, 211-212.
4. Léon Séché, *La Cénacle de la Muse Française*, p. viii-ix. — Cf. Faguet, *Les Origines françaises du Romantisme*, dans la *Revue des Cours*, du 11 février 1909.

§ 6

Du reste, ce qui prouve bien l'originalité du romantisme français, c'est le fait qu'il a eu la plus large influence en dehors de France : or l'étranger ne viendrait pas chez nous imiter ce que nous lui aurions emprunté. L'école du XIX^e siècle reprend sur l'Allemagne l'influence souveraine qu'exerçait la France du XVIII^e siècle [1]. Victor Hugo, Dumas, voire Eugène Sue, bouleversent les Allemands [2]. Notre romantisme rayonne à l'étranger parce qu'il est original et puissant. En Roumanie, jusqu'en 1880, son influence est prépondérante : n'est-ce donc pas un signe de sa haute valeur que cette longue et splendide irradiation [3] ?

Tout en prêchant au dehors son évangile, il reste prophète dans son propre pays. Il laisse sa marque même sur les écoles qui prétendent se séparer de lui, comme le réalisme et le naturalisme, sur le Parnasse même, sur le Symbolisme qui prétend continuer le romantisme en l'élargissant [4]. On le croit mort ? Il se relève. On le dit éteint ? Il lance une nouvelle lueur avec les drames de Coppée, de Catulle Mendès, d'Edmond Rostand.

Le Romantisme finit par modifier profondément l'art français, malgré ses résistances. La littérature en effet n'a pas tout de suite partie liée avec la peinture ; au contraire il y a longtemps entre elles une antipathie politique et religieuse [5]. Delacroix refuse de vendre un tableau au duc d'Orléans, parce que celui-ci veut l'offrir à Victor Hugo, « à des yeux incapables de le comprendre [6] ». Puis, peu à peu, les préventions de Delacroix tombent ; il est conquis, lui aussi, et, ramenant son regard vers le passé, il comprend enfin ses affinités avec la poésie romantique qu'il dédaignait. Le 28 avril 1859 il écrit à Alexandre Dumas : « Vous vous plaignez avec raison de la tendance des Arts. Nous vivions en haut autrefois... Je crains que la taille des lutteurs d'aujourd'hui ne leur permette

1. Belouin, *De Gottsched à Lessing*, p. 3.
2. W. Reymond, *Corneille*, p. 22-23.
3. Apostolescu, *L'influence des Romantiques français*, p. 385, 398.
4. Fernand Gregh, *Le Temps*, du 18 août 1900. — Tancrède de Visan, *L'attitude du Lyrisme contemporain*, p. 10.
5. Léon Rosenthal, *La Peinture romantique*, p. 278-279, 281.
6. Moreau-Nélaton, *Delacroix*, I, 161 et II, 83.

pas même d'en avoir la pensée. Leur petite vérité étroite n'est pas celle des maîtres. Ils la cherchent terre à terre avec un microscope. Adieu la grande brosse, adieu les grands effets des passions à la scène [1] ».

Il y avait longtemps que les artistes de moindre envergure s'étaient ralliés au romantisme, et ne juraient que par lui. Pouvaient-ils oublier que c'étaient les poètes qui avaient su rendre à la France le sens et l'amour de son architecture propre [2] ?

Cette influence a-t-elle été uniquement bonne, modérée ? Evidemment il y a eu des excès ; mais le romantisme n'en est pas seul responsable. Le néo-classicisme, le faux classicisme expirant, avait eu encore assez de force pour exaspérer, par ses suprêmes ruades, la nouvelle école : celle-ci, dans la lutte finale, porte au paroxysme ses propres idées ; elle les dépasse, jusqu'à l'excès. On sent que ce sont des jeunes qui mènent le train. Le romantisme, surtout celui de 1830, est une explosion de jeunesse et de générosité ; il en restera toujours quelque chose, même dans le cœur de Sainte-Beuve : brouillé à mort avec Hugo, avec Vigny, il est tout surpris de voir que, à l'Académie, il coopère parfois avec eux ; il écrit, en 1847, à Victor Pavie : « vous voyez... que, sans être bien unis, nous ne nous nuisons pas à l'Académie. Il y a des accords qui subsistent... entre gens du même âge, *du même nid et de la même couvée* [3] ». Cette outrecuidance contient une part de vérité : Sainte-Beuve n'est plus le défenseur attitré du romantisme : c'est tout de même vers lui que se tournent les romantiques de la première ou de la dernière heure, comme Delacroix qui, le 12 août 1862, lui écrit à propos des *Lundis* : « Ne vous lassez point, cher et ancien compagnon de guerre : continuez vigoureusement à prouver... qu'on peut être romantique, et avoir du bon sens et de l'élévation [4] ». Ajoutons surtout : de l'enthousiasme, si vibrant qu'il résistait à tout, même au poids des ans : l'auteur des *Pirates de la Savane*, Ferdinand Dugué, né en 1815, écrivait en 1909 à Jean d'Orsay, « du haut de ses quatre-vingt-quatorze ans », que les jeunes lui

1. *Lettres de Eugène Delacroix*, p. 309.
2. Léon Séché, « Un Paysagiste romantique », dans *La Revue de Paris* du 15 juin 1908, p. 762-763. — André Hallays, *Débats* du 26 juillet 1898.
3. Pavie, *Médaillons*, p. 160.
4. *Lettres d'Eugène Delacroix*, p. 364.

semblaient froids, essoufflés, se passionnant pour de médiocres querelles : « Nous autres, on se battait à *Hernani* [1] ! »

On ne peut pas demander, à des combattants, la modération, mais on a le droit de l'exiger de la Critique. Elle a compris son devoir, qui est de ramener l'opinion publique au bons sens littéraire, dans le journal surtout. M. Saint-Georges de Bouhelier a été, je pense, un des premiers à remonter le courant, à protester contre les exagérations individuelles, par exemple celles d'un Paul Adam qui trouvait *Notre-Dame de Paris* et *Les Châtiments* « dignes de la portière » ; contre les exagérations collectives aussi, contre les symbolistes qui considéraient Victor Hugo comme un garde national, inférieur à Mallarmé [2]. Puis Maurice Barrès, dans une série d'articles sur les maîtres romantiques, tout en reconnaissant chez eux quelques défaillances, pensait qu'il convient de respecter et d'aimer « ceux qui mettent du brillant dans notre regard, nous font relever la tête, donnent aux jeunes gens une démarche plus légère, leur assurent qu'ils triompheront [3] ». Après Barrès, M. Rosny l'aîné essaye d'établir exactement la grandeur et la faiblesse du XIX^e^ siècle : reconnaisant que le romantisme a réuni en lui bien des contraires, du bon et du mauvais, du grotesque et du sublime, il conclut que, tout bien balancé, ce fut une magnifique éclosion poétique, et peut-être une des plus géniales dans l'histoire littéraire du monde entier [4].

Dans les revues, même effort vers la saine compréhension du romantisme. M. Paul Flat, protestant contre la formule médico-littéraire, « le mal romantique », pense que c'est tout au plus une affection, qui n'empêche pas la création artistique, au contraire : elle assure « la prépondérance des facultés émotives sur les intellectuelles [5] », et c'est bien là le romantisme, avec son fort et son faible. C'est tout le romantisme qu'embrasse M. Gabriel Sarrazin, le romantisme chez les divers peuples : il montre surtout l'ampleur, la grandeur du mouvement : « tous sont des inspirés ; leur œuvre

1. *Le Matin*, 1^er^ mars 1909.
2. *Le Figaro* du 12 novembre 1901.
3. *Echo de Paris*, 26 septembre 1912.
4. *L'Illustration* du 3 mars 1923, p. 191. Cf. Paul Souday, *Les Nouvelles Littéraires* du 5 janvier 1924.
5. *Revue Bleue* du 2 décembre 1911, p. 723.

réunie apparaît ainsi qu'une flotte de haut bord, et qui passe à pleines voiles, portée par le souffle de Dieu sur les grandes eaux du temps [1] ». L'image est belle, mais l'idée est trop ambitieuse. Il faut savoir se limiter. Nous ne pouvons, comme le demande M. L. Maury, étudier le romantisme mondial, sans limites dans le temps ni dans l'espace [2]. Circonscrivant le sujet, M. André Beaunier met les choses exactement au point dans un article qui ne laisse rien à désirer [3].

§ 7

Modérée dans ses ambitions, précise dans son travail, la critique universitaire, fidèle à sa méthode, a étudié jusqu'ici le romantisme à coups de monographies très poussées. C'est ainsi que la grande *Revue d'Histoire Littéraire de la France* a tout fait pour éclairer bien des points obscurs de cette histoire. C'est ainsi que M. Maigron a publié des documents si curieux dans le *Romantisme et les Mœurs*, dans *Le Romantisme et la Mode*. M. Lanson a publié *Les Méditations*, M. Vianey *Les Contemplations*, etc.

Outre ces études précises et limitées, la critique scientifique a tenté déjà quelques-unes de ces synthèses auxquelles il faut toujours arriver, car elles sont le but : G. Allais avait émis quelques vues générales sur la question ; M. G. Pellissier a découvert le réalisme des romantiques. Mais, qu'il s'agisse de travaux d'ensemble ou d'études particulières, nous avons essayé de nous garder l'esprit libre de toutes préoccupations politiques, qui sont juste le contraire de l'esprit critique. Avec M. Lanson nous reconnaissons que l'école romantique a su conserver l'essentiel du génie traditionnel de la France [4]. Avec M. Le Breton nous pensons qu'elle a su y joindre une vraie grandeur morale, qu'elle a connu la pitié pour les malheureux, et demandé miséricorde pour ceux qui souffrent [5]. Avec Emile Faguet, surtout, nous pensons qu'il faut, tout en reconnaissant les défauts du romantisme, proclamer sa beauté,

1. *La Revue Idéaliste*, 15 janvier 1902, p. 102.
2. *Revue Bleue* du 15 avril 1922.
3. *Revue des Deux-Mondes*, 1er mai 1924, p. 214 sqq.
4. *Méditations poétiques*, tome I, p. XIX en note.
5. « Le théâtre romantique », dans la *Revue des Cours*, 30 décembre 1922, p. 160.

sa bonté [1]. Avec lui, enfin, nous pensons qu'il faut négliger « la levée de boucliers, très lourds, qui a été faite en France contre le romantisme, rendu responsable de toutes les erreurs et de toutes les décadences, niaiserie qui, pour être furieuse chez les uns et solennelle chez les autres, ne pèsera pas d'un grand poids dans la balance des esprits équilibrés [2] ».

Après cela, s'il était besoin de nous appuyer encore sur des opinions étrangères, nous pourrions faire appel à l'autorité de M. Maurice Wilmotte, qui partage entièrement cette façon de voir [3] ; du professeur Schinz, l'excellent critique américain [4]. Pour moi le débat semble définitivement clos par ce jugement de Stuart Mill, qui est un véritable arrêt : « La nation française a eu deux grandes époques de développement intellectuel. Les grands écrivains du XVII^e siècle lui ont appris à parler, les philosophes du XVIII^e à penser. L'époque présente est devenue l'ère d'une réaction contre l'étroitesse du XVIII^e siècle ; la grandeur, le décorum conventionnel de la vieille poésie française et de la littérature dramatique ont fait place à une licence qui a rendu le champ libre pour le génie et aussi pour l'absurdité ; qui a donné naissance à de nouvelles formes du beau, aussi bien qu'à de nouvelles formes du laid. La littérature a brisé ses chaînes et a usé de sa liberté comme un galérien qui a brisé ses fers. Cette insurrection contre les vieilles traditions du classicisme s'est appelée romanticisme. Et maintenant, après que la masse des débris à laquelle elle a donné naissance a produit une nouvelle oscillation de l'opinion en sens contraire, un résultat inestimable semble lui avoir survécu : c'est que la vie, que les passions humaines, peuvent maintenant en France être représentées avec autant de liberté qu'on peut en apporter à les étudier ; et, quand elles sont peintes avec vérité, elles sont approuvées [5] ».

1. *Les Marches de l'Est*, novembre 1910 ; *La Revue (des Revues)*, 1^er octobre 1910.
2. *Biographie critique d'Edmond Rostand*, p. XVI.
3. *Etudes Critiques sur la tradition littéraire en France*, I, 215 sqq.
4. « Le mouvement rousseauiste du dernier quart de siècle », dans *Modern Philology*, vol. XX, n° 2, novembre 1922.
5. STUART MILL, *Dissertations and discussions*, 3^e éd. Longmans, 1875. I, p. 233 sqq.

§ 8

On souhaiterait à la critique française d'avoir toujours une semblable pondération ; mais ses agitations, trop rapides dans ces dernières années, tiennent en grande partie au désarroi momentané produit par la guerre dans notre mouvement intellectuel : le cataclysme de 1914 a tout secoué en France, individus, institutions, systèmes. A cette lueur aveuglante, les fausses valeurs ont été démasquées. La France militante a demandé des comptes sévères à la France intellectuelle. De par nos propres œuvres littéraires on nous avait crus en décadence : le romantisme a payé pour toutes les erreurs, pour toutes les maladresses qui l'avaient suivi : on s'est jeté sur

ce pelé, ce galeux d'où venait tout le mal.

Il est temps de revenir à la vérité objective ; M. Maurice Donnay l'avait déjà vue, en 1914 [1]. Une revue vient de venger le romantisme contre ses détracteurs : une soixantaine d'écrivains, de philosophes, de critiques, ont protesté contre des attaques plus passionnées que fondées [2]. Il y a en effet une erreur de raisonnement dans le reproche qu'on fait au romantisme d'avoir perverti l'art et même les mœurs. Sans doute il n'a pas la belle tenue de l'école classique, mais, en morale, les deux systèmes qu'on oppose l'un à l'autre sont plutôt effet que cause. C'est l'histoire politique de ces deux époques qui est la véritable créatrice de l'état d'esprit classique et de l'état d'esprit romantique. C'est ce que j'essayais de montrer, il y a déjà quelque trente ans, en expliquant le lyrisme de Racine ; il n'est pas un point important dans l'état nerveux et la manière de vivre du classique qui n'ait sa contre-partie exacte chez le poète romantique [3].

Tâchons d'étayer la critique littéraire sur la connaissance de l'histoire. N'oublions pas que les œuvres romantiques ont pour l'historien littéraire une valeur documentaire de premier ordre sur l'esprit en France : pendant vingt-cinq ans, sous la Révolution et

1. Alfred DE MUSSET, p. 82-87.
2. *Les Marges*, n° du 15 mai 1922.
3. *L'évolution du vers français au* XVII^e *siècle*, p. 472-475.

l'Empire, comme un sol qui absorbe lentement les pluies pour les rendre plus tard à l'état de sources, de fraîcheur et de richesse, l'âme française s'était profondément pénétrée de toutes les larmes et de tout le sang qui avaient longuement coulé sur le pays. De ce sol, consacré par la douleur et le sacrifice, avait monté lentement une brume de mélancolie, où tous les prismes de l'art mirent leur féerie. Le romantisme, et c'est là sa grandeur, c'est la collaboration de quelques génies avec la tristesse de l'âme française ; donc ne diminuons pas notre pays en essayant de diminuer ce romantisme, qui a fait ses preuves de solidité morale même dans la dernière guerre. Prenons le chef-d'œuvre de la littérature militaire de 1914 à 1918, la correspondance du capitaine Belmont. Simple étudiant en médecine avant la mobilisation, c'était un vrai romantique, épris de grands songes, trouvant la vie réelle bien terne [1]. Son « hernanisme » était alors une réaction romanesque contre la réalité plate. Arrive la guerre, et sa vie fiévreuse : ses rêves de supra-humanité deviennent son état d'âme normal d'officier. Le romantisme, qui énerve les faibles, mène ce fort jusqu'à l'héroïsme. Je pourrais multiplier cet exemple et montrer que la guerre de 1914 n'a pas été la faillite de l'idéalisme romantique, au contraire.

Enfin ne commettons pas d'erreurs de goût, en diminuant par préjugé la valeur esthétique du romantisme. N'oublions pas que ses plus grands représentants avaient du génie, que leurs œuvres sont des chefs-d'œuvre. Ne nous gâtons pas notre plaisir. A un moment où nous avons si peu de joies, ne gâchons pas nos joies littéraires : c'est un puissant réconfort que de contempler la beauté ; Hugo l'a dit, excellemment : « Il est impossible d'admirer un chef-d'œuvre sans éprouver en même temps une certaine estime de soi. On se sait gré de comprendre cela. Il y a dans l'admiration on ne sait quoi de fortifiant qui dignifie et grandit l'intelligence. L'enthousiasme est un cordial [2] ».

1. Henry Bordeaux, préface des *Lettres d'un officier de chasseurs alpins*, p. IX-X.
2. *Post-scriptum de ma vie*, p. 80.

III

L'Esthétique du Romantisme

Cela n'empêche pas d'aborder le côté esthétique de la question avec la froide réflexion qui sied si l'on veut trouver une solution juste.

En dehors des contingences, dans le domaine des idées pures, le romantisme est un retour à ce que M. Bertrand a appelé le classicisme archaïque du XVI^e^ siècle ; d'après lui, c'est une renaissance de la Renaissance [1]. La formule est frappante, mais, comme toutes les formules bien frappées, elle est incomplète : la Renaissance en effet est surtout humaniste, tandis que le romantisme de 1802 est surtout la résurrection du Christianisme, par réaction contre le XVIII^e^ siècle voltairien [2].

Le romantisme est autre chose que le classicisme, d'abord parce qu'il présente avec lui des différences de fond et de forme, accidentelles, ou déterminées par les circonstances. La plupart de ces différences ont été énumérées par M. Lacombe : disparités dans le style lyrique, dans les règles du théâtre, dans les modèles étudiés, surtout dans l'émotion cherchée, dans les sympathies ressenties [3]. Il convient simplement de ne pas exagérer ces différences en attribuant au romantisme ce qu'on refuse au classicisme : quand M. Lacombe cherche vainement, dans la littérature classique, l'enfant, la vie de ménage, la tendresse conjugale, la pitié pour ceux qui souffrent, cela prouve simplement qu'il n'a pas lu avec assez d'attention La Fontaine, Molière, Racine et Bossuet. On trouve tout ce qui est humain dans les œuvres du XVII^e^ siècle. On y a même trouvé du romantisme, ce qui est presque amusant. Pour rester dans le sérieux de l'histoire littéraire, et pour ne rien exagérer, on peut reconnaître, avec Brunetière, que les deux

1. *La fin du Classicisme*, p. 407, 413.
2. Marius Ary Leblond, *Mercure de France* du 16 octobre 1908.
3. *Introduction à l'Histoire Littéraire*, p. 39.

principales caractéristiques de l'Ecole nouvelle, ses deux conquêtes, ou, si l'on veut, ses deux ferments, c'est d'abord le droit reconnu à l'écrivain de se mettre lui-même dans son œuvre : le classique disait : « nous » ; le romantique dit : « moi ». Ensuite, et surtout, les romantiques rétablissent l'imagination dans ses droits usurpés par la raison [1]. La folle du logis se prétend dûment guérie.

C'est déjà fort bien observé, mais il faut creuser un peu plus avant. En effet les différences entre le classicisme et le romantisme ne sont pas l'effet d'une simple divergence, de deux esthétiques se développant chacune librement dans son sens propre, mais d'une opposition voulue par la dernière en date. Jadis, j'ai posé la thèse suivante : Avant d'être original, d'être lui-même, le drame romantique a voulu être et a été *le contraire de la tragédie* [2].

L'idée semble avoir fait, depuis, son chemin et s'être élargie : elle a été appliquée à tous les genres romantiques [3]. Pour un critique qui l'a repoussée avec une sorte de mauvaise humeur [4], d'autres et qui comptent, l'ont acceptée : « La façon la plus sûre de caractériser le romantisme, dit M. Maurice Brillant, consiste à montrer en quoi il s'oppose au classicisme, et on sait bien que c'est par une telle réaction qu'il s'est constitué et précisé [5] ». Cette idée est si juste que, dès le début de la guerre romantique, elle avait été entrevue par les ennemis de l'école nouvelle. L'Académie, qui est alors si classique qu'elle repoussera quatre fois Victor Hugo, met dans son Dictionnaire, édition de 1835 : « *Romantique* se dit des écrivains qui affectent de s'affranchir des règles de composition et de style établies par l'exemple des auteurs classiques ». Viollet-le-Duc, violemment hostile aux romantiques, s'appuie sur cette définition qui lui paraît une trouvaille capitale, et conclut : « Le romantique est donc une sorte de littérature différente de la littérature classique, si même elle ne lui est opposée [6] ». C'est ce que nous constaterons en étudiant l'école de 1830. Dès maintenant, pour fixer l'idée par

1. *Les Epoques du Théâtre français*, p. 351-352.
2. *De la Convention*, p. VII.
3. Cf. ma *Préface de Cromwell*, p. 192, note. — BRUNETIÈRE, *Evolution de la Poésie lyrique*, I, 172. — *Revue Internationale de l'Enseignement*, 1898, tome XXXV, p. 284 et 267.
4. PELLISSIER, *Le Réalisme du Romantisme*, p. 13.
5. *Le Procès de l'Intelligence*, p. 51. Cf. POIZAT, *Le Symbolisme*, p. 34-35.
6. *Dictionnaire de la Conversation*, 1838.

un fait, disons que, le classicisme ayant eu le plus grand soin d'établir, pour le fond et pour la forme, une séparation des genres aussi étanche que possible, le romantisme s'est efforcé, par réaction, de faire de la contamination, de verser le lyrisme dans le drame, dans le lyrisme le roman autobiographique, dans le roman l'épopée, dans l'épopée la satire politique, et, pour fermer la chaîne, dans la satire, le lyrisme. Vouloir être le contraire du classicisme a été pour le romantisme une force et une faiblesse. Il a voulu tuer le vrai classicisme, et il a échoué : Hugo a déclaré la guerre à Racine, et Racine est plus vivant que jamais. En revanche il a achevé le néo-classicisme de l'Empire, qui se mourait, et il l'a enterré. Le terrain était désormais déblayé. La nouvelle école allait conquérir les esprits les plus récalcitrants ; même ceux qui se sont dérobés ont tout de même bénéficié de ce mouvement, puisqu'ils ont profité de la plus incontestable conquête du romantisme : la liberté littéraire.

***

Je crois pouvoir dire que mon étude est éloignée de tout parti-pris, de tout esprit de parti ; que j'ai oublié mes convictions personnelles pour exposer les idées des créateurs, quels qu'ils fussent, avec une sympathie qui ne se mesure qu'à la valeur artistique de ces idées. *Sine ira et studio.* C'est la méthode du professeur d'université qui doit répondre à la confiance de l'Etat par une recherche uniquement scientifique.

En critique littéraire, la valeur scientifique se réduit quelquefois à la richesse de la bibliographie, au nombre des fiches déversées dans un livre. J'ai mis plus de quarante ans de travail dans ce livre, mais j'ai tâché de ne pas me laisser réduire en esclavage par la pure et sèche érudition. Nous arrivons à un tournant dangereux pour la critique : elle est devenue si pointilleuse, si exigeente, si rébarbative, si envahissante, qu'elle ne laisse plus au grand public, et même quelquefois aux critiques eux-mêmes, le temps de lire les chefs-d'œuvre sur lesquels elle s'appuie : le lierre cache et étouffe l'arbre qu'il enlace. La critique doit expliquer la poésie, et ne peut se substituer à elle. Lisons d'abord les textes, et tâchons de les faire comprendre.

PREMIÈRE PARTIE

LE ROMANTISME SOUS L'ANCIEN RÉGIME

LIVRE PREMIER

ROUSSEAU

CHAPITRE PREMIER

La Nouvelle Héloïse

Les idées de Rousseau sont trop connues pour qu'il soit nécessaire de les exposer à nouveau. Mais, comme il est uniquement question ici de son romantisme, il convient de voir quelles sont, parmi ses théories, celles qui sont devenues des idées-forces : il faut mesurer leur diffusion, immédiate, puis lointaine.

Rousseau est généralement considéré comme l'ancêtre du romantisme. C'est une formule qui plaît à l'esprit, bien qu'incomplète [1]. Du reste, ceci est certain : dans l'ensemble, Rousseau a agi fortement sur son siècle et sur le début du dix-neuvième, surtout par sa *Nouvelle Héloïse*. On connaît l'étrange fortune de ce livre auprès des contemporains. En moins de quarante ans, il y en a eu une soixantaine d'éditions, et ce n'étaient pas des tours de passe-passe de libraire [2]. Comme tous les grands succès, celui-ci devait un peu au passé, et apportait beaucoup de nouveau. On y retrouvait un état d'âme déjà connu [3]. Par contre, lasses de lire les romans libertins de Crébillon et C^le^, les femmes trouvaient enfin dans Rousseau les conseils qu'elles ne demandaient plus à l'Eglise : c'est avec lui que commence pour le romancier le rôle de directeur de conscience [4]. Peut-être convient-il de ne pas se montrer trop

1. Cf. Daniel Mornet, *Le Romantisme en France au* XVIII^e^ *siècle*.
2. Mornet, *Annales Jean-Jacques*, 1909, v, 108 ; *Revue du Mois*, 10 mai 1909 *Le Sentiment de la Nature en France*, p. 199.
3. Mornet, *Annales J.-J.*, 1912, p. 39.
4. Fournel, *De J.-B. Rousseau*, p. 234.

sévère pour ses directions, puisque sa morale théorique met les droits de la famille et de la société au-dessus des droits de l'individu[1]. Et sans doute il a parfois des façons immorales de prêcher la morale ; tout de même il fait du bien aux cœurs qui se desséchaient. Avec *La Nouvelle Héloïse*, c'est un grand souffle, chaud et mouillé comme un vent d'orage, qui pénètre dans les boudoirs à l'air épaissi par les parfums. A ces femmes qui avaient des « vapeurs », il fait connaître la fièvre de l'amour, et la fraîcheur de la nature au matin. Toute la sensibilité féminine est renouvelée, même chez les déclassées. Les filles aiment Rousseau. L'une d'elles voudrait aller en pèlerinage à Ermenonville[2].

A un degré un peu supérieur, c'est le même enthousiasme. En morale, Mlle de Lespinasse ne connaît que les commandements de Rousseau[3]. Un peu plus haut encore, une Mme de Flahaut professe la religion de Jean-Jacques, qui lui suffit parfaitement : elle aime à croire « que ce beau soleil a été créé par un être suprême », elle vit « dans l'amour de Dieu et l'oubli de l'Eglise[4] ».

Dans le vrai grand monde les indifférentes, comme la marquise de la Billarderie, sont très rares[5]. La règle générale, c'est l'admiration, tendre d'abord, bien vite exaltée. La duchesse de Polignac écrit à l'auteur que les premiers volumes l'ont fait pleurer ; que, au sixième, elle se croyait l'amie, la sœur de Julie, mais qu'elle n'a pas pu aller jusqu'au bout, sans quoi elle se serait trouvée mal[6]. Mme de Francueil a le courage d'aller jusqu'au bout, mais ensuite elle pleure toute une journée ; elle se sent malade ; pis encore, elle a tant pleuré qu'elle en devient laide ! Juste à ce moment on lui annonce un visiteur inconnu. Les yeux encore rouges, elle va au salon, voit un petit homme mal vêtu, l'air peu aimable : c'était «l'ours sublime »! Elle le devine, elle ne peut parler, elle crie, elle pleure derechef ! Jean-Jacques, ému, fond en larmes. M. de Francueil, pour ramener un peu de calme, risque une plaisanterie, et...

1. Mornet, *Revue* 1923, p. 90.
2. Benjamin Constant, *Journal*, p. 95.
3. Fournel, *De J.-B. Rousseau*, p. 184.
4. De Maricourt, *Mme de Souza*, p. 57-58.
5. *Revue hebdomadaire*, 15 janvier 1916, p. 407.
6. Mornet, *Revue du Mois*, 1909, p. 542.

se met à larmoyer lui-même [1]. C'est une scène de sensibilité, mais ce n'est pas une comédie : tous les trois sont sincères : qui voudra bien mesurer l'influence philosophique et religieuse du romancier sur le cœur de ses contemporaines n'aura qu'à lire l'histoire de la mort de Mme de Francueil [2]. De très honnêtes femmes, de charmantes femmes, trouvent dans les œuvres de Rousseau tout ce qu'il faut pour leur vie morale : Mme de Boisguilbert écrit à l'ami de Jean-Jacques, Bernardin de Saint-Pierre, que ses amies et elle, viennent de lire tout haut quelques « délicieuses lettres d'Héloïse... Dans ce livre il est des lettres qu'on peut lire à tout âge, qui ne peuvent, en nous intéressant, que nous rendre meilleurs, tandis que de fort beaux sermons, en nous ennuyant, nous laissent souvent comme nous sommes [3]. » Il y a même des lectrices qui sont plus indulgentes pour ce roman que l'auteur lui-même : une mère de famille lui écrit qu'elle élève ses filles d'après les principes même de Julie, et qu'aucune d'elles ne se perdra : « Je suis toute rassurée... La vertu règne dans votre livre, malgré tous les petits écarts qu'elle peut faire [4] ».

C'est une vraie fièvre d'admiration ; une très simple bourgeoise, Mme Thiébault, aperçoit une fois un manuscrit de *La Nouvelle Héloïse* : cela suffit pour déterminer une crise de larmes [5]. Il n'est donc pas très prudent, pour les maris, de discuter le chef-d'œuvre : Marmontel, ayant risqué cette opinion qu'il y a sans doute là beaucoup d'art et d'éloquence, mais que tout ce talent ne sert qu'à déguiser le vice en vertu, sa femme l'écoute avec tristesse, et finit par protester : « On vous accusera d'être ému contre lui de quelque inimitié personnelle, et peut-être d'un peu d'envie [6] ». Toutes l'aiment, toutes lui pardonnent le mal qu'il a voulu leur faire, comme Mme d'Houdetot, ou même, comme Mme d'Epinay, le mal qu'elles lui ont fait [7]. Je ne vois que Chateaubriand qui ait exercé

1. George Sand, *Histoire de ma vie*, I, 72-74.
2. George Sand, *ibid.*, VII, 178-185.
3. Manuscrits de B. de Saint-Pierre, à la Bibliothèque du Havre, mss. CXXXII, f. 50.
4. Mornet, *Revue du Mois*, 1909, p. 547.
5. *Mémoires du Général Thiébault*, III, 540.
6. Marmontel, *Œuvres*, I, 323.
7. Mme Vigée Le Brun, *Souvenirs*, II, 291. — Buffenoir, *in* Grand-Carteret, p. 376.

une pareille séduction sur les âmes féminines [1]. Ajoutons seulement, avec La Fontaine : Je connais sur ce point

Bon nombre d'hommes qui sont femmes.

De Frénilly, qui est pourtant un Rousseauiste bien modéré, va, tout comme les autres, faire son voyage *ad limina* à l'Ermitage : « Jamais ours ne choisit mieux sa tanière ! » Il contemple, sur la terrasse des tilleuls, la table où, par les belles nuits d'été, Jean-Jacques copiait *Julie* [2]. Les vrais disciples vibrent plus fort. Un ancien cornette de cavalerie raconte que, pendant trois jours, il n'a pas osé lire la dernière lettre de Wolmar à Saint-Preux. Il ne peut supporter l'idée qu'on va lui annoncer l'agonie de Julie. Enfin, il rassemble son courage, et lit ; mais l'émotion est trop forte : « Je crois, dit-il, que dans ce moment, j'aurais vu la mort avec plaisir [3] ».

Les confrères de Jean-Jacques sont, naturellement, un peu plus froids ; pendant que Rousseau leur lit de longs passages, Diderot et Morellet joignent quelques critiques à leur admiration, pour en rehausser le prix, car l'admiration est plus forte que la jalousie : Morellet a beau détester l'homme qu'il persécute, il le déclare l'écrivain le plus éloquent du siècle, et reconnaît que rien ne surpasse les beaux endroits de l'*Héloïse* [4]. Pour Laclos, ce roman est le seul qui échauffe vraiment le lecteur, et Laclos se connaissait en sensibilité [5]. C'est pourtant l'honnête Ducis qui, sans élever le ton, mais avec un léger tremblement dans la voix, paye le mieux la dette du siècle à l'auteur de *La Nouvelle Héloïse* :

Entre ces peupliers paisibles
Repose Jean-Jacques Rousseau :
Approchez, cœurs droits et sensibles,
Votre ami dort sous ce tombeau [6].

Le charmeur a conquis jusqu'au gendre du pasteur de Mont-

1. Daniel Stern, *Mes Souvenirs*, p. 140-141.
2. *Souvenirs*, p. 239-240.
3. Mornet, *Revue du Mois*, 1909, p. 543.
4. Morellet, *Mémoires*, I, 103, 109-110.
5. *Liaisons dangereuses*, lettre xxxiii.
6. *Œuvres*, IV, 399.

molin ! Entendre Rousseau lire à haute voix des morceaux de l'*Héloïse* est plus attrayant encore « que la voix de la plus douce chanteuse [1] ! » La Suisse est ravie ; le Consistoire est obligé d'interdire aux cabinets de lecture de prêter un roman aussi dangereux pour la jeunesse [2].

L'Angleterre oublie Richardson. C'est de l'*Héloïse* que procède l'école de ses romanciers « romantico-sentimentaux [3] ». Les touristes anglais s'acheminent vers Clarens, et vont au château demander à voir la chambre de Julie, car nul ne doute que l'histoire ne soit vraie : faute de mieux le concierge leur fait visiter la chambre de sa propre fille qui, par bonheur, s'appelle Julie ; ils emportent, au prix fort, quelques morceaux des rideaux d'indienne de ce lit pseudo-historique [4]. Voici qui est plus sérieux : Byron admire si fort Rousseau qu'il en est presque découragé : il prend le roman comme guide sur le terrain de *La Nouvelle Héloïse*, compare la réalité à la description, et conclut qu'il n'en parlera pas pour son compte, car tout ce qu'il en pourrait dire n'atteindrait pas à la même hauteur [5]. Plus tard Ruskin déclarera que, de tous les grands hommes, celui qu'il sent le plus près de lui, c'est Rousseau [6]. L'engoûment est aussi fort en Allemagne. Gœthe non seulement lit le livre, mais se l'assimile : le werthérisme est, en somme, du « rousseauisme [7] ». Gœthe et Schiller sont considérés comme des continuateurs de Jean-Jacques [8]. Les Russes vont un peu plus loin : ils trouvent que les amours de Julie et de Saint-Preux ont quelque chose de purifiant ; que seuls d'affreux débauchés peuvent y trouver du mal. Auprès de *La Nouvelle Héloïse*, qu'est-ce que Delphine, Corinne, Atala, René ? Rousseau, pour eux, est le Maître [9].

Je ne crois pas avoir diminué, de parti-pris, l'influence de *La Nouvelle Héloïse* ; mais il convient maintenant de reconnaître que, en France, la réaction commence assez vite. Le jugement de

1. Halem, *Paris en* 1790, p. 85-86.
2. Mornet, *Revue du Mois*, p. 542. — H. Tronchin, *Théodore Tronchin*, p. 273.
3. Gosse, in *Annales J.-J.*, 1912, p. 136.
4. Berthoud, *J.-J. Rousseau au Val-Travers*, p. 17.
5. *Letters*, Ed. Murray, II, 167. Cf. *Pèlerinage de Childe Harold*, ch. III, stances 76 et suiv.
6. Cf. E. Gosse, *Annales J.-J.*, 1912, VIII, 158.
7. E. Vermeil, *Revue de l'Enseignement des langues vivantes*, juillet 1910, p. 420 sqq. — Merlant, *Le Roman personnel*, p. 32, sqq.
8. Benrubi, in *Revue de Métaphysique et de Morale*, mai 1912.
9. Haumant, *La Culture Française en Russie*, p. 225-226.

Napoléon en fait foi : quand l'Empereur a des loisirs pour s'occuper de littérature, à Sainte-Hélène, il fait remarquer à son entourage la force des raisonnements, le charme du style, mais il trouve que l'amour est représenté comme une frénésie, quand il devrait être un plaisir, et non un supplice : il finit par se dégoûter de cette lecture : « Cet ouvrage a du feu, dit-il ; il remue, il inquiète [1] ». Est-ce une raison pour en faire la source du romantisme ? Sans doute, en s'amusant au petit jeu des rapprochements, on pourrait prouver que le style même de *La Nouvelle Héloïse* est romantique ; ainsi Saint-Preux vient de recevoir à Paris le portrait de Julie : il est en extase : « Ciel ! qu'entends-je ? Quelqu'un vient... Ah ! serrons, cachons mon trésor... un importun ! Maudit soit le cruel qui vient troubler des transports si doux !... Puisse-t-il ne jamais aimer..., ou vivre loin de ce qu'il aime ! » C'est du style à la Dumas. Adèle fait remarquer à Antony qu'on sonne, que ce doit être une visite, et l'autre de rugir : « Oh ! malédiction sur le monde qui vient me chercher jusqu'ici ! » Mais, au fond, Rousseau a-t-il tant de disciples que cela dans le romantisme ? George Sand, qui est son meilleur élève, fait illusion sur la force et la diffusion de son influence. Comme l'a dit Berthelot, qui les admire fort tous les deux, la gloire de George Sand fait partie de la gloire de Rousseau, et réciproquement du reste [2]. *Jacques* est une pure réplique de l'*Héloïse* : Octave écrit même à Fernande : « Ton mari est une mauvaise copie de M. de Wolmar [3] ». Mais George Sand est plutôt une exception. Les romantiques ne partagent pas tous son enthousiasme. Stendhal est même fort sévère : « Il n'y a qu'une grande âme qui ose avoir un style simple ; c'est pour cela que Rousseau a mis tant de rhétorique dans *La Nouvelle Héloïse*, ce qui la rend illisible à trente ans [4] ». Charles Nodier trouve cette lecture plus dangereuse que celle des romans de Voltaire qui, du moins, ne sont qu'indécents et grossiers [5] ; et il a raison : l'œuvre qui insinue l'immoralité est bien

1. *Mémorial*, 7 décembre 1815, I, 49.
2. Dans GRAND-CARTERET, p. 455.
3. *Jacques*, p. 260. — Cf., « A propos des Charmettes, excursion par M. George SAND », dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 novembre 1863. — BENEDETTO, « A propos d'un roman de George SAND », *Revue*, 1911, p. 553 et suiv.
4. *De l'amour*, II, 203.
5. Michel SALOMON, *Charles Nodier*, p. 236-237.

plus néfaste qu'un roman obscène et dégoûtant : dans celui-ci, on trouve une dose massive de poison, qu'on ne peut assimiler, et qui agit alors comme vomitif ; la dose minime, mais assimilable, empoisonne lentement, et donc bien plus sûrement [1].

CHAPITRE II

L'Émile

Avec *l'Emile* c'est une autre histoire. Pour bien comprendre son succès et par conséquent son influence en France sur les générations qui vont se succéder jusqu'au romantisme intégral, il est nécessaire de jeter un coup d'œil sur son action européenne, car une partie de cet effet refluera sur l'opinion française. Jean-Jacques est tout joyeux de constater, dans ses Lettres de la Montagne et dans sa correspondance privée, le succès en Angleterre, attesté par deux traductions parues simultanément à Londres, succès sans précédent, et cela malgré le mal qu'il dit des Anglais [2] ! Lady Hildare songe à lui confier l'éducation de ses enfants : une de ses amies, femme raisonnable et qui trouve l'idée dangereuse, reconnaît pourtant que Rousseau est un génie, un dieu [3] ! L'enthousiasme est presque plus grand en Allemagne, surtout chez les pédagogues ; un des plus populaires, Campe, consacre le buste de Jean-Jacques, avec une inscription en lettres d'or : « A mon saint [4] ! » Pestalozzi est son élève [5]. Parmi les philosophes, seul Frédéric II, qui a le sens pratique, proteste [6]. Mais Fichte, Kant, sont visiblement empreints par la pensée de Rousseau [7]. Gœthe appelle *L'Emile* l'évangile des instituteurs [8]. Avec Gœthe, Schiller, continue l'œuvre de

1. Cf. Faguet, *Rousseau penseur*, p. 406.
2. *Œuvres*, III, 197 ; XI, 3.
3. Courtois, *Annales J.-J.*, 1910, VI, 65-66.
4. Ducros, *J.-J. Rousseau*, p. 231.
5. Benrubi, *Annales J.-J.*, 1912, VIII, 115 et suiv
6. Voltaire, *Correspondance*, XVII, 387.
7. Benrubi, *ibid.*, p. III, 99.
8. Amiel, in Sandoz, p. 59.

Rousseau [1]. On devine ce que doit être l'engoûment en France. Les femmes donnent l'exemple [2]. Chose plus curieuse, les anciennes élèves de Jean-Jacques sont les plus enthousiastes ; ainsi la princesse Stéphanie-Louise de Bourbon-Conti, vingt ans après la mort de son ancien gouverneur, verse des larmes en songeant à cette tombe « toujours présente à ses yeux [3] ». Mme de Vigny, la mère du poète, va plus loin : elle met en pratique l'hygiène de *L'Emile* : Alfred n'est pas emmaillotté ; chaque matin on le trempe dans l'eau froide ; bras et cou nus, il affronte le vent le plus froid, et rit de voir le givre fondre sur sa poitrine ; à soixante-cinq ans il se rappelle encore le regard de sa mère fière de voir son enfant se rouler dans la neige, puis venir cacher sur ses genoux ses longs cheveux blonds qui ruissellent [4]. Même obédience chez les simples bourgeoises : de là tous ces enfants qui portent le prénom d'Emile, et qui apprennent un métier manuel, menuisier, tourneur, etc. [5] Quand chaque mot d'un livre devient parole d'évangile, on devine son influence littéraire. En 1767, Sébastien Mercier publie à Amsterdam son *Homme Sauvage* directement inspiré de *L'Emile* [6]. Hennet de même : parce que Rousseau a critiqué la morale de La Fontaine, Hennet publie un recueil de fables qui est le contre-pied des chefs-d'œuvres que Jean-Jacques trouve immoraux [7].

Surtout les jeunes lecteurs sont profondément remués et intéressés : ils sentent qu'il y a là une esthétique nouvelle. *L'Emile* révèle à Chênedollé la manière dont on doit rendre la nature avec précision et vérité, en peintre [8]. Le poète éprouve, dès la première lecture, des transports, des palpitations. Il est à ce point ravi qu'il éprouve une suffocation, et risque la syncope : trente ans après, il écrit : « Je vois encore d'ici l'endroit où je fis cette lecture : c'était dans une allée de tilleuls [9] ». D'autres jeunes, non contents d'admirer, voudraient réaliser *L'Emile* : à dix-neuf ans, Henry de

1. Benrubi, *Revue de Métaphysique et de Morale*, mai 1912.
2. Bardoux, *Marc de Beaumont*, p. 264.
3. Buffenoir, *La Revue des Revues*, janvier 1898, p. 45.
4. Dupuy, *La jeunesse d'A. de Vigny*, in *Revue des Deux-Mondes*, 15 mars 1910, p. 343.
5. Guéroult, *Maîtres et Amis disparus*, p. 141.
6. *Correspondant* du 25 avril 1914, p. 380.
7. De Féletz, *Débats* du 1er avril 1824.
8. Mme de Samie, *Extraits du Journal de Chênedollé*, p. 46-47.
9. *Ibid.*, p. 100.

Virieu veut fuir la Cour, quitter Paris, renoncer à sa fortune, rejeter toutes les chaînes de l'esclavage social, pour vivre à la manière de l'homme de la nature. En attendant il dédie à Mme de Rohan un petit livre où il démontre que la vertu seule donne la félicité, et que la vertu ne se trouve que dans la nature[1].

Ces admirateurs sont des disciples. Un des plus profonds, c'est Maine de Biran[2]. Un des plus artistes, c'est Senancour : le début de sa quatrième rêverie semble être de Rousseau, dans ses bons jours[3]. Sans doute il n'épouse pas toutes les idées de Jean-Jacques ; il est même assez éclectique pour suivre à l'occasion Voltaire ; n'importe : c'est avec Jean-Jacques qu'il vibre le mieux à l'unisson. Dans un vallon écarté il voit écrit sur l'écorce d'un vieux hêtre cette maxime du cinquième livre : « Quand le cœur s'ouvre aux passions, il s'ouvre aux ennuis de la vie ». Le voilà frappé pour jamais : « Toutes les fois que ce mot profond revient à ma mémoire, un mouvement irrésistible d'admiration et de douleur fait frémir tout mon être au sentiment des misères humaines[4] ».

Bien entendu les lecteurs de la première heure ne sont pas tous conquis. Dans *Le Mondain,* Voltaire ricane, à sa manière, de ce fameux état de nature. Collé a un accès de rage contre ce qu'il appelle une rapsodie, une vieillerie, un rabâchage de vieilles thèses et de paradoxes nouveaux, « qui font grincer des dents[5] ». Sans aller jusqu'à cette fureur, les esprits religieux ne sont pas contents. Leurs principales objections sont assez bien résumées dans une lettre du Dauphin à l'Evêque de Verdun ; le fils de Louis XV signale quelques contradictions : d'une part des preuves très fortes de l'existence de Dieu, de la véhémence contre les athées et les matérialistes, d'autre part la destruction de toute espèce de révélation ; la morale de l'Evangile est exaltée, puis l'auteur déclare qu'elle est presque impossible à réaliser ; conclusion : « C'est bien le livre le plus infernal qui ait été fait[6] ». C'est évidemment sommaire, comme jugement, mais l'excuse du Dauphin

1. Costa de Beauregard, *Le Roman d'un Royaliste*, p. 21-22, 125.
2. La Valette Monbrun, *Maine de Biran*, p. 74.
3. *Rêveries*, I, 62-65.
4. *Rêveries*, I, 133, 123, 102.
5. *Journal Historique inédit*, p. 280-281.
6. *Feuilles d'histoire*, 1909, II, 484.

c'est que la question est délicate, ainsi que l'indique la diversité des interprétations : Taine ne voit dans la Profession de foi du Vicaire Savoyard qu'un christianisme tempéré et amoindri [1]. M. Norman Wilde, pour qui Jean-Jacques est un optimiste, précise ainsi la nuance : un théisme chrétien, moins la doctrine de la chute et de la rédemption [2]. Pour M. A. Monod, Rousseau a eu le mérite de substituer la foi-confiance à la foi-croyance, d'écarter les dogmes, et de rendre ainsi aux âmes l'essentiel de la religion, le goût de la vie intérieure, en développant le sentiment mystique de l'union du cœur avec l'Etre infini [3]. Enfin, pour M. Christian Maréchal, Jean-Jacques a développé le matérialisme social en mettant le peuple, c'est-à-dire l'homme, à la place de Dieu, réalisant ainsi l'apothéose de l'humanité [4].

En somme jusqu'ici nous voyons que le philosophe fait de Rousseau un philosophe, le protestant en fait un protestant, le catholique l'excommunie. Il était réservé au regretté Pierre-Maurice Masson de porter la lumière dans cette pénombre. Pour avoir la vérité sur la pensée religieuse de Jean-Jacques, pour savoir quelle influence a pu avoir exactement la Profession de Foi, il suffit de résumer la thèse de Masson. A l'époque de la formation définitive de Rousseau, aux Charmettes, on voit coexister en lui la piété catholique, sans parti-pris confessionnel, et la religion de Genève : il en gardera toute sa vie une pensée hautement et consciemment chrétienne, tiraillée sans doute par le décousu de sa vie et la lecture des philosophes, mais cela ne détruira jamais en lui la croyance, la foi, au fond de son cœur. L'orgueil viendra à son tour déposer une couche épaisse sur ces premiers terrains : Jean-Jacques rêvera toujours un paradis, mais l'idée de Dieu s'effacera peu à peu pour faire place à l'image de Rousseau qui finit par remplir à elle seule le Paradis. La Profession de Foi n'est plus que le credo du théiste, protégé contre la sécheresse voltairienne par le culte de l'Evangile qui touche toujours son cœur. Au parti qui voulait détruire l'amour et le respect de Jésus, Jean-Jacques s'oppose :

1. *Les Philosophes classiques du* XIX^e *siècle en France*, 6^e éd., p. 221.
2. *Mind*, janvier 1917, p. 17.
3. *De Pascal à Chateaubriand*, p. 511.
4. *Le Correspondant* du 10 août 1920, p. 411.

il veut restaurer dans les cœurs une sorte de piété tendre pour le Christ. De là chez ses lecteurs un double mouvement : les uns s'arrêtent au théisme, et professent pour le Christ un respect glacial ; les autres, troublés par le magicien dans leur incrédulité, reviennent vers lui, puis le dépassent, et entrent dans l'église. Rousseau a donc restauré chez tous ses lecteurs le sentiment religieux, chez certains le christianisme, chez beaucoup enfin le catholicisme [1].

Telle est la thèse de Masson. Avant de l'accepter définitivement, je viens de relire la Profession de Foi dans l'édition critique qu'il en a donnée. Il semble bien en effet que la Profession ait tout ce qu'il faut pour ruiner à la fois la croyance dogmatique et le voltairianisme, pour réchauffer, dans une âme qui se refroidit, le sentiment religieux. Elle échauffe, par une éloquence où vibre tout Rousseau. Dans sa critique de la tradition, il met tout en usage, jusqu'à sa misanthropie même : « Quoi ! toujours des témoignages humains ? Toujours des hommes qui me rapportent ce que d'autres hommes ont rapporté ? Que d'hommes entre Dieu et moi [2] ». Rousseau agit sur le lecteur par sa passion, par sa logique, par des bonheurs d'expression qui sont la marque du génie : « ôtez de nos cœurs cet amour du beau, vous ôtez tout le charme de la vie. Celui dont les viles passions ont étouffé dans son âme étroite ces sentiments délicieux ; celui qui, à force de se concentrer au dedans de lui, vient à bout de n'aimer que lui-même, n'a plus de transports, son cœur glacé ne palpite plus de joie, un doux attendrissement n'humecte jamais ses yeux, il ne jouit plus de rien ; le malheureux ne sent plus, ne vit plus ; il est mort. Mais quel que soit le nombre des méchants sur la terre, il est peu de ces âmes cadavéreuses [3]... » La pensée de Rousseau est tellement condensée qu'elle en devient obscure pour la moyenne des lecteurs : ils comprennent difficilement tout ce qu'il y a de force cachée dans une formule comme celle-ci : « La puissance humaine agit par des moyens, la puissance divine agit par elle-même : Dieu peut, parce qu'il veut ; sa volonté fait

1. P. M. Masson, *La Religion de Jean-Jacques*, passim, et notamment 1re partie, p. 118, 120, 128-129 ; 2e partie, p. 117 ; 3e partie, p. 355-357.

2. Ed. Masson, p. 323. — Nous reviendrons sur le système de P.-M. Masson à propos du *Génie du Christianisme*.

3. Ed. Masson, p. 245.

son pouvoir [1] ». Si l'on ne comprend pas, il faut ouvrir sa vie contée par Bernardin de Saint-Pierre : « Il avait de Dieu l'idée la plus sublime ; un jour nous étions assis sur le bord d'un pré de luzerne dont j'examinais les fleurs ; près de là un vaste champ tout violet de bluets, coquelicots, vésicaires. — L'occupation, lui disais-je, des âmes heureuses, est de former, façonner, peindre en été les fleurs. — Autant vaudrait, me dit-il, passer son temps dans une fabrique. — Mais ne faut-il pas des ministres à Dieu ? — Nous le traitons comme les rois qui ne se peuvent passer de *ministres*, comme si un acte de sa volonté n'était pas un acte de sa puissance ! — Le sublime de cette pensée m'éblouit [2] ». Dans cette biographie, écrite par celui qui fut l'ami intime de Rousseau, le seul qui lui resta fidèle jusqu'à la mort, nous trouvons un vivant commentaire de la Profession. Nous voyons à quel point Jean-Jacques vivait les idées de son manifeste, combien ses développements contre l'athéisme sont chez lui une conviction profonde ; comment les restes de catholicisme qu'on aperçoit dans la Profession sont les étincelles d'un feu qui couve toujours, son christianisme de jeunesse étant ravivé par son culte pour l'auteur du Télémaque ; culte de dulie, car volontiers Jean-Jacques eût dit : Saint Fénelon, priez pour moi ! Il l'avoue à Bernardin, un lundi de Pâques ; il a emmené son confident en excursion philosophico-botanico-religieuse jusqu'au sommet du Mont-Valérien, alors lieu de pèlerinage pour les Parisiens. Bernardin de Saint-Pierre est peu touché, et plaisante les prêtres qui habitent là, même les ermites. Mais Jean-Jacques est ému, surtout quand il pénètre dans la chapelle où les moines chantent des litanies : « il me dit : J'éprouve ce que dit l'Evangile : quand plusieurs seront assemblés à mon nom... » Il trouve que ces invocations à la Providence sont belles, qu'on respire un air de paix. Au réfectoire ensuite on fait une lecture sur l'injustice des plaintes de l'homme contre Dieu. Rousseau écoute attentivement ; son émotion est si visible que, une fois sortis du couvent, Bernardin lui dit : « Monsieur Rousseau, si Fénelon eût vécu, vous seriez catholique. — Il me répondit, ému jusqu'aux larmes : « S'il avait vécu, j'aurais cherché à être son laquais, pour mériter d'être son

1. Ed. Masson, p. 227.
2. B. de Saint-Pierre, *La Vie et les Ouvrages de J.-J. Rousseau*, p. 105.

valet de (chambre) ! Ah ! qu'il (était) heureux de croire ! » Prêt à redescendre, Rousseau a un cri de regret : « Nous reviendrons cet été », me dit-il [1].

On comprend bien maintenant, je pense, pourquoi *L'Emile*, malgré tout, laisse le lecteur sur une impression religieuse. A des gens qui ne croyaient plus à rien, Rousseau avait appris d'abord à douter, ce qui est le premier pas du retour de l'athée à la foi ; il avait consolé des prêtres, et même, chose plus surprenante, il avait ranimé leur foi ; son éloge de l'Evangile était cité en chaire [2], et même dans le Mandement où, discutant *L'Emile*, l'Archevêque de Paris faisait grâce à ce passage : « Il serait difficile, mes très chers frères, de rendre un plus bel hommage à l'authenticité de l'Evangile [3] ». On pourrait aisément retrouver les passages de la Profession que pouvaient citer les curés de village, reconnaissants d'y lire leur éloge [4]. Où auraient-ils pu trouver arsenal plus riche en armes contre la philosophie et les philosophes ?

Si l'on veut une preuve matérielle de l'effet religieux produit par Rousseau sur les âmes en peine, voici la lamentation funèbre de la princesse de Bourbon-Conti, vingt ans après la mort de son maître : « Comme j'eus besoin alors d'appeler à mon secours ce dogme consolateur de l'existence d'une vie plus heureuse, où les âmes tendres et sensibles doivent s'aimer éternellement... C'est dans tes leçons que j'ai trouvé le courage de supporter tant de peines cruelles.. Non, l'espérance du juste opprimé ne saurait être trompée. Non, ce n'est point en vain qu'en versant des larmes sur ta tombe toujours présente à mes yeux, je me dis à moi-même que tout n'a pu périr avec un si grand homme et que nos âmes seront à jamais unies dans le séjour de l'innocence et du bonheur [5] ».

Telle est l'influence de *L'Emile* auprès des contemporains ; c'est l'époque de sa plus grande faveur. Que fut-elle, sur les romantiques ? Sans parler ici de Chateaubriand, on pourrait citer, au XIX^e siècle, des maîtres de la pensée qui sont eux-mêmes des élèves de Rousseau, comme Michelet, comme Dumas fils, comme Sully-

2. B. DE SAINT-PIERRE, *La Vie et les Ouvrages de J.-J. Rousseau*, p. 101, 107-108.
2. *Id. ibid.*, p. 131, 189.
3. *Profession*, éd. MASSON, p. 399-423, 413 en note.
4. *Id., ibid.*, p. 425, 185 note 2, 201-205, 229, 233, 273, 297, 399, etc.
5. H. BUFFENOIR, *La Revue des Revues*, 1^er janvier 1898, p. 44-45.

Prudhomme [1]. Même Napoléon III a semblé à un juge averti le dernier disciple du Vicaire Savoyard [2]. Mais il me paraît que, sauf George Sand, ceux qui, jeunes, avaient adoré Rousseau, s'en sont détournés vite, et l'ont jugé sévèrement. En 1844 Lamartine relit les dernières pages de *L'Emile*, et les trouve ridicules : « Rousseau, dit-il, est un cuistre [3] ». De plus indulgents parlent simplement de son inutilité : en 1853, le P. Lacordaire en déconseille la lecture à ses jeunes amis : « Rousseau est meilleur que Voltaire ; il a le sentiment de ce qui est beau et généreux, et ne méprise pas son lecteur. Mais son charme, utile quelquefois à des jeunes gens qui ne respectent rien, ne l'est que bien peu à une âme qui possède la connaissance et l'amour de Jésus-Christ [4] ».

CHAPITRE III

Rêveries du Promeneur Solitaire

Déjà, dans la Profession de Foi, Jean-Jacques avait magnifié la nature comme principal témoin de Dieu : « J'ai refermé tous les livres. Il en est un seul ouvert à tous les yeux, c'est celui de la Nature. C'est dans ce grand et sublime livre que j'apprends à servir et à adorer son divin Auteur. Nul n'est excusable de n'y pas lire, parce qu'il parle à tous les hommes une langue intelligible à tous les esprits [5] ». Entre la nature et nous Rousseau est un bon intermédiaire [6]. Les *Rêveries du Promeneur* sont la principale source du sentiment de la nature pour les romantiques.

Chez Rousseau ce sentiment est profondément religieux. La nature l'enlève aux fanges de sa vie, et l'emporte dans une pure et

1. J. Lemaitre, *J.-J. Rousseau*, p. 240. — E. Seillière, *La Morale de Dumas fils*, p. 7. — Serban, *Léopardi et la France*, p. 394-395.
2. Mgr Lacroix, *Le Correspondant* du 25 novembre 1921, p. 618.
3. Alexandre, *Souvenirs sur Lamartine*, p. 40.
4. Perreyve, *Lettres du R. P. Lacordaire à des jeunes gens*, p. 243.
5. Ed. Masson, p. 395, 397.
6. Young, *Voyage en France*, I, 100.

sereine région où il voit Dieu[1]. Son théisme se dilue dans un panthéisme rêveur : « Plus un contemplateur a l'âme sensible, plus il se livre aux extases qu'excite en lui cet accord. Une rêverie douce et profonde s'empare alors de ses sens, et il se perd avec une délicieuse ivresse dans l'immensité de ce beau système avec lequel il se sent identifié. Alors tous les objets particuliers lui échappent ; il ne voit et ne sent rien que dans le tout[2] ». C'est sa façon personnelle de voir Dieu dans la nature, et surtout de n'y plus voir ses ennemis. C'est ainsi qu'il réconforte son âme endolorie, et qu'il donne un peu de relâche à son effort obstiné de grand travailleur. Reprenant la devise de Mme de Sévigné aux Rochers, *bella cosa far niente*, il donne aux gens fatigués par la vie sa recette de joie : « Quel était donc ce bonheur, et en quoi consistait sa jouissance ?... Le précieux *far niente* fut la première et la principale de ces jouissances que je voulus savourer dans toute sa douceur, et tout ce que je fis durant mon séjour (à l'île Saint-Pierre) ne fut en effet que l'occupation délicieuse... d'un homme qui s'est voué à l'oisiveté[3] ! » C'est ainsi qu'il a écrit son « Lac », en des pages qui chantent dans toutes les mémoires, pages merveilleuses où il décrit le charme de l'eau, cet immortel Léthé, où les âmes religieuses viennent boire, elles aussi, l'oubli des duretés du sort[4].

Seule sa passion pour la botanique peut l'arracher à ses torpeurs exquises, et lui faire préférer aux panoramas les vues précises de la loupe du botaniste[5]. Mais la foule de ses admirateurs ne s'agenouille pas avec lui dans l'herbe, et s'attarde à rêver debout devant les beautés que l'enchanteur lui a révélées. Un exode commence de la ville vers les champs. La noblesse quitte Paris et retourne dans ses châteaux[6] ; on va en Suisse, moitié pour voir Voltaire, et moitié pour admirer la montagne. Aux grandes eaux de Versailles on préfère la cascade, au canal le fleuve. Le yacht qui mène la baronne d'Oberkirch à Rotterdam jette l'ancre dans la Meuse, le 13 juillet 1782, à minuit : « Je restai encore longtemps dehors, tant la

1. Bouvier, dans Sandoz, p. 211.
2. *Œuvres*, IX, 374.
3. *Ibid.*, p. 360.
4. *Ibid.*, p. 361 et suiv.
5. B. de Saint-Pierre, *La Vie*, etc., p. 164 et suivantes.
6. Lescure, *Rivarol*, p. 278.

nuit était belle... Le calme universel était vraiment sublime en ce moment, et élevait l'âme vers le ciel. On n'entendait que le clapotement de l'eau contre les barques, et le chant des petites raines faisant rage sur les buissons voisins. De temps en temps, à travers le silence, une horloge éloignée sonnait l'heure, ou l'aboiement lointain d'un chien près d'une ferme annonçait seul que cette belle campagne n'était pas déserte. Mon Dieu ! que je me suis souvent rappelé ces heures là ! La lune était d'un éclat de diamant et faisait briller jusqu'au moindre brin d'herbe [1] ». C'est bien à l'école de Rousseau que Mme d'Oberkirch a appris à noter ces effets ; les peintres du temps n'y sont pour rien. Mme Vigée Le Brun, quand elle décrit, plume en main, une scène de la nature, n'y cherche pas des couleurs, mais des bruits et des sensations : à Sienne, elle goûte la fraîcheur d'un paysage, et le concert *nature* qu'il lui donne : sons harmonieux de la cascade, du vent dans les peupliers, des oiseaux souhaitant bonne nuit au soleil : l'accompagnement est exécuté par une fine pluie qui tombe à petit bruit sur les feuilles, et, loin de mettre en fuite l'auditrice, lui fait oublier l'heure du souper, pour savourer jusqu'au bout toute cette douce musique, orchestrée dans sa mémoire par l'auteur du *Devin de village* [2]. Mieux encore que les peintres, les poètes goûtent le charme de la nature que leur a révélé l'enchanteur du dix-huitième siècle. De Suisse, Fontanes écrit à Joubert : « Ah ! mon ami, je vous appelle ; que n'êtes-vous à Vevey pour admirer, pour pleurer, pour sourire, pour recevoir toutes les émotions douces de l'âme... Je me suis enfoncé par le col de Balme dans le Valais : non, l'âge d'or n'est point un rêve ! Cette délicieuse vallée réfute tous ceux qui n'y croient pas... Mon ami, *La Nouvelle Héloïse* était toute faite à Vevey. N'admirez plus, ou admirez en davantage Rousseau, pour avoir si bien deviné [3] ! » Les simples amateurs ne sont pas moins enthousiastes. Le duc de Croy passe une nuit entière à regarder les jeux de l'ombre et de la lumière, puis l'aurore. Une autre nuit, à Suresnes, par un beau clair de lune, il monte à cheval, et fait l'ascension du Mont-Valérien. Du beau jardin des Prêtres, il regarde le jour naître, et le soleil se

1. Baronne D'OBERKIRCH, *Mémoires*, I, 344-345.
2. *Souvenirs* de Mme VIGÉE LE BRUN, I, 238-239.
3. RAYNAL, *Les Correspondants de Joubert*, p. 48-49.

lever, inondant de lumière les moissons jaunissantes. La vue serait encore plus belle s'il y avait là un observatoire, une tour qui dominerait tout : dans son enthousiasme, il souhaite que ce projet prenne corps, et qu'il puisse contribuer à la dépense [1]. Chez les lecteurs de Rousseau, l'éducation de l'œil a été si bien faite que, même dans les situations les plus dramatiques, le spectateur garde encore l'amour de la couleur : à la fin du siège de Toulon, en 1793, Vernes raconte que les flottes ennemies, avant de partir, incendient l'arsenal ; au point du jour l'embrasement n'est pas achevé, et colore une partie de l'horizon d'un rouge de feu, contrastant « d'une manière à la fois agréable et terrible avec l'aurore qui, précédant le lever du soleil, colorait l'autre partie d'un rouge orangé [2] ! ».

Les descriptions de la nature sont un des liens les plus forts entre Rousseau et le romantisme. Ce mot vient déjà sous sa plume lorsqu'il veut opposer aux paysages riants et doux les spectacles rudes, sévères et tristes ; ainsi « les rives du lac de Bienne, dit-il dans la cinquième Promenade, sont plus sauvages et *romantiques* que celles du lac de Genève, parce que les rochers et les bois y bordent l'eau de plus près ; mais elles ne sont pas moins riantes [3] ».

Tel est le thème nouveau que Rousseau a fait aimer à son siècle et à l'avenir. Nous aimons la nature, beaucoup plus que les classiques, parce qu'elle nous est utile pour calmer nos agitations fébriles, tandis que les gens du XVII[e] siècle, ayant la tête plus fraîche, pouvaient s'en passer plus facilement. Pour le fiévreux Jean-Jacques, sa passion pour la nature est compatible avec ses révoltes et ses haines ; il faut bien se détendre de temps en temps ; on ne peut pas vivre toujours dans la rage. Pourtant c'est peut-être par son côté de plébéien en révolte contre la société que Rousseau a exercé sa plus forte influence sur l'école romantique.

1. Duc de Croy, *Journal inédit*, II, 316-317 ; I, 139.
2. *Nouvelle Revue rétrospective*, 1899, XI, 116-117.
3. *Œuvres*, IX, 359.

CHAPITRE IV

Discours sur l'Inégalité

Des deux discours qui ont commencé sa réputation, on s'occupe surtout du premier, du paradoxe sur le danger de la science ; et sans doute celui-ci a été couronné par une académie, tandis que le second a été laissé de côté. Il n'empêche que c'est le Discours sur l'Inégalité qui contient la pensée même de Rousseau, toutes ses rancunes et toutes ses menaces. On peut laisser de côté la première partie : elle est peu intéressante. La description de l'homme naturel n'est pas une tentative de reconstitution scientifique de l'habitant des cavernes. C'est une pure conception de son esprit, comme il l'avoue dans sa préface : « Ce n'est pas une légère entreprise de démêler ce qu'il y a d'originaire et d'artificiel dans la nature actuelle de l'homme, et de bien connaître un état qui n'existe plus, *qui n'a peut-être point existé*, qui probablement n'existera jamais, et dont il est pourtant nécessaire d'avoir des notions justes pour bien juger de notre état présent ». Pour donner quelque vraisemblance à son hypothèse, il semble bien qu'il ait essayé de représenter l'homme à l'état de nature en supprimant dans le portrait de l'homme contemporain tout ce qui lui semblait dû à l'action de la société. Par réaction contre l'exagération intellectuelle de son temps, il va jusqu'à prétendre que la pensée est une dégénérescence : « L'état de réflexion est un état contre nature, et... l'homme qui médite est un animal dépravé [1] ! » C'est la première mise en état du procès de l'intelligence ; ce n'est ni une boutade, ni un coup de pistolet, mais quelque chose de très sérieux. Voltaire ne semble pas avoir compris la portée du Discours quand il écrit à Rousseau, le 30 août 1755 : « On n'a jamais employé tant d'esprit à vouloir nous rendre bêtes ; il prend envie de marcher à quatre pattes quand on lit votre

1. *Œuvres*, I, 251.

ouvrage ». Voltaire n'avait donc pas lu la seconde partie du Discours ?

Pour la bien comprendre, il suffit, après avoir vu le début, de se porter tout de suite à la conclusion : on aura ainsi, en deux sections, d'abord la thèse sagement développée, inoffensive en apparence : il va jusqu'à parler gravement « des dogmes sacrés qui donnent à l'autorité souveraine la sanction du droit divin [1] ». Mais entre le point de départ et le point d'arrivée, sous l'apparente sérénité du philosophe qui veut nous faire croire qu'il étudie une théorie pure, que de fureur cachée. Oui, c'est bien un discours : Rousseau est à la tribune. Il lit son manuscrit ; de temps en temps un rictus retrousse ses lèvres et montre les canines. A qui en veut-il ? à tout ce qui n'est pas peuple, et bas peuple. Qu'est-ce pour lui que l'aboutissement de l'autorité royale ? Un despotisme, « élevant par degrés sa tête hideuse, et dévorant tout ce qu'il aurait aperçu de bon et de sain dans toutes les parties de l'Etat ». Sa haine de la noblesse est plus forte encore : pure création de la royauté, elle a ce caractère étrange de devenir plus forte en vieillissant : qu'un roi dise au plus petit des hommes, « sois grand, toi et toute ta race », aussitôt il paraît grand : « Et ses descendants s'élevaient encore à mesure qu'ils s'éloignaient de lui ; plus la cause était reculée et incertaine, plus l'effet augmentait ; plus on pouvait compter de fainéants dans une famille, et plus elle devenait illustre [2] ». Est-il plus tendre pour ceux qui s'enrichissent en travaillant ? La richesse est une autre sorte de tyrannie : les riches asservissent et déchirent les pauvres, « semblables à ces loups affamés qui, ayant une fois goûté de la chair humaine, rebutent toute autre nourriture, et ne veulent plus que dévorer des hommes ». Ils ne possèdent ce qu'ils ont usurpé que par le droit de la force, et ils sentent que la force pourrait leur faire rendre gorge sans qu'ils pussent se plaindre. Le seul vrai fondement de la propriété, c'est la main-d'œuvre. Rousseau ne dit pas encore que la propriété c'est le vol, mais il dit déjà que c'est le mal : « La propriété s'introduisit, le travail devint nécessaire, et les vastes forêts se changèrent en des campagnes... qu'il fallut arroser de la sueur des hommes, et dans lesquelles on vit

1. *Œuvres*, I, p. 126.
2. *Ibid.*, p. 124, 122.

bientôt l'esclavage et la misère germer et croître avec les moissons ». Comme l'a dit Brunetière dans une de ses meilleures pages, Rousseau parle de la misère en homme qui l'a connue, et des misérables en homme qui a été de la bande ; toutes leurs rancunes sans espoir de revanche, tout leur dégoût d'eux-mêmes et des autres, toutes leurs envies muettes ont trouvé leur avocat : « Avec Rousseau c'est le plébéien qui entre pour la première fois dans l'histoire de la littérature [1] ». Rousseau a vécu quelque temps la vie de l'homme du peuple, puis il en a joué le rôle avec ostentation. Son mariage lui-même fait partie du décor démocratique qu'il a combiné. Ses œuvres, à cause de cela, contiennent de l'éloquence et de la rhétorique, de la sincérité et de la déclamation. Elles n'en sont que plus émouvantes, surtout pour ceux qui souffrent : Ruy-Blas, Jacques, Chatterton ont lu Rousseau.

CHAPITRE V

L'Influence immédiate de Rousseau

Laissant de côté le *Contrat Social*, qui n'appartient pas à l'histoire littéraire, et résumant simplement les œuvres dont j'ai parlé comme étant celles qui ont le plus agité l'âme française, je tâcherai d'indiquer le plus précisément possible l'influence de Jean-Jacques, en général, sur ses contemporains, lecteurs ou auteurs. C'est fort difficile du reste. Il ne suffit pas en effet de constater une ressemblance entre telle idée d'un écrivain et tel mouvement dans les esprits pour avoir le droit de conclure à un rapport de cause à effet entre ces deux phénomènes. Il peut y avoir simple concomitance, les deux effets remontant à une même cause. Même quand il y a influence, cela ne veut pas dire que cette influence est toute-puissante, étant unique. Dans l'ordre des faits moraux ou littéraires

1. *Etudes critiques*, III, 276-277.

en général, il n'y a pas une cause et un effet, mais plusieurs causes et une résultante.

Sauf de rares exceptions les femmes ne résistent pas au charme de cette éloquence passionnée, même dans la noblesse de robe qui, par traditions, se maintient encore. Le chancelier Pasquier raconte que sa mère n'a pu résister au désir d'aller voir l'ours, et de l'apprivoiser, sous le prétexte habituel de lui donner de la musique à copier. Comme elle a de l'esprit, Rousseau admet, pour une fois, cette petite ruse [1].

Dans la noblesse d'épée, voire à la Cour, le moindre épisode de la vie de Rousseau devient un événement de la Société [2]. S'il n'y avait là qu'un engoûment, nous passerions vite. Mais ce ne sont pas seulement les caillettes qui, par mode, se passionnent pour Jean-Jacques. Une question plus noble est en jeu. A la fin du XVIII[e] siècle, à côté de la chrétienne, il y a la voltairienne et la lectrice de Rousseau : la femme qui lit Rousseau échappe à l'influence de Voltaire [3].

Les hommes aussi subissent fortement l'emprise de Rousseau, même dans l'armée. Le duc des Cars remarque que, parmi ses officiers, ceux qui s'exaltent à la lecture de Jean-Jacques sont indisciplinés. Il est obligé de sévir [4]. Dirai-je à cause de cela que Jean-Jacques ne fait que des révoltés, ou, avec Paul-Albert, lui reprocherai-je d'avoir semé l'amertume dans le monde [5] ? Non : ce n'est pas lui qui l'a semée ; mais, sur un terrain déjà préparé il a versé à flots son éloquence, et toute une splendide ou mélancolique floraison a jailli : fleurs d'ennui, fleurs de tristesse, fleurs vénéneuses aussi. En 1788 un médecin des gardes du corps du comte d'Artois commente le *Contrat Social* ; il se nomme Marat [6].

1. PASQUIER, *Mémoires*, I, 2.
2. Mme DE BOIGNE, I, 40.
3. DE MARICOURT, *Mme de Souza*, p. 386-387.
4. *Mémoires du duc des Cars*, I, 220.
5. *La Littérature française au XVIII[e] siècle*, p. 288.
6. MALLET DU PAN, *Mémoires*, I, 126.

LIVRE II

LA RÉVOLUTION

CHAPITRE PREMIER

L'Influence de Jean-Jacques

L'influence de Rousseau sur la Révolution a été bien souvent étudiée, mais rarement sans parti-pris : il est facile de déclamer sur de pareilles généralités, en suivant sa passion propre. C'est notamment dans le recueil de Grand-Carteret qu'on voit s'opposer les opinions les plus contraires : Charles Bigot, Réville, Fabre des Essarts ont chacun leur coup de cloche : cela tourne au carillon. Il faudrait la fantaisie lyrique de l'auteur de *Notre-Dame de Paris* écrivant la symphonie des cloches, pour rendre ces sons heurtés : Jules Lemaître jette sans relâche de tous côtés des trilles resplendissants, sur lesquels tombent à temps égaux les lourdes couppetées d'Edme Champion dans ses articles et dans ses livres, tandis qu'éclate tout à coup cette note inattendue lancée par M. Izoulet : J.-J. Rousseau était aristocrate [1] !

Tâchons de préciser, par quelques faits pleins de sens, d'abord son influence politique : elle ne nous intéresse pas en elle-même, mais servira pour établir son influence littéraire.

Rousseau, dès la Constituante, remplace peu à peu Montesquieu qui était le dieu de la Révolution commençante [2]. Son nom seul semble un argument magique, suffisant pour réfuter toute opinion contraire : parlant, le 28 octobre 1789, de l'inégibilité des prévenus, Barère demande à ses collègues s'ils jugeraient « l'auteur du *Contrat*

1. Edme Champion, *Revue Bleue* du 23 février 1889 ; *Esprit de la Révolution*, p. 21-22 ; *J.-J. Rousseau et la Révolution*, passim. — Izoulet, *Revue Hebdomadaire*, 9 et 16 janvier 1909.
2. Halem, p. 355-356.

Social indigne de siéger..., parce qu'il aurait été décrété d'ajournement personnel par le Parlement de Paris ». Merlin invoque Jean-Jacques, le 28 février 1791, comme une autorité qui ne se discute pas [1]. Tout le monde le cite, ses amis avec enthousiasme, ses adversaires avec quelques restrictions, mais tout de même avec des compliments : tout en l'attaquant, le 31 mars 1790, l'évêque de Nancy cherche à lui rendre justice, puisqu'il l'appelle « le patron si vanté de la philosophie moderne, cet auteur du *Contrat Social* dont les erreurs brillantes ont fait malheureusement plus de prosélytes que les vérités ». A la Convention, l'influence de Rousseau grandit. C'est en souvenir de l'*Emile* que l'on introduit dans la constitution de l'An III un article exigeant de tout citoyen qui veut exercer ses droits, la connaissance d'un métier [2].

Il est inutile de rappeler que Robespierre est le disciple de Jean-Jacques, le vicaire du Vicaire Savoyard : il commente l'*Emile* aux enfants du menuisier son hôte, nous dit Barras, comme un curé explique l'Evangile à ses paroissiens [3]. Les plus exaltés, comme le sanguinaire Hésine, reconnaissent lui devoir leur exaltation [4]. Ce qu'on connaît moins, et ce qui est un document plus probant encore, c'est la Déclaration des Droits du Citoyen, où Carnot reproduit les principes de Rousseau : même dans ses combinaisons militaires, Carnot subit l'empreinte du génie de Jean-Jacques ; les attaques lancées contre les armées régulières et mercenaires dans *Le Gouvernement de Pologne,* sont portées par Carnot à la tribune [5].

Remarquons pourtant que tous les Jacobins ne sont pas inféodés à l'auteur du Contrat, et gardent quelque indépendance. Saint-Just, dans son Esprit de la Révolution, ne craint pas, à ses débuts, de critiquer le Maître : « Quelque vénération que m'inspire l'autorité de Rousseau, je ne te pardonne pas, ô grand homme, d'avoir justifié le droit de mort. Si le peuple ne peut communiquer le droit de souveraineté, comment communiquera-t-il les droits sur sa vie [6] ?» Couthon, moins fin, ne discute même pas : il se contente de lever les

1. *Journal Logographique*, XXII, 128-129.
2. LAREVELLIÈRE-LÉPEAUX, I, 163.
3. *Mémoires*, I, 147.
4. Cf. GAZIER, *Etudes sur l'Histoire religieuse de la Révolution*, p. 106.
5. GARCIN in GRAND-CARTERET, p. 254, 281-283.
6. HAMEL, *Histoire de Saint-Just*, p. 87.

épaules quand on lui cite Rousseau en matière de gouvernement, et prétend qu'il n'y entend rien[1]. Duhem aurait même été plus tranchant, et aurait prétendu que Rousseau, en somme, n'était qu'un modéré ; que, s'il vivait encore et lui tombait sous la main, il le ferait guillotiner[2] !

L'autorité morale de Jean-Jacques est plus stable, moins soumise aux variations de la politique. Il n'est pas seulement le précurseur de la Révolution, il en est le prophète. Gournaud enseigne au Collège de France que tout ce qu'a prédit Rousseau ne peut manquer d'arriver[3] ; et en effet il a prédit jusqu'aux suites de la Révolution, jusqu'à l'avènement de Napoléon[4].

Pour les lettrés, c'est un directeur de conscience, un ami qu'on appelle dans l'épreuve ; réfugié pendant la Terreur dans le Jura, le Girondin Louvet lui demande du réconfort : « O mon maître, ô mon soutien, sublime et vertueux Rousseau ! Toi aussi, pour avoir bien mérité du genre humain, tu t'en vis persécuté ! Toi aussi, pour avoir été l'ami du peuple..., tu fus méconnu, détesté, maltraité par lui[5] ». Enfin le peuple de la Révolution a la dévotion de Rousseau : il accepte avec empressement ses moindres conseils : *citoyen* remplace *monsieur*[6] ; c'est encore en souvenir de son *Contrat* que l'on lit, sans sourire, sur les murs des prisons : « liberté[7] ». Les fêtes de la Fédération ne sont pas autre chose que le renouvellement mystique et périodique du Contrat qui a fondé la société nouvelle[8]. Le programme de la Fête de l'Etre Suprême, ce point culminant de la liturgie révolutionnaire, a été tracé par Jean-Jacques, au chapitre où il établit les dogmes de la religion civile : « Cette profession de foi une fois établie, qu'elle se renouvelle tous les ans avec solennité, et que cette solennité soit accompagnée d'un culte auguste et simple, dont les magistrats soient seuls les ministres, et qui réchauffe dans les cœurs l'amour de la patrie[9] ». Rousseau

1. Mercier, *Paris pendant la Révolution*, II, 201.
2. Allonville, III, 205.
3. Maugras, *Journal d'un Etudiant*, p. 29.
4. Alexeieff, p. LXIV, note.
5. Louvet, *Mémoires*, p. 306.
6. Mercier, *Paris pendant la Révolution*, II, 20.
7. *Contrat*, l. IV, ch. II, p. 171.
8. Hornung, dans *Sandoz*, p. 189.
9. Alexeieff, p. LXXXI.

lui-même reçoit un véritable culte. Le 25 septembre 1791, on célèbre à Montmorency une fête en son honneur ; on couronne son buste, et M.-J. Chénier prononce une véritable homélie, invitant les frères ennemis à venir se réconcilier dans ce lieu auguste, les bénissant par avance, bénissant aussi celui qui, « après avoir fait une action vertueuse, en viendra recevoir ici la récompense : il s'en retournera doué d'une nouvelle force pour accomplir le bien [1] ! » Lanfrey ira plus loin, et fera de Rousseau la conscience même de la Révolution, l'incarnation de toutes les douleurs du siècle [2].

CHAPITRE II

Le Romantisme et la Révolution

De ce que l'influence de Rousseau est considérable sur l'esprit des révolutionnaires, et de cet autre fait que l'œuvre de Rousseau contient nombre de germes romantiques, il ne faut pas conclure que la Révolution a été romantique : elle a bien autre chose à faire que de s'occuper d'esthétique et d'évolution littéraire. Sans vouloir diminuer en rien la valeur de la production poétique pendant les dix dernières années du dix-huitième siècle, sans tenter cette étude qui n'a pas encore été faite sérieusement, et qui serait fort intéressante, je reconnais que cette littérature est avant tout une œuvre d'action et de combat. Si l'on peut dire que, en général, rien ne nous rend plus français que l'étude de la littérature française, cette quintessence de l'esprit français, de l'âme française dans ce qu'elle a de plus original et de plus exquis, il faut ajouter en particulier, pour cette époque-ci, que rien n'est plus fortifiant que l'étude de cette même littérature pendant une période d'enthousiasme, de frénésie même, si l'on veut : la France est en proie à

1. *Annales Révolutionnaires*, janvier 1920, p. 76.
2. *Essai sur la Révolution*, p. 58. Cf. Louis Proal, *La Psychologie de Rousseau* (Alcan, 1923), p. 406, *ad finem* et Paul Arbelet, *La Jeunesse de Stendhal*, p. 190-196.

une véritable hyperesthésie : elle doit déployer toutes ses puissances pour la guerre extérieure, pour le combat intérieur. Le temps et la volonté manquent pour produire lentement de belles œuvres d'art. On ne cisèle plus de jolies épées dignes d'un musée : on forge des piques. Il faut aller vite, au jour le jour. De cette hâte excessive de la Révolution dans sa besogne littéraire, on peut dire ce que le marquis de Mirabeau écrivait de son propre style : « L'abondance est le propre du prunier sauvage, je le sais ; mais pourvu qu'il fasse de bonne boisson pour le peuple, ce serait dommage de l'ébrancher et de l'enter pour qu'il donnât quatre ou cinq belles prunes pour la table des gourmets seulement [1] ».

La littérature révolutionnaire est bien l'image d'une société qui lutte pour la vie ; les loisirs d'art lui manquent ; aussi est-elle aussi peu romantique que possible. Elle ne peut même pas l'être, si nous en croyons quelqu'un qui doit s'y connaître, Mme de Staël, dans une des plus fortes pages de son livre *de la littérature*, à la fin du chapitre IX : les événements lui paraissent trop angoissants pour qu'on puisse y trouver une matière artistique : « Toutes les fois que le cours des idées ramène à réfléchir sur la destinée de l'homme, la Révolution nous apparaît... La pensée n'a plus alors la force de nous soutenir ; il faut retomber sur la vie. Ne succombons pas néanmoins à cet abattement. Revenons aux observations générales, aux idées littéraires, à tout ce qui peut distraire des sentiments personnels ; ils sont trop forts, ils sont trop douloureux pour être développés. Un certain degré d'émotion peut animer le talent ; mais la peine longue et pesante étouffe le génie de l'expression ; et quand la souffrance est devenue l'état habituel de l'âme, l'imagination perd jusqu'au besoin de peindre ce qu'elle éprouve [2] ».

Pour d'autres raisons, les romantiques les plus qualifiés lanceront eux aussi l'anathème à une littérature qui leur est étrangère et inconnue. Charles Nodier réduit ce qu'il appelle le produit net du mouvement littéraire sous la Révolution à deux œuvres ; l'une, pour le peuple : c'est la Carmagnole ; l'autre, pour la classe supérieure : c'est le roman du marquis de Sade [3] ! V. Hugo, dans la

1. Lucas-Montigny, *Mémoires*, III, 135.
2. *Œuvres*, I, 245.
3. *Souvenirs de la Révolution*, I, 352.

préface des *Odes et Ballades* de 1824 est à peine moins sévère : la société révolutionnaire « a eu sa littérature, hideuse et inepte comme elle [1] ». Ce qui est vrai, c'est que la littérature sous la Révolution est la Révolution elle-même, pensant et agissant, car les paroles alors et les écrits sont des actes. Comme nous sommes loin du Romantisme ! La floraison romantique qui commençait à poindre dans *La Nouvelle Héloïse*, est brûlée par le vent d'orage qui vient de souffler durement.

CHAPITRE III

Les Cahiers de Doléances

Avant la tempête il y a un moment de calme ; la France se recueille : elle écrit ses admirables Cahiers de Doléances [2]. Ils n'ont rien de déclamatoire, rien qui sente la haine, ni la fausse logique, rien qui soit l'écho du romantisme de Rousseau ; Jean-Jacques est souvent cité, bien entendu, mais pas plus que Montesquieu.

On sent un peu partout une grande bonne volonté, un amour du devoir, même électoral, qui va jusqu'à la candeur. Dans le Cahier du Tiers de Nemours, on trouve la psychologie de l'électeur, un peu naïve : « Quand on pense que la voix d'un homme peut, dans l'assemblée nationale, déterminer un bon ou un mauvais parti, faire passer une loi salutaire ou une loi dangereuse, qui décideront de la liberté ou de l'esclavage, du bonheur ou du malheur de vingt-cinq millions d'hommes et de leurs descendants, l'importance des lois qui doivent régler les élections frappe de respect et de crainte, et l'on sent que nul électeur digne de l'être ne peut aller écrire son billet sans un extrême battement de cœur [3] ». Ce sont des gens de bonne volonté et de bon sens, de belles âmes. C'est vraiment une impression saisissante de bonté qui domine l'ensemble de ces

1. *Ed. ne varietur*, I, 15.
2. *Archives Parlementaires*, publiées par MAVIDAL et LAURENT, 1re série.
3. *Ibid.*, IV, 174.

doléances. On les a comparées à un immense cri de douleur, à un gigantesque sanglot, aussi grand, aussi douloureux que la voix de la mer montant dans la nuit [1]. La comparaison est trop sombre, car ce qui frappe surtout dans cette clameur des déshérités, c'est que quelques cris de haine discordants, poussés par des isolés, disparaissent dans le concert général : ce sont des gens qui ont souffert, qui espèrent enfin le bonheur, mais qui ne le cherchent pas encore dans l'humiliation et l'anéantissement de leurs oppresseurs. Le royalisme le plus ardent éclate dans presque tous les Cahiers. Le Tiers est si loyaliste que Louis XV est encore appelé « le bien-aimé [2] ! » Ils aiment la royauté, et ils aiment le Roi, la personne même de Louis XVI pour qui ces pauvres gens ont une affection vraiment filiale. Ils respectent la propriété, même la plus contestable, même les droits féodaux qui ne sont plus justifiés par un service correspondant. Il semblerait que des gens ainsi exploités, et qui savent très bien, par la tradition orale, que l'exploitation féroce ne date que du XVIII^e^ siècle ; que, depuis l'avènement de Louis XVI, la spoliation est devenue plus lourde et plus inique, il semblerait, dis-je, que les victimes devraient pousser des cris de revendication, de haine, et qu'elles seraient, ce faisant, parfaitement dans leur droit. On est stupéfait au contraire de constater avec quel calme, quelle équité, ces pauvres gens réclament contre les privilèges. Ils le font avec une émotion, une loyauté, une sincérité de sentiments, qui font de ces Cahiers, en même temps qu'un monument historique de première valeur, le chef-d'œuvre de la littérature populaire. Les idées sont même mises en valeur par la forme. Il y a sans doute bien peu de beautés livresques, de fleurs de rhétorique, dans cet amas de documents, mais c'est une bonne langue, bien française : le cœur parle au cœur ; de simples paysans atteignent l'éloquence, parce qu'ils souffrent et qu'ils disent leur souffrance : « Personne n'est instruit des abus comme ceux qui en souffrent, ni ne les peut dire aussi bien. Il y a peut-être dans le royaume des millions de paysans qui en savent plus à ce sujet que tous les ministres : aussi ont-ils payé plus cher pour l'apprendre [3] ».

1. Edme Champion, *Esprit de la Révolution*, p. 57.
2. *Ibid.*, V, 227.
3. *Ibid.*, IV, 227.

Ils ont bien l'air de détester les agents du Roi, mais ils parlent à Louis XVI comme à un confesseur, à un père ; ils lui racontent leurs petites affaires, combien la vie est dure, comme l'on mange mal, « n'étant notre nourriture ordinaire, disent les Montagnards du Châtelard, que de la soupe d'orge et d'avoine, avec des herbes en potage, avec un peu de pain bis, notre soûl au moins d'eau fraîche et cristalline [1] ». Louis XVI est l'auteur responsable de toutes ces misères, puisque non seulement il n'a pas su les soulager, mais qu'il les a laissées s'aggraver ; pourtant le peuple de la campagne n'est qu'amour et adoration pour lui. C'est vers le Roi que montent les remerciements et les prières ; ces pauvres gens, à court de formules de gratitude, prennent naïvement celles qu'ils connaissent le mieux : ils adressent à Louis XVI un véritable *Pater noster* : « Ah ! Sire, notre prince, notre père, si vous entendiez les cris de votre peuple qui vous aime de tout son cœur, et souffre dans les chaînes des banalités, du droit de rétention et de la dîme, nous serions bien assurés que vous nous en délivreriez bientôt ; nous vous en supplions ! Ainsi soit-il [2] ! » Comme nous voilà loin de l'auteur du *Discours sur l'Inégalité* !

CHAPITRE IV

L'Éloquence

Les disciples de Rousseau vont pourtant monter à la tribune. Mais ce n'est pas l'éloquence de leur maître qu'ils prendront d'abord comme modèle. On se règle plutôt sur la rhétorique académique : citations latines ou grecques, invocations à l'antiquité. Un vague parfum du *Conciones* flotte dans la salle.

Pour le meilleur orateur de la noblesse, Cazalès, Rousseau n'est pas une autorité, mais une arme dont il se sert contre le Tiers-Etat ; c'est pour embarrasser ses adversaires qu'il leur oppose des citations

1. Edme Champion, *Esprit de la Révolution*, III, 378.
2. *Ibid.*, VI, 410-411.

d' « un philosophe qui n'est pas suspect à cette assemblée, le citoyen de Genève [1] ». Pour son compte Cazalès rejette la dialectique de Rousseau, ses raisonnements par principes [2]. Il repousse toute idéologie dangereuse, tout essai de cosmopolitisme ; il est français, et rien que français : « le sang d'un seul de mes concitoyens m'est plus précieux que celui de tous les peuples du monde ». Il fait passer l'intérêt de son pays avant celui de sa caste ; il n'admet pas l'émigration, et considère les émigrés comme des déserteurs [3]. Son royalisme n'est pas du fétichisme. Quand le roi ordonne à la noblesse de se réunir au tiers, elle obéit, dans la crainte que Louis XVI ne soit assassiné ; Cazalès proteste, en s'écriant : « Qu'importe que le roi périsse ? Sauvons le royaume [4] ». Ce n'est pas un conservateur forcené ; il ne professe pas un respect aveugle pour les institutions d'autrefois, simplement parce qu'elles sont anciennes : « mais cependant il est impossible que des législateurs sages ne conviennent que c'est un grand avantage que de pouvoir enter les lois nouvelles sur les anciennes, et de donner par ce moyen aux nouvelles lois ce respect que la main seule du temps peut imprimer [5] ». C'est un modéré, sage, prudent, ennemi de tout machiavélisme : il ne veut pas pousser la liberté jusqu'au désordre, dans l'espoir de ramener l'ordre du despotisme [6]. Il voudrait, dans l'intérêt général, que l'Assemblée renonçât à cette maladresse redoutable de la constitution civile du Clergé [7]. Il ne veut pas que l'on touche d'une main inexpérimentée à la machine sociale, et qu'on la détraque sous prétexte de la réparer : quand on propose, au nom de l'égalité, de supprimer le droit d'aînesse, et de partager également l'héritage entre tous les enfants, il voit dans ce projet la dépopulation de la France : « peut-être même que dans ce siècle de corruption, que dans ce siècle où l'on calcule et les devoirs les plus simples et les plaisirs les plus doux de la nature, cette part égale qu'on serait obligé de donner à ces cadets, les empêcherait de naître [8] ». Toute

1. *Archives Parlementaires*, XV, 392.
2. *Ibid.*, XXII, 749.
3. *Ibid.*, XV, 640, 639.
4. CLERMONT-GALLERANDE, *Mémoires particuliers*, I, 100.
5. *Journal Logographique*, XXIII, 177.
6. *Archives Parlementaires*, XXVI, 150-151.
7. *Ibid*, XII, 500.
8. *Journal Logographique*, XXIV, 24.

cette sagesse pratique qui, par moments, fait ressembler Cazalès à un orléaniste avant la lettre, est revêtue d'une éloquence calme, sobre. Ce gascon, fier de son Midi, dont il loue avec orgueil les mœurs patriarcales, n'a qu'une seule fois une explosion de vanité méridionale : les provinces du sud, dit-il, « ont fait avec le soleil du Midi une éternelle alliance [1] ». Il préfère en général à l'éclat, à la déclamation, le pathétique contenu de Cicéron [2]. Il ne veut pas abuser de l'éloquence, ni passionner les débats : à propos de désordres dans le Midi, il se prononce avec le sang-froid de l'homme d'Etat: « vous avez entendu le récit des malheurs dont la ville de Nîmes a été le théâtre. Je croirais insulter à votre justice, je croirais outrager votre humanité, si j'employais des mouvements oratoires pour augmenter la profonde impression de douleur que doit avoir laissée dans vos âmes le récit de ces forfaits [3] ». Loin de ces événements, et à la simple lecture, nous éprouvons encore pour Cazalès la sympathie que ses auditeurs, même ses adversaires, professaient pour sa belle sincérité : son éloquence, dit Lanfrey, est, avant tout, le cri d'un cœur loyal [4].

C'est par des qualités d'un autre genre que Maury nous intéresse, lui qui parle au nom de l'Ordre du Clergé. Il a des moments d'éloquence [5] ; mais ce n'est pas un orateur, c'est un avocat qui plaide pour son ordre, souvent *pro domo suâ*. Il met au service de sa cause un talent qui, sous l'ancien régime, ne déplaisait pas aux philosophes ; il avait commencé sa carrière en courtisant d'Alembert [6]. Comme les Encyclopédistes, Maury, première manière, ne jurait que par Fénelon, et lui prêtait, comme doctrine, « une philosophie sublime..., la religion du sentiment [7] ». Dans son éclectisme audacieux il rapprochait même, sur une simple question de rhétorique, il est vrai, Fénelon et Voltaire, « ces deux grands maîtres [8] ». Il faisait ailleurs des concessions plus graves à l'esprit philosophique : il

1. *Journal Logographique*, p. 28, 29.
2. CARLYLE, *The french Revolution*, II, 8.
3. *Journ. log.*, XXI, 513.
4. *Essai*, p. 96.
5. Cf. sa lettre inédite à la marquise d'Osmond, in *La Révolution Française*, décembre 1922, p. 329.
6. LINGUET, *Annales*, XVII, 359.
7. *Œuvres choisies*, III, 9.
8. *Œuvres*, III, 86.

plaidait pour les croisades les circonstances atténuantes, les présentant comme un dérivatif aux troubles intérieurs [1] ! Dans son panégyrique de saint Vincent de Paul en 1785, il vantait la sensibilité de son héros, s'adressait aux cœurs sensibles, et confiait le culte du saint aux bons soins de la sensibilité française [2]. Sans aller, comme un de ses contemporains, jusqu'à en faire un athée [3], je dois enregistrer l'aveu que Maury fera lui-même plus tard, pris d'un remords assez justifié : « Malheureux que nous étions, nous en étions venus au point de ne plus oser prononcer le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ [4] ! »

On pourrait supposer que, à la tribune de la Constituante, cet abbé philosophe ne craindra pas de s'appuyer sur l'autorité de Rousseau. Il n'en est rien. Je ne connais de lui que deux discours où apparaisse Jean-Jacques : une fois, le 19 avril 1790, Maury cite aux « partisans outrés de la démocratie » l'autorité de leur maître, et « de son trop fameux *Contrat Social* » ; une autre fois, le 20 novembre il fait remarquer ironiquement qu'il ne cite guère Rousseau, quoique sa doctrine soit d'un grand poids, aux yeux de ses adversaires [5]. Maury préfère l'autorité de Montesquieu, « l'immortel président..., ce génie vraiment prophétique », dont il invoque le nom à chaque instant [6]. Disciple de cet esprit précis et sec, Maury n'a pas en tête une idée, au cœur un sentiment, qui, de près ou de loin, touchent au romantisme. En politique il peut se tromper, mais ce n'est pas par amour de la chimère généreuse, c'est par machiavélisme, car il ne se fait pas d'illusion sur « les abus du mieux idéal [7] ». Il recherche âprement son intérêt personnel, et n'adore que les soleils levants. Il abandonnera les Princes, et le Pape, pour Napoléon, avec la plus pratique des ingratitudes. C'est probablement ce que son ami Marmontel appelle avoir « une âme cubique », capable de rester toujours ferme sur sa base [8] ! Arriviste, un instant arrivé, puis tombé du faîte, Maury met au service des causes qu'il sert un art

1. *Œuvres*, III, 339, 343.
2. *Ibid.*, p. 143-144, 227.
3. *La Correspondance secrète*, II, 357.
4. POUJOULAT, *Le Cardinal Maury*, p. 390-391, 37.
5. *Archives Parlementaires*, XIII, 112, et XX, 566.
6. *Ibid.*, XV, 396 ; VIII, 481 ; X, 756 et *passim*.
7. PASQUIER, I, 59 ; *Archives*, XIII, 111.
8. Mgr RICARD, *Correspondance diplomatique*, I, 4.

de la parole purement classique : une fois à peine, dans son discours de réception à l'Académie, se permet-il une violence à la moderne : « Eschyle trempe sa plume dans le sang pour peindre le crime [1] ».

Presque toujours il vise à la beauté antique ; du reste il s'inspire non pas des Pères de l'Église mais des auteurs profanes ; l'amour des anciens lui semble « la marque la plus sûre des bons esprits [2] ». Pour la théorie oratoire, son maître c'est Quintilien. Dans la pratique, à la tribune de la Constituante, il s'appuie sur les souvenirs classiques. Ainsi, sur la question des biens du Clergé, il invoque l'autorité de Cicéron et de la vertu antique [3]. A propos de l'emprisonnement du comte d'Albert à Toulon, il remonte jusqu'à Annibal et à la bataille de Zama[4]. Nous voilà, encore une fois, très loin du Romantisme et de Rousseau.

Nous nous rapprochons de Jean-Jacques si nous suivons un instant Barnave, son élève. Il fait un pèlerinage à la maison de l'île du lac de Bienne, et y laisse ces mots : « Je suis venu ici admirer mon maître [5] ». Quelque chose de la sensibilité philosophique de Rousseau a passé dans son cœur ; ainsi, à la mort d'un frère : « Oh ! dit-il, ta belle physionomie est pour moi un guide plus certain que toute la morale des hommes [6] ! » En politique également il suit l'auteur du *Contrat* : Barnave est un révolté ; il veut venger sa caste de ses longues humiliations [7]. Il affiche ses opinions jusque dans sa tenue, qui dédaigne toute élégance : gilet court, longue lévite, cheveux sans poudre, chapeau rond, comme un quaker [8]. D'une rigidité protestante, il exagère la pureté de ses principes ; avant Robespierre l'Incorruptible, c'est Barnave le Vertueux. Or, sans faire de paradoxe en morale, on peut dire que, si c'est un mérite pour l'individu d'être vertueux, il est bon, pour l'homme d'Etat, de ne pas trop dépasser la moyenne de la moralité : sinon il lui manquera l'indulgence pour les défauts d'autrui, la compréhension large de ce qu'on peut demander à notre pauvre

1. *Œuvres*, I, 15.
2. *Œuvres*, I, 9.
3. *Essai sur l'éloquence de la chaire*, p. 390. — *Archives*, IX, 424 et 426.
4. *Ibid*, XI, 64.
5. HALEM, p. 84.
6. *Œuvres*, I, p. IX.
7. *Introduction à la Révolution*, p. 96-97.
8. COSTA DE BEAUREGARD, p. 129.

humanité, et il affichera une intransigeance méprisante. A Mirabeau qui, le 16 juin 1789, lui fait galamment accueil, et loue ce jeune talent, Barnave, en frère d'Emile, sensible et vertueux, répond avec un dédain outrageant, comme s'il avait devant lui le Vice personnifié ; et voilà la guerre allumée entre deux hommes politiques que sépare à peine une nuance : le 10 décembre, la riposte de Mirabeau, longtemps suspendue, tombe sur son frêle adversaire : « Le préopinant paraît oublier que si les rhéteurs parlent pour vingt-quatre heures, les législateurs parlent pour le temps ». Barnave en effet est généralement un rhéteur, et, de temps en temps, un orateur. Esprit et talent de second ordre, il se refuse, par vertu, à être le lieutenant de Mirabeau ; il se révolte contre son chef naturel ; il finit par tuer Mirabeau, et se suicide du même coup [1]. Mais, avant de tomber, il fait beaucoup de mal par des mots malheureux et violents, à la Jean-Jacques, dont il s'est fait une spécialité. Quand Malouet dénonce à l'Assemblée les violences exercées contre le Club Monarchique qui faisait la charité à des ouvriers indigents, Barnave lui répond : *Vous distribuez au peuple un pain empoisonné.* Ce n'était sans doute qu'une image, mais, ajoute Malouet, c'en était assez pour me faire assassiner [2]. Il récidive à propos du *Livre Rouge* : un membre de la droite demandant par dérision de quoi donc ce livre était recouvert, Barnave répond avec véhémence : « du sang du peuple [3] ! » Il se dépasse lui-même, lorsque, à propos de l'assassinat de Foulon et de Berthier, il pose sa fameuse question : « le sang qui coule est-il donc si pur [4] ». C'est un mot de terroriste, avant la Terreur. Il a donc l'improvisation malheureuse.

Dans ses discours préparés, il se modère. Un étranger, en l'écoutant, éprouve la sensation qu'il est devant une force maîtresse d'elle-même : énergie et élégance, force et raison [5]. Son éloquence s'appuie sur des faits [6]. On sent, chez cet élève de Rousseau, un esprit discipliné par Montesquieu [7]. Il y a dans ses discours des

1. Michelet, *Histoire de la Révolution*, II, 157-158.
2. *Mémoires*, I, 327-328.
3. Mercier, *Paris pendant la Révolution*, I, 191.
4. Allonville, III, 28.
5. Halem, p. 223.
6. Aulard, *Orateurs de la Constituante*, p. 472-473.
7. *Œuvres*, I, p. xvii.

échos du *Contrat social*, et aussi de l'*Esprit des lois* : nous constatons donc chez ce disciple de Rousseau une diminution de l'influence du Maître. Toutes ces bonnes têtes françaises trouvent qu'il y a une grande différence entre les faits, la réalité, et ces théories de Jean-Jacques qui leur semblaient merveilleuses, autrefois, dans leur cabinet. C'est là l'histoire de Mirabeau.

Avec toute la fougue de sa nature, et sa sympathie pour un hors-la-loi comme lui, Mirabeau a commencé par être un fanatique de Rousseau. On le voit dans les lettres originales du donjon de Vincennes ; Lucas-Montigny a dit fort justement qu'elles avaient été la soupape de sûreté qui a empêché un esprit toujours sous pression d'éclater. Cet hercule, capable de diriger, et, peut-être, d'arrêter la Révolution, est enfermé pendant quarante-deux mois, dit son père, « dans un lieu où on n'a pour toute compagnie, sous des voûtes gothiques et lugubres, que les hurlements qui, la nuit, viennent des souterrains du château [1] ». L'œuvre de Rousseau est son seul réconfort ; aussi en parle-t-il, avec une admiration exaltée, à son amie [2]. Sophie fait des réserves : elle trouve *La Nouvelle Héloïse* irrégulière, incorrecte. Mirabeau répond que, avec tout cela, le livre étincelle de beautés, et nous fait pleurer. L'*Emile* lui semble un guide sûr ; c'est là qu'il a appris ce qu'il sait de l'hygiène de l'enfance : « lis le grand Rousseau, écrit-il à Mme de Monnier, lis son magnifique poème d'*Emile*, cet admirable ouvrage où se trouvent tant de vérités neuves... C'est là où tu trouveras les vrais principes ». Il n'est pas jusqu'au paradoxe sur La Fontaine qu'il ne trouve fondé en raison, et plein de bon sens [3]. Il a si souvent lu Rousseau, qu'il a pris jusqu'à ses manies oratoires : à chaque instant, dédaignant le genre épistolaire, Mirabeau s'échappe en discours qu'il adresse à ses persécuteurs, à ses protecteurs, au Roi, et aux rois despotes [4]. Ces discours rappellent la grande éloquence de Rousseau, notamment les *lumina orationis*, les traits de génie : « Il est des cœurs qu'il ne faut pas juger par les principes ordinaires ; ce serait prendre l'horizon pour les bornes du monde [5] ». La

1. Lucas-Montigny, III, 126.
2. *Lettres à Sophie*, III, 321.
3. *Ibid.*, II, 220-221 ; I, 378 ; II, 79 ; II, 221.
4. *Ibid.*, II, 228-229, 306-308, etc.
5. *Ibid.*, I, 191.

ressemblance des deux styles est si forte qu'elle frappe les lecteurs : Mme de Monnier risque la comparaison. Mirabeau répond qu'il connaît sa valeur, qu'il a conscience de son talent : « Mais, bon Dieu ! quelle distance de là au génie mâle, profond, créateur et sublime de Rousseau !... Non, mon style n'a rien de commun avec le sien, quoique d'autres que toi l'aient prétendu aussi[1] ». Et pourquoi pas ? Les *Lettres à Sophie* supportent fort bien la comparaison avec *La Nouvelle Héloïse*. Qui donc, pour parler franchement, peut maintenant, pour son seul plaisir, aller jusqu'au bout de ce roman par correspondance, tandis que les *Lettres à Sophie* nous passionnent : c'est un roman réellement vécu, et par quel homme ! Même dans leurs moins bonnes parties, elles nous rappellent encore l'auteur des *Confessions*, par ses mauvais côtés[2]. Rien d'étonnant à ce que, en Allemagne, ses admirateurs considèrent Mirabeau comme le successeur de Jean-Jacques, comme le Josué du nouveau Moïse[3]. N'y a-t-il pas un écho de la profession de foi du Vicaire Savoyard dans ce sermon composé par Mirabeau, en 1782, pour un pasteur[4] ? Echo sonore et creux, car il y a là beaucoup de phraséologie. Est-ce de l'éloquence chrétienne ? Le nom du Christ est absent. Dans un coin, Voltaire ricane. Mais c'est Rousseau qui prêche. Il est fort question de la religion naturelle, et des méfaits de la civilisation : « Ah ! fuyons la société, l'odieuse société, qui nous ôta les forces de l'état de nature pour nous livrer sans défense aux maux de l'état civil ». Ne dirait-on pas vraiment que nous avons là le disciple le plus fidèle de Jean-Jacques, un vrai Séide ?

Nous allons voir peu à peu pâlir cet enthousiasme contre lequel travaillent toutes les forces de Mirabeau. Rousseau est le dieu des plébéiens : le comte de Mirabeau sous l'habit noir du Tiers reste un grand aristocrate ; parlant de la Saint-Barthélemy, il glisse, avec plaisir, ce mot : « L'Amiral de Coligny..., par parenthèse, était mon cousin[5] ». Rousseau est un déiste aussi convaincu que peut l'être un simple philosophe : Mirabeau est athée avec

1. II, 219.
2. *Ibid.*, I, 108.
3. Halem, p. 83.
4. Welschinger, *Revue des Deux-Mondes*, 1er janvier 1916.
5. Mme de Staël, II, 315.

conviction [1]. Rousseau nourrit en son cœur toutes sortes de rancunes contre la société, ou ses meilleurs amis : Mirabeau ne connaît pas la haine, et ne veut pas la connaître [2]. Rousseau a fait de ses enfants ce que l'on sait : Mirabeau, ayant perdu un fils qu'il aimait tendrement, n'en parle que les larmes aux yeux [3],

Car les cœurs de héros sont les vrais cœurs de père.

Rousseau aime la nature livrée à elle-même ; Mirabeau veut ajouter à la nature sa pensée, et y introduire des beautés arrangées, géométriques [4]. Rousseau rêve d'améliorer la société par une régression paradoxale. Mirabeau, même avant d'avoir mis la main à la pâte, repousse les chimères du penseur qu'il aime, et prétend que Rousseau « s'est étrangement trompé quand il a dit que l'homme dans l'état de nature répugnait à la société [5] ! » Rousseau imagine on ne sait quelle amélioration brusque du genre humain : Mirabeau est sceptique sur ces cures radicales : « il n'est pas possible de refaire l'humanité, dit-il dès 1776. Tout le talent consiste à en tirer parti ; nous devons être gouvernés par nos préjugés et nos passions. La science de l'éducation politique est de nous inspirer des préjugés qui tendent au bien général et d'y diriger nos passions [6] ». Enfin le républicain Rousseau déteste la royauté, surtout en France ; Mirabeau est royaliste scientifiquement ; il écrit à Montmorin, le 18 avril 1788, que l'on n'a pas encore réussi à dégoûter les Français de la monarchie, « parce qu'ils sentent bien que la France est géographiquement monarchique [7] ». La vie publique, à partir de 89, guérirait Mirabeau de ses derniers restes de « rousseauisme », s'il lui en restait encore. Ici il n'est plus disciple, mais maître, et tel de nos plus célèbres hommes d'Etat est son élève [8]. Mirabeau a en effet un vrai système, il a un plan, et il est alors le seul à en avoir un [9]. Il ne rêve pas la contre-révolution brutale des émigrés,

1. *Lettres à Sophie*, I, 71-73, 107, 111, etc. ; II, 425 sqq ; III, 90 sqq.
2. *Ibid.*, II, 419.
3. Peuchot, *Mémoires sur Mirabeau*, I, 99.
4. Vitry, *Lettres inédites de Mirabeau*, p. 16, 32-33.
5. *Essai sur le Despotisme*, p. 35-36.
6. *Ibid.*, p. 84.
7. Lucas-Montigny, IV, 482.
8. Aulard, *Revue Bleue*, 28 mars 1891, p. 387.
9. Barthou, *Mirabeau*, p. 290.

mais bien une sorte de république idéale sous l'étiquette royale [1]. Son système politique est si pratique qu'il nous semble maintenant presque trop simple, tant il s'est répandu ; ses idées ont été neuves, ont paru presque folles ; elles étaient si profondément vraies qu'elles sont devenues la condition même de l'équilibre moderne. Tandis que Jean-Jacques, l'ardent déiste, attaque, dans ses jours de protestantisme, le catholicisme, l'athée Mirabeau comprend que la religion chrétienne est aussi nécessaire que le pain ; le 7 janvier 1791, il dit, en une période d'une harmonie exquise : « Vous serez touchés de la nécessité urgente et indispensable d'assurer à un peuple dont vous êtes les libérateurs et les pères, la jouissance de sa foi, de son culte et de ses espérances. Il a un droit sacré à toutes les consolations et à tous les secours de la religion. Il serait trop douloureux pour vous d'apprendre qu'au milieu de vos cités, la portion chrétienne de ceux qui les habitent cherche en vain autour d'elle son consolateur, son guide, son appui, et que, dans les campagnes, le cultivateur agonisant est forcé de descendre au tombeau, privé de la douceur, si chère à sa piété naïve, d'avoir vu la religion bénir son dernier soupir [2] ». Deux salves d'applaudissements répondent à cet appel. On voit maintenant combien Mirabeau est plus grand que Rousseau, et qu'il doit cette supériorité au fait qu'il a su s'arracher aux charmes de l'enchanteur. En prononçant son discours sur la banqueroute, l'homme qu'on a représenté comme le type de l'immoralité aristocratique, a soutenu la moralité financière du pays ; il a promulgué ce jour-là le plus beau commandement de la morale publique : l'État doit être honnête homme. — En lançant son apostrophe à Dreux-Brézé, Mirabeau, d'un coup de son épaule herculéenne, a remis en mouvement le char de la Révolution, sur lequel était montée la France nouvelle. Enfin, si Phidias a sculpté son propre médaillon au centre du bouclier de sa Minerve, la figure de Mirabeau est partie intégrante du monument de la Révolution.

Ces images, qu'un romantique rejetterait, avec un sourire dédaigneux, comme néo-classiques, conviennent à un écrivain qui n'a rien de pré-romantique, ni de romantique tout court. Il voit

1. La Marck, *Correspondance*, II, 225.
2. *Journal Logographique*, XIX, 377.

la beauté dans l'imitation de l'antique, comme tous les gens de sa génération, et peut-être un peu plus qu'eux, car il se donne, à Vincennes, un supplément de culture latine ; il y commence une *Histoire Romaine* [1]. Il entreprend une traduction de Tacite, supérieure à celle de Burnouf ; bref il se plonge dans l'antiquité romaine, il en est saturé ; la pensée latine imprègne sa pensée : le 11 mars 1779 il écrit au premier commis du Secret, Boucher : « Il n'y a qu'un honnête homme qui croie aux honnêtes gens ; et ma conscience, ce consolateur caché qui crie plus haut que la multitude et la renommée, et qui, sans compter les suffrages, non plus que les reproches, l'emporte sur tous, me dit que je suis digne de l'opinion que vous avez de moi ». Boucher ne se doute peut-être pas que, sous le français de Mirabeau, il est en train de lire du Sénèque [2]. Ailleurs, dans ses *Lettres de cachet,* il donne une autre définition de la conscience : « il n'y a pas de plus grand théâtre pour la vertu que la conscience ». Cette fois c'est du Cicéron, dans les Tusculanes : « *nullum virtuti theatrum conscientiâ majus est* ». Faut-il, comme son redoutable père, accuser Mirabeau de voler les anciens [3] ? Nullement. Mirabeau n'est pas plus plagiaire qu'André Chénier. C'est la joie de ces humanistes que de prendre dans leur mémoire, merveilleusement garnie, quelques citations, sans indiquer, comme nous, les références, car à quoi bon ? Le lecteur les connaît par cœur comme l'auteur ; l'auditeur, très averti, sait gré à l'orateur de donner à sa pensée une forme antique, qu'il salue au passage. On l'a entendu dire plusieurs fois, sous la Révolution : nous avons pris la faux du Temps, et non pas son horloge [4]. Ses adjurations les plus belles s'appuient sur un souvenir de l'antiquité [5]. Ses invectives, ses ironies oratoires les plus célèbres sont d'un disciple de Rome, d'un élève qui vaut ses maîtres [6]. Il n'y a pas l'ombre de romantisme dans son œuvre parlée, pas plus que dans son esprit. Le romantisme du reste le reniera, avec Charles Nodier, on le travestira, avec Victor Hugo [7]. Je ne vois que Stendhal qui

1. GACHON, *Revue Historique* de février 1914.
2. *De beneficiis*, lib. IV, cap. XXI. — LUCAS-MONTIGNY, II, 274.
3. LUCAS-MONTIGNY, III, 271.
4. *Id.*, VIII, 4.
5. *Id.*, V, 256.
6. GRIMM, *Correspondance littéraire*, XIV, 308.
7. *Revue de Paris*, 1831, XXIX, 47. — *Littérature et Philosophie mêlées*, p. 383 et suiv.

l'ait vraiment goûté [1]. En réalité le génie de Mirabeau est asymptote avec le romantisme.

Même chose avec les Girondins. De la sensibilité du XVIII[e] siècle ils n'ont pris que l'amour de la nature, mais ils l'aiment jusqu'à la passion. Pétion, se sauvant de Paris après le 2 juin 1793, avec la résolution de se brûler la cervelle si on l'arrête, traverse Saint-Germain en voiture ; il se trouve sur une route superbe, par beau temps ; l'air est pur ; les choses paraissent lui sourire : « Je sentis un ravissement que rien ne peut exprimer... Mon corps et mon âme semblaient renaître à la vie... Si j'eusse pu descendre de la voiture, je me serais prosterné devant la voûte des cieux. Je fus plus d'une heure hors de ce monde, ayant perdu de vue tout ce qui tenait à ma position, dans cet état contemplatif qui vous isole en quelque sorte de la terre, et vous plonge dans des rêveries délicieuses [2] ». Cette religion de la nature, ils la doivent sans doute à Rousseau, comme aussi leur retour au sentiment religieux à l'approche de la mort [3] ; ils reviennent alors à l'Etre Suprême que prie le Vicaire Savoyard. A la veille d'être exécuté, Salle écrit à sa femme : « Il est grand, juste et bon, ce Dieu au tribunal duquel je vais comparaître... ; et, comme dit si bien Rousseau, *qui s'endort dans le sein d'un père n'est pas en souci du réveil* [4] ». Mais pendant que les Girondins sont encore au pouvoir, quelles sont leurs idées ? D'où vient leur système ? Là Rousseau passe au second plan. Ce sont des républicains, mais de la république athénienne ; ils rejettent Sparte [5]. Buzot ne croit qu'aux héros antiques, et se forme en imitant leurs vertus [6]. Ceux des Girondins qui étaient de Bordeaux ou du ressort de son Parlement, ont été d'abord formés par le droit romain, et lui ont emprunté les premiers articles de leur *credo* [7]. Puis ils ont complété leurs études politiques à l'école de Montesquieu [8]. Dans le souterrain de Saint-Emilion où se sont cachés Barbaroux, Buzot et Pétion, on découvre un certain nombre

1. *Journal*, p. 62.
2. *Mémoires*, p. 138.
3. *Id.*, *ibid.*, p. 507, 511.
4. VATEL, *Charlotte de Corday*, t. I, p. CXXVIII-CXXIX.
5. RENARD, *De l'Influence de l'Antiquité classique*, p. 71.
6. *Mémoires inédits*, p. 39.
7. GUADET, *Les Girondins*, I, 21.
8. BUZOT, *Mémoires inédits*, p. 42-43.

de livres : il y a du Montesquieu, mais pas de Rousseau ; le *Contrat* n'est plus leur livre de chevet[1]. Ce sont des théoriciens formés à l'école des sages de la Grèce, saturés de classicisme. Brissot, à peu près seul, a des idées modernes, rapportées des États-Unis[2] ; comme dit Dauban, c'est le cerveau de la Gironde. Mais c'est Vergniaud qui en est la voix. En quoi consiste l'originalité de son art ?

Son éloquence brille surtout par la dialectique, par une logique serrée et rapide ; chacun de ses raisonnements, dit Edmond Géraud, un de ses auditeurs, « est un trait de lumière : il convainc plus qu'il ne persuade, il parle à votre raison[3] ». Mais la raison de Vergniaud a été formée par les penseurs anciens. C'est la dialectique grecque, et en particulier celle de Démosthène, qui lui a servi de modèle. Rien ne le prouve mieux que son discours du 18 janvier 92, sur la nécessité de déclarer la guerre à l'Empereur : « Je puis appliquer à vos mesures le langage que tenait en pareille circonstance Démosthène aux Athéniens : « Vous vous conduisez à l'égard des Macédoniens, leur disait-il, comme ces barbares qui paraissent dans nos jeux à l'égard de leurs adversaires. Quand on les frappe au bras, ils portent la main au bras... » J'arrête ici la citation, mais Vergniaud n'en a pas le courage, et va jusqu'au bout du long passage de Démosthène. Puis, après avoir fait savourer à ses auditeurs cette belle citation, il l'applique à l'armée des Princes : « Et moi aussi, je vous dirai des Emigrants : Entendez-vous dire qu'ils sont à Coblentz ; des citoyens sans nombre volent pour les combattre. Sont-ils rassemblés sur les bords du Rhin ou dans les Pays-Bas, vous garnissez vos frontières de deux corps d'armée... » Ce développement terminé, l'amour de Vergniaud pour l'antiquité n'est pas encore satisfait : « Une pensée échappe dans ce moment à mon cœur, et je terminerai par elle. Il me semble que les mânes des générations passées viennent se presser dans ce temple pour vous conjurer, au nom des maux que l'esclavage leur a fait éprouver, d'en préserver les générations futures, dont les destinées sont entre vos mains ». Visiblement le rêve artistique de Vergniaud c'est de faire, sur des pensers nouveaux, des discours

1. Buzot, p. 19.
2. Dauban, *Mémoires inédits*, etc., p. 538, 533.
3. Maugras, *Journal d'un Etudiant*, p. 248.

antiques. Son opinion du 3 juillet 92 sur la situation de la France rappelle, comme forme, les plus belles harangues de Démosthène ; on pourrait l'étudier au point de vue de la rhétorique pure ; on y admire une période de près de soixante-dix lignes [1]. L'effort de Vergniaud vers la beauté classique n'enlève rien à sa véhémence quand la passion l'entraîne ; dénonçant les puissances occultes qui, à l'intérieur, font le jeu de l'ennemi du dehors, il pose cette formidable question : « Serait-il vrai que l'on redoute nos triomphes ? Est-ce du sang de l'armée de Coblentz ou du nôtre dont on est avare ?... Ceux qui font rejeter avec une invincible opiniâtreté toutes les lois de répression présentées par l'Assemblée Nationale, veulent-ils régner sur des villes abandonnées, sur les champs dévastés ? Quelle est au juste la quantité de larmes, de misères, de sang, de morts, qui suffit à leur vengeance [2] ? » Vergniaud remue profondément son auditoire, en même temps qu'il le charme par son talent classique : pour l'affaire de la glacière d'Avignon, il improvise, le 10 mars 92, un discours qui, au dire de Géraud, bouleverse les représentants : « L'Assemblée, dit-il, a manifesté par des cris perçants les impressions d'horreur que l'orateur, ou plutôt que le Dieu, venait de faire passer dans tous les cœurs [3] ».

Après Vergniaud, l'histoire politique peut encore se passionner, au besoin se diviser, à propos de Danton et de Robespierre, mais l'histoire littéraire se désintéresse, surtout du premier, ne trouvant plus ici la valeur d'art qui est son objet propre. Danton a joué, certes, un grand rôle. Sans qu'on puisse dire qu'il fût un véritable homme d'Etat, il faut reconnaître, avec Albert Sorel, qu'il a eu, au moins une fois, une idée géniale, si le propre du génie est de n'avoir pas la conscience immédiate de la portée d'une parole qui lui échappe. Dans son discours du 31 janvier 93 sur la réunion à la France des provinces belges qui se sont données à la République, Danton est pour ainsi dire inspiré par le Génie de la Révolution, de la France : « ses limites sont marquées par la nature. Nous les atteindrons toutes des quatre coins de l'horizon : du côté du Rhin, du côté de l'Océan, du côté des Alpes. Là doivent finir les bornes

1. *Archives Parlementaires*, XLVI, 78.
2. *Archives Parlementaires*, XLVI, 78.
3. MAUGRAS, *Journal d'un Etudiant*, p. 255-256.

de notre République [1] ». Et voilà, pour une guerre qui durera vingt-trois ans, l'idée-force, la maxime fondamentale de l'État, trouvée, lancée par Danton [2]. Il a des mots saisissants. Son plus célèbre, sur l'audace, n'est pas de lui, sans doute : c'est un souvenir de d'Alembert qui l'avait trouvé lui-même dans Bacon [3]. Mais que ce mot soit original ou plagié, qu'importe ? Pour être un véritable orateur, il ne suffit pas de trouver un mot frappant, il faut savoir développer une idée ; or Danton ignore ce que c'est qu'un plan. Il faut encore que la forme mette en valeur la pensée ; Danton ignore ce que c'est que le style oratoire. Prenons-le à son point culminant, le 1er avril 93 : provoqué, acculé à la rupture, il déclare aux Girondins une guerre à mort. Ce discours est un acte, décisif dans l'histoire de la Terreur, mais ce n'est pas une œuvre d'art : lisons en effet sa péroraison : « Je me suis retranché dans la citadelle de la raison ; j'en sortirai avec le canon de la vérité, pour pulvériser tous mes ennemis [4] ». C'est pis encore dans sa défense devant le Tribunal Révolutionnaire, le 3 avril 1794, quand il explique l'emploi de l'argent qui lui avait été confié : « Ces fonds ont été les leviers avec lesquels j'ai électrisé les départements [5] ». Il faut reconnaître que Danton a donné les premiers modèles du jargon parlementaire.

Comme artiste, Robespierre lui est très supérieur. Sa longue application pendant ses études au collège, à Arras, puis à Louis-le-Grand, lui vaut d'abord toutes sortes de succès au concours général : en 1775 notamment il a trois premiers prix, en vers latins, en version latine et en version grecque. Cette très forte culture classique chez l'enfant résiste à tout, même à l'enthousiasme du jeune homme pour Rousseau. Homme fait, il demande à Jean-Jacques le secret de l'éloquence : pendant qu'il travaille un discours, il a sur sa table *La Nouvelle Héloïse* [6]. C'est à l'*Emile* qu'il emprunte une liturgie laïque. C'est à Rousseau qu'il doit le seul moment d'épanouissement qu'on lui connaisse, le jour de la fête de l'Etre

1. André Fribourg, *Danton, Discours*, p. 268.
2. Albert Sorel, *L'Europe et la Révolution*, III, 279.
3. D'Alembert, *Discours Préliminaire*, Ed. Picavet, p. xxxvii, note.
4. André Fribourg, p. 369.
5. *Id.*, p. 713.
6. Garat, *Mémoires*, p. 85 et *Mémoires Historiques sur le* xviiie *siècle*, II, 338-339.

Suprême : « L'univers est ici rassemblé. O nature, que ta puissance est sublime et délicieuse [1] ! » Pour faire court, on peut reprendre le mot de Lanfrey : Robespierre, c'est le *Contrat Social* fait homme [2].

Et pourtant, sous cet enthousiasme pour Rousseau reparaît souvent le fond même de sa culture première, son amour pour l'antiquité. Après l'exécution des Dantonistes, se promenant avec Saint-Just dans le parc du château de Bellevue, Robespierre a un accès d'émotion devant la nature, mais cette émotion éveille en lui, au lieu d'un souvenir de Jean-Jacques, une citation de Virgile, qu'il modifie en bon latiniste :

Rura mihi, riguique placent in vallibus amnes.

Saint-Just s'étonne de cette suavité idyllique : « Je ne plaisante pas, Saint-Just ! Heureux celui qui n'a connu que la douceur de la vie des champs :

Fortunatus et ille Deos qui novit agrestes ![3] »

Robespierre n'est pas le prisonnier du génie de Rousseau : il n'est pas l'homme d'un seul livre. Il sait aussi Montesquieu par cœur [4]. C'est peut-être même ce mélange d'admirations contradictoires qui donne à son éloquence son caractère particulier de froideur. Importants comme actes politiques, ses discours présentent peu d'intérêt oratoire. Louis-Philippe, qui l'avait entendu, le trouvait ennuyeux au suprême degré [5]. Pourtant sa réplique à Legendre, le 1er avril 1794, fut un grand succès, en apparence [6] ; mais était-il de très bon aloi ? Lamothe-Langon prétend que, chez les auditeurs, la frayeur suppléait à l'enthousiasme [7].

Pour nous, qui jugeons froidement, nous constatons de réels progrès dans le talent de Robespierre, et nous l'admirerions même à l'occasion, si nous ne songions que tout son travail de lime aiguise

1. Vilate, *Causes secrètes*, p. 196-197.
2. *Essai sur la Révolution Française*, p. 274.
3. G. Duval, *Souvenirs Thermidoriens*, I, 199.
4. Garat, *Mémoires*, p. 294.
5. Victor Hugo, *Choses vues*, nouvelle série, p. 105.
6. *Moniteur* du 12 germinal, An II.
7. L..., *Histoire Pittoresque de la Convention*, III, 326.

longuement, patiemment, une arme de mort. Suivant la forte expression de Mallet du Pan, Robespierre règne à la tribune avec un sceptre d'acier tranchant [1]. On songe à lui, en lisant les vers de Musset :

> *Ses* déclamations sont comme des épées :
> Elles tracent dans l'air un cercle éblouissant,
> Mais il y pend toujours quelque goutte de sang.

CHAPITRE V

La Presse

Pour chercher dans les journaux du temps les deux éléments que nous essayons de découvrir dans toute la littérature révolutionnaire, le « rousseauisme » et le romantisme, il est inutile de se perdre dans cette marée montante de la presse, dont la seule statistique remplit vingt-cinq pages dans Hatin, et qui, un instant amena une disette de papier [2]. Il convient encore moins de prendre les articles publiés dans les suppléments du Journal de Paris par André Chénier qui, nous le verrons au chapitre de la poésie, est un archaïsant, d'un talent merveilleux, c'est entendu, mais purement classique, d'un classicisme grec. Le mieux est de prendre, aux antipodes de la politique, les deux journaux les mieux écrits, *Les Actes des Apôtres* et *Le Vieux Cordelier*.

Les Actes des Apôtres sont une véritable révélation sur l'état d'âme de l'extrême droite dans l'Ordre de la Noblesse [3]. Ils sont l'organe préféré des privilégiés tenaces. On y constate d'abord une certaine froideur pour la religion. Les *Actes* ne sont ni cléricaux ni papistes ; ils appartiennent à une espèce bizarre : le royalisme voltairien. C'est en effet Voltaire qui leur fournit leur épigraphe :

1. *Mémoires et Correspondance*, II, 35.
2. Hatin, *Histoire de la Presse*, IV, 88.
3. Cf. mon *Louis XVI et la Révolution*, p. 257 et suiv.

Si quelquefois l'innocent badinage
Vient en riant égayer mon ouvrage,
Quand il le faut, je suis très sérieux :
Mais je voudrais n'être pas ennuyeux.

La citation est tirée de *La Pucelle* : c'est leur livre de chevet, ou, comme ils disent, le *livre divin*. C'est en effet le genre même de *La Pucelle* qu'ils reprennent, avec moins d'esprit, avec autant d'impudeur. On voudra bien m'en croire sur parole. Les vivacités de la polémique actuelle n'atteignent pas l'indécence de certaines plaisanteries des « Apôtres ». Tout projectile leur est bon, injures, boue, ordures, surtout les ordures. *L'ami du peuple, Le Père Duchesne* qui viendront après, n'iront pas plus loin. Trouverait-on, dans Hebert ou dans Marat, mieux que ceci : « C'est toute la canaillarchie de l'Assemblée nationale qui a dicté le décret qui supprime la noblesse. La clique purulente des avocats n'y a pas peu contribué ». Tel est le genre de leur polémique. Ils veulent frapper mortellement les ennemis de leur parti. Ils criblent d'épigrammes quiconque ne pense pas comme eux sur la royauté. Ils ne connaissent qu'une arme : le ridicule. C'est le persiflage à froid, prolongé. Rédigés du reste en excellent français par Peltier, Arnault, Rivarol, le vicomte de Mirabeau, etc., usant fréquemment de la parodie littéraire, et fort joliment, exprimant leurs idées d'une façon souvent très ingénieuse, les *Actes des Apôtres* nous amusent encore quelquefois : voici par exemple un serment civique, à triple sens, suivant qu'on lit les alexandrins d'un bout à l'autre, ou qu'on divise les hémistiches en deux colonnes qui se suivent, de haut en bas :

A la nouvelle loi je veux être fidèle
Je renonce dans l'âme au régime ancien,
Comme article de foi je crois la loi nouvelle
Je crois celle qu'on blâme opposée à tout bien :
Dieu vous donne la paix, messieurs les démocrates
Noblesse désolée, au diable allez-vous en.
Qu'il confonde à jamais tous les aristocrates
Messieurs de l'Assemblée ont seuls tout le bon sens.

Fond et forme, c'est du classicisme à la Voltaire. Rien de nouveau comme formule d'art, rien qui rappelle Rousseau, et c'est la même chose pour un autre journal qui est l'anti-type des *Actes*, pour *Le Vieux Cordelier*. C'est le testament politique des Dantonistes.

Camille Desmoulins l'écrit, au hasard de l'inspiration, d'après les émotions que lui a laissées la séance de la Convention à laquelle il vient d'assister [1]. Ne sachant, ne pouvant parler, il écrit ce qu'il n'a pu dire à la tribune [2]. Il écrit même fort bien, car c'est un lettré qui se refuse à « révolutionner » la langue ; il pense que le peuple veut « qu'on lui fasse l'honneur de croire qu'il entend le français [3] ». Erudit, il veut mettre son érudition à la portée du peuple : il veut lui révéler l'antiquité. Sans doute il se permet de passer une carmagnole à Cicéron, mais c'est pour le présenter plus décemment à ses lecteurs [4]. Il leur donne l'enseignement qu'il a reçu lui-même au collège ; il veut en faire des citoyens de la cité antique. Seulement il voudrait que cette république fût aimable [5]. Il plaide pour la réconciliation des Français : il repousse les idées de tyrannie et de terreur que d'autres font jaillir, expriment goutte à goutte, du *Contrat Social* ; il s'adresse à Robespierre, « mon vieux camarade de collège, toi dont la postérité relira les discours éloquents », et lui demande de créer un Comité de Clémence [6]. Il refuse de se prosterner devant la liberté incarnée dans une fille de théâtre : « Non, la liberté, cette liberté descendue du ciel, ce n'est point une nymphe de l'Opéra, ce n'est point un bonnet rouge, une chemise sale, ou des haillons. La liberté, c'est le bonheur, c'est la raison, c'est l'égalité, c'est la justice... Voulez-vous que je la reconnaisse, que je tombe à ses pieds, que je verse tout mon sang pour elle ? Ouvrez les prisons à ces deux cent mille citoyens que vous appelez suspects [7]... ». Ce sont de belles et bonnes pensées, et voici qui les rehausse encore : Desmoulins est bien persuadé qu'à ce jeu il joue sa tête, avec toute chance de perdre : « Qu'est-ce donc que l'échafaud pour un patriote, sinon le piédestal des Sydney et des Jean de Witt ? Qu'est-ce, dans un moment de guerre où j'ai eu mes deux frères mutilés et hachés pour la liberté, qu'est-ce que la guillotine, sinon un coup de sabre, et le plus glorieux de tous [8] ? »

1. *Le Vieux Cordelier*, collection Berville, p. 89.
2. *Ibid.*, p. 74-75.
3. p. 126.
4. Despois, *Liberté de Penser*, IV, 314-315 ; cf. Renard, *De l'Influence de l'Antiquité*, p. 70-73.
5. *Le Vieux Cordelier*, p. 169-170.
6. p. 73.
7. p. 66.
8. p. 104-105.

La Révolution, qui avait créé les journaux, maintenant les tue. Car, non contente de leur refuser la liberté, et de supprimer le journal en même temps que le journaliste, elle imagine des journaux payés par le pouvoir, ce qui est la mort du genre[1]. Le journal révolutionnaire disparaîtra sans avoir pu réaliser un genre littéraire nouveau.

CHAPITRE VI

Les Mémoires

On ne découvrait pas dans cette presse le moindre élément romantique, même sous forme de traces. Il n'en va pas de même avec les *Mémoires*.

De tous les souvenirs publiés par les acteurs du drame, aucun n'a été écrit plus près des événements qu'il raconte, aucun ne nous donne aussi bien une impression artistique que les divers documents compris sous le titre de « mémoires de Mme Roland [2] ». Aucun livre de cette époque ne se rapproche autant du système de Rousseau et de l'état d'âme romantique.

Mlle Phlipon découvre Jean-Jacques quand elle a vingt et un ans. Jusque là ses lectures avaient été purement classiques : elle s'était passionnée successivement pour Mme de Sévigné, pour Bossuet : « C'est un homme divin ! » écrit-elle à dix-huit ans [3]. Elle admire aussi Massillon, Fléchier, qu'elle tempère, dans son éclectisme, par Helvétius, Voltaire et Montaigne [4]. Puis, ce qui est plus original pour une femme, surtout à cette époque, elle étudie à fond la morale des philosophes antiques ; elle aime à dire qu'elle leur doit sa passion pour la liberté et pour un haut idéal [5]. Elle s'intéresse aux

1. Vatel, *Charlotte de Corday*, III, 505.
2. Il est inutile, je pense, de discuter l'assertion de Audouin, gendre de Pache et président de la Commune : il aurait affirmé à Lafitte que ces *Mémoires* n'étaient pas d'elle. — Cf. le fragment d'un journal du comédien Lafitte, publié dans la *Revue Rétrospective*, 1887, VI, 274 et suiv.
3. *Mémoires*, II, 71 ; *Lettres*, nouvelle série, I, 113.
4. *Ibid.*, II, 56, 271.
5. Beugnot, *Mémoires*, I, 231.

Mémorables de Xénophon ; Plutarque est son maître[1]. Mais c'est Rousseau qui devient son livre de chevet, son bréviaire, à partir de 1775, date de la mort de sa mère : Mme Phlipon ne lui en avait pas permis la lecture : « Et bien m'en a pris : il m'eût rendue folle[2] ». Peut-être ; à coup sûr elle devient folle de lui ; on suit, dans sa correspondance, les progrès de cette passion : il est pour elle « le divin Jean-Jacques[3] ». Les amis de Rousseau sont ses amis : elle reporte sur Bernardin de Saint-Pierre le trop-plein de sa tendresse pour le Maître[4]. C'est plus que de la tendresse, c'est de la dévotion : « Avoir tout Jean-Jacques en sa possession..., c'est un délice, une félicité qu'on ne peut bien goûter qu'en l'adorant comme je le fais[5] ». Elle aime tout ce qu'il a écrit, mais elle préfère *La Nouvelle Héloïse*, car ce roman lui fait du bien ; une femme qui ne se trouverait pas meilleure, après l'avoir lue, n'aurait qu'une âme de boue[6]. Elle épouse toutes ses théories, mais c'est son système religieux qui lui plaît davantage ; elle aime cette méthode d'apologétique par le sentiment : elle exalte ainsi sa propre sensibilité[7]. Ce n'est pas une affaire de mode ; on sent que Mme Roland est parfaitement sincère : ainsi elle écrit à Bosc, le 3 juin 1786 : « Toutes les fois que je me promène dans le recueillement et la paix de mon âme, au milieu d'une campagne dont je savoure tous les charmes, je trouve qu'il est délicieux de devoir ses biens à une intelligence suprême ; j'aime, et je veux alors y croire. Ce n'est que dans la poussière du cabinet, en pâlissant sur les livres, ou dans le tourbillon du monde, en respirant la corruption des hommes, que le sentiment se dessèche, et qu'une triste raison s'élève avec les nuages du doute ou les vapeurs destructives de l'incrédulité[8] ! »

C'est encore à Rousseau qu'elle doit sa passion pour la nature, sa religion de la nature, car son admiration pour les splendeurs du ciel a quelque chose de religieux : « Enfant de la Seine », comme

1. *Lettres*, nouvelle série, II, 297 et 271.
2. *Mémoires*, II, 142.
3. *Lettres*, nouvelle série, I, 344.
4. *Lettres*, II, 431.
5. *Lettres*, nouvelle série, II, 179.
6. *Ibid.*, I, 392.
7. *Ibid.*, II, 148-150, 155, 161, 167-168, etc.
8. *Lettres*, I, 612-613. — Cf. p. 645, 662, 695 ; *Lettres*, nouvelle série, I, 346 ; *Mémoires*, II, 261.

elle se nomme elle-même, elle aime avant tout le merveilleux paysage du fleuve à la hauteur du Pont-au-Change : « Combien de fois..., d'une fenêtre exposée au nord, j'ai contemplé avec émotion les vastes déserts du ciel, sa voûte superbe, azurée, magnifiquement dessinée, depuis le levant bleuâtre jusqu'au couchant, dorée d'une brillante couleur aurore... Je ne manquais pas d'employer ainsi quelques moments à la fin d'un beau jour, et souvent des larmes douces coulaient silencieusement de mes yeux ravis, tandis que mon cœur, gonflé d'un sentiment inexprimable, heureux d'être, et reconnaissant d'exister, offrait à l'Etre Suprême un hommage pur et digne de lui [1] ». On voit que, grâce à Rousseau, le petit coin vert qui mettait un peu de fraîcheur au second plan de la littérature classique est devenu un grand parc à l'anglaise ; ce n'est pas encore la grande forêt romantique, car la nature, dans les mémoires de Mme Roland, reste comme disciplinée par un peu d'esprit antique : le souvenir de Virgile et du vieillard des bords du Galèse met une ligne nette et sobre dans la forêt [2]. Par contre, rien ne vient balancer l'autorité de Rousseau sur Mme Roland quand il ne s'agit plus de l'esprit, mais du cœur : ici son seul directeur est l'auteur de *La Nouvelle Héloïse* ; dans ce roman Mme Roland retrouve son état d'âme [3]. Elle avait déjà en elle ces sentiments, ces sensations, mais Rousseau sait les lui expliquer [4]. Malheureusement elle lit aussi les *Confessions*, et, trop fidèle disciple, elle se croit obligée d'imiter le cynisme de son maître. Bosc, dans son édition de Germinal An III, avait fait d'utiles coupures, sans pourtant oser supprimer tous les sacrifices de pudeur faits par la trop docile élève [5]. Les éditeurs récents n'ont pas eu cette délicatesse, si bien que nous sommes forcés de partager la stupeur de Mme de Genlis : comment une femme a-t-elle pu aller jusque là [6] ? Mais nous sommes à la fin du XVIII[e] siècle...

Ce n'est pas non plus exagérer la responsabilité de Rousseau que d'ajouter ceci : c'est dans *La Nouvelle Héloïse* que Mme Roland

1. *Mémoires*, II, 121.
2. *Mémoires*, II, 121.
3. *Lettres*, nouvelle série, II, 179.
4. *Mémoires*, II, 185.
5. *Appel à l'impartiale postérité* (Louvet), II, 20, 56 sqq.
6. Perroud, *Mémoires*, II, 29, 94, 97. — Mme de Genlis, *Mémoires*, VII, 117.

a appris la supériorité de la passion sur la vulgaire honnêteté. Aurons-nous, là-dessus, l'indulgence de son éditeur ? Il estime que, grâce à l'échafaud, Mme Roland put réaliser son programme : aimer Buzot, rester pure, et servir la gloire de Roland[1]. A coup sûr, la « gloire » de Roland n'avait pas grand'chose à y gagner ; quand, aussi cruelle que la princesse de Clèves, Mme Roland lui eût notifié son amour pour Buzot, Roland renonça à toute activité, donna sa démission de ministre de l'intérieur, et, du coup, désagrégea le parti girondin[2]. Ce fut, du reste, le plus malheureux des trois, car Mme Roland ne voulut pas comprendre son désespoir, le jour où elle lui offrit, en échange de son amour, une tendresse filiale[3]. Sans doute on pourrait plaider les circonstances atténuantes pour l'amie de Buzot, admirer son courage dans sa prison, son effort vers le mieux moral, son retour à une certaine piété philosophique : elle aime à répéter la prière qu'elle avait composée dans sa jeunesse : « O Toi, qui m'as placée sur la terre, fais que j'y remplisse ma destination de la manière la plus conforme à ta volonté sainte et la plus convenable au bien de mes frères[4] ». C'est le *pater* de la déiste : le Vicaire Savoyard l'eût trouvé fort orthodoxe. Mais qu'est-ce que le pauvre Roland eût pensé du testament mystique de sa femme, s'il avait pu lire ces « dernières pensées », où il occupe un rang si modeste dans les affections suprêmes de Mme Roland : « Adieu, mon enfant, mon époux, ma bonne, mes amis ; adieu, soleil, etc. » et enfin la toute dernière pensée, très tendre, mais qui n'était pas pour lui : « Adieu... Non, c'est de toi seul que je ne me sépare point ; quitter la terre, c'est nous rapprocher[5] ». Qui des deux pourtant savait le mieux aimer, de la femme qui considérait la passion comme une vertu, ou du mari qui, en apprenant la mort de l'infidèle, renonça à sa cachette près de Rouen, et se tua après avoir écrit ce mot : « J'ai quitté ma retraite au moment où j'ai appris qu'on allait égorger ma femme, et je ne veux plus rester sur une terre couverte de crimes[6] ». Mme Roland avait

1. Perroud, *Lettres*, II, 756, appendice R.
2. Mortimer-Ternaux, V, 146-147.
3. *Mémoires*, II, 251.
4. *Lettres*, II, 501 ; *Mémoires*, II, 108, 118.
5. *Mémoires*, II, 276, 277.
6. Guadet, II, 448.

trouvé dans Rousseau tous les arguments spécieux pour justifier l'amour adultère, et tirer de la passion libre une loi morale. C'est une fille de Jean-Jacques, une sœur de Julie ; elle a leur tempérament sensuel, et aussi leur incommensurable orgueil.

Mme Roland prétend que jusqu'à la Révolution, elle a été modeste quand elle se jugeait, mais que, après 89, elle a conçu d'abord un fort mépris pour les personnages au pouvoir ; la France est épuisée en hommes : il n'y a plus que des pygmées [1]. Partout la médiocrité : « Jamais, dit-elle, je n'aurais cru mon espèce si pauvre [2] ». Par un retour tout naturel, elle conçoit pour son propre mérite une admiration à la Julie ; à force de se comparer, elle se trouve sinon unique, du moins rare : « Le gradin où je me trouvais n'était pas fort surchargé de monde [3] ». Buzot s'y trouvait, certainement. Roland y figurait-il ? Devant le Tribunal Révolutionnaire, elle s'efface derrière lui, modestement, ou prudemment : « A elle demandé si ce n'était pas elle qui faisait la rédaction des lettres que Roland écrivait ; elle répond : « Je n'ai jamais prêté mes pensées à mon mari, mais il a pu quelquefois employer ma main [4] ». Le ton change dans ses Mémoires. Quand Roland est nommé au Comité de Correspondance des Jacobins, il rapporte chez lui un dossier imposant de lettres à répondre, et reporte ensuite les réponses à ses collègues émerveillés ; mais c'est Mme Roland qui, « touchée du bien qu'il était possible de faire en s'emparant des imaginations pour les diriger et les enflammer au profit de la vertu », avait pris sa meilleure plume, et fait toute seule le courrier. N'allons pas en conclure que le pauvre Roland n'était que le garçon de bureau de sa femme ; elle-même ne va pas jusque là : « Le Comité trouvait Roland travailleur ; il n'était pas non plus sans rien faire [5] ».

Voilà les sentiments que Mme Roland devait en grande partie à Rousseau, et qui animent ces Mémoires, doublement intéressants, par leur valeur propre, par le milieu où ils sont composés : la prison. C'est en vingt-deux jours qu'elle écrit les trois cents pages de son Appel à l'Impartiale Postérité. Sa plume court, et l'entraîne.

1. *Mémoires*, I, 235.
2. *Ibid.*, I, 254.
3. *Ibid.*, II, 239.
4. *Ibid.*, II, 444.
5. *Ibid.*, I, 228.

Sentant que les jours lui sont comptés, elle profite fiévreusement des heures qui lui restent pour plaider sa cause devant les générations à venir [1]. C'est son testament : elle y tient d'autant plus qu'une première rédaction a été brûlée par l'ami trop prudent à qui elle l'avait confiée : « Il a jeté au feu mes manuscrits. J'avoue que j'aurais préféré qu'il m'y jetât moi-même [2] ». Vite elle se remet à la besogne, et lance un second cri d'appel ; on sent qu'il a été poussé à plein cœur. Ce n'est pas de la détresse ; elle ne mendie pas la pitié. Une superbe énergie vibre là. On sent l'effort d'une vie intense qui ne veut pas mourir tout entière. Plusieurs fois elle s'interrompt, comme si on venait de lui annoncer que la guillotine l'attend [3]. Et pourtant rien qui ressemble à l'angoisse désordonnée du condamné dans Victor Hugo. Ces mémoires ont le calme d'une œuvre d'art. Sans doute on y trouve, avec quelque ennui, des mots de cette langue spéciale que forgeaient les révolutionnaires : sublimiser, impulser, démagogistes, etc. Souvent encore on trouve des passages écrits dans un style vieillot, avec des images surannées : Louvet a prouvé, dit-elle, « que sa main habile pouvait alternativement secouer les grelots de la folie, tenir le burin de l'histoire, et lancer les foudres de l'éloquence [4] ». On pourrait encore signaler quelques mouvements d'une rhétorique désuète où les souvenirs de l'antiquité sont assez emphatiques : « Calomniateurs abominables, comparables à ces insensés qui condamnèrent Socrate, aux jaloux qui perdirent Phocion, aux intrigants qui bannirent Aristide, aux scélérats qui assassinèrent Dion [5]... » Mais l'ensemble est de premier ordre. On y retrouve le charme de sa conversation, aux heures de parloir, à Sainte-Pélagie : un autre détenu, Riouffe, en parle avec admiration : c'était le courage d'un homme, d'un grand homme ; des maximes républicaines dans la bouche de cette jolie femme, éveillaient l'attention, l'admiration, la stupeur. Sérieuse sans froideur, elle s'exprimait en suivant un rythme harmonieux qui faisait de sa voix une musique [6]. Elle est en représentation. Dans sa

1. *Mémoires*, I, 133 ; II, 191, 141.
2. *Ibid*, I, 135.
3. *Ibid.*, II, 114, 231, 310.
4. *Ibid*, I, 161-162.
5. *Ibid*, II, 307.
6. Riouffe, *Mémoires d'un détenu*, I, 55-56.

cellule elle change de ton, et pousse des cris de rage bien naturels. Ces deux attitudes apparaissent dans ses Mémoires, mais, en général, son ton est ferme, grave, d'une imposante dignité, comme ceci : « Robespierre, je ne vous écris pas pour vous prier, vous l'imaginez bien : je n'ai jamais prié personne, et certes ce n'est pas d'une prison que je commencerai de le faire à l'égard de quiconque me tient en son pouvoir. La prière est faite pour les coupables ou les esclaves ; l'innocence témoigne, et c'est bien assez, ou elle se plaint, et elle en a le droit, dès qu'elle est vexée. Mais la plainte même ne (me) convient pas ; je sais souffrir et ne m'étonner de rien. Je sais d'ailleurs qu'à la naissance des républiques, des révolutions presque inévitables exposent souvent ceux qui servirent (le) mieux leur pays à demeurer victimes de leur zèle et de l'erreur de leurs contemporains. Ils ont pour consolation leur conscience, et l'histoire pour vengeur [1] ».

Cette éloquence à la Jean-Jacques est relevée d'une pointe de malice voltairienne [2]. La femme de l'inspecteur des manufactures s'amuse de voir que, pour donner de l'emploi à son mari, on a créé une inspection à Soissons, « où il n'y avait guère que des manufactures de prêtres [3] ». Elle réussit fort bien le portrait, dans le goût du temps ; voici le « physionotrace » d'un homme qu'elle n'aimait pas beaucoup, Condorcet : elle trouve que son esprit s'élève jusqu'aux plus hautes vérités, mais que sa valeur morale ne dépasse pas les régions de la peur ; si l'on rapproche son intelligence de son caractère, on peut dire « que c'est une liqueur fine imbibée dans du coton [4] ». Elle a tant d'esprit qu'elle se fait pardonner jusqu'à ses excès d'érudition. Ce n'est pas un bas-bleu ; elle est trop femme pour cela [5]. C'est peut-être ce qui rend la lecture de ses mémoires si attachante ; on y sent vibrer ses haines et ses sympathies ; elle déteste ou bien elle aime. Aussi n'aurait-elle pu écrire l'histoire qu'elle rêvait, ni être, comme elle le dit, « le Tacite de la France ». Si le Tribunal Révolutionnaire l'avait épargnée, nous aurions eu un superbe plaidoyer en deux parties : apologie pour

1. *Mémoires*, II, 388.
2. *Ibid.*, II, 154, 159-160.
3. *Ibid*, I, 164.
4. *Ibid.*, I, 272.
5. *Ibid.*, II, 188, 228.

ses amis, pamphlet contre ses adversaires. C'est déjà un peu ce que nous trouvons dans cet Appel à la Postérité, où il n'y a pas de mensonge, quoiqu'on en ait dit[1], où il y a même le désir de dire la vérité[2] ; on y voit surtout les prestiges de la passion, le mirage que produisent les vibrations de la colère, la mélancolie d'un désespoir qui essaye vainement de se masquer de stoïcisme[3]. Elle est grande devant la mort, d'une grandeur un peu théâtrale, mais « ma foi, disait une duchesse à Alfred de Vigny, il est assez beau d'avoir la force de penser à poser dans ce moment là[4] ». Les filles de Corneille en font bien autant. Du reste Mme Roland n'est pas une héroïne cornélienne : son cœur est plus puissant que son esprit. C'est plutôt une aïeule de Dona Sol ; il y a déjà du romantisme chez la femme qui, jeune, adorait Jean-Jacques, et qui, plus tard, aimera Shakespeare : le 2 mars 89, elle écrit à M. de Fenille : « Comment n'avez vous pas cherché à connaître Shakespeare dont, après des siècles, et malgré nos perfections tant vantées, les Anglais sont toujours enthousiastes ? Comment n'avez-vous pas été curieux de savoir sur quoi étaient fondés l'admiration, l'enchantement, les transports d'une nation éclairée pour un auteur qui s'avise de négliger les trois unités, de faire mourir bien des gens sur la scène, de rapprocher les tableaux de la vie commune et des actions les plus relevées, précisément comme elles le sont dans la nature, et de n'avoir, en rien, d'autre maître, d'autre foi, qu'elle et son génie ! » Elle continue son argumentation en mettant Shakespeare bien au-dessus de Ducis et même de Voltaire[5].

CHAPITRE VII

La Poésie

Avec Mme Roland nous avons étudié, et, je pense, épuisé tout le romantisme de la Révolution, car j'en cherche vainement dans

1. HAMEL, *Précis*, p. 176.
2. VATEL, *Charlotte de Corday*, III, 481 ; PASQUIER, I, 81.
3. RIOUFFE, p. 34 ; BEUGNOT, I, 236-237.
4. *Journal d'un poète*, p. 186. Cf. ALLONVILLE, VI, 56.
5. *Lettres*, II, 47.

les poètes de cette époque. Il n'y en a pas un atome dans les chants et les chansons révolutionnaires : on n'y retrouve absolument pas la poésie que contenaient les événements d'alors, et qui n'en sera extraite que plus tard. Ce n'est pas que les révolutionnaires méprisent le vers [1] ; ils en font même un singulier usage, puisque, dans les lieux de réunion des Sections on affiche le décalogue républicain ; les deux derniers commandements au moins sont à connaître :

Le dix août tu sanctifieras
Pour l'aimer éternellement.
Le bien des fuyards verseras
Sur le sans-culotte indigent [2].

Comme on connaît suffisamment *La Carmagnole*, le *Ça ira*, le *Chant des Girondins*, et qu'ils sortent de mon sujet, je n'en dirai rien, pas plus que des nombreux chants contre-révolutionnaires, le *Réveil du Peuple*, etc. Tout cela se chantait, mais ne valait pas la peine d'être dit. Passons à *La Marseillaise*, destinée à remplacer les *Ça ira* et les *Carmagnole* que Dietrich appelait « d'ignobles manifestations, indignes de la nation nouvelle et de la postérité [3] ». Rouget de Lisle, jusque là simple poète gracieux et mondain, avait été capable de chanter les amours d'un papillon coquet et d'une rose virginale [4]. Il aurait pu même occuper un rang honorable dans les rangs des pré-Lamartiniens, puisqu'il a composé cet hymne au Soleil couchant :

Mais ton déclin dans son âme flétrie
Porte la paix, l'espoir consolateur :
Du doux repos qui succède à la vie
Il est pour moi le présage flatteur.
Tel, épuisé par un lointain voyage,
Et découvrant son paisible foyer,
Le voyageur soupire, prend courage,
Et gagne enfin l'asyle hospitalier [5].

On a reconnu le thème du *Vallon*, et la ressemblance est telle qu'on dirait que Lamartine l'a repris et orchestré, avec plus de

1. Mortimer-Ternaux, II, 175.
2 Dauban, *La Démagogie en* 1793, p. 46.
3. Tiersot, *Rouget de Lisle*, p. 387-388.
4. Rouget de Lisle, *Essais en vers*, p. 46-48.
5 *Essais*, p. 52.

puissance sans doute, mais en connaissance de cause. Sauf cet hymne, l'œuvre de Rouget antérieure à la *Marseillaise* est médiocre : c'est un *poeta minor*, et même *minimus*. Mais, que le génie de la France vienne à toucher son front, et voilà que son talent se tranforme. Sans faire l'œuvre d'érudition qu'on lui a prêtée, sans puiser dans ses souvenirs littéraires, Rouget de Lisle, en une nuit, a, non pas écrit, mais chanté sa *Marseillaise*. Les pensées qui hantaient toutes les têtes, les paroles que répétaient toutes les bouches, martelaient son cerveau comme un accès de fièvre. Tout le monde en France, écrivains, soldats, clubs, tout le monde pensait ce que Rouget de Lisle a chanté : son mérite, sa gloire, n'en sont que plus grands : être la voix de la France ! Les idées de *La Marseillaise* sont à tous, la forme est à Rouget de Lisle seul, et cette forme n'est pas fort artistique. Barbey d'Aurevilly a pu dire, sans trop de sévérité, que les vers en étaient mal faits, et que la musique en était la seule poésie [1]. Les vers en effet sont surannés ; les strophes ne renferment aucun lyrisme nouveau. Pourtant cette forme a une certaine supériorité sur le lyrisme du XVIII^e^ siècle : la mythologie a disparu. La flamme de l'enthousiasme a purifié cette ode des vieilles scories. Mais cela reconnu, il faut avouer que la valeur historique de *La Marseillaise* nous donne une trop haute idée de sa véritable valeur littéraire. Pour le comprendre, supposons que l'on retrouve aujourd'hui une œuvre d'art antique, une Vénus de Milo ; immédiatement sa beauté s'impose. Mais si Rouget de Lisle avait par malheur gardé sa *Marseillaise* en portefeuille, et si quelque érudit la publiait aujourd'hui pour la première fois, personne ne la lirait. L'atmosphère du temps, le milieu, les services rendus, la vie propre de *La Marseillaise* depuis 1792 font partie intégrante de l'œuvre, et nous la font voir en beau. Mais tout cela dépasse Rouget de Lisle. Il ne retrouvera jamais plus pareille inspiration. Après cet effort, il disparaît de l'histoire littéraire. Ce n'est pas son opéra de *Macbeth* joué en 1827, qui lui redonnera une place dans l'art ; il peut encore faire des cantates, mais le souffle de la France n'y est plus. Ainsi les prophètes, les illuminés, retombent sur eux-mêmes après un moment d'enthousiasme. Rouget de Lisle, et c'est là sa

1. *Les Poètes*, p. 127.

grandeur, a forgé l'instrument, mais c'est l'âme de la France qui chante dans ce clairon d'airain, et qui lui donne des vibrations sublimes.

Passons aux poètes de profession, qui n'ont dû qu'à leur effort propre le mérite de leurs œuvres, et qui sont grands par eux-mêmes. Lebrun, Ecouchard-Lebrun, en se baptisant Lebrun-Pindare, s'est classé lui-même, et fort justement, dans l'école qui s'obstinait à chercher le secret de la beauté uniquement dans les formes du passé. Du poète lyrique Lebrun n'a guère la mentalité, sauf l'orgueil qu'il possède à dose massive, ou, pour mieux dire, à dose lyrique [1]. N'oublions pas non plus son talent pour l'épigramme, car, sans que ce soit une condition essentielle, le don de l'épigramme révèle un état d'âme favorable aux secousses nerveuses du lyrisme. Si, comme le veut Brunetière, le lyrisme est tout dans le moi, le moi est aussi le meilleur inspirateur de l'épigramme. Lebrun excelle en ce genre. Celle qu'il a lancée contre La Harpe au sortir d'une séance du Lycée où celui-ci avait malmené Corneille, est bonne, si bonne qu'elle peut un instant distraire Roucher de ses préoccupations à Saint-Lazare [2]. Mais ses odes sont frigorifiques. M. J. Chénier nous a donné l'explication de cette froideur de glace dans l'éloge qu'il en fait : Lebrun s'est servi « de la lyre pindarique » pour chanter des événements modernes, et c'est pourquoi il voit en lui « l'un des trois grands lyriques français ». Le seul reproche que Chénier se permettrait d'adresser à Lebrun, ce serait peut-être de n'avoir pas su, comme Horace, détendre un peu, de temps en temps, les cordes ultra tendues de cette lyre [3]. Rivarol, qui n'a pas les mêmes raisons politiques pour magnifier Lebrun, le représente le matin, assis sur son lit, au milieu des œuvres d'Homère, d'Anacréon, de Virgile et d'Horace, pêchant un mot dans l'un, un mot dans l'autre, et composant ainsi ses odes sur l'histoire de son temps [4]. C'est une caricature, c'est-à-dire l'exagération d'un trait vrai. Sur un sujet nouveau, comme la fin du *Vengeur*, Lebrun essaye de faire une œuvre antique [5]. Il y a plus de lyrisme vrai dans

1. Mme Vigée Le Brun, II, 306-307.
2. *Consolations*, II, 174.
3. *Tableau Historique de la Littérature française*, III, 20, 286.
4. Rivarol, *Œuvres*, V, 344.
5. *Œuvres*, I, 357.

le simple rapport en prose de Barère, le 9 juillet 1794, et plus de beauté vraie dans le récit officiel du commandant du *Vengeur*, le capitaine Renaudin[1]. Pourtant Palissot ne pouvait se rassasier de lire cette ode ; il écrivait même à l'auteur que « si Horace l'avait lue, il n'eut pas dit qu'on ne peut égaler Pindare [2] ». La mythologie, qui encombre la première partie de cette pièce était pour Palissot et pour les contemporains un motif d'admiration. A nos yeux, c'est un élément d'ennui ; pour parvenir jusqu'au fait vrai, qui est beau, il nous est gênant d'avoir à débrouiller toute cette friperie mythologique. Mais l'héroïsme des marins est plus fort enfin que la tradition littéraire : dans la seconde partie de l'ode, l'appareil mythologique, la couleur pseudo-grecque disparaissent : ce n'est plus une galère qui s'enfonce devant nous, c'est un vaisseau à trois ponts qui sombre. Lebrun a enfin le mérite d'entretenir dans l'âme française le souvenir de cet héroïsme, jusque dans l'armée du premier Empire : un capitaine du génie, fait prisonnier par les Espagnols, et maltraité par eux, s'écrie : « il n'y a eu d'héroïques et d'immortels dans ces temps que les Français : chez quelle nation trouver un autre vaisseau *Le Vengeur*[3] ? » Plus tard, Armand Carrel, qui sait cette ode par cœur, la déclame dans une orgie de jeunes gens pour les ramener au calme, à l'admiration des belles choses[4]. Même les étrangers, même des romantiques, sont émus par ces strophes : Manzoni, qui en est féru, a l'honneur, en 1806, de dîner avec le néo-Pindare, et de déposer sur ses joues maigres un baiser qui lui semble plus doux que toutes les voluptés[5]. On comprend presque cet enthousiasme. L'ode du *Vengeur* est une des plus belles au XVIII^e^ siècle. A elle seule elle justifie pour les contemporains l'apothéose de Lebrun par son homonyme :

Vêtu de sa robe de gloire,
Tel et plus radieux encor,
Lebrun au temple de Mémoire
De la tombe a pris son essor.

1. *Moniteur* du 22 messidor, an II. — ALLONVILLE, VI, 87 ou *Biographie Universelle*, tome LXXVIII, supplément.
2. LEBRUN, *Œuvres*, IV, 285.
3. PAULIN, *Souvenirs*, p. 152.
4. SAINTE-BEUVE, *Lundis*, VI, 87.
5. WAILLE, *Le Romantisme de Manzoni*, p. 39.

Il entre : Rousseau le superbe,
Et son maître, le vieux Malherbe,
Se lèvent, le voyant passer ;
Et plein d'une sublime audace,
Auprès de Pindare et d'Horace
Il va fièrement se placer [1] !

Encore une fois l'ode du *Vengeur* est belle, mais c'est une beauté du passé et non de l'avenir. Si l'on veut, sur un fait analogue, comparer à la beauté classique la beauté romantique, il suffit d'ouvrir le *Quatre-vingt-treize* de Victor Hugo, à la page où le marquis de Lantenac et Halmalo voguent dans les parages de Jersey : « Ils entendirent la suprême canonnade de la corvette foudroyée, comme on entend le dernier rugissement du lion que les chasseurs tuent dans les bois. Cette corvette *La Claymore* mourut de la même façon que *Le Vengeur* ; mais la gloire l'a ignorée. On n'est pas héros contre son pays ». Le voilà, le mot lyrique, éblouissant, qui éclaire tout à coup une idée, un fait, un homme, une époque ; ces obscurs matelots, mourant non plus pour un homme, par fétichisme, mais pour leur pays, par patriotisme, sont superbes. Le mot de Hugo vaut plus que toute l'ode de Lebrun.

Trouverons-nous plus de romantisme chez André Chénier ? Est-ce un précurseur, un ancêtre de 1830 ? Certes ce serait une joie de l'étudier, et la tentation est forte de franchir un peu les limites de mon sujet, pour annexer son œuvre à mon enquête. Malheureusement André ne m'appartient pas. Voilà longtemps qu'on a renoncé à poser, même aux rhétoriciens, ce problème : Chénier est-il le dernier des classiques ou le premier des romantiques ? C'est un classique. Il appartient au XVIII[e] siècle par ses idées philosophiques [2], par son hellénisme, puisqu'il est le plus brillant représentant de l'humanisme renaissant au XVIII[e] siècle [3]. Les romantiques ont voulu le tirer à eux, mais il leur échappe pleinement [4]. C'est un poète de génie, mais nul, à cette époque, n'a l'esprit moins romantique, car nul n'a l'âme plus grecque que lui ; or l'hellénisme est exactement aux antipodes du romantisme :

1. Pierre LEBRUN, *Œuvres*, IV, 74.
2. BRUNETIÈRE, *L'Evolution de la Poésie lyrique*, I, 102 ; *L'Art et la Morale*, p. 35.
3. R. CANAT, *La Renaissance de la Grèce antique*, p. 7.
4. Louis BERTRAND, *La Fin du Classicisme*, p. 225-226.

le romantisme s'évapore partout où l'hellénisme apparaît. Dans Chénier, qui trouve l'art grec en son héritage familial, le paysage est baigné par la lumière limpide de la Grèce. Ce qui anime ses tableaux, c'est la présence des divinités de l'Hellade [1]. Si l'on veut trouver l'image plastique de son art, il suffit de regarder les chefs-d'œuvre de Prudhon, qui renouvelle, en peinture, « le miracle d'André Chénier [2] ». Le poète pousse son amour de la pensée grecque jusqu'à un véritable paganisme [3]. La seule théorie moderne qu'on puisse distinguer dans sa philosophie, c'est l'esprit encyclopédique. Sa dévotion à l'antiquité ne va pas en effet jusqu'à fermer son esprit aux idées de son temps, mais elle leur donne une teinte particulière ; ainsi il est républicain, mais à la manière antique, à la façon de l'auteur des *Histoires* : « C'est dans Tacite, dit-il, vers 1787, que j'aime à lire notre histoire ; sous des noms romains, c'est notre histoire qu'il a écrite, et qu'il a écrite avec une profondeur, une éloquence, une liberté vertueuse que l'on cherche vainement dans nos historiens [4] ». C'est encore à l'antiquité qu'il demande le secret de l'éloquence avec laquelle il écrira ses polémiques de journal, ayant étudié Démosthène aussi bien que Pindare [5].

Un instant pourtant j'avais espéré pouvoir rattacher André Chénier au romantisme par un sentiment qui n'a rien de grec : la mélancolie, mais il est facile de voir que cette mélancolie, éprouvée à Londres, n'est qu'une forme de spleen, peut-être même un accroc de santé [6]. Décidément Chénier n'est pas un précurseur, même pour la forme du vers ; ce n'est pas lui le créateur des rythmes romantiques ; en matière de versification, André, quoi qu'en ait pu dire Sainte Beuve, est un disciple de Delille. En veut-on quelque preuve extrinsèque ? Quand Chênedollé étudie, en 1814, les manuscrits de Chénier, que nul encore n'avait vus ni appréciés, il a un cri : « C'est beau comme les grecs [7] ! » Une fois les œuvres imprimées, elles ne déterminent pas chez ceux qui les admirent un mouvement

1. CHARLIER, *Le sentiment de la nature*, p. 283. Tenir compte de l'article de M. B. BARAILLES dans *Le Mercure de France* du 1er avril 1924, p. 95 et suiv.
2. ROCHEBLAVE, *Le Goût en France*, p. 241 et suiv.
3. Joseph AYNARD, « André Chénier inédit » dans *Les Débats* du 6 juin 1914.
4. Abel LEFRANC, *Œuvres inédites*, p. 143 et XXIX.
5. LACRETELLE, *Dix années*, p 83.
6. *Œuvres en prose*, p. 319. — G. DE CHÉNIER, *Poésies*, t. I, p. LXII.
7. Mme DE SAMIE, *Chênedollé*, p. 221.

d'adhésion au romantisme, tout au contraire : M. d'Haussonville, invité à la première d'*Hernani*, ne témoigne aucun enthousiasme, parce qu'il est encore sous le charme d'André [1].

C'est le même esprit classique chez Marie-Joseph. Sa poésie retarde sur les événements, qui sont lyriques, tandis que ses odes se refroidissent, versées dans le vieux moule de J.-B. Rousseau, ou de Voltaire [2]. Son hymne à l'Etre Suprême, composé pour la fête du 2 prairial, an II, et qui plaît à certains, semble bien froid au poète Roucher, qui le lit pourtant dans un milieu très favorable à l'émotion religieuse, à Saint-Lazare [3]. Cependant il le connaissait sous sa forme première, plus complet et plus virulent que dans son état actuel. Il avait pu lire les six strophes qui terminent la pièce dans le *Moniteur*, du 19 prairial an II et qui ne figurent pas dans ses œuvres complètes :

> Quand du dernier Capet la criminelle rage
> Tombait d'un trône impur écroulé sous nos coups,
> Ton invisible bras guidait notre courage,
> Tes foudres marchaient devant nous [4].

Ce premier essai de lyrisme chorique encourage Chénier qui fait exécuter pour la première fois, le 16 messidor an II, son *Chant du Départ*, soutenu merveilleusement par la musique de Méhul [5]. C'est vraiment beau. Un vent d'héroïsme passe dans ces vers où l'on distingue plusieurs souffles, même celui de Corneille : Chénier s'est peut être rappelé ce vers de Chimène :

> Mourir pour son pays n'est pas un triste sort.

Mais c'est surtout l'enthousiasme populaire qui entre dans cette poésie officielle. Il y a, dans les Cahiers de Doléances, des échos précurseurs du *Chant du Départ*. La petite communauté de Lauris, dans la Sénéchaussée d'Aix, pousse déjà le cri : « Ennemis de la France, tremblez [6] ! » M.-J. Chénier pouvait encore avoir lu la même pensée dans l'inscription votive aux gardes nationaux de

1. D'Haussonville, *Ma Jeunesse*, p. 235-236.
2. Cf. Labitte, *Revue des Deux-Mondes*, 15 janvier 1844. — Arnault, *Souvenirs*, IV, 323.
3. Dauban, *Paris en* 1794, p 386 — *Consolations*, II, 243, 244.
4. Liéby, *Etude sur le théâtre de M.-J. Chénier*, p. 133.
5. Liéby, *La Révolution Française*, n^os^ du 14 novembre 1904, p. 403 et du 14 février 1907, p. 143
6. *Archives Parlementaires*, VI, 318.

Nancy, à la première fête du Champ de Mars : « Ennemis de la patrie, tremblez[1] ! » Ou bien il avait pu voir, en septembre 1792, les citoyens et les citoyennes de Sceaux défiler dans la salle de l'Assemblée, et une citoyenne offrir leur don patriotique, en ajoutant au nom des femmes : « Il est un sacrifice plus grand que nous faisons aujourd'hui à notre patrie ; nous venons lui présenter nos frères, nos pères, nos amis, nos époux, et ceux qui devaient bientôt le devenir. Qu'ils partent, qu'ils volent à la gloire que la faiblesse de notre sexe nous empêche de partager[2] ».

Ce n'est pas que je veuille jouer au petit jeu des sources, et insinuer que Marie-Joseph est un plagiaire ; tout cela prouve simplement que sa pensée rencontre celle du peuple, et que toutes deux sont grandes. Il n'avait pas besoin de chercher dans sa mémoire autre chose que son propre bien ; quand il dit, avec une vraie majesté :

Le peuple souverain s'avance :
Tyrans, descendez au cercueil !

C'est un souvenir de l'*Eloge* qu'il a prononcé lui-même en l'honneur des citoyens morts le 10 août : « C'est ici que les conspirateurs ont été punis. Le véritable souverain s'est montré, et tous ses lâches ennemis se sont cachés dans la poussière[3] ». L'œuvre, certes, est belle, même comme forme. Elle supporte la comparaison avec un chant analogue, *Le Chœur Polonais* : cette pièce de Sully-Prudhomme est plus pure, mais plus froide, moins forte. Le *Chant du Départ* a longtemps frappé l'imagination. Napoléon le fredonnait encore dans ses moments de grande joie militaire : le 6 septembre 1812, la veille de la bataille de la Moskowa, les soldats entendent leur Empereur, au retour d'une reconnaissance de nuit, déclamer à haute voix :

La Victoire en chantant nous ouvre la carrière,

et appuyer sur ces mots :

Tremblez, ennemis de la France[4].

1. *Journal Logographique* du 21 septembre 1790, XVI, 6.
2. *Moniteur* du 10 septembre 1792, p. 1079.
3. *Eloge... des citoyens morts le 10 août*, de l'Imprimerie Nationale.
4. RUMIGNY, *Souvenirs*, p. 63.

Enfin, gloire suprême pour un vieux chant de guerre, il n'est pas encore sorti de la mémoire de nos soldats : au soir d'une rude journée, le colonel Patrice Mahon entend ses artilleurs, pour supporter l'effort final, entonner le *Chant* : « L'air si beau, si large et si grave, s'étend dans la troupe, et, sur un *decrescendo* de notes basses, ils jettent l'apostrophe : — Tyrans, descendez au cercueil. — On songe à tant d'autres qui marchèrent à ce même air, qui y moururent, esclaves volontaires qu'enchaînait ce chant de la liberté [1] ». Tout cela est beau, sans doute ; n'empêche que, dans ce lyrisme chorique, il y a trop de pseudo-antiquité ; c'est un chœur de tragédie, avec coryphée, strophes et antistrophes ; il n'est pas question de soldats, mais de guerriers. Certes un rayon de gloire, venu de Fleurus, les illumine ; ici il fait briller non pas des baïonnettes, mais des « glaives » et des « javelots ». La vanité de l'archaïsme, de l'anachronisme, affadit pour nous jusqu'à ce lait de l'humaine tendresse qui, dit-on, a coulé dans ces strophes. On prétend qu'en les composant Chénier espérait fléchir, à force de talent, la haine des terroristes contre son frère André. Accusé d'être responsable de la mort de ce frère, Marie-Joseph, qui lisait ce reproche dans tous les yeux, ne trouvait, nous dit Bernardin de Saint-Pierre, un peu de relâche qu'auprès de sa mère. Il était devenu sombre. La mélancolie, qu'il n'a pas laissé pénétrer dans son œuvre, parce qu'il la voulait classique, l'avait transformé. Il est la première incarnation du pessimisme littéraire, le premier de ceux qui ont souffert cette tristesse de vivre, qui n'était pas chez eux une attitude ; B. de Saint-Pierre, dans ce passage inédit, nous a donné le premier portrait du héros romantique : « Il est impossible de rien imaginer de plus profondément mélancolique que la physionomie de M. Chénier. Son air froid et pensif, son attitude penchée, ses cheveux négligés, ses regards sombres et baissés, tout son air frappait, inspirait un étonnement mêlé de sensibilité. Ceux qui le croyaient criminel lisaient le remords sur son front ; les personnes qui le rencontraient sans le connaître, sentaient qu'il avait profondément souffert. Toutes les passions s'étaient succédées sur son front, elles s'étaient entrechoquées dans son

1. Art Roe, « En commandant la troupe », in *Revue des Deux-Mondes*, 1er Mai 1916.

cœur. Sa constitution paraissait robuste ; sa santé était détruite par la douleur [1] ».

M.-J. Chénier avait tout ce qu'il fallait pour nous donner un drame romantique ; l'a-t-il écrit ?

CHAPITRE VIII

Le Théâtre

La chose était possible, puisque, le 13 janvier 1791, la Constituante avait décrété la liberté des théâtres. Le public, de son côté, désirait du nouveau, depuis longtemps. Les nouveaux maîtres n'étaient pas hostiles au drame. Robespierre ne pouvait pas avoir oublié que, dans la querelle du drame et de la tragédie, il avait pris jadis parti pour les novateurs, à propos de Gresset, élève de Diderot, en excellents termes : « Nous avons vu de nos jours le domaine du théâtre s'agrandir par la naissance de ces productions connues sous le nom de drames. Mais je ne sais quelle manie pousse une foule de critiques à déclamer contre ce genre nouveau avec une sorte de fanatisme. Ces fougueux censeurs, persuadés que la nature ne connaissait que des tragédies et des comédies, prenaient tout ouvrage dramatique qui ne portait pas l'un de ces noms pour un monstre en littérature, qu'il fallait étouffer dès sa naissance... ; comme si la nature n'avait que deux tons, et qu'il n'y eût pas de milieu pour nous entre les saillies de la gaîté et les transports des plus furieuses passions. Mais le drame et le bon sens ont triomphé de toutes leurs clameurs : c'est en vain qu'ils ont voulu nous faire honte du plaisir que ces ouvrages nous procuraient, et nous persuader qu'il n'était permis de s'attendrir que sur les catastrophes des rois et des héros ; tandis qu'ils faisaient des livres contre les drames, nous courions au théâtre les voir représenter... Nous sentions que

1. Manuscrits de B. de Saint-Pierre, à la Bibliothèque du Havre, mss. XX, folio 1.

plus l'action ressemble aux événements ordinaires de la vie, plus les personnages sont rapprochés de notre condition, et plus l'illusion est complète, l'intérêt puissant, et l'instruction frappante [1] ». C'est une instruction civique que réclament maintenant les spectateurs. Ils vont même jusqu'à transformer l'ancien répertoire, en y découvrant des allusions aux événements du jour. Il n'est pas jusqu'aux représentations d'*Athalie* qui ne deviennent des champs de bataille [2]. Le *Brutus* de Voltaire est la pièce préférée des républicains : ils font un succès à chaque vers. Un soir, à ce cri :

Dieux ! donnez-nous la mort plutôt que l'esclavage,

« un saint délire, dit Faulcon, s'est emparé de toutes les têtes [3] ». La pièce semble si bien adaptée aux circonstances que le futur maréchal Lefebvre, peu lettré, demande à son camarade Macdonald si l'auteur est dans la salle [4]. D'autres tragédies se prêtent moins aux allusions, mais il y a des faiseurs qui se chargent de mettre au goût du jour les classiques. Dans le *Bourru bienfaisant*, au lieu de dire : *échec au roi* ! l'acteur crie, du haut de sa tête : échec au tyran [5] ! !

C'est quelque chose, mais cela ne suffit pas. On veut avoir des pièces toutes neuves, révolutionnaires, pour embraser les cœurs des patriotes, et faire pâlir les aristocrates. A la représentation de ces œuvres spéciales s'engagent de véritables combats [6]. Ils commencent dans la salle et se continuent dans la rue. Ce ne sont plus des soirées d'art, ce sont des journées d'émeute. L'historien trouve dans ce répertoire des documents curieux, mais l'esthétique dramatique n'a plus rien à voir avec tout cela [7]. Certaines pièces sont purement dégoûtantes. Dans celles qui ont quelques prétentions littéraires, qu'est-ce que l'auteur a cherché ? qu'est-ce que le spectateur applaudit ? la tirade, la maxime, tout ce qui passe la rampe, tout ce qui s'adresse non pas aux acteurs en scène, mais au public. Un seul écrivain fait exception à la médiocrité générale, et

1. Hamel, *Histoire de Robespierre*, I, 57.
2. Ferrières, *Mémoires*, II, 397.
3. Faulcon, *Extraits*, p. 49.
4. Macdonald, *Souvenirs*, p. 48-49.
5. Lombard de Langres, *Mémoires*, I, 145-146.
6. Mallet du Pan, I, 425-426.
7. Cf. Henri Lumière, *Le théâtre français*, etc., passim.

c'est Marie-Joseph Chénier, déjà nommé. C'est un véritable artiste, mais épris d'art classique, ou pseudo-classique. Sans être fanatique des règles étroites, il leur reste fidèle en somme, comme aussi à la doctrine de Boileau, au culte de la raison :

> C'est le bon sens, la raison qui fait tout.
> Vertu, génie, esprit, talent et goût.
> Qu'est-ce vertu ? Raison mise en pratique ;
> Talent ?. Raison produite avec éclat ;
> Esprit ? Raison qui finement s'exprime ;
> Le goût n'est rien qu'un bon sens délicat,
> Et le génie est la raison sublime [1].

Mais la raison, toute seule, ne fait pas de bonnes pièces. *Henri VIII* n'est qu'une tragédie à la Voltaire, voltairienne même. On ne saurait la juger mieux que Benjamin Constant : « Quelques beaux vers, beaucoup de mauvais. Il y a des morceaux à effet, et d'autres où l'envie d'en produire le détruit [2] ». *Jean Calas* est un drame sensible ; *Caïus Gracchus* est une tragédie de collège où une imitation de la vie antique est traversée par des allusions au Paris de 1792. *Timoléon* est encore une tragédie, puisque les personnages s'appellent Timophane, Ortagoras, Démariste, etc. Il y a même des chœurs lyriques, dont quelques-uns sont chantés, mais dont les autres sont parlés, ce qui devait produire un effet bizarre [3]. Chose exceptionnelle chez M.-J. Chénier, la pièce est fort bien écrite ; les vers sont très supérieurs à tout ce qu'il fait d'ordinaire : si l'on veut avoir sa moyenne, il faut prendre son *Fénelon*, drame sensible que la présence d'un personnage historique élève à la dignité de tragédie ; intrigue ingénieuse, œuvre pleine de haine contre l'Eglise, et d'amour de la périphrase : pour dire que quelqu'un est né le dimanche de Pâques, il faut à Chénier trois lignes de prose rimée :

> On célébrait le jour où, dans Sion coupable,
> Dieu, rédempteur du monde, et vainqueur du tombeau,
> De ses jours immortels ralluma le flambeau.

De tout ce répertoire seul *Caïus Gracchus* a eu quelque succès au début. Pas une de ces pièces n'a surnagé, sauf *Charles IX* qui vaut

1. *Œuvres*, IV, 244 ; VII, 248.
2. *Journal*, p. 99.
3. LIÉBY, *Etude*, p. 171.

qu'on l'étudie : cette tragédie-drame représente à elle seule le théâtre artistique sous la Révolution. Elle n'est pas dénuée de valeur, d'intérêt scénique, et ce qui le prouve c'est que Scribe a trouvé là la scène la plus dramatique de ses *Huguenots*, la bénédiction des poignards [1]. C'est pourtant au fond une tragédie à la Voltaire, plutôt qu'un drame vraiment nouveau [2]. Ce sont les mêmes vers, les mêmes maximes que dans *Mahomet* :

> Et ces temps ne sont plus où l'Europe avilie
> Craignait les vains décrets du prêtre d'Italie.

Pas un progrès de forme : c'est toujours l'idée de son frère André :

> Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques.

Marie-Joseph suit le conseil, mais maladroitement : il fait des vers vieillots. L'intrigue vise à la noblesse. Dans son *discours préliminaire*, Chénier se réclame de Racine, et repousse « les dégoûtantes absurdités du théâtre anglais ». Pas un souffle d'avenir. Seuls, le talent, le génie de Talma ont pu faire illusion, et persuader aux spectateurs de la première qu'un art nouveau venait de naître [3]. Tout au plus y a-t-il emploi nouveau d'un procédé connu : les allusions maintenant sont des portraits, individuels ou collectifs ; le duc de Guise, c'est le comte d'Artois ; le cardinal de Lorraine, c'est le Clergé, et l'Hôpital est, à lui tout seul, Necker, la tolérance et le Tiers Etat [4]. Le public du temps saisit tout cela à merveille ; il collabore avec l'auteur ; il est même le principal intérêt de la représentation : *Charles IX* paraît maintenant froid, froid comme un livret d'opéra sans la musique : c'est qu'en effet il y manque pour nous l'accompagnement, les cris de la salle, l'extraordinaire émotion des spectateurs et des spectatrices [5]. Mme de Genlis est à peu près seule de son sexe à protester contre le pièce [6]. Pour les autres Racine et Voltaire n'existent plus : Chénier les a détrônés [7].

1. Soubies, *La Comédie française*, p. 35.
2. Labitte, *Revue des Deux-Mondes*, 15 janvier 1844, p. 256.
3. Grimm, *Correspondance*, XV, 535 ; Lumière, p. 31.
4. Maron, *Histoire littéraire*, p. 99-100.
5. Grimm, *Ibid*, XV, 534.
6. *Mémoires*, III, 313.
7. Karamzine, *Voyage en France*, p. 93. Cf. J. Hérissay, *Le Monde des théâtres pendant la Révolution*, p. 69-81.

Elles doivent à leur nouveau dieu des émotions très fortes ; elles lui sont reconnaissantes de la passion qu'elles ont apportée elles-mêmes au théâtre [1]. Du reste voici le meilleur critérium du succès, d'après Sarcey : la pièce fait recette ; les trente-deux représentations du début rapportent cent vingt huit mille livres [2]. Maintenant la critique littéraire juge *Charles IX* assez froidement, comme un drame imparfait, qui renferme quelques beautés, qui a eu son heure au théâtre, et qui a gardé sa place dans l'histoire [3]. *Charles IX* a même gardé sa place au théâtre, puisqu'on l'a repris en 1895 : il n'y a qu'à reproduire l'impression de Sarcey, qui est un jugement définitif : « C'est une tragédie bien sévère, mais dont le quatrième acte est superbe, et le cinquième d'un grand effet. Ce qui nous rend difficiles à écouter ces pièces des successeurs de Racine, ou plutôt de Crébillon, c'est la façon dont elles sont écrites. Quelle langue, et quels vers ! C'est à faire frémir la nature [4] ! » Le vers de Chénier est en effet comme une pâte molle, qui coule ; c'est encore pis que le vers tragique de Voltaire, mais dans le même genre. Comme Voltaire aussi, Chénier cherche la beauté dans la plus plate régularité. Il y a le plus décevant contraste entre cet art et son époque : à l'intérieur de ce théâtre cela sent le renfermé, le moisi ; dehors, c'est l'esprit qui souffle c'est la bourrasque, c'est l'ouragan.

CHAPITRE IX

La Littérature aimable sous la Terreur

Au milieu de ce cyclone, on entend, dans un petit coin, quelque chose qui ressemble au chant des grillons et des cigales [5]. La littérature galante n'est pas morte. Les journaux publient parfois

1. Arnault, *Souvenirs*, II, 35.
2. Lumière, p. 32.
3. Géruzez, *Histoire de la Littérature française pendant la Révolution*, 3e édition, p. 172.
4. *Le Temps* du 9 décembre 1895.
5. Mercier, *Paris pendant la Révolution*, I, 230.

des madrigaux ancien régime. Les camelots de l'époque annoncent en hurlant, entre la dernière *grande colère du Père Duchêne* et le dernier *grand décret de la Convention nationale*, l'épître du citoyen Vigée à Louise Contat [1]. L'*Almanach des Muses* n'a pas fait faillite : on entend toujours le son grêle de son galoubet. Contraste romantique : le ridicule à côté du sublime, une clarinette au milieu des coups de canon ! Et pourquoi pas ?

Parce que tout est plein d'éclairs visionnaires,
Parce que le ciel gronde, est-il donc en marchant
Défendu de rêver, et d'écouter le chant
D'une flûte entre deux tonnerres [2] ?

Andrieux fait comme son meunier de Sans-Souci :

Et de quelque côté que vint souffler le vent,
Il y tournait son aile, et s'endormait content.

Il trouve la fidélité pour les grandeurs tombées chose trop sombre, et le pilier d'airain bien lourd [3]. Barère le considère comme le prototype des « hommes au nez court et pointu » qui sont généralement « fins, adroits, rusés, trompeurs et intrigants [4] ». Il ne nous appartient point, pas plus que Delille. Pourtant celui-ci a composé pour la Fête de l'Etre Suprême un *Dithyrambe sur l'immortalité de l'âme*. On connaît encore deux de ces strophes :

Oui, vous qui de l'Olympe usurpant le tonnerre,
Des éternelles lois renversez les autels,
Lâches oppresseurs de la terre.
Tremblez, vous êtes immortels !

Et vous, vous du malheur victimes passagères
Sur qui veillent d'un Dieu les regards paternels,
Voyageurs d'un moment aux terres étrangères,
Consolez-vous, vous êtes immortels !

Une fois émigré, un peu tard, en 1794, Delille aurait bien voulu faire passer ces deux strophes pour un acte de folle témérité ; il aurait voulu faire croire qu'il avait ainsi bravé en face les maîtres

1. Arnault, II, 42-43.
2. Victor Hugo, *Poésie*, t. IX, p. 185.
3. Lombard de Langres, I, 172-173.
4. Barère, *Mémoires*, IV, 2.

du moment. Mais c'est du courage d'escalier. La vérité c'est que, après ces vers, il continuait, en bon révolutionnaire :

> Que je hais les tyrans ! Combien dès mon enfance,
> Mes imprécations ont poursuivi leur char !
> Ma faiblesse superbe insulte à leur puissance :
> J'aurais chanté Caton à l'aspect de César [1] !

Inutile d'ajouter que Delille n'avait rien du stoïcien. C'est la même faiblesse chez Florian, qui avait pourtant, sauf le caractère, tout ce qu'il fallait pour devenir un grand poète, en réaction contre les événements qu'il condamne. En voyant son attitude devant la chûte de l'ancien régime, on aime à lui opposer André Chénier : à eux deux ils réalisent une fable de La Fontaine, *Le Chêne et le Roseau*. Chénier est jeté bas par la tempête ; Florian plie, cède, et, dans la tourmente, fait entendre un petit susurrement. Il aurait dû élever la voix, lui qui, comblé de tous les biens que la société finissante pouvait accumuler sur une tête, habitué chez le duc de Penthièvre à la fameuse douceur de vivre, voyait tout à coup les ruines s'accumuler autour de lui. C'était à la veille de la Révolution qu'il s'était révélé fabuliste, qu'il avait su se tailler un petit domaine dans le royaume de La Fontaine ; le 14 mai 1788, il avait terminé la séance de l'Académie en lisant, fort habilement, plusieurs jolies fables où l'on admira « un caractère de naïveté tout à fait neuf et et piquant [2] ». Il est certain qu'il y a là toutes sortes de promesses ; sa douceur n'est pas de la fadeur. Sa morale n'est ni pessimiste ni optimiste : elle est d'un philosophe à qui la vie a enlevé nombre d'illusions ; ainsi la fable *Le vieux arbre et le jardinier* se termine par cette constatation désabusée :

> Comptez sur la reconnaissance
> Quand l'intérêt vous en répond.

La Fontaine n'eût pas mieux dit. Florian pourtant fait mieux encore au début de la Révolution qui ne l'effraye pas tout de suite [3]. Prenons son chef-d'œuvre, *Le Lapin et la Sarcelle*. On y trouve, heureusement fondus, les principaux éléments traditionnels

1. *Œuvres*, I, 187.
2. GRIMM, *Correspondance*, XV, 266 ; cf. PUIBUSQUE, II, 327-328 et VÉZINET, p. 179 et suiv.
3. SAINTE-BEUVE, *Lundis*, III, 242.

de la fable : le symbolisme proverbial, la poésie de la nature ; Florian y ajoute sa note personnelle : la sensibilité. Même un pâle reflet de l'orage qui gronde au loin vient éclairer le dénoûment, car en somme le lapin et la sarcelle finissent par émigrer ensemble. Mais plus l'orage se rapproche en réalité, plus son reflet s'atténue dans l'œuvre d'art. Ce serait, pour un poète de grand vol, le moment de se montrer : Florian se cache [1]. L'heure lui semble mauvaise pour la pastorale. A M. de Thiars qui disait : « j'aimerais assez ses bergeries s'il y avait mis des loups », Florian riposte : « je n'ai pas besoin d'en mettre ; ils y viendront bien tout seuls : je les vois déjà paraître à l'horizon [2] ». Le pis c'est que, quand les loups sont tout près, il se met à hurler avec eux. Obligé par le décret du 27 Germinal an II de quitter Paris, Florian soumet au Comité de Salut Public un hymne *à l'Amitié*, « vertu si chère aux âmes libres [3] ». Il traduit *Don Quichotte*, comme étant « la satire la plus fine et la plus forte de l'esprit chevaleresque et des préjugés féodaux » ; il compose enfin, sur l'air de *La Carmagnole*, une chanson sensible et révolutionnaire :

Que faut-il au républicain ?
Une arme, du cœur et du pain !
L'arme pour l'étranger,
Du cœur pour le danger,
Et du pain pour ses frères.
Soyons unis,
Mes amis [4] !

Peine perdue ! Le 17 prairial, il est dénoncé à Saint-Just, arrêté, et l'agent Rousseville ne trouve plus devant lui qu'un pauvre homme se réclamant de Voltaire, vantant ses vieilles convictions républicaines : « Avant la Révolution, j'osai comparer les rois aux aquilons, et certes c'est une bien bonne preuve que je ne les aimais pas. — Sur ce que je lui objectais que cela ne s'alliait pas avec la place chez Penthièvre, il répondit qu'il l'avait acceptée et

1. André Beaunier, *Figures d'autrefois*, p. 168.
2. Allonville, I, 280. — Oberkirch, II, 132.
3. Aulard, « Florian pendant la Révolution », dans *La Révolution Francaise* du 14 octobre 1895.
4. Dauban, *Paris en* 1794, p. 413.

conservée de peur de la Bastille [1] ! » Et le coq n'avait pas encore chanté !

Après le 9 thermidor, Florian demande sa mise en liberté comme ayant, bien avant la Révolution, « manifesté la haine de la tyrannie ». Il est relâché le 9 août 1794 ; le 13 septembre, l'ancien dragon meurt d'une peur rétrospective [2]. Pour prononcer son oraison funèbre, Sainte-Beuve redevient poète, et grand poète : « Homme heureux..., talent facile et riant, que tout favorisa à souhait dès son entrée dans le monde et dans la vie, mais qui ne put empêcher un jour l'inévitable douleur, l'antique douleur de Job, qui se renouvelle sans cesse sur la terre, de se faire sentir à lui, et de lui noyer tout le cœur dans une seule goutte d'amertume [3] ». Seulement il n'a pas le sang-froid de contempler sa douleur face à face, puis ensuite, comme disait si énergiquement Bossuet, de montrer dans une seule vie toutes les extrémités des choses humaines. Il n'a pas eu la force de pousser une de ces longues lamentations si tristes que nous pouvons tous y retrouver notre propre tristesse ; il n'a pas su s'élever au-dessus de la plainte personnelle, égoïste et faible : il a écrit *Le Voyage* qui, publié en 1792, semble avoir été composé en 1794, à l'époque de sa terreur :

Partir avant le jour, à tâtons, sans voir goutte,
Sans songer seulement à demander sa route,
Aller de chûte en chûte, et, se traînant ainsi,
Faire un tiers du chemin, jusqu'à près de midi ;
Voir sur sa tête alors amasser les nuages,
Dans un sable mouvant précipiter ses pas,
Courir, en essuyant orages sur orages,
Vers un but incertain où l'on n'arrive pas ;
Détrompé, vers le soir chercher une retraite,
Arriver haletant, se coucher, s'endormir ;
On appelle cela naître, vivre, et mourir :
La volonté de Dieu soit faite !

Cela ne déparerait pas *Les Contemplations* ; et pourtant notre sympathie, notre admiration, iraient plutôt à Roucher : fade poète des *Mois*, il grandit à l'approche de la mort, car il but, lui, le calice jusqu'à la lie.

1. Dauban, *Ibid.*, p. 415.
2. Aulard, *Ibid.* Lacretelle, *Dix Années*, p. 192-193. Allonville, III, 305.
3. *Lundis*, III, 248.

Son talent sans doute ne nous semble plus aussi grand qu'il apparaissait à J.-J. Rousseau, à Mlle de Lespinasse, qui le trouvait sublime [1]. Mais il faut penser aussi que le milieu où il écrivait ses dernières œuvres était défavorable aux choses de l'esprit : Sainte-Pélagie, qui est sa première prison, est empestée de mauvaises odeurs, relents de boisson, nuages de fumée, etc. L'air retentit de discussions, de disputes, de cris : « Ah ! Sainte-Pélagie ! Sainte-Pélagie ! vous êtes une sale demoiselle. Toutes les sortes de préjugés sont insupportables à l'ombre ; mais à la crasse, c'est pis encore [2] ». A Saint-Lazare, il respire : l'air est aussi pur qu'aux champs ; et quelle vue ! De sa fenêtre il voit jusqu'au Mont-Valérien. Puis on lui a permis d'avoir avec lui son petit Emile, qui, grâce à ses quatre ans, met de la joie autour de lui, fêté par tous les prisonniers, embrassé par l'amiral comte d'Estaing, à la grande fierté du père. Là, Roucher se ressaisit, redevient homme de lettres et psychologue ; il étudie le cœur humain qui lui apparaît maintenant jusque dans ses profondeurs [3]. Il veut se rendre utile à ses compagnons d'infortune, leur faire comprendre toute la beauté de ce mot que Jean-Jacques lui disait un jour, rue Plâtrière : « Nous nous faisons plus de mal que les autres ne peuvent nous en faire : le lâche est son propre bourreau [4] ». Il voudrait leur apprendre à se raidir comme lui jusqu'au stoïcisme : mais lui-même s'attendrit en songeant à « la religion du malheur », la seule qu'il pratique [5] ; en pensant à ceux qu'il aime et qui l'aiment. Il voudrait que sa captivité pût servir à sa fille, à cette Minette qui se forme « à l'école de l'infortune [6] ». Il constate, et ce n'est pas une illusion paternelle, que son enfant mûrit singulièrement vite, à lire tout ce qui lui vient de Saint-Lazare. Elle trouve que la traduction par son père des vers de Cicéron sur *L'Aigle et le Serpent* est bien supérieure à celle de Voltaire. Qui sait ? Elle pense peut-être que son père a dépassé Horace dans son imitation du mélancolique *linquenda tellus, et*

1. *Consolations*, II, 275. — Paul Bonnefon, *Revue*, 1897, p. 353.
2. *Consolations*, I, 48.
3. *Ibid.*, I, 274, 59, 113.
4. *Ibid.*, I, 3.
5. *Ibid*, I, 127.
6. *Ibid.*, I, 20 ; II, 201.

domus et placens Uxor [1]. Elle ne connaît pas pourtant ses plus beaux vers, car c'est à ses amis qu'il réserve les pièces personnelles, originales, où se reflète l'idée de la mort qui les obsède [2]. Longtemps les terroristes l'avaient oublié. Brusquement, le 6 thermidor, il est transféré à la Conciergerie ; le 7, à onze heures, il paraît devant le Tribunal, comme chef de la conspiration de Saint-Lazare : le soir, à cinq heures, il monte sur l'échafaud, le dernier des trente-huit condamnés, en sa qualité de chef. A Saint-Lazare il avait demandé à un artiste, Leroy, de faire son portrait, au bas duquel il avait écrit ses meilleurs vers, en songeant à sa femme, à ses enfants, à ses amis :

Ne vous étonnez pas, objets sacrés et doux,
Si quelqu'air de tristesse obscurcit mon visage ;
Quand un savant crayon dessinait cette image,
J'attendais l'échafaud, et je pensais à vous.

***

Nous n'avons, en cette partie de notre enquête, trouvé que bien peu d'art nouveau dans la génération littéraire que la Révolution avait surprise, l'esprit déjà formé ; à l'âge de la maturité les procédés d'art sont déjà stéréotypés. Comme l'a si bien montré M. de Vogüé, les catastrophes ne modifient pas intellectuellement leurs acteurs ni leurs témoins ; elles agissent sur les imaginations encore tendres, sur les enfants qui ouvrent devant elles « ces beaux yeux étonnés où tout spectacle s'agrandit. Ces petits deviennent hommes, et l'on reconnaît en eux les enfants de la tempête [3] ». Le poète Roucher mourait à peu près tel que la Révolution l'avait trouvé ; sa fille, son fils vivaient, remplis de cette mélancolie qui pénètre alors peu à peu tous les cœurs. Au torrent de sang que roule la Révolution, succèdent les flots de sang que verse l'Empire, et la France anémiée sent battre dans ses veines appauvries la fièvre qu'on appelle le mal du siècle.

1. *Consolations*, I, 170-171, 211, 183-184.
2. *Ibid.*, I, 173-176.
3. *Le Roman Russe*, p. XLIX.

LIVRE III

LE CONSULAT ET L'EMPIRE

CHAPITRE PREMIER

Mme de Staël

§ 1. — Les années de formation

C'est avec Mme de Staël que commence vraiment le romantisme, du moins celui qui, en grande partie, regarde encore le passé, qui reflète le XVIIIe siècle et l'esprit encyclopédique ; qui cherche à innover en imitant non plus les anciens mais les modernes de l'étranger. Mlle Necker, qui n'est pas française, a tout ce qu'il faut pour tenter d'acclimater chez nous le cosmopolitisme, pour faire la transition entre l'esprit français et l'Europe, en particulier l'Allemagne. Quant à l'Angleterre, la filiation des Necker avec un commissaire du Domesday-book n'est pas prouvée ; la plus sûre provenance de la famille, c'est la Prusse [1].

Necker est un esprit allemand enté sur l'esprit suisse, et greffé de vanité, Necker, le grand homme de la famille, et faux grand homme, le type des hommes d'Etat surfaits, sorte de charlatan politique, capable de dire : « Le salut de la France est dans mon portefeuille » [2]. Mme d'Oberkirch trouve qu'il ressemble à Cagliostro, moins la verve ; c'est un Cagliostro guindé, raide, désagréable [3]. Mettons le bien à côté du mal : par le fait qu'il n'est pas français, il a l'esprit ouvert aux littératures étrangères : il aime le théâtre anglais au

1. Ritter, *Notes sur Mme de Staël*, p. 10, 23-29. Cf. Kohler, *Mme de Staël et la Suisse*, p. 1-2.
2. Montgaillard, *Histoire de France*, II, 12.
3. *Souvenirs*, I, 253.

point que Condorcet, atteint dans ses intérêts financiers par la réforme du « nouveau Law », s'en venge en déclarant à Voltaire qu'on ne peut rien espérer d'un homme qui croit que les tragédies de Shakespeare sont des chefs-d'œuvre [1].

Mme Necker déplaît aux femmes : l'indulgente Mme d'Oberkirch trouve qu'elle ressemble fort à une institutrice [2]. Elle plaît aux hommes, beaucoup à Buffon qui l'admire, et l'aime de pure amitié [3]: le cœur de Mme Necker ne peut renfermer qu'un amour : elle est fière de son mari, elle l'adore. Elle célèbre son culte dans ce fameux salon où l'ancienne politesse française se transforme [4].

Mlle Necker est l'élève, pour ne pas dire le produit, du salon de Mme Necker. Sa mère s'entoure de philosophes anti-religieux. Dans les *Annonces et bans de l'Eglise philosophique*, Grimm dit ceci : « Sœur Necker fait savoir qu'elle donnera à dîner tous les vendredis : l'Église s'y rendra, parce qu'elle fait cas de sa personne et de celle de son époux [5] ». Ladite Église y trouve également Mlle Necker, près du fauteuil de sa mère, droite sur son tabouret de bois, tenant tête, à l'occasion, à Grimm, à Raynal et aux autres, ne perdant pas un mot de la conversation, si brillante causeuse que Mme Necker semble parfois un peu jalouse [6]. A charge de revanche : Mlle Necker aime tant son père qu'il n'y a plus beaucoup de place pour la mère dans le cœur de sa fille [7]. Pourtant elle tient beaucoup aussi de Mme Necker ; Mme Geoffrin reprochait à cette dernière ses enthousiasmes : « Toujours de l'engoûment ! jamais ne rien voir de sang-froid [8] ! » N'est-ce pas le portrait même de Mme de Staël ?

Par ses parents encore elle est et reste profondément Suissesse-Allemande. Cela vient d'être établi définitivement par M. Kohler : il a plutôt abondé dans le sens de sa thèse. Après l'avoir lu, on éprouverait le besoin de soutenir l'opinion contraire, et de marquer l'influence de la France sur le génie de Mme de Staël. Tout de même

1. Lettre du 14 novembre 1776 dans VOLTAIRE, tome L, p. 113, 129.
2. *Souvenirs*, I, 253.
3. D'HAUSSONVILLE, *Le Salon de Mme Necker*, I, 311-313.
4. ALLONVILLE, I, 392.
5. D'HAUSSONVILLE, *Salon*, I, 124.
6. *Id.*, *ibid*, II, 30, 45.
7. Mme DE STAEL, *Lettres inédites à Meister*, p. 111-112.
8. D'HAUSSONVILLE, *Ibid.*, I, 220.

elle est bien de Suisse. Wieland disait déjà d'elle avec une franchise Danubienne, qu'on la prendrait « pour une domestique suisse, si la grâce française n'était répandue sur sa lourde personne[1] ». Gouverneur Morris n'est pas plus galant : « elle a tout à fait l'air d'une femme de chambre[2] ». Elle gardera toute sa vie quelque chose de trop viril : son portrait, seul, terrifie Mme Octave Feuillet[3]. Mais les bons juges de cette figure vont vite à l'essentiel : le regard, qui est admirable d'intelligence, et brûlant[4].

Malheureusement son éducation littéraire est mal dirigée. Sa mère lui donne comme modèle le phébus, l'emphase et le galimatias, incarnés dans la personne du prétentieux Thomas[5]. Les amis de la maison gâtent encore, par leurs flagorneries, l'esprit de la jeune fille. Grimm consacre un compte rendu très sérieux à sa première comédie, *Les Inconvénients de la vie de Paris*[6] : l'auteur n'a que douze ans ! Necker, qui a du bon sens, est un peu effrayé ; il n'encourage pas beaucoup la vocation de son enfant, et lui trouve un sobriquet qui est une prophétie : Monsieur de Saint-Écritoire[7] ! Plus tard, le succès finira par l'adoucir ; il sera heureux d'apprendre à Mme de Staël que Dugald-Stewart l'apprécie et la cite[8]. Mais actuellement il se réserve ; il refuse de décerner le prix dans le concours un peu bizarre que sa femme et sa fille ont imaginé : elles ont fait toutes les deux son portrait ! Germaine croit toutefois deviner sa préférence secrète, et inscrit dans son journal : « Il admire beaucoup celui de maman, mais le mien le flatte davantage[9] ».

L'éducation, l'instruction de Mlle Necker ont un commun résultat : une exaltation qui dépasse de beaucoup la sensibilité ambiante : elle en arrive à inquiéter la modestie de Mme de Genlis ! Celle-ci lisant devant Germaine son roman, *Zélie ou l'ingénue*, est un peu gênée par l'admiration exubérante « de cette jeune personne...

1. Mme de Staël, *Lettres inédites*, p. 238.
2. *Letters and diary*, I, 44.
3. *Quelques années de ma vie*, p. 76.
4. Mme d'Oberkirch, I, 254.
5. Mme de Genlis, V, 347. — Cf. le *Neckeriana*, cité par M. Léon Roux, *Mercure de France* du 15 juin 1923, p. 844.
6. *Correspondance Littéraire*, XII, 165-166.
7. D'Haussonville, *Salon*, II, 49.
8. Lettre inédite publiée par M. d'Haussonville, *Revue des Deux-Mondes*, 15 mars 1913, p. 313
9. D'Haussonville, *Salon*, II, 50.

Elle m'étonna, sans me plaire ; elle pleurait, faisait des exclamations là chaque page, me baisait les mains à toute minute [1] ».

Une nature aussi ardente aurait eu besoin d'être dirigée dans ses ectures : on lui laisse lire l'auteur qui devait l'enfiévrer un peu plus par la magie de son art. Sur Jean-Jacques elle écrit des *Lettres*, fort intéressantes, publiées pour la première fois en 1788 [2]. C'est un dithyrambe. Elle a pour Rousseau le même culte que pour son père ; on serait même tenté de se demander comment elle a pu concilier deux adorations aussi exclusives en apparence, si l'on ne s'apercevait vite que, pour elle, Necker c'est Rousseau ressuscité ; son père est une nouvelle incarnation de Jean-Jacques ; cela lui permet d'introduire dans l'éloge de Rousseau l'apothéose de son père [3]. C'est peut-être la dualité de ce culte qui lui permet de juger Jean-Jacques avec une certaine indépendance de goût, même de faire sur la *Nouvelle Héloïse* des critiques qui comptent : « C'est, dit-elle, le tort de Rousseau, comme auteur de roman..., de faire parler toujours Julie comme s'il eût parlé lui-même [4] ». Toute jeune, elle pense par elle-même, et cette pensée est réellement profonde ; avant de connaître Kant, elle est déjà Kantienne, puisqu'elle dit : « A l'aspect du ciel étoilé, il me semblait que le spectacle de la Nature parlait à l'âme de vertu, d'espérance et de bonté [5] ». Ce n'est pas à Kant, ni à Rousseau, mais à son trésor personnel de réflexions qu'elle a emprunté cette idée morale, fort intéressante : « N'attendez rien de celle qui s'est corrompue lentement ; tout ce qui arrive par degré est irrémédiable [6] ».

Cela dit, et cette part d'originalité reconnue, il faut admettre qu'elle a subi, pour toujours peut-être, l'empreinte de Jean-Jacques. C'est en lectrice de *La Nouvelle Héloïse* qu'elle élabore sa théorie générale du genre roman, et aussi la définition particulière du roman tel qu'elle l'écrira : « Une grande idée morale mise en action, et rendue dramatique [7] ». Surtout c'est à la morale passionnelle

1. *Mémoires*, III, 317.
2. Cf. D.-G. Larg, *Mme de Staël*, p. 61 et suiv., p. 80.
3. *Lettres sur les ouvrages...*, p. 85, 73-75.
4. *Ibid.*, p. 39.
5. *Ibid.*, p. 90.
6. *Ibid.*, p. 28.
7. P. 19.

de Rousseau qu'elle emprunte une doctrine, vraiment dangereuse, sur la naissance des vertus : « L'amour peut quelquefois donner toutes celles que la religion et la morale prescrivent ». Quand elle écrit « quelquefois », elle pense : « toujours ». C'est une étrange genèse, pour le sentiment religieux, que d'en faire l'effet, ou pour mieux dire, le résidu de la passion ; il est inquiétant en théorie, et surtout en pratique, de poser ce principe : « la piété succède à l'amour [1] ». Sur toutes ces questions de morale je serai bref, ayant déjà exposé ailleurs, et tout au long, son système [2]. Mlle Necker pense, comme Mme Roland, que les œuvres de Jean-Jacques sont le meilleur guide de ceux qui débutent dans la vie : « N'est-ce pas aussi dans la jeunesse qu'on doit à Rousseau le plus de reconnaissance ? Celui qui a su faire une passion de la vertu, qui a consacré l'éloquence à la morale, et persuadé par l'enthousiasme, s'est servi des qualités et des défauts mêmes de cet âge pour se rendre maître de lui [3] ». Comment ne pas reconnaître un air de famille entre ces deux esprits ? Comme Rousseau, Mme de Staël n'éprouve la sensation du patriotisme qu'en pensant à la Suisse [4]. Comme lui, elle conserve avec piété dans sa langue, dans son style, des tournures qui ne sont pas purement françaises, de véritables helvétismes [5]. Une fine observatrice lui trouvait, comme à ses parents, « son petit coin genévois [6] ». Un Français est tenté de sourire devant telle de ses manies, qui n'est pas de chez nous : partout, à la promenade, en visite, dans son salon même, elle tient à la main une petite branche de verdure, qu'elle agite dans ses moments de grande improvisation [7]. Elle n'a pas oublié son fameux rameau, le jour où on la présente à la mère de Gœthe [8] : elle est habillée en Corinne, avec un turban de soie aurore, une robe et une tunique orange ; les femmes étant impitoyables entre elles, la Marquise de la Tour du Pin nous dit, tout uniment, que, même à cinquante ans,

1. P. 23, 24.
2. *Les Idées morales de Mme de Staël*, Bloud. — Cf. Mlle Olliou, *Les Idées philosophiques, morales et pédagogiques de Mme de Staël*, p. 293.
3. *Lettres sur les ouvrages...*, p. IV.
4. *Ibid.*, p. 87.
5. *Ibid.*, p. 15, 18, 26, 63, 123.
6. Baronne d'Oberkirch, I, 254.
7. Mme Vigée Le Brun, II, 196.
8. Lady Blennerhasset, *Mme de Staël et son temps*, III, 286.

Mme de Staël était toujours vêtue « comme une danseuse de corde [1] ».

Je revois le trop brillant costume orange, toutes les fois que dans les œuvres de Mme de Staël figurent des images de mauvais goût ; et toutes les fois qu'un faux naturel cache mal la déclamation ou le paradoxe, je vois passer sur la page l'ombre de la branche que balançaient ses belles mains.

§ 2. — L'Ambassadrice

Mme de Boigne, elle aussi, avait été choquée du costume et du rameau, mais, disait-elle, au bout d'une heure on était sous le charme [2]. C'est ce qui se produisit pour ce pauvre M. de Staël, ce galant homme qui se donnait le ridicule d'aimer sa femme, malgré ses disgrâces de cour [3]. Présentée au Roi et à la Reine, elle a l'air embarrassée, troublée [4]. Devant la Reine elle doit exécuter trois révérences, et, à la troisième, porter à ses lèvres le bas de la robe de Marie-Antoinette : juste à ce moment la garniture de sa propre robe se détache [5] ! Voilà la présentation manquée ; et les caquets de courir ! On glose sur ses sentiments pour nous : Mme de Staël sans doute préfère de beaucoup Paris à Genève, qu'elle déteste les jours de nerfs [6]. Mais, à Paris, elle préfère la Suisse à la France. Donc, pour se venger de la supériorité intellectuelle de l'ambassadrice on affecte de ne voir en elle que la Genevoise [7].

Elle prend sa revanche dans ses lettres au Roi de Suède. Elles sont charmantes. Mme de Staël excelle à raconter les anecdotes parisiennes à Gustave III [8]. Cette correspondance est pour elle une occasion de se perfectionner dans son métier d'écrivain. Tout, du reste, est pour elle un sport intellectuel, même et surtout son salon. Sans doute on y fleurette, à la française. La maîtresse de la

1. *Journal*, II, 365. — Cf. Coulmann, *Réminiscences*, p. 76.
2. *Récits d'une tante*, I, 246-247.
3. Gouverneur Morris, I, 220-221 et Frenilly, p. 206-207.
4. *Correspondance secrète*, II, 13.
5. D'Haussonville, *Salon*, II, 185.
6. D'Haussonville, *Revue des Deux-Mondes*, 15 février 1913, p. 730 ; 1er décembre, p. 576 ; 1er mai 1914, p. 66.
7. Oberkirch, II, 255.
8. Geffroy, *Gustave III et la Cour de France*, I, 396-401.

maison est fort aimable, et sait décocher à l'occasion ce que Sir John Falstaff appelle : une œillade d'invite ; c'est ce que raconte Gouverneur Morris, qui a été gratifié de cette amabilité[1]. Mais cela n'a rien de spécial à l'hôtel de Staël. Ce qui est bien la marque de ce salon, c'est un changement dans la conversation, qui constitue une perte plutôt qu'un gain : au dialogue spirituel, coupé, étincelant comme une scène de Beaumarchais, Mme de Staël a substitué le monologue éloquent, oratoire, enthousiaste[2]. Le thème principal de ces improvisations à la Corinne, c'est l'éloge de son père, sujet qu'elle ne peut jamais épuiser, mais qui finit par lasser la patience des auditeurs réduits au mutisme[3] ; ils diraient volontiers de ce père, comme l'on disait du consulat de Cicéron : *non sine causâ, sed sine fine laudatus*. Il n'est pas jusqu'à sa marchande de modes qui, venant lui essayer sa robe de cour, et fatiguée d'entendre Mme de Staël mêler l'éloge de ses parents aux critiques sur une ruche, ne finisse par lui garantir qu'elle trouvera dans cette robe une fois achevée toutes les vertus de Mme Necker et tout le génie de monsieur son père[4].

Mais bientôt les panégyriques de famille passent au second plan : on prononce dans ce salon des discours plus graves ; la politique y règne en maîtresse. Mme de Staël ne monologue plus : elle discute, avec passion ; elle s'emporte. G. Morris assiste un jour à une belle scène de « vociferous argumentation » entre elle et un abbé. Une autre fois c'est l'américain lui-même qui entre dans la lice à propos des pensions qu'on vient de supprimer ; pour Mme de Staël c'est une mesure parfaite ; c'est le commencement de la confiscation de toute propriété, riposte Gouverneur Morris ; de là « une interminable dispute, où elle montre beaucoup de génie, et peu de bonne éducation[5] ». C'est grave, pour une ambassadrice. Le Roi de Suède est informé très exactement de ces scènes[6]. Il plaint son ambassadeur qui voit disparaître peu à peu de son hôtel la gracieuse politesse de l'ancien régime : un jour Merlin de Thionville

1. *Letters and Diary*, I, 165.
2. ALLONVILLE, I, 307-308 ; VI, 223-224 ; LACRETELLE, *Dix années*, p. 249.
3. Gouverneur MORRIS, I, 216.
4. ALLONVILLE, I, 301.
5. Gouverneur MORRIS, I, 247, 404, 265.
6. L. MAURY, *Revue Bleue*, 27 mai 1905, p. 673.

lui frappe familièrement sur l'épaule, et, devant quatre cents personnes, lui adresse ces paroles sans aménité : « Vous êtes un tas de gueux, vous autres ambassadeurs ; vous n'êtes ici que pour nous espionner[1] ». On n'est pas beaucoup plus courtois pour l'ambassadrice, mais celle-ci n'en a cure : elle poursuit avec emportement son enquête sur tous ceux qui l'intéressent ; elle ne compte plus ses inconséquences : on l'accuse même d'avoir aimé, sur les bords du Léman, un des meurtriers de Gustave III, Ribbing, « le beau régicide ». Encore faut-il s'entendre sur son beau physique ; Talleyrand, peut-être par jalousie, a trouvé l'individu médiocre : « il est beau à la manière des anciens domestiques ». Mais le corps a ses raisons que la raison ne connaît pas. Mme de Staël ne comprend pas que son mari refuse de recevoir à l'ambassade suédoise le meurtrier du Roi de Suède[2]. Devant cette unique rébellion d'un mari parfaitement dompté et dressé, elle a un sourire de mépris : « Que devrait-on penser d'un époux assez orgueilleusement modeste pour aimer mieux rencontrer dans sa femme une obéissance aveugle qu'une sympathie éclairée ?... Le mariage n'est dans toute sa beauté que lorsqu'il peut être fondé sur une admiration réciproque[3] ». Au besoin elle se contenterait de l'admiration de son mari.

Mais que lui importe ce mari ? Elle a maintenant le public, car sa vocation est décidée : elle sera auteur, ouvertement. Les sujets ne lui manquent pas. Elle commence un *Eloge de M. de Guibert*, quoiqu'elle semble peu préparée aux sujets guerriers. Cela ne l'empêche pas de faire l'analyse du courage militaire, et de la bien faire. A ceux pourtant qui s'étonneraient du choix d'un pareil sujet, elle répond par cet argument péremptoire : depuis longtemps elle apprécie la vénération de Guibert pour Mme Necker et son admiration pour M. Necker : elle travaille donc pour l'avenir, car « l'opinion de la postérité sur mon père ressemblera, je le sais, à mon enthousiasme pour lui[4] ». Malheureusement pour ladite postérité, Mme de Staël admire jusqu'au style de Necker qui coule ses phrases en plomb, et l'on imite ce qu'on admire. Elle écrit

1. Mallet du Pan, *Correspondance*, II, 9-10.
2. Maury, *Revue Bleue*, *Ibid.*, p. 706.
3. Seconde préface des *Lettres sur Rousseau*, *Œuvres*, I, 2.
4. *Œuvres*, II, 421, 417, 422.

comme elle parle, par enthousiasme, et c'est particulièrement dangereux pour une étrangère : on ne sent pas dans son style le grand écrivain purement français. Mme de Genlis a raison de relever chez elle des fautes de langue [1]. Mme de Staël n'a pas de coquetterie de style. Il y a toujours chez elle du laisser-aller, de la singularité, du *nescio quid* [2]. Un jour elle reçoit Chateaubriand à sa toilette ; tout en se faisant habiller par Mlle Olive, elle parle, elle parle, et l'auditeur voit que tout en parlant elle roule entre ses doigts une petite branche verte [3].

§ 3. — Sous la Révolution

N'exagérons rien : elle reste coquette, très femme. Elle commence à se rajeunir ; le 16 septembre 1791 elle écrit à Nils : « Il y a une vie entière de réflexions sur le spectacle qu' [ont] donné ces deux années, et j'ai besoin de lire mon extrait de baptême pour savoir que je n'ai que vingt-quatre ans [4] ». Elle l'a mal lu, car elle en a bel et bien vingt-cinq et demi. Son esprit mûrit vite. Dans ses *Lettres Intimes*, elle juge les événements du jour avec autant de précision que nous, qui en avons pu suivre les effets lointains [5]. Elle juge moins bien les hommes, ou le peuple. La réforme de l'État seule l'intéresse, tandis que la grande masse des Français ne se passionne que pour la révolution sociale [6]. Etrangère, elle ne comprend pas le peuple, elle ne sent pas comme lui, elle n'est pas à sa hauteur ; elle croit dire une chose profonde en écrivant cette erreur : « Le peuple se croit heureux et met de la vanité à le paraître en présence de ses ennemis. Il n'y a pourtant rien de bien prospère à manquer d'argent et de travail, mais ce nouveau régime l'amuse ; les uniformes, les évolutions militaires, les événements continuels le tirent de l'uniformité de sa vie, et je crois quelquefois qu'il ne tient à ce nouvel ordre que parce qu'il l'arrache à l'ennui de ses occupations habituelles [7] ». On sent que ses intérêts ne sont pas les

1. *Mémoires*, V, 347-348.
2. A. Houssaye, *Les Confessions*, V, 303.
3. *Mémoires d'Outre-Tombe*, IV, 372.
4. *Revue Bleue*, *ibid.*, p. 675 ; *Lettres inédites*, p. 202.
5. *Revue Bleue*, p. 674, 675.
6. A. Sorel, *Mme de Staël*, p. 38.
7. *Revue Bleue*, *ibid.*, p. 675.

nôtres ; elle fait passer la gloriole de son père avant l'intérêt du pays et du Roi [1]. Pourtant elle se ressaisit au moment du danger : quand elle voit la vie du Roi menacée, elle ne suit plus que les mouvements de son cœur, toujours généreux. Elle combine des moyens d'évasion romanesques et pratiques : au moment de partir elle-même, elle offre d'emmener le roi déguisé en maître d'hôtel, la reine habillée en femme de charge, et le dauphin habillé en fillette. C'était le salut peut-être. La reine remercie et Mme de Staël part seule, ayant déjà assez de mal à se tirer du guêpier [2].

La voici à Coppet : elle a retrouvé son père, un peuple calme ; la sérénité de la nature, la vue du Lac, et le contraste de toute cette paix avec le tumulte de Paris l'exaltent jusqu'au lyrisme :

> Souvent, les yeux fixés sur ce beau paysage
> Dont le lac avec pompe agrandit les tableaux,
> Je contemplais ces monts qui, formant son rivage,
> Peignent leur cime auguste au milieu de ses eaux :
> Quoi ! disais-je, ce calme où se plaît la nature
> Ne peut-il pénétrer dans mon cœur agité [3] ?

C'est presque la mélancolie lamartinienne, et comme un pressentiment du *Lac* :

> On n'entendait au loin sur l'onde et sous les cieux
> Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
> Tes flots harmonieux.

Elle ne savoure pas en égoïste sa joie d'être à l'abri : elle tend l'oreille vers Paris, et ce n'est plus le bruit pacifique du lac : elle croit entendre, « aussi sourds et pressés qu'un bruit de rames sur le lac les coups réguliers de la machine sur l'échafaud [4] ». Alors elle reprend son arme, sa plume, et, au mois d'août 93, elle publie, sans les signer, ses *Réflexions sur le procès de la Reine* [5]. On est heureux de ne pas être obligé de les discuter au nom de l'histoire politique, qui a le devoir d'être impitoyable, et de n'avoir pas à citer les *Lettres de Marie-Antoinette* publiées par Flammermont, par le

1. Allonville, II, 152-153 ; *Revue Bleue*, p. 675 ; Sorel, *Mme de Staël*, p. 41 ; Allonville II, 320.
2. Allonville, II, 316 ; Mallet du Pan, I, 257-259 ; Malouet, II, 148-150. *Considérations sur la Révolution française*, III[e] partie, ch. x.
3. *Œuvres*, III, 304.
4. Sainte-Beuve, *Portraits de femme*, p. 85.
5. Lady Blennerhassett, II, 206.

chevalier d'Arneth. Mais l'histoire littéraire aime les plaidoyers généreux, même quand ils sont exagérés ; elle recherche surtout l'art, l'éloquence, la beauté morale. Or, si cette brochure n'est pas encore une belle œuvre, c'est une bonne action. C'est également fort habile, car un instant Mme de Staël plaide sa cause aussi bien que celle de la Reine : toutes deux sont des étrangères : « Qu'a-t-on fait pour détacher les Français de cet aimable objet, si fait pour leur plaire ? On leur a dit que Marie-Antoinette détestait la France, qu'elle était *Autrichienne* ; et c'est par ce nom que dans leur fureur ses ennemis l'ont toujours appelée, certains de frapper ainsi l'esprit du peuple, qu'un mot égare, qu'un mot rallie, et qui ne se passionne jamais que pour les idées exprimées par un seul mot ». Elle tâche de trouver pour la Reine ce mot qui pourrait la sauver, et elle crie, superbement, à ceux qui veulent sa mort : « Et ne savez-vous pas que tout ce qui est écrit en lettres de sang sera lu par l'univers ? »

C'est le plus beau chapitre de sa vie [1]. Elle fait, pour sauver ses amis, tout ce qu'elle peut, tout ce qui pourrait la compromettre elle-même. Elle met, dans ses lettres, toute sa colère, tout son mépris, sans rien craindre pour elle [2]. Mais elle tremble, littéralement, pour ses amis ; quand le bruit court que Talleyrand a été renvoyé d'Angleterre, elle est tellement bouleversée qu'elle ne peut plus tenir une plume, « à cause du tremblement que j'ai depuis cet instant [3] ». Toujours tournée vers la France, elle quête des renseignements partout, même auprès des émigrés, au risque de quelque rebuffade [4]. Elle organise en France un service d'informations [5]. Les nouvelles qui lui viennent sont si lugubres qu'elle tombe dans une sorte d'atonie intellectuelle : « pendant le règne sanglant de Robespierre... je me serais reproché jusqu'à la pensée, comme trop indépendante de la douleur ». Chez cet esprit vigoureux, pareille défaillance ne peut durer : ce passage, où elle décrit son impuissance à penser, est tiré de la préface de ses *Réflexions sur la Paix*.

1. D'Haussonville, *Revue des Deux-Mondes*, 15 septembre 1921, p. 312 ; Lady Blennerhassett, II, 208-214.
2. *Lettres inédites à Meister*, p. 124 ; *Revue Bleue*, *ibid.*, p. 705, 707.
3. *Lettres inédites*, p. 101.
4. Mallet du Pan, II, 109-110.
5. *Lettres inédites*, p. 117-120.

Son esprit semble prendre un essor nouveau : de loin, et du haut de ses Alpes, elle contemple la Révolution ; elle l'analyse avec puissance ; elle veut se l'expliquer à elle-même : « A-t-on jamais pensé qu'on détruisît une religion par le martyre ? Eh bien, ce chimérique système d'égalité est une religion politique dont le temps et le repos peuvent seuls affaiblir le redoutable fanatisme. Il réunit l'enthousiasme exalté qu'inspirent les abstractions métaphysiques aux fureurs trop réelles que les intérêts de fortune et d'ambition font naître chez tous les hommes ; c'est du dogme — et du pillage, du principe — et de l'orgueil [1] ». Puis elle se tourne vers Pitt, qui lui semble responsable du sort de l'Europe ; elle prouve que l'intérêt général est que la France reprenne son équilibre, et elle ne peut le retrouver que dans ses limites naturelles, les Alpes, les Pyrénées, et le Rhin. Enfin voilà une idée française ! C'est que l'exil éclaircit bien des choses. Loin de la France, rentrée en son propre pays, Mme de Staël s'aperçoit que décidément elle a une patrie, et que c'est la France : elle lui apparaît comme la première des nations : « Cette France si étendue, si puissante, si favorisée de tous les dons de la nature, semble tenir dans les empires le même rang que les rois parmi les hommes [2] ». Il ne s'agit plus maintenant pour Mme de Staël que de rentrer dans le paradis perdu. En attendant ce bienheureux moment, elle met la main à son *Essai sur les fictions*, préparé en Angleterre, en 1793, et fini à Coppet, pendant qu'elle tient compagnie à son père, désolé par la mort de Mme Necker [3].

On doit être bref sur ces ébauches que plus personne ne lit, et qui n'ont guère eu d'influence à leur apparition. L'heure n'était pas encore aux lectures reposantes. Sans doute Mme de Staël pense que le roman peut nous consoler de la réalité [4] ; mais si cela peut être vrai de l'auteur, cela ne l'est sûrement pas pour les lecteurs. Il y a beaucoup d'ambitions dans cet opuscule, qui est comme une première édition de son grand ouvrage sur la littérature : c'est une poétique et une autobiographie ; nous y apprenons que le roman est le premier des genres, qu'il doit être philosophique [5],

1. *Œuvres*, I, 34, 41.
2. *Ibid.*, p. 44.
3. Lady BLENNERHASSETT, II, 306.
4. *Œuvres*, I, 72.
5. *Ibid.*, p. 68.

moralisateur, former les mœurs des hommes, et même les mœurs publiques. Il est en effet, d'après elle, la joie des âmes d'élite, isolées dans leur supériorité, et qui tout à coup trouvent une âme sœur dans une œuvre géniale. D'autre part il pourrait, à lui seul, empêcher le retour d'une nouvelle terreur [1]. C'est beaucoup d'optimisme et de chimère. Ce qui manque encore à Mme de Staël, c'est le naturel [2]. En somme, dans cet *Essai*, ce qui est le plus intéressant, c'est une note où elle chante les louanges d'un livre ingénieux, profond et inachevé : tous les lettrés, les philosophes doivent réclamer l'achèvement de ce monument : *De l'esprit des religions* [3] !

Voilà le grand événement de sa vie sentimentale : elle a rencontré Benjamin Constant, sorti des mains de Mme de Charrières, un peu meurtri, mais reprenant vite toutes ses forces, et s'associant pour une quinzaine d'années à l'existence de Mme de Staël [4]. Elle l'entraîne dans son orbite, mais elle subit également son attraction, comme elle avait senti l'influence de Narbonne : avec celui-ci elle avait rêvé en 1791 une monarchie constitutionnelle ; avec Benjamin Constant il n'est plus question que de république libérale [5]. Elle a des progrès à faire en matière de libéralisme, quand il s'agit de la liberté d'autrui : elle cherche à tuer un journal : *La Quinzaine*, de Lausanne, a osé déplaire à Necker : du coup son rédacteur semble à Mme de Staël réunir tous les poisons contraires, le fiel de Marat et le fiel de l'abbé Maury [6].

Pour elle, rajeunie par une nouvelle passion, elle trouve que l'orage se dissipe, que la tempête se calme, que la Révolution a bien des excuses : il y avait tant d'abus dans la féodalité, dans le despotisme [7] ! Cet optimisme souriant lui dicte ses *Réflexions sur la paix intérieure*, brochure qu'elle cache à son père : Necker finit par se la procurer, la lit, et fait la grimace en constatant que sa fille prêche à tous le ralliement à la République ; naturellement il

1. *Œuvres*, I, 71.
2. Mme Vigée Le Brun, II, 196-197.
3. *Œuvres*, I, 63.
4. Rudler, *La Jeunesse de Benjamin Constant*, p. 499-500.
5. Louis Morel, *Revue*, 1912, p. 113 ; Sorel, *Mme de Staël*, p. 53. Cf. Paul Gautier, *Mathieu de Montmorency*, p. 29-34.
6. *Lettres inédites*, p. 122.
7. *Revue Bleue*, *ibid*, p. 707.

finit par pardonner. Il pardonne également à Mme de Staël son retour à Paris. Il lui pardonne même d'avoir emmené, comme compagnon de voyage, le nouvel associé de sa vie, Benjamin Constant[1].

§ 4. — Le Directoire

Mme de Staël rentre à Paris sous le Directoire, c'est-à-dire en complète anarchie, politique, financière, morale, artistique et littéraire. Elle y revient, croyant qu'elle va pouvoir jouer un grand rôle. Elle rouvre son salon qui, très vite, devient une puissance[2]. Mais ce n'est plus le salon de 1789 : les temps sont changés, et les hommes aussi. L'ancienne politesse a disparu : M. J. Chénier exalte devant elle les grands écrivains en les énumérant : remarquant une lacune, Mme de Staël s'écrie : — Et M. Necker ? — Avec une franchise toute révolutionnaire, Chénier réplique : « M. Necker ? Est-il question de lui quand on parle de nos chefs-d'œuvre littéraires[3] ? » Pour nous, c'est l'exacte vérité ; pour Mme de Staël c'est un sacrilège, un nouveau régicide !

Mais que lui importe le blasphémateur, qui n'a pas d'influence ? Elle fait le siège du Directoire, et elle pénètre victorieusement dans la place ; elle flatte les puissants, ou même les intimide ; elle exerce sur ceux qui essayent de résister une séduction impérieuse : elle hypnotise Barras, à la lettre[4]. Elle lui impose Talleyrand comme ministre des affaires étrangères, ayant gardé pour l'ancien Évêque d'Autun un furieux tendre[5]. Il n'est pas un des maîtres du jour qui ne soit tenté de dire :

Mon Génie étonné tremble devant le sien !

Benjamin Constant avoue que, quand il essaye de tenir tête à Mme de Staël, il éprouve « une douleur physique insupportable[6] ».

1. *Lettres inédites*, p. 126, 133.
2. Hyde de Neuville, I, 179. Thibaudeau, *Mémoires sur le Consulat*, p. 16.
3. Allonville, IV, 162.
4. Barras, II, 454 ; Lanjuinais, *Œuvres*, I, 446 ; Larevellière-Lépeaux, II, 149-150 ; Barras, II, 454-455.
5. Barras, II, 460 ; Talleyrand, *Mémoires*, I, 250-252 ; Mme de Samie, *A l'aube du Romantisme*, p. 108.
6. *Journal*, I, 335.

Enfin elle finit par lasser tout le monde[1]. On lui fait comprendre qu'on l'aimerait mieux en Suisse. Une fois qu'elle est partie, le ministre de la Police fait signer au Directoire un arrêté du 3 floréal an IV [3 avril 1796], ordonnant de l'arrêter si elle rentre en France. Cela lui donne les loisirs nécessaires pour écrire son étude « *de l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations* ».

Le début de l'ouvrage nous laisse une impression d'ennui : c'est de l'idéologie pure, et ce n'est pas l'éloge de Necker qui peut réveiller notre attention[2]. Mais tout change dès le chapitre IV, sur l'amour. Ce n'est plus une métaphysique générale et fastidieuse ; c'est une explosion lyrique, un cri du cœur : l'ancienne élève de Jean-Jacques écrit ici une page de ses *Confessions*. Depuis Rousseau nul n'avait parlé de la passion sur un ton aussi passionné, aussi communicatif. C'est la femme de trente ans qui chante un hymne à l'amour, en toute connaissance de cause[3] : elle nous enseigne que c'est par la passion qu'on peut s'élever au-dessus même du génie, car si le triomphe du génie consiste à deviner les secrets de l'amour, qu'est-ce donc que l'amour lui-même ? On le ressent, en temps de révolution, avec une bien autre force que dans les époques paisibles ; ainsi, qui pourrait rendre les sentiments d'une femme entraînée à la guillotine avec celui qu'elle aime, sûre par conséquent de sa fidélité, éprouvant « un sentiment féroce et tendre » qui lui fait aimer la mort comme l'éternelle réunion ? Mais peut-être cette éternité d'amour n'est-elle qu'un faux espoir, car, s'il y a quelque part deux êtres qui s'aiment parfaitement, « qu'ils s'effrayent d'un tel sort ! Peut-être, pour qu'il ne fût pas trop supérieur au nôtre, ont ils déjà reçu tout le bonheur que nous espérons dans l'autre vie ; peut-être que pour eux il n'y a pas d'immortalité[4] ». *Bacchatur vates*... Mme de Staël reprend son sang-froid pour parler de la vie conjugale ; son analyse de la tendresse dans le mariage est glaciale : il est vrai que c'est surtout l'histoire de ses déboires conjugaux[5].

1. Lacretelle, *Dix années*, p. 341.
2. *Œuvres*, I, 114, 121.
3. Lettres à Adrien de Mun. Cf. ses lettres à François du Pange, *Revue des Deux-Mondes*, 15 octobre 1924, p 835, 847-849.
4. *Œuvres*, I, 133-134.
5. Ritter, *Notes*, p. 70-71.

Le mariage est l'un des deux ennemis de la passion ; l'autre, c'est la religion. La dévotion catholique est très gênante pour les tempéraments passionnés : Mme de Staël déteste le catholicisme, et n'épargne que la créance de son père. Le catholique romain lui semble léthargique, stupide, surtout celui des classes moyennes : l'élite est plutôt dangereuse, parce que la piété rend méchant ; c'est hors de l'Église qu'il faut chercher l'homme vraiment vertueux, surtout hors des couvents : là on trouve « des criminels repentants..., des coupables convertis ». A quoi servent les monastères ? à éviter des crimes ou des troubles, car « peut-être... des hommes dont la nature véhémente les eût appelés dans le monde à commettre de grands crimes, livrés, dès leur enfance, au fanatisme religieux, ont enseveli dans les cloîtres l'imagination qui bouleverse les empires ». Enfin, à quoi sert la religion ? à consoler de l'amour [1] !

Le jeune Henri Beyle trouve ce livre « horriblement enflé », et très pénible à lire. Surtout l'emphase de la forme et la gaucherie du style lui déplaisent ; il imagine, par réaction, une rhétorique excellente, estimant que « il ne faut écrire que lorsqu'on a des choses.. profondément belles à dire, mais alors il faut les dire avec le plus de simplicité possible, comme si l'on prenait à tâche de les empêcher d'être remarquées », ce qui est la méthode des grands écrivains nés. Toutefois il trouve dans cet essai un certain nombre d'idées intéressantes, qu'il compte bien conserver par devers lui, « en les traduisant en français [2] ». Pour Beyle, Mme de Staël est l'étrangère ; pour les étrangers, c'est une qualité. Après avoir lu Mme de Staël, une Juive, célèbre à Berlin, Rachel Levin fait cette déclaration inquiétante : « Voilà une femme qui saurait tout, si elle était Allemande ; j'espère qu'elle le deviendra un jour [3] ».

1. *Œuvres*, I, 160, 157-159.
2. *Correspondance*, I, 179.
3. A. Bossert, *Revue des Deux-Mondes* du 1er juin 1911, p. 667.

CHAPITRE II

Les Idées littéraires du Premier Consul

Si, comme on l'a dit, Mme de Staël a publié cet essai pour attendrir le Directoire et obtenir le droit de rentrer en France, le calcul était machiavélique, mais maladroit, car elle allait se heurter au *coming man* qui venait restaurer l'autorité, au Maître de l'heure, ou, comme diraient les romantiques, au Seigneur Lion. Bonaparte avait ses idées, son système, en littérature comme en tout, et il entendait bien fixer à sa manière les rapports de son pouvoir avec le monde intellectuel. Suivons-le d'abord jusqu'au 13 thermidor an X [4 août 1802], jusqu'au Consulat à vie.

En quittant l'Égypte, ses dernières paroles au général Menou contiennent déjà tout son programme : « Mon cher, lui dit-il, si j'ai le bonheur de mettre le pied en France, le règne du bavardage est fini [1] ». Ce n'est pas là nier la puissance de l'idée, mais la traiter en ennemie. En fait il essaye d'abord d'utiliser les lettres. Il connaît si bien l'importance des forces intellectuelles qu'il veut faire instruire ses soldats [2]. Ce qu'il fait au camp de Rostock est typique : chaque régiment se construit une école, parce que, dit le général Morand, quand il s'agit du soldat français, il faut d'abord élever son intelligence. Tous les jours, de neuf heures à midi, le baraquement-école est plein. Les officiers viennent fréquemment. On prend les sujets de dictée dans les devoirs du sous-officier, dans l'histoire du régiment. Aux Espagnols versés dans le 48e on donne une église et un prêtre : ce respect de leur croyance les touche au point qu'ils ne font plus qu'un avec les Français. Le régiment devient un bloc homogène. Des quatre mille hommes qu'il comptait au début de la campagne, il n'en reste que sept cent cinquante à Krasnoë ; le 48e se sacrifie pour sauver l'armée ; du ravin de Krasnoë, à l'heure sublime, comme disait de Ségur, sortirent seulement cent survivants :

1. *Mémorial*, 29 août 1816, I, 189.
2. Capitaine DE MALLERAY, « Éducation morale d'un régiment français », dans la *Revue des Revues*, 15 décembre 1905, p. 449 et suiv.

le régiment n'avait pas perdu ses quinze mois de travail obscur au camp de Rostock : là on avait ennobli leurs consciences [1]. Ce que Napoléon fera pour ses soldats, Bonaparte voudrait le faire pour la France : les lettres sont à ses yeux un *instrumentum regni*.

Personnellement il aime certaines choses littéraires. Il a son goût à lui, mais il reste toujours militaire, même en littérature. Il critique dans une tragédie un récit de bataille non en poète mais en tacticien [2]. Sur le vaisseau qui le mène en Égypte, il demande à Arnault de lui lire quelque chose : « nous voyageons, lisons des voyages ». On prend l'*Odyssée*, Bonaparte, très vite, se met à rire : « Et vous nous donnez cela pour beau ? Ces héros ne sont que des maraudeurs..., des fricoteurs ! Si nos cuisiniers se conduisaient comme eux en campagne, je les ferais fusiller. Voilà de singuliers rois !... Et vous appelez cela du sublime ! Quelle différence de votre *Homère* à mon *Ossian* ! Lisons un peu d'*Ossian* ». Le général connaît Macpherson moins bien qu'Arnault, parce que cette mémoire prodigieuse retient les choses littéraires moins bien que le reste, mais tout de même il l'adore ; c'est son livre de chevet [3]. On trouve des souvenirs d'Ossian jusque dans ses proclamations à l'armée d'Italie [4]. Les autres poètes ne comptent guère pour lui [5]. On exagère parfois un peu les lectures décousues qu'il a faites aux hasards de sa vie de garnison [6]. Sur ce point il ne faut pas confondre le général et l'empereur : Napoléon lit beaucoup, Bonaparte lit peu, mais bien : il connaît l'auteur de *L'Esprit des Lois*, et l'admire. Il raye de la liste des émigrés le petit-fils de Montesquieu, pour lui payer son tribut de reconnaissance [7]. Sa culture n'est pas étendue : il n'a guère lu les Grecs et les Latins [8] ; il connaît mal le français. Le consul Lebrun, dans une discussion sur le style d'une traduction de *La Jérusalem Délivrée*, lui lance un mot dur : « Vous feriez bien d'apprendre la langue française avant de la juger [9] ». On aimerait,

1. De Malleray, *ibid.*, p. 460.
2. Arnault, III, 55.
3. *Id.*, IV, 84, 122, 85.
4. Thiébault, II, 62
5. Arnault, IV, 101, 90-92.
6. Sorel, *L'Europe*, IV, 475.
7. Montesquieu, *Mélanges inédits*, p. xxxi.
8. Chaptal, *Mes Souvenirs*, p. 348.
9. *Id.*, *ibid.*, p. 260.

pour apprécier le mot de Lebrun, à lire les lettres de Bonaparte à Robespierre, mais elles ont été brûlées [1]. Faute de mieux on peut prendre ce *Souper de Beaucaire* que Robespierre le jeune fit imprimer aux frais du Trésor. S'il faut en croire Barras, le général, en distribuant ses exemplaires, répétait : « On peut voir si je suis patriote... ; Marat et Robespierre, voilà mes saints [2] ». En effet, dans ce *Souper*, le personnage qui s'appelle « le Militaire » attaque les Girondins ; il adresse au principal interlocuteur, « le Marseillais », une curieuse apostrophe : « Vous avez rendu des services éclatants à la liberté... Le Génie de la République était avec vous alors, au lieu qu'il vous a abandonnés aujourd'hui [3] ». C'est une formule à répétition, qui peut resservir. En effet, une fois au pouvoir, il l'emploie avec les Jacobins *sucrés*, ceux qu'il n'aime pas ; il préfère les Jacobins *salés* prêts à faire toutes les besognes pour complaire au nouveau maître, plus consulaires que le Consul. Quant aux Jacobins *sucrés* il les trouve « indécrottables ! Avec leur métaphysique, dit-il, ils perdraient vingt gouvernements [4] ! » On connaît sa haine pour les idéologues. Dès le mois de mai 1797 il disait à Miot : « Il faut à la nation un chef, un chef illustré par la gloire, et non pas des théories de gouvernement, des phrases, des discours d'idéologues auxquelles les Français n'entendent rien [5] ». Quatre ans après quiconque parle de liberté est considéré comme un terroriste, et traité d'idéologue [6]. Après la machine infernale il parle franchement devant le Conseil d'Etat : il dévoile sa haine de la pensée : « Les métaphysiciens sont une sorte d'hommes à qui nous devons tous nos maux [7] ». Pourtant il veut une Instruction Publique, mais dirigée par lui : « c'est un des ressorts les plus puissants du gouvernement [8] ». Il cherche des instituteurs qui soient à lui : il regretterait les congrégations enseignantes, « si elles n'obéissaient pas à un chef étranger », dit-il au Conseil d'État [9].

1. Barras, I, 344-345.
2. *Id*, I, 116
3. Iung, *Bonaparte et son Temps*, II, 365, 356.
4. Talleyrand, *Mémoires*, I, 287.
5. Miot de Melito, *Mémoires*, I, 154
6. Thibaudeau, *Mémoires sur le Consulat*, p. 237, 243.
7. *Id.*, *ibid*, p 37, 30, 72.
8. *Id.*, *ibid.*, p. 122.
9. *Id*, *ibid.*, p. 131.

Il veut qu'on enseigne les sciences[1] ; il se méfie des lettres, et il a raison à son point de vue, car il y a dans les lettres une force libérale incoercible. La science, elle, n'est pas gênante pour le pouvoir. Pourtant les lettres sont un besoin de l'intelligence ; il faut donc aux esprits un dérivatif : ce sera la gloire militaire, le prestige des décorations[2]. Certains jours de franchise, dans des conversations particulières, il en reconnaît le néant philosophique[3]. Même en plein Conseil d'État, il ne craint pas de dire, à la séance du 18 floréal an X, où l'on discute l'institution de la Légion d'honneur : « On appelle cela des hochets ; eh bien ! c'est avec des hochets que l'on mène les hommes. Je ne dirais pas cela à une tribune, mais dans un conseil de sages et d'hommes d'État, on doit tout dire. Je ne crois pas que le peuple français aime la *liberté* et *l'égalité* ; les Français ne sont pas changés par dix ans de révolution ; ils sont ce qu'étaient les Gaulois, fiers et légers. Ils n'ont qu'un sentiment, *l'honneur* ; il faut donc donner de l'aliment à ce sentiment là, il leur faut des distinctions[4] ». Tout lui est un outil. Les choses ne valent qu'en fonction de son intérêt immédiat[5]. Partant pour l'Égypte, il voudrait emmener un poète, un Ossian, un barde qui, en cas de besoin, chanterait en tête de la colonne : « sa voix eût été d'un bon effet sur le soldat ». Les gens de lettres refusent, naturellement ; faute de mieux il prend Parceval de Grandmaison[6]. Au retour d'Egypte, Bonaparte songe à réunir toutes ses forces pour le 18 brumaire : il ordonne au spécialiste Rœderer de mobiliser les écrivains. Regnauld se chargera des proclamations pour les Halles ; on demandera une chanson au poète Arnault[7]. La littérature a l'honneur de collaborer au Coup d'Etat. Au soir de la journée, Napoléon donne le mot d'ordre littéraire : « C'est la paix que nous venons de conquérir, dit-il à son faiseur, Arnault ; voilà ce qu'il faut annoncer ce soir sur tous les théâtres, ce qu'il faut publier dans tous les journaux, ce qu'il faut répéter en prose et en vers,

1. Thibaudeau, *Mémoires sur le Consulat*. p. 122.
2. *Id.*, *ibid.*, p. 391-393.
3. Arnault, III, 53.
4. Thibaudeau, *ibid.*, p. 83.
5. Arnault, IV, 9.
6. *Id.*, IV, 35, 38-40.
7. *Id.*, IV, 350-351.

et même en chansons ; et c'est vous que cela regarde, ajouta-t-il gaîment en s'adressant particulièrement à moi ». Arnault pense que, pour cette corvée, un poète est inutile, et qu'un chansonnier suffit ; c'est donc Cadet-Gassicourt qui est promu barde du 18 brumaire[1]. Cette littérature officielle, cette poésie de coup d'État sont choses médiocres ; voici ce qu'on chante dans les cafés après la paix de Lunéville :

Enfin v'la qu'est z'arrangé,
V'la la paix de r'tour en France ;
Bonapart' s'en est mêlé,
Je r'verrons bientôt l'abondance.
Ma foi, sans c'brave hom' de Dieu,
J'n'aurions, y a gros, ni feu ni lieu !
Bonapart' est not' bijou !
C'est depuis qu'il est à not' tête,
Qu'on dort vraîment tout son saoul,
Et qu'chaq' jour est un jour de fête.
Bientôt, Messieurs les Anglais,
Vous serez fâchés d' n'êtr' pas Français [2].

Déçu du côté de la poésie, Bonaparte reporte son attention sur deux genres littéraires d'ordre pratique ; la presse d'abord, et surtout la presse pour les soldats. Il demande à Barère, dont les bulletins de victoire n'étaient pas oubliés, de se charger d'électriser l'armée [3]. Depuis longtemps du reste, il sait se servir du journal en campagne : il fait falsifier un numéro du *Moniteur* pour préparer l'armée d'Italie au Coup d'Etat du 18 fructidor [4]. Il est superflu d'ajoûter qu'il n'admet pas la liberté de la presse : la plus légère réflexion sur un acte du pouvoir est traitée comme un crime : le journaliste écrit, mais c'est la police qui dicte [5].

Elle a encore beaucoup plus à faire avec le théâtre, d'autant plus que, là surtout, le Maître a ses idées. Il a depuis longtemps, dès 1798, une doctrine dramatique : « Les intérêts des nations, les développements des projets de l'homme d'État, les révolutions qui changent la face des empires, voilà, disait-il à Arnault, la

1. Arnault, IV, 380.
2. G. Stenger, *La Société française pendant le Consulat*, I, 161-162.
3. Barère, III, 98.
4. Thiébault, II, 123.
5. Chaptal, p. 393.

matière tragique. Les autres intérêts qui s'y trouvent mêlés, les intérêts d'amour, surtout, qui dominent dans les tragédies françaises, ne sont que de la comédie dans la tragédie[1] ». Donc il faut uniquement de la politique au théâtre, mais, bien entendu, *sa* politique à *son* théâtre ; en conséquence, dans l'ancien répertoire, suppression de tout ce qui prête à des allusions péjoratives ; *La Mort de César* disparaît, naturellement ; même *Mérope* est suspecté, parce qu'il y a là un vers ambigu :

Le premier qui fut roi fut un soldat heureux.

Bonaparte de répliquer : « L'homme qui s'élève au trône est le premier homme de son siècle. Il n'y a pas là du bonheur, il y a du mérite ». Polyphonte le traître lui semble sympathique, presque héroïque : « Polyphonte se conduit en homme d'honneur envers Mérope. Pourquoi le faire égorger ? Quels motifs ? Seul il a fait son devoir[2] ». Conclusion : on ne jouera plus *Mérope* ; on jouera du Corneille, revu par Esménard qui devra supprimer les passages dangereux, et même, si possible, introduire quelques louanges discrètes du Premier Consul[3]. Le malheur, c'est que le public a bonne mémoire, et remarque tout, interpolations ou suppressions. Dans l'*Adélaïde du Guesclin* revue par la censure, quatre vers brillent par leur absence :

Oui, le sang des Bourbons fut toujours adoré ;
Il faudra, tôt ou tard, que de ce tronc sacré
Les rameaux, dispersés et battus par l'orage,
Plus unis et plus beaux soient notre unique ombrage !

Les spectateurs guettent le passage, et, au moment où l'acteur le supprime, ils applaudissent de mémoire[4]. La censure redouble ses efforts, mais ne réussit pas à satisfaire le général Bonaparte. Dans un vaudeville de Dupaty, Campenon a laissé passer une dispute entre deux portiers : « Sais-tu bien que j'ai servi ? — Et moi je sers encore ! » Insulte à l'armée ! Le censeur, qui n'a pas eu d'assez bons yeux, est révoqué, et l'auteur qui a eu trop d'esprit,

1. ARNAULT, IV, 99-100.
2. CHAPTAL, p 385, 389-390.
3. *Id*, p. 384-385
4. ALLONVILLE, IV, 317-318.

étant officier du génie, est envoyé à Brest, pour être expédié à Saint-Domingue [1].

Comme il faut, malgré tout, un théâtre, un bon théâtre, on indique à des auteurs de tout repos des sujet choisis avec soin : Esménard est chargé de faire *Le Triomphe de Trajan* ; Luce de Lancival doit exécuter un *Hector* ; Jouy reçoit la commande d'un *Tippo Saëb* [2]. C'est ainsi que Bonaparte tua le théâtre ; et, l'ayant tué, il s'étonna qu'il fût mort [3].

L'oiseau ne vit pas dans la cloche pneumatique, et le poète ne vit pas sans liberté. Les vrais artistes s'éloignent du Consul, et courent encore. Ducis assiste à la représentation de son *Macbeth* dans la loge de Mme Bonaparte ; le maître de céans le force à s'asseoir au premier rang, restant modestement « derrière ce patriarche de la littérature [4] ». Mais, dans le parc de la Malmaison, Ducis rejette l'emprise sur son indépendance, et, montrant du doigt au général une bande de canards sauvages qui passent dans le ciel, il déclare qu'il est libre comme ces oiseaux voyageurs, qu'on ne peut le domestiquer [5]. Il y a des choses que le Premier Consul ne comprend pas ; il témoigne à son ami Népomucène Lemercier son regret qu'il ne l'ait pas accompagné en Egypte. Et, comme le poète riposte qu'il ne se plaît que là où les droits de l'homme sont respectés : « Eh bien, réplique Bonaparte, vous eussiez vu un pays où le souverain compte pour rien la vie de ses sujets, où le sujet compte pour rien sa vie, et vous vous seriez guéri de votre philanthropie [6] ». Quant à lui, il est tout à fait immunisé contre ces scrupules-là : il commande à Fontanes, en deuil de sa fille, une besogne quelconque; Fontanes écrit tristement à Lucien Bonaparte, le 7 vendémiaire an IX : « Ce travail me sera très difficile en ce moment, la mort de ma fille m'ayant plongé dans une sorte de découragement : néanmoins si Bonaparte persiste dans son idée, le désir de lui être agréable me ranimera [7] ». Il y a là plus que de l'égoïsme tyrannique,

1. THIBAUDEAU, *Mémoires sur le Consulat*, p. 150.
2. CHAPTAL, p. 384
3. *Id.*, p. 390.
4. ARNAULT, IV, 30.
5. STENGER, IV, 44.
6. CHAPTAL, p. 325.
7. PAILHÈS, *Chateaubriand*, p. 76.

c'est de l'inhumanité [1]. Il va jusqu'à l'inconscience : après l'exécution du duc d'Enghien, il demande à son ami Lemercier un service : justifier cette mort « par un écrit *bien fait.* — Ce sont les mots de l'homme », ajoute avec horreur la fille du poète en nous donnant ce document [2].

Telles sont les idées littéraires du Premier Consul : on voit leur influence. C'est Victor Hugo qui a le plus heureusement résumé l'état de cette littérature : elle a les pâles couleurs : « vers 1804 la poésie toussait [3] ». Sans doute un Népomucène Lemercier avait l'énergie de renvoyer à Bonaparte sa croix d'honneur, et de même Ducis, le 4 mai 1804, juste le jour où le Sénat Conservateur créait l'Empire [4]. Lemercier ajoute même un joli mot, dans sa dernière visite à l'Empereur : « Ah ! vous vous amusez à refaire le lit des Bourbons ? Eh bien, je vous prédis que vous n'y coucherez pas dix ans [5] ». Mais après ce mot-là le poète est condamné à dix ans de silence.

Dans ce silence universel, dans cette Terreur d'un nouveau genre, la terreur intellectuelle, seule, ou presque seule, une femme ose résister, protester, élever la voix.

CHAPITRE III

Mme de Staël et Bonaparte

§ 1. — Les amabilités de Mme de Staël

Seulement il faut savoir le pourquoi de cette attitude, et ne pas se laisser leurrer, comme Albert Sorel, par les seules explications de Mme de Staël [6]. C'est elle-même qui a conté son propre rôle

1. Mme Vigée Le Brun, II, 107-108.
2. Souriau, *Népomucène Lemercier*, p. 38 ; Miot de Melito, *Mémoires*, II, 215.
3. *Post-Scriptum de ma vie*, p. 65.
4. Souriau, *Népomucène Lemercier*, p. 40-41.
5. Mme Sophie Gay, *Salons célèbres*, p. 223-224.
6. A. Sorel, *Mme de Staël*, p. 95.

dans leur duel, et naturellement elle s'est donné le beau rôle : « Le plus grand grief de l'Empereur Napoléon contre moi, dit-elle, c'est le respect dont j'ai toujours été pénétrée pour la véritable liberté [1] ». Ce serait très beau, mais ce n'est pas exact. Il faut donner la parole aux deux parties, et à quelques témoins.

Bonaparte a horreur de l'influence féminine. Au Conseil d'État, il ne cache pas sa répulsion pour les rébellions de la femme mariée ; il défend *mordicus*, le 27 septembre 1801, l'article du Code prescrivant à l'épouse l'obéissance envers son mari ; sa verve éclate, beaucoup plus libre, plus hardie, et plus forte que les compte rendus officiels ne le laissent voir : « L'adultère, c'est une affaire de canapé... Les femmes ont besoin d'être contenues dans ce temps-ci... Ce qui n'est pas Français, c'est de donner de l'autorité aux femmes !... Il faut un frein aux femmes qui sont adultères pour des clinquants, des vers, Apollon, les Muses, etc. Le mari doit avoir un pouvoir absolu [2] ». Dans l'intimité il va plus loin : ce sont des intrigantes ! Il faudrait leur fermer les salons officiels, leur défendre de paraître en public autrement qu'en jupe noire et en voile, « avec le *mezzaro*, comme à Gênes et à Venise [3] ». Consul ou Empereur, dans son salon ou dans sa cour, il ne veut pas ou ne sait pas causer avec elles [4]. La femme, pour lui, c'est le danger, c'est l'ennemi. Même Joséphine, la seule qu'il ait vraiment aimée, n'a pas voix au conseil [5]. Quand elle essaye de lutter contre ceux qui veulent pousser le Premier Consul au pouvoir absolu, il lui répond brutalement : « mêle-toi de filer [6] ! » De tous les vers de Corneille les plus beaux pour lui sont certainement cette riposte d'Auguste à Livie :

> Vous m'aviez bien promis des conseils d'une femme :
> Vous me tenez parole, et c'en sont là, Madame.

En bonne prose il dit simplement : « Que m'importe l'opinion des caillettes ? Je ne l'écoute pas. Je n'en connais qu'une, c'est celle des gros paysans [7] ».

1. *Dix Années d'exil*, p. 2-3.
2. Thibaudeau, *Mémoires sur le Consulat*, p. 435-436, 414, 448, 449, 451.
3. Arnault, IV, 104.
4. Thibaudeau, *Ibid*, p. 18 ; Mme Vigée Le Brun, I, 176.
5. Masson, *Napoléon et les Femmes*, p. 52-53.
6. Thibaudeau, *Ibid.*, p. 272.
7. *Id*, *ibid.*, p. 99.

Tel est l'homme dont Mme de Staël, outrecuidante et maladroite, entreprend obstinément la conquête, au début de leurs relations.

Aux premiers triomphes du général en chef de l'armée d'Italie, elle lui écrit, bien qu'elle ne soit pas en relations avec lui : mais elle a la passion de la gloire[1] ! Quand elle apprend son retour d'Égypte, elle exulte : « C'est un grand événement, écrit-elle à Meister, et cet homme de plus vaut une armée[2] ». A Paris, sachant qu'il doit aller voir Talleyrand à onze heures, elle se précipite, dès dix heures, dans le salon du ministre ; là se trouvent quelques personnes, dont Bougainville ; c'est le seul à qui Bonaparte daigne adresser la parole[3] ! Elle veut prendre sa revanche, et, à une grande réception chez Talleyrand, elle se retrouve en présence du héros qu'elle ne demanderait pas mieux que d'adorer. Voici d'abord le récit de l'entrevue par Elle : « Je ne trouvai pas de paroles pour lui répondre quand il vint à moi me dire qu'il avait cherché mon père à Coppet... Lorsque je fus un peu remise du trouble de l'admiration, un sentiment de crainte très prononcé lui succéda... La crainte qu'il inspirait n'était causée que par le singulier effet de sa personne sur presque tous ceux qui l'approchaient... Je sentais dans son âme une épée froide et tranchante qui glaçait en blessant... Jamais la difficulté de respirer que j'éprouvais en sa présence ne put se dissiper[4] ». Ce n'est pas tout à fait ce qu'il dit, Lui : « Mme de Staël,... résolue de lutter avec le vainqueur de l'Italie, l'aborda... dans la grande fête que M. de Talleyrand, ministre des relations extérieures, donnait au général victorieux. Elle l'interpella au milieu d'un grand cercle, lui demandant quelle était à ses yeux la première femme du monde, morte ou vivante. — Celle qui a fait le plus d'enfants... — Mme de Staël, d'abord un peu déconcertée, essaya de se remettre en lui observant qu'il avait la réputation d'aimer peu les femmes. — Pardonnez-moi, reprit Napoléon, j'aime beaucoup la mienne, Madame[5] ». Le récit de Napoléon est le plus exact des deux, car voici la version d'un témoin qui n'est pas malveillant, et qui, connaissant les sentiments secrets du

1. P. Gautier, *Mme de Staël et Napoléon*, p. 2.
2. *Lettres inédites*, p. 163. Cf. D.-G. Larg, *Mme de Staël*, p. 192-193. Gourgaud, I, 127.
3. Talleyrand, *Mémoires*, I, 249.
4. *Œuvres*, II, 195-196.
5. *Mémorial* du 13 août 1816, I, 175 ; cf. *Mémorial* du 24 mai 1817, II, 97.

général, cherche à détourner Mme de Staël d'une démarche maladroite : « Il n'y eut pas moyen. S'emparant de moi, elle me mène droit au général, à travers le cercle qui l'environnait, et qui s'écarte, ou plutôt qu'elle écarte... Le cercle se resserre alors autour de nous, chacun étant curieux d'entendre la conversation qui allait s'engager entre deux pareils interlocuteurs... Mme de Staël accabla d'abord de compliments assez emphatiques Bonaparte qui y répondit par des propos assez froids, mais très polis : une autre personne n'eût pas été plus avant. Sans faire attention à la contrariété qui se manifestait dans ses traits et dans son accent, Mme de Staël, déterminée à engager une discussion en règle, le poursuit cependant de questions, et tout en lui faisant entendre qu'il est pour elle le premier des hommes : « Général, lui dit-elle, quelle est la femme que vous aimeriez le plus ? — La mienne. — C'est tout simple, mais quelle est celle que vous estimeriez le plus ? — Celle qui sait le mieux s'occuper de son ménage. — Je le conçois encore. Mais enfin quelle serait pour vous la première des femmes ? — Celle qui fait le plus d'enfants, Madame ». Et il se retira en la laissant au milieu d'un cercle plus égayé qu'elle de cette boutade [1] ». Elle ne veut pas comprendre ; elle s'acharne. Elle le poursuit partout, dans toutes les cérémonies officielles ; elle le couve du regard [2]. Elle installe le buste de son héros dans le salon de Coppet ! Le 18 brumaire la plonge dans l'enthousiasme, dans l'ivresse [3]. Son père, qui ne s'étonne plus de rien, est tout de même un peu surpris [4]. Et pourtant il ne sait pas jusqu'où sa fille pousse l'enivrement [5]. Bonaparte, lui, la prend de plus en plus en horreur, parce que c'est une enjoleuse, une jettatrice [6] ! Cette femme lui déplaît tant qu'il se prend de sympathie pour son mari [7]. Et cela va ainsi, jusqu'au moment où l'ambitieuse déçue passe de l'enthousiasme à la rage [8]. Alors c'est la guerre, et c'est Mme de

1. Arnault, IV, 27. Cf. Brifaut, *Souvenirs*, I, 320.
2. Paul Gautier, *Mme de Staël et Napoléon*, p. 6.
3. *Id*, *ibid*, p. 26-27.
4. D'Haussonville, *Revue des Deux-Mondes*, 1er mars 1913, p. 64.
5. *Mémorial*, I, 65.
6. *Lettres inédites à Meister*, p. 197. Léon-G. Pelissier, *Lettres inédites de la comtesse d'Albany*, p. 172.
7. L. Lecestre, I, 13.
8. Stendhal, *De l'Amour*, l. I, ch. 29. Arthur Levy, *Napoléon intime*, p. 487

Staël qui déclare la guerre, car, si nous l'en croyons elle-même, peu de temps après le 18 brumaire Joseph Bonaparte lui est envoyé par le Consul pour lui offrir une alliance politique qu'elle repousse [1]. Elle se fait centre d'opposition. Elle ne célèbre que les généraux hostiles à Bonaparte, Bernadotte, Moreau. Elle inspire ceux qui osent encore discuter, Chénier, Benjamin Constant surtout [2]. Le 5 janvier 1800, Constant prononce au Tribunat un discours qu'elle a préparé avec lui. Le soir, elle devait donner un grand dîner à des personnages du nouveau monde officiel ; à cinq heures elle reçoit une dizaine de billets d'excuse, et deux jours après le ministre de la Police, Fouché, lui conseille d'aller faire un tour à la campagne [3]. Elle riposte par son ouvrage, *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales.*

§ 2. — De la Littérature

Nous voici devant son premier livre important. Nous devons commencer par constater un défaut capital qui se retrouve dans toute son œuvre, et que personne peut-être, sauf Stendhal, n'a assez souligné : elle écrit mal [4]. Elle n'a ni aisance, ni naturel, ni correction. Elle écrit comme un étranger. Rien de plus visible dans ses lettres intimes, dans ses billets : le 25 mars 1802 elle mande à Chênedollé qu'il va être rayé de la liste des émigrés : « Foucher m'a dit ce soir qu'il avait donné l'ordre *que votre radiation serait par le premier travail* [5] ! » Cette éternelle improvisatrice n'écrit même pas comme elle parle, car sa conversation vaut mieux que ses écrits ; dans ses ouvrages on ne retrouve plus ce qui fait le charme de ses causeries : les jeux séduisants de sa physionomie mobile et ses bonheurs d'expression [6]. Chênedollé, qui pourtant vient de fréquenter le prince des causeurs, Rivarol, est ébloui par l'éclat de ses idées, la rapidité, l'ardeur de sa parole [7]. Mais il remarque en même

1. *Dix années d'exil*, p. 3-4.
2. Thibaudeau, *Mémoires*, p. 48.
3. *Dix années*, p. 9, 13.
4. Stendhal, *Correspondance*, I, 232, 266.
5. Mme de Samie, *A l'Aube du Romantisme*, p. 100.
6. Allonville, I, 300.
7. Mme de Samie, *ibid.*, p. 94.

temps l'abus qu'elle fait de sa facilité, et de celle des autres : pendant qu'elle compose son livre *De la Littérature*, à Coppet, elle met sur le tapis, chaque soir, le thème du chapitre qu'elle se propose d'écrire ; elle parle, elle fait parler, « et le lendemain le chapitre est écrit. C'est ainsi que presque tout le livre a été fait [1] ».

Malgré ce défaut de méthode, l'œuvre ne manquepas d'unité. D'abord on y sent la personnalité puissante de l'auteur ; elle s'impose, avec une sorte de dédain : volontiers elle dirait de ses ennemis, comme Mirabeau : — ils ne me pardonnent pas ma supériorité. — Cette supériorité intellectuelle est incontestable. Il y a là des idées généreuses, réconfortantes, par exemple pour ceux qui, à toute époque, sont toujours prêts à s'écrier : *finis Galliæ* ! « l'esprit humain, et surtout l'émulation patriotique, seraient entièrement découragés, s'il était prouvé qu'il est de nécessité morale que les nations fameuses s'éclipsent du monde après l'avoir éclairé quelque temps. Cette succession de peuples détrônés n'est point une véritable fatalité. En étudiant les sublimes réflexions de Montesquieu sur les causes de la décadence des Romains, on voit évidemment que la plupart de ces causes n'existent plus de nos jours [2] ». L'histoire ancienne lui sert à expliquer les temps modernes, et voici sa philosophie de l'histoire : son système personnel tient dans un mot : la perfectibilité [3] ! Elle considère la foi dans le progrès futur comme « l'espérance la plus religieuse qui soit sur la terre [4] ». Cela certes n'est ni religieux, ni scientifique ; ce n'est pas une idée positive, mais négative, car, sous cette formule vague, il y a un sentiment précis : la haine du catholicisme qui, pour elle, est l'antipode de la perfectibilité, car, ce qu'elle appelle, d'une périphrase, « le fanatisme religieux » lui semble l'ennemi de la science, des arts, de la philosophie : « dans les pays où les prêtres dominent, tous les maux et tous les préjugés se sont trouvés quelquefois réunis ». Tout au plus concéderait-elle que le catholicisme est une source « d'idées fortes et sombres [5] ».

1. Mme DE SAMIE, p. 95 ; SAINTE-BEUVE, *Chateaubriand et son groupe littéraire*, II, 101.
2. *Œuvres*, I, 235.
3. *Discours préliminaires*, I, 207 ; cf. Lady BLENNERHASSETT, II, 404.
4. *Œuvres*, I, 208.
5. *Œuvres*, I, 246, 240.

La pure littérature apparaît peu. Le titre du livre est plutôt une étiquette de prudence. Il y a tout de même là dedans un certain nombre de théories littéraires et fort intéressantes. Rares sont ceux qui ont trouvé cet essai peu original [1]. Geoffroy tout en faisant des réserves sur la partie philosophique, approuve la méthode littéraire [2]. Fauriel lui consacre une étude fort attentive, et qui n'est pas un simple panégyrique d'ami, car il fait des réserves sur le style, l'abus de la facilité, de l'improvisation [3]. Stendhal, il est vrai, est obligé de s'y reprendre à deux fois pour bien comprendre : à première lecture, il s'ennuie. Alors il s'entraîne en lisant la logique de Tracy, puis il reprend le livre, et arrive à y découvrir «d'excellentes idées à la Montesquieu, à la Molière [4] ». De nos jours on estime qu'il y a dans ce livre beaucoup de lacunes, graves pour un premier essai de littérature comparée : Mme de Staël n'a pas encore d'ouvertures sur l'hellénisme [5]. Elle parle de la littérature espagnole sans bien la connaître [6]. Elle ignore l'Allemagne, tout en émettant des théories sur l'enthousiasme, l'exaltation, dans la littérature d'Outre-Rhin [7]. Ses idées sur Shakespeare, sur l'union du comique et du tragique, sur le mélange des vers et de la prose, etc., sont plutôt d'un bon élève de Voltaire que d'un esprit novateur [8]. Elle souhaite pourtant une révolution au théâtre français, mais dans le genre 89, et sans les excès d'un 93 littéraire [9]. Cette prudence a dû contribuer à la diffusion lente et sage de ses meilleures idées ; on en retrouve jusque dans la Préface de Cromwell : quand Hugo attaque le *commun*, il reprend l'effort de Mme de Staël contre la *vulgarité* [10]. C'est donc un livre à longue portée.

Ses conséquences immédiates sont moins heureuses pour l'auteur. Ce n'est pas en effet pour l'avenir, mais pour le présent, qu'elle fait de la politique ou de la polémique. Elle déclare la guerre à ceux

1. Mustoxidi, *Histoire de l'Esthétique française*, p. 81.
2. Des Granges, *Geoffroy et la Critique dramatique*, p. 85-87.
3. Décade, n° 25, p. 422 ; n° 27, p. 536-537.
4. *Correspondance*, I, 228, 232.
5. Canat, *La Renaissance de la Grèce antique*, p. 71 et suiv. ; Charles Joret, *Revue*, 1908, p. 610 et suiv.
6. Cf. Zéréga Fombona, in *Mercure de France*, 16 septembre 1919, p. 217.
7. Texte, *J.-J. Rousseau*, p. 434-435. *Œuvres*, I, 275.
8. *Œuvres*, I, 260, 311.
9. I, 310.
10. I, 197.

qui n'accepteraient pas son dogme de la perfectibilité, comme ne pouvant être que les ennemis de la liberté de penser, de parler, et d'écrire, que des despotes [1]. Elle espère qu'un jour la France jouira de la liberté républicaine : actuellement ce pays subit une dégradation. Mme de Staël proteste contre la vulgarité du nouveau personnel politique, c'est-à-dire, en somme, contre le parti du Premier Consul [2]. Il y avait du courage, ou de l'irréflexion, à présenter une sorte d'ultimatum au général Bonaparte, en ces termes assez clairs : « Si le pouvoir militaire dominait seul dans un État, et dédaignait les lettres et la philosophie, il ferait rétrograder les lumières... ; il s'associerait quelques vils talents, chargés de commenter la force, quelques hommes qui se diraient penseurs pour s'arroger le droit de prostituer la pensée [3] ». Ainsi provoqués, les « vils talents », les pseudo-penseurs, relèvent le gant.

Fontanes, dans *Le Mercure de France*, accepte de suivre Mme de Staël sur le terrain politique qu'elle a choisi, et riposte à l'attaque, le 20 juin 1800 : « Si le génie de la France n'avait point ramené des bords du Nil le héros qui doit la sauver, dans quelle barbarie l'aurait replongée le gouvernement abattu ? » Sous une forme modérée, c'est un redoutable réquisitoire contre l'idéologie de Mme de Staël, et ses perpétuelles erreurs d'histoire littéraire [4]. Dans son second extrait, du 20 juillet, il conclut sur le défaut capital de son adversaire : « L'art de parler et l'art d'écrire sont très différents... On demande aux paroles plus de mouvement que de justesse... ; on leur permet tout, jusqu'à la folie... Mais un livre est une affaire sérieuse... Voilà ce qui explique les irrégularités qu'on a relevées dans l'ouvrage de Mme de Staël. En écrivant, elle croyait converser encore [5] ». En post-scriptum, Fontanes passe la parole à Chateaubriand, dont il annonce l'œuvre capitale : « Quand cet article allait à l'impression, le hasard *(sic)* a fait tomber entre nos mains un ouvrage qui n'est pas encore publié, et qui a pour titre, *Des beautés morales et poétiques de la religion chrétienne*. Cet ouvrage est remarquable par la richesse de l'imagina-

1. Préface de la seconde édition, p. 198.
2. *Œuvres*, I, 207, 291.
3. I, 299.
4. *Mercure de France*, n° du 1er messidor, an VIII, p. 27.
5. *Id.*, n° du 1er thermidor, an VIII, p. 196 ; cf. p. 188.

tion... L'auteur a traité d'une manière neuve les mêmes questions que Mme de Staël ». Mme de Staël songe à riposter dès le 30 juillet ; elle annonce à Fauriel qu'elle répondra à Fontanes dans la préface et dans les notes de sa seconde édition [1]. Devant ce retour offensif, l'ami de Fontanes entre à son tour dans la lice ; Chateaubriand dans *Le Mercure* publie sa fameuse lettre à Fontanes, signée : « l'auteur du *Génie du Christianisme* » et précédée de cette note de la rédaction : « Mme de Staël est traitée avec tous les égards qu'elle mérite, et c'est la dernière fois qu'il en sera question dans ce journal ». Chateaubriand oppose doctrine à doctrine : « Vous n'ignorez pas, dit-il à son ami, que ma folie est de voir Jésus-Christ partout, comme Mme de Staël la perfectibilité. J'ai le malheur de croire, avec Pascal, que la religion chrétienne a seule exprimé le problème de l'homme ». *Le Chat,* comme disent ses intimes, ne fait point patte de velours : « Sans religion, on peut avoir de l'esprit, mais il est presque impossible d'avoir du génie ». Cela semble bien un argument *ad feminam* ; voici même des personnalités très directes : « Vous paraissez n'être pas heureuse... Si c'est là votre mal, la religion seule peut le guérir. Comment la philosophie remplira-t-elle le vide de vos jours ? Comble-t-on le désert avec le désert ? » Sur la question littéraire, il est plus dur que Fontanes lui-même ; il aurait voulu « qu'on n'eût pas été si superficielle, et que dans un livre où l'on fait la guerre à l'imagination et aux préjugés, dans un livre où l'on traite de la chose la plus grave du monde, la pensée de l'homme, on eût moins senti l'imagination, le goût du sophisme, et la pensée inconstante et versatile de la femme ». Enfin voici le fameux passage, tant reproché à Chateaubriand, et que ses critiques séparent du contexte qui l'explique : « Je vous dirai..., mon cher ami, qu'il me semble tout à fait indigne d'une femme du mérite de l'auteur, d'avoir cherché à vous répondre en élevant des doutes sur vos opinions politiques. Et que font ces prétendues opinions à une querelle purement littéraire ? Ne pourrait-on pas rétorquer l'argument contre Mme de Staël, et lui dire qu'elle a bien l'air de ne pas aimer le gouvernement actuel, et de regretter les jours

1. GALLEY, *Claude Fauriel*, p. 80.

d'une plus grande liberté ? Mme de Staël était trop au-dessus de ces moyens pour les employer [1] ».

Mme de Staël sent la profondeur du coup qui la blesse ; elle part pour Morfontaine, proteste auprès du frère aîné du Premier Consul. Mme Joseph Bonaparte se laisse toucher. Des critiques modernes font de même, et reprochent à Chateaubriand d'avoir voulu se faire de la réclame aux dépens de Mme de Staël, d'avoir, dans la préface d'*Atala*, présenté trop tard de trop faibles excuses à l'auteur irrité et inquiet [2]. Mais d'abord Mme de Staël n'avait à s'en prendre qu'à elle-même. Puis, dans une lettre adressée à son adversaire, Chateaubriand avait appelé Necker un homme de génie [3] ! C'était payer royalement le wehrgeld. Mme de Staël, apaisée par cet hommage, et du reste réellement très bonne, pardonna vite ; dès le 5 juin 1801 elle recevait beaucoup l'auteur d'*Atala*, « homme d'un talent distingué [4] ». Son salon s'était de nouveau peuplé. Elle ne craignait plus rien. Qui aurait-elle pu redouter ? « Il n'y avait pas un mot sur Bonaparte dans mon livre, et les sentiments les plus libéraux y étaient exprimés, je crois, avec force [5] ». La remarque est naïve : justement le nom du général brillait par son absence, et, par contre, l'idéologie coulait à pleins bords. Le Premier Consul n'avait pas besoin de la Lettre à Fontanes pour ouvrir les yeux, et lire entre les lignes : « Je me suis mis à l'étude, dit-il, au moins un quart d'heure, pour tâcher d'y comprendre quelque chose. Le diable m'emporte si j'ai pu déchiffrer, je ne dirai pas des mots, il n'en manquait pas, et de grands mots encore ; mais toute l'attention de mon intelligence n'a pas réussi à trouver un sens à une seule de ces idées réputées si profondes [6] ». Il avait très bien compris, au contraire, mais il n'était pas encore assez fort pour engager contre Mme de Staël ce que, devant la galerie, il appellera plus tard, sur un ton de fausse bonhomie, « la petite guerre ». Dans l'intimité, il n'avait pas caché sa colère : le 9 floréal an IX

1. *Mercure* du 1er nivôse, an IX, tome III, p. 14 et suiv., ou CHATEAUBRIAND, *Correspondance générale*, I, 23 et suiv.
2. Paul GAUTIER, *Revue des Deux-Mondes*, 1er octobre 1903, p. 635. — GALLEY, *Claude Fauriel*, p. 87 et note.
3. Paul GAUTIER, *Ibid.*, p. 641.
4. GALLEY, *Ibid.*, p. 91.
5. *Dix années*, p. 23-24.
6. Dans P GAUTIER, *Mme de Staël et Napoléon*, p. 58.

(30 avril 1801) Fontanes écrit à Lucien Bonaparte : « Le Maître a tonné, sans s'apercevoir qu'il faisait trop d'honneur à une fourmi [1] ! »

§ 3. — Delphine

Bonaparte connaît mieux la vraie valeur de Mme de Staël ; comme il ne se sent pas encore assez fort pour l'écraser, il y a armistice : elle en profite. Elle vit à Paris, donc elle est heureuse ; et puis elle a Benjamin Constant, Mathieu de Montmorency [2]. On voit même dans son salon Chateaubriand, car ils sont tout à fait réconciliés depuis que Mme de Staël s'est vengée d'un mot, d'un joli mot : entendant l'ami de Fontanes, qui a les épaules un peu hautes, mal parler des Alpes, elle dit : « jalousie de bossu [3] ! » Du reste elle contribue à le faire rayer de la liste des émigrés, car, répétons-le, elle est bonne [4]. Elle s'emploie à adoucir le sort de ceux qui rentrent, grâce à son ami Fouché : « Je lui en conserve de la reconnaissance. Il faut l'avouer, il y a toujours un peu de coquetterie dans tout ce que font les femmes, et la plupart de leurs vertus même sont mêlées au désir de plaire [5] ».

Le seul point noir, c'est Bonaparte, qui sait glacer tout désir de plaire. Elle sent là une volonté froide, contraire et supérieure à la sienne. Ils s'observent. Mme de Staël, comme fascinée, cherche à assister aux fêtes où elle pourra le voir, par exemple chez le général Berthier, et prépare à l'avance les réponses « fines et piquantes » qu'elle lui fera : « Heureusement cela fut inutile ; il ne m'adressa que la plus commune question du monde ». Elle n'en dit pas plus dans ses mémoires, ayant eu le temps de se ressaisir et d'être prudente ; mais dans le premier moment de sa stupeur, elle n'avait pas su dissimuler l'insolence narquoise du premier consul : avisant les épaules généreusement décolletées de son ennemie, il lui avait dit : « Vous avez sans doute nourri vous-même vos enfants [6] ? » Et Mme de Staël était restée muette !

1. Pailhès, *Chateaubriand*, p. 72.
2. Allonville, IV, 108-109.
3. V Hugo, *L'Archipel de la Manche*, p. 20.
4. Bardoux, *La Comtesse de Beaumont*, p 306.
5. *Dix années*, p. 51-52. Lady Blennerhassett, II, 364-365.
6. *Dix années*, p. 45-46 et note.

Elle se rattrape dans son salon où ne fréquentent que les ennemis du Maître ; ses amis, s'ils s'y égarent, se refroidissent pour lui[1]. Elle prend part au complot de l'an X, quand elle voit s'élaborer le Concordat[2]. Elle n'a pas oublié en effet le traité qu'elle avait écrit en 1798 sur le meilleur moyen de fonder la république en France, et ce moyen c'était de déclarer le protestantisme religion d'État : « Je dis aux républicains qu'il n'existe que ce moyen de détruire l'influence de la religion catholique... l'État aura dans sa main toute l'influence du culte entretenu par lui, et cette grande puissance qu'exercent toujours les interprètes des idées religieuses sera l'appui du gouvernement républicain[3] ». Au fond c'était l'envers de la pensée de Bonaparte, car il préférait fonder l'Empire, et, comme *instrumentum regni*, il aimait mieux le catholicisme.

On le voit : tout contact entre le Premier Consul et Mme de Staël est un heurt. L'un des deux sera brisé, et, naturellement, ce sera le plus faible des deux adversaires, compromis brusquement par un des siens. Necker se charge en effet de consommer la disgrâce de sa fille en publiant ses *Dernières vues de politique et de finance*. Trois mois avant l'apparition du livre, Mme de Staël, toujours en extase devant son père, écrivait à Nils, le 1er mai 1802 : « Si vous passiez par la Suisse, vous trouveriez mon père... plus distingué que jamais par la force de la pensée : la solitude lui a donné de nouvelles lumières : il a vécu avec lui, et son esprit s'en est accru[4] ». A coup sûr il n'a pas l'esprit d'à-propos, car il ne craint pas d'imprimer qu'il n'y a plus de république en France ; qu'il n'y en a plus que pour les militaires ; que le Premier Consul est tout ; que malgré son génie et sa puissance, jamais Bonaparte ne pourra établir en France une monarchie héréditaire ; qu'il devrait donc fonder une république[5] ! Mme de Staël admire cette universalité de talents de son père, et cette jeunesse d'âme[6] ! Le futur empereur est moins enthousiaste : « A soixante ans, vouloir renverser ma

1. *Dix années*, p. 72.
2. P. GAUTIER, *Mme de Staël*, p. 74-76.
3. P. GAUTIER, *Revue des Deux-Mondes*, 1er novembre 1899, p. 109. Cf. LARG, *Mme de Staël*, p. 182 et suiv.
4. *Revue Bleue*, 17 juin 1905, p. 738.
5. WELSCHINGER, *La Censure*, p. 165 ; P. GAUTIER, *Mme de Staël*, p. 89 et suiv.
6. *Lettres inédites*, p. 181.

constitution !... Fou ! vieux maniaque ! vieil entêté ! » et brusquement la conclusion pratique : « Jamais la fille de M. Necker ne rentrera à Paris [1] ! » On dirait que Mme de Staël sent venir l'orage ; dans une admirable lettre à Lacretelle, elle analyse son état d'âme avec franchise, avec profondeur : « Il me craint. C'est là ma jouissance, mon orgueil, et c'est là ma terreur. Il faut que je vous l'avoue, je me précipite au devant d'une proscription, et je suis mal préparée à supporter les ennuis mêmes d'un long exil ; mon courage fléchit, et non ma volonté ! Je souffre, et ne veux point d'un remède qui m'avilirait. J'ai les peurs d'une femme, sans qu'elles puissent faire de moi une hypocrite ou une esclave [2] ».

Cette psychologie est digne de Racine. Mais Napoléon, lui aussi, est bon psychologue ; il n'aime pas Mme de Staël, et sait très bien pour quoi. D'abord elle l'adore, et lui la trouve trop laide. Il ne s'en cache pas dans une longue conversation avec ses frères Lucien et Joseph [3]. Cela vaut l'entretien d'Auguste, de Cinna et de Maxime. Joseph et Lucien essayent d'apaiser Napoléon, piqué, plus qu'il ne voudrait le laisser voir, d'avoir été traité d'*idéophobe* : « Ah ! je la connais, accoutumée qu'elle fut à fronder ou à entendre fronder les gouvernements qui m'ont précédé. D'abord dans les salons de monsieur son père, où l'on a commencé le procès de Louis XVI, car, voyez-vous, M. Necker fut le premier bourreau du malheureux roi. Ensuite intrigaillant occultement après le 9 thermidor, et puis figurant en sous ordre, c'est-à-dire par la parole, dans les orgies du Directoire, et puis enfin, tout récemment, régentant le Tribunat qu'elle m'oblige à épurer des membres ses amis..., ce qu'elle eut l'impertinence d'appeler non *épurer*, mais *écrêmer* le Tribunat.

Joseph. — Oh ! convenez que le mot est joli ; n'est-ce pas, Lucien ?

Lucien. — Je ne puis en disconvenir.

Le Consul. — Ah ! que vous êtes drôles tous deux avec votre engoûment pour cette femme ! »

1. P. Gautier, *ibid.*, p. 83, 94, 97.
2. *Id*, *ibid*, p. 95.
3. Iung, *Lucien Bonaparte et ses Mémoires*, II, 233 et suiv.

Joseph et Lucien voudraient réconcilier les deux ennemis, par intérêt pour leur frère, car ils sentent en elle un vrai danger :

JOSEPH. — Je suis de son avis : le génie est aussi une puissance.

LE CONSUL. — Oui, je sais qu'elle a dit cela ; savez-vous à quelle occasion ?... C'est dernièrement qu'elle l'a dit à Talleyrand, son ancien — comme vous savez — en réponse aux exhortations qu'il lui faisait d'être plus prudente dans ses discours au sujet de mon gouvernement.

JOSEPH. — Et Talleyrand vous l'a redit ?

LUCIEN. — Le brave homme ! Quelle générosité !

JOSEPH. — Ah ! c'est infâme !

LE CONSUL. — Je ne vous ai pas dit que je trouve cela beau de la part de Talleyrand. Je ne l'aime pas beaucoup plus que vous. Mais il me sert bien, il m'est utile. Voilà comme nous sommes, nous autres gouvernants. Nous n'aimons pas les traîtres, mais nous aimons la trahison ».

Lucien, qui connaît le cœur humain mieux que Joseph, fait un dernier effort : « Elle m'a dit, presque en pleurant : — Que voulez-vous, Lucien, je deviens bête devant votre frère à force d'avoir envie de lui plaire. Je ne sais plus, et je veux lui parler ; je cherche, modifie mes tours de phrases ; je veux le forcer à s'occuper de moi ; enfin je me trouve et deviens en effet bête comme une oie.

LE CONSUL, *moitié sérieusement, moitié riant.* — J'entends. C'est-à-dire que son génie étonné tremble devant le mien. Il y a certes de quoi me rengorger...

JOSEPH. — Vous l'avez dit vous-même : il n'y a pas de petits ennemis.

LE CONSUL. — Aussi je vous dis de la rassurer plutôt que de l'alarmer. Je ne lui ferai jamais de mal inutilement, ne fût-ce que par égard pour vous [1]. »

La conclusion est digne de l'auteur de *Colomba*. Ce n'est pas encore la vendetta, le « garde-toi... je me garde », mais c'est quelque

1. IUNG, *ibid.*, p. 237, 241, 235, 238.

chose qui y ressemble : — prenez garde ! Mme de Staël ne prend pas garde, et publie *Delphine*.

Elle y songe depuis 1799, et se documente auprès de Meister sur le catholicisme, sur le clergé, sur les couvents ; elle lui fait même une confidence inquiétante, le 23 octobre 1801 : « Vous savez ce qu'il faut de vérité pour un roman : je vous en prie, fournissez-la moi [1] ». Meister pourrait peut-être lui « fournir » la vérité des détails matériels, ou même encore un peu de couleur locale, comme on dira plus tard ; mais pouvait-il lui enseigner ce qu'elle ignorait : ce que c'est que la foi, le sentiment religieux, ou, comme disait Pascal, Dieu sensible à un cœur catholique ? *Delphine*, à ce point de vue, est une œuvre superficielle, une étude chimérique, et, qui pis est, d'une insupportable longueur : cinq ou six fois la « justification » d'un roman actuel, enfin une intrigue de roman-feuilleton, qu'il est bien inutile de résumer ici, puisque *Delphine* appartient à la collection des œuvres notoires, dont on ne connaît que le titre. On y retrouve, sans plaisir, des réminiscences de *Clarisse Harlowe*, de *La Nouvelle Héloïse*, de *Werther* surtout, car on a pu dire sans trop de sévérité que Delphine est un Werther femelle [2]. Le style lui-même a quelque chose d'exotique, disent les contemporains : ils trouvent que cela ressemble à de l'allemand traduit en français [3]. Un de ses compatriotes va plus loin : reconnaissant que Mme de Staël en général écrit mal, il avoue qu'elle a écrit particulièrement mal sa *Delphine* [4].

Tout cela avéré, il faut ajouter qu'on est de temps en temps payé de sa peine quand on affronte cette longue lecture. Delphine et Léonce parlent mal, mais leur passion est communicative [5]. Mme de Staël leur a également donné son esprit, et d'heureuses trouvailles brillent çà et là dans la trame grise de l'ensemble : « J'ai souvent remarqué que c'est par ses défauts que l'on gouverne ceux dont on est aimé [6] ». C'est Mme d'Albémar qui écrit cela,

1. *Lettres inédites*, p. 161, 172, 174.
2. Seillière, *Les Etapes du Mysticisme*, p. 99, 122-124 ; L. Reynaud, *L'Influence allemande*, p. 74.
3. Bardoux, *La Comtesse de Beaumont*, p. 347.
4. P. Kohler, *Mme de Staël*, p. 213-214, 689.
5. Vinet, *Etudes sur la littérature française au XIXe siècle*, I, 70.
6. *Œuvres*, I, 338.

mais c'est Mme de Staël qui dicte, et qui nous donne en même temps ses mémoires intimes, car elle met dans son roman ses tristesses, ses expériences déjà nombreuses du cœur humain, et ses déceptions [1]. Quoique ce soit un roman par lettres, la froideur de ce genre est comme réchauffée par le génie brûlant de l'auteur : les signatures s'animent, car ce sont des êtres vivants qui ont entretenu cette correspondance, et non pas les interlocuteurs habituels des dialogues philosophiques, A, B, C, etc. Ce n'est plus l'éternel *du même à la même* ; c'est intéressant comme un recueil de lettres réelles ; et du reste c'est un livre à clef : les premiers lecteurs s'en doutent, et se donnent le malin plaisir de soulever les masques [2]. Le duc de Mendoce, c'est le diplomate Lucchesini [3]. Le duc de Serbellane, c'est le comte Melzi ; Thérèse d'Ervins, c'est Mme Récamier. Quand on annonce M. de Lebensei, c'est Benjamin Constant qui fait son entrée. La malignité publique a vite deviné que Mme de Vernon, âme sèche, froide, ne croyant qu'au succès, et, malgré cela, d'un charme irrésistible, c'est Talleyrand, l'ancien ami, qui se venge, d'un mot méchant : « On dit que dans son roman Mme de Staël nous a peints, elle et moi, déguisés en femme [4] ». En effet Mme de Staël c'est Delphine, ou plutôt Delphine c'est Mme de Staël embellie : Léonce de Mondoville fait plusieurs fois le portrait de l'héroïne ; il nous fait admirer « des yeux si doux et en même temps si animés..., la grâce enchanteresse de sa figure, cette taille svelte, souple, élégante [5] ». C'est ainsi que Mme de Staël se souhaitait ; ou même, qui sait, se voyait-elle ainsi.

C'est donc bien un roman à clef, mais c'est aussi un roman à thèse ; il y a même deux thèses, l'une de théologie, et l'autre de philosophie. La première est mise en action, plutôt qu'en discussion, conformément à une idée très juste : Mme de Staël croit que les écrivains agissent plus « par ce qu'ils inspirent que par ce qu'ils enseignent [6] ». Le catholicisme est donc représenté par deux femmes,

1. P. Gautier, *Mathieu de Montmorency*, p. 143 sqq.
2. Mme de Staël, *Lettres inédites*, p. 178 ; cf. *Correspondance littéraire*, Ed. Tourneux.
3. Iung, *Lucien Bonaparte*, II, 221. Mme de Staël, *Dix années d'exil*, p. 41-42.
4. P. Gautier, *Mme de Staël*, p. 103-104 ; d'Haussonville, *Revue des Deux-Mondes*, 15 mars 1913, p. 321-322. Cf. Kohler, p. 624.
5. *Œuvres*, I, 370, 365.
6. *Ibid.*, p. 653.

Thérèse d'Ervins pieuse, bornée, inconséquente, passionnée ; Mathilde de Vernon, sèche, hautaine, d'une dévotion rebutante ; il est attaqué par Delphine d'Albemar, qui est l'héroïne, qui a toutes les qualités, puisqu'elle est Mme de Staël ; au catholicisme elle préfère « la religion du cœur ». Cette religion finit par triompher, puisque Mme de Vernon mourante refuse un prêtre et demande le ministère de Delphine ; Mme d'Albemar est le pasteur, le prêtre de sa société. C'est elle qui accompagne au poteau d'exécution Léonce, condamné à mort, pour lui parler, jusqu'au dernier moment, « au nom d'un Dieu de bonté ».

L'autre thèse, c'est la morale de la passion, c'est-à-dire l'affirmation que la passion d'amour rend vertueux. Mme de Staël est convaincue. Dans ses « quelques réflexions sur le but moral de *Delphine* » elle a prouvé longuement, même éloquemment, que sa théorie était excellente [1] ; et de fait, si l'on jugeait par simple comparaison, on reconnaîtrait que ce roman put paraître un bon livre, un ouvrage vertueux aux lecteurs de Piron, de Louvet de Couvray et de Laclos [2]. Chateaubriand lui-même ne se permettait qu'une toute petite restriction religieuse [3].

Nous serons plus sévères : *Delphine* est un livre démoralisant, parce qu'il nous fait aimer le vice et mépriser la vertu. Prenons la liste des personnages : tous ceux qui remplissent leurs devoirs sont présentés comme des esprits bornés, antipathiques ; tous ceux qui sacrifient obligations, devoirs, à l'amour, sont proposés à notre admiration. Ce livre, c'est l'apologie de la faute, c'est la déification de la femme coupable.

C'est bien pour cela que Bonaparte trouve ce roman dangereux, anti-social [4]. Ce plaidoyer en faveur du divorce déplaît à celui qui est en train de restaurer la famille, cellule sociale, et qui déclare : « Je ne veux pas chez moi de femme divorcée [5] ». Celui qui vient de signer le Concordat doit considérer comme un défi ce « Génie du Protestantisme [6] ».

1. *Œuvres*, I, 646 et suiv.
2. Séché, *Lamartine*, p. 56.
3. *Correspondance*, I, 77-78.
4. Gautier, *ibid.*, p. 107-108.
5. P. Gautier, *Mathieu de Montmorency*, p. 162-163.
6. Kohler, p. 107.

La presse relève le défi[1]. Sans doute *Le Moniteur* se tait : Bonaparte ne répond pas lui-même. Mais *Le Mercure* publie le 11 nivôse an XI (1er janvier 1803) un article violent : « Delphine parle de Dieu comme un quaker, de la mort comme un grenadier, et de la morale comme un sophiste... Delphine peint l'amitié comme une passion, ce qui la conduit naturellement à peindre l'amour comme une fureur... Delphine parle de l'amour comme une bacchante ». Ces critiques manquent de galanterie, mais ne sont pas très dangereuses ; voici qui dut inquiéter davantage l'intéressée : dans le même article on lui reprochait de manquer de patriotisme, et même de patrie : « Née dans un pays qui n'est plus, épouse d'un Suédois, devenue Française par circonstance, n'ayant jamais eu une patrie que par illusion, il est possible qu'elle ne puisse en concevoir d'autre : c'est une vieille habitude[2] ».

Pour que la menace sourde qui apparaissait là restât inopérante, il eût fallu que *Delphine* fût un grand succès, un triomphe durable devant l'opinion. Or, ce n'est qu'un vif engoûment : « Savez-vous, dit Rœderer, pourquoi il n'y avait personne... hier aux spectacles? pourquoi, aujourd'hui dimanche, il y aura très peu de monde à la messe ?... C'est que tout Paris est renfermé pour lire le nouveau roman de Mme de Staël. Dans quelques jours on ne parlera, on n'écrira que *pour*, *sur* et *contre* le livre de Mme de Staël[3] ». Ce n'est qu'un feu de paille : après avoir « infatué toutes les jolies femmes », le livre cesse vite de plaire[4]. On le discute. Si Rosalie de Constant se laisse prendre à l'intérêt romanesque de l'intrigue, la comtesse d'Albany écrit avec une sorte d'horreur : « c'est un salmigondis... d'immoralités et d'extravagances. Mme de Genlis est bien supérieure à cette folle[5] ». Entre ces deux impressions contraires, Stendhal hésite : il éprouve d'abord une certaine sympathie pour l'auteur et le livre[6]. Mais il n'admire pas sans réserves : « Mme de Staël n'a pris que le laid de l'amour. Delphine me paraîtrait assez aimable, si elle n'était pas si métaphysicienne[7] ». Plus il va, plus il devient

1. *Dix années*, p. 81-82.
2. *Mercure* du 11 nivôse, an XI, p. 83.
3. Stenger, *La Société française*, IV, 176.
4. Stendhal, *Correspondance*, I, 57.
5. Kohler, p. 328-329. — Comtesse d'Albany, *Lettres inédites*, lettre du 22 janvier 1803.
6. *Correspondance*, I, 57-58, 144.
7. « Lettres inédites » dans *La Nouvelle Revue*, septembre 1885, p. 249.

sévère : de Milan, il écrit à Romain Colomb, le 17 juin 1818 : « *Delphine* est un roman guindé, ennuyeux et atroce... Pour peindre les passions d'une manière agréable, il est indispensable d'avoir une âme, et, de plus, une âme généreuse et vraie, etc[1]. ». C'était le même revirement à l'étranger, en Saxe par exemple : Mme de Staël constatait d'abord avec joie que là tout le monde avait lu *Delphine*, même les petites gens ; elle écrivait avec une fierté malicieuse, et en mauvais style : « il faut aller dans l'étranger pour savoir ce qui porte loin en fait de réputation. Chateaubriand lui-même y est à peine connu[2] ». Mais bien vite elle déchante, et avoue à son père que le gouvernement saxon a interdit son livre[3].

Malgré tout elle avait foi dans la valeur de son œuvre, dans le jugement de la postérité ; elle dédiait *Delphine* « à la France silencieuse, mais éclairée, à l'avenir plutôt qu'au présent[4] ». L'avenir devait hésiter : en 1829 de Toreinx estimait que ce n'était pas un chef-d'œuvre, pas même un bon roman, mais qu'il y avait là des passages remarquables. Il préférait les ouvrages de Mme Cottin, et pourtant il admirait Mme de Staël, il répétait : « Elle est notre grand'maman à tous[5] ! » Cela, c'est la gloire familière, et posthume ; du vivant de l'auteur, que pensait en somme la France, « silencieuse mais éclairée ? » Quiconque n'aimait ni Bonaparte ni le Concordat, applaudissait. C'était un succès d'opposition, et il est dangereux de faire de l'opposition sous César. Mme de Staël avait multiplié les imprudences : il n'était pas jusqu'aux pages consacrées au père de Mme de Cerlèbe, c'est-à-dire à Necker, qui ne dussent paraître une provocation. Chateaubriand semblait tout craindre pour elle dans sa lettre du 8 janvier 1803 : « L'esprit abonde dans l'ouvrage... Le malheur y est supérieurement exprimé, et même si bien que je tremble pour vous[6] ».

§ 4. — L'exil

Le 24 pluviôse an XI (13 février 1803), le Premier Consul, tout puissant depuis la paix avec l'Angleterre, informe le Préfet de

1. *Correspondance*, II, 85-86.
2. D'Haussonville, *Revue des Deux-Mondes*, 15 mai 1914, p. 336.
3. *Id.*, *ibid.*, 1er juin 1914, p. 588.
4. Préface, I, 337.
5. *Histoire du Romantisme*, p. 180, 183.
6. *Correspondance*, I, 77.

Police que sa volonté est « que cette dame, trop connue par son esprit d'intrigue ne reste pas en France », et qu'il faut la reconduire à la frontière, « soit qu'elle veuille retourner vers son père en Suisse, soit qu'elle préfère se rendre dans le pays de feu son mari [1] ». Cette rédaction était habile : ce n'était pas une Française qu'on exilait, c'était une étrangère qu'on renvoyait dans sa patrie légale. Mme de Staël a raconté à sa manière son expulsion, la dramatisant à plaisir ; comme le lieutenant de gendarmerie chargé de l'accompagner venait chaque matin prendre ses ordres, « mes amis me disaient que cet homme qui venait chaque jour me sommer de partir, leur rappelait ces temps de la Terreur, pendant lesquels les gendarmes venaient demander leurs victimes [2] ».

Il y avait tout de même une certaine différence ; la réalité est même très loin du récit de Mme de Staël qui, naturellement, se donne le beau rôle, et oublie quelques détails. Un de ceux qui la connaissent le mieux, Benjamin Constant, a fait d'elle, en 1804, cette esquisse : « Il y a dans son caractère un coin que je n'aime pas. C'est un manque absolu de fierté, et un besoin d'être bien avec le pouvoir, besoin qui forme un contraste bizarre avec son peu d'empire sur elle-même et son impossibilité de se contraindre, et qui jette une inconséquence perpétuelle dans sa conduite [3] ». En effet, tout orgueil brisé, et sentant que la vie hors de France lui serait impossible [4], déchirée entre sa passion pour la liberté et son amour de Paris, elle se sent vaincue, elle capitule : elle écrit au Premier Consul une lettre suppliante où elle dit, entre autres choses : «... Il est impossible qu'un héros ne soit pas le protecteur de la faiblesse. Je vous en conjure encore une fois, faites-moi la grâce entière, laissez-moi vivre en paix dans la maison de mon père à Saint-Ouen... Enfin, citoyen Consul, réfléchissez un moment avant de causer une grande douleur à une personne sans défense [5] ». Elle avoue son anxiété à Mme Récamier : « Je vais errer trois jours autour de Paris en attendant cette réponse. Ah ! quel sort ! J'éprouve en montant en voiture un peu du sentiment qu'on doit avoir en allant au

1. Welschinger, *La Censure*, p. 328.
2. *Dix Années*, p. 99, 101.
3. *Journal*, p. 59-60.
4. D'Haussonville, *Revue des Deux-Mondes*, 15 mars 1913, p. 327 et 15 mai 1914, p. 336.
5. P. Gautier, *Mme de Staël et Napoléon*, p. 135.

supplice [1] ! » Elle a encore pourtant l'énergie de chercher des appuis : Junot lui-même tente une démarche : « Cette femme serait enthousiaste de vous, mon général, si vous le vouliez. — Oui, oui, je la connais, mais *passato il pericolo, gabbato il santo* [2] ! » Tout était fini ; il n'y avait plus qu'à partir. Le général Moncey écrivait au Grand Juge, le 20 octobre 1803, qu'elle avait quitté Paris la veille, et que, vu sa soumission, on ne l'avait pas fait accompagner par un gendarme [3].

Pourtant elle ne partait ni pour la Suisse, ni pour la Suède : elle prenait la route de Strasbourg, car sa première intention était de se défendre : « J'avais le désir de me relever, par la bonne réception qu'on me promettait en Allemagne, de l'outrage que me faisait le Premier Consul, et je voulais opposer l'accueil bienveillant des anciennes dynasties à l'impertinence de celle qui se préparait à subjuguer la France [4] ». Peu à peu elle sentit qu'il y avait mieux à faire, et qu'il fallait passer de la défensive à l'attaque. Elle se rendit compte qu'elle allait personnifier la liberté luttant contre le despotisme. Elle pouvait encore agiter la France à distance, et ameuter l'Europe contre Napoléon [5]. Sans trop se soucier si les coups destinés à son ennemi frappaient la France, elle allait se venger avec d'autant plus d'âpreté qu'elle était fort malheureuse. De Weimar, où elle était admirablement reçue, elle écrivait à son père, le 15 décembre 1803 : « Eh bien ! cher ami, de tout cela il en résulte absence de peine, mais point de plaisir ; le plaisir, c'est l'amour, Paris, ou la puissance ; il faut une de ces trois choses pour combler le cœur, l'esprit et l'activité ; tout le reste est métaphysique en jouissances, mais réel en douleurs si cela manque. Que dis-tu de ce portrait fidèle de l'intime moi [6] ». Nous dirions, nous, qu'elle commence à désapprendre le Français.

1. Herriot, *Madame Récamier et ses Amis*, p. 115.
2. P. Gautier, *Mme de Staël*, p. 137.
3. Welschinger, *La Censure*, p. 332.
4. *Dix Années*, p. 103.
5. P. Gautier, *Mme de Staël*, p. 143.
6. D'Haussonville, *Revue des Deux-Mondes*, 15 mai 1914, p. 336.

LIVRE IV

L'EMPIRE

CHAPITRE PREMIER

Chateaubriand

§ 1. — Années de jeunesse

Ne regrettons pas trop son départ pour le pays de la Forêt-Noire, en songeant aux véritables intérêts du Romantisme : avec Mme de Staël, c'est l'esprit du XVIIIe siècle qui s'en va, mais Chateaubriand reste : avec lui, c'est le génie du XIXe siècle, c'est le véritable romantisme français qui va pousser de profondes racines dans notre sol, et pousser vigoureusement la splendide floraison que l'on sait [1]. Il n'y a pas du reste de faille, d'abîme, entre ces deux époques. Entre Mme de Staël qui personnifie le XVIIIe siècle à son déclin, et Chateaubriand inaugurant avec majesté le XIXe qui commence, il y a des esprits intermédiaires qui, comme Népomucène Lemercier, oscillent entre ces deux mondes littéraires [2]. Mais ils sont négligeables. Il s'agit ici d'étudier surtout les principaux courants, et de remonter aux grandes sources. On ne peut donc négliger Sainte-Beuve avec son *Chateaubriand et son groupe littéraire*, quoiqu'il ait été rectifié par la critique. Bien souvent c'est un pamphlet sournois ; on ne peut pas toujours le prendre en flagrant délit de calomnie consciente [3] ; mais il est impossible d'accepter comme un équitable jugement d'ensemble ce que Sainte-Beuve dit dans son Discours d'ouverture, sur 1802 qu'il considère comme une simple reprise

1. J'ai déjà esquissé cette histoire dans *Les Idées morales de Chateaubriand* (Bloud).
2. Cf. Souriau, *Népomucène Lemercier et ses Correspondants*, passim.
3. Pailhès, *Madame de Chateaubriand*, etc., p. liv-lvi.

du XVIIIe siècle finissant : « La décadence fut de nouveau voilée. En un mot l'automne continua, mais il y eut un air de reprise du printemps. Chateaubriand ressaisit et renouvela avec génie l'œuvre pittoresque de B. de Saint-Pierre, de Buffon et de Jean-Jacques ; la forêt dans son feuillage immense se revêtit de teintes de plus en plus riches et belles, en même temps qu'un souffle plus doux faisait croire à je ne sais quel retour impossible de la fraîcheur [1]. » *Latet anguis in herbâ.*

Je me servirai plutôt des *Mémoires d'Outre-Tombe* qui sont un chef-d'œuvre, bien que manquant parfois de plate exactitude ; Chateaubriand y est sans doute sincère en gros, parce qu'il dit ce qu'il croit la vérité, mais il la contemple à travers un prisme qui colore les objets et déforme les lignes : l'orgueil. Il nous a du reste prévenus, avec une ironie discrète, qu'il reste romancier dans cette autobiographie : « Salut, ô mer, mon berceau et mon image ! Je te veux raconter la suite de mon histoire : si je mens, tes flots, mêlés à tous mes jours, m'accuseront d'imposture chez les hommes à venir [2] ». A coup sûr il a bien vu les grandes époques de sa vie, et c'est lui-même qui donnera le plan de notre étude : « Quand la mort baissera la toile entre moi et le monde, on trouvera que mon drame se divise en trois actes. Depuis ma première jeunesse jusqu'en 1800, j'ai été soldat et voyageur ; depuis 1800 jusqu'en 1814, sous le consulat et l'empire, ma vie a été littéraire ; depuis la restauration jusqu'aujourd'hui, ma vie a été politique [3] ». Cette troisième partie ne nous appartient pas ; étudions les deux autres.

Le milieu natal lui est favorable : Voltaire, en ceci bon prophète, écrivait que « le pays de Saint-Malo est sujet à produire des cervelles ardentes [4]. » Mais la beauté mélancolique du domaine paternel met de la tristesse dans cette âme de feu : « C'est dans les bois de Combourg que je suis devenu ce que je suis, que j'ai commencé à sentir la première atteinte de cet ennui que j'ai traîné toute ma vie, de cette tristesse qui a fait mon tourment et ma félicité [5] ». Sa famille laisse également une profonde empreinte sur son imagi-

1. *Chateaubriand et son Groupe*, I, 31.
2. *Mémoires d'Outre-Tombe*, I, 64.
3. *Ibid.*, t. I, p. XLVI.
4. *Œuvres*, Ed. MOLAND, XLV, 163.
5. *Mémoires d'Outre-Tombe*, I, 167.

nation : il se rappelle une grand'mère avec « un beau regard qui souriait dans l'ombre de ses années [1] ». Puis c'est sa mère, qui a beaucoup d'esprit, douée d'une imagination prodigieuse, connaissant les anecdoctes de la Cour de Louis XIV et sa littérature, même *Le grand Cyrus*, qu'elle sait par cœur [2]. Surtout elle connaît bien son catholicisme, et l'enseigne à ses enfants : « C'est de ma mère que je tiens la consolation de ma vie, puisque c'est d'elle que je tiens ma religion : je recueillais les vérités chrétiennes qui sortaient de sa bouche, comme Pierre de Langres étudiait la nuit dans une église, à la lueur de la lampe qui brûlait devant le Saint-Sacrement [3] ». Le père, lui aussi, a son influence, mais négative : il ne fait pas aimer à son fils le principe d'autorité. A la manière de Chateaubriand lui-même, les critiques ont tracé de ce père de lugubres esquisses : « Plus glacial et plus morne que les portraits des ancêtres » dit M. Anatole France [4] ; — « Pâle, taciturne, vieille épée féodale qui se rouillait, tristement appendue aux murs de ce manoir », dira Edgar Quinet [5].

Plus que tous les autres membres de la famille, sa sœur Lucile nous explique, telle une réduction d'une statue monumentale, le génie de Chateaubriand. Figure étrange, digne d'un roman d'Anne Radcliffe ; voici son portrait spirituel, dans sa jeunesse : « De la concentration de l'âme naissaient chez ma sœur des effets d'esprit extraordinaires : endormie, elle avait des songes prophétiques ; éveillée, elle semblait lire dans l'avenir. Sur un palier de l'escalier de la grande tour, battait une pendule qui sonnait le temps au silence ; Lucile, dans ses insomnies, allait s'asseoir sur une marche, en face de cette pendule ; elle regardait le cadran à la lueur de sa lampe posée à terre. Lorsque les deux aiguilles, unies à minuit, enfantaient dans leur conjonction formidable l'heure des désordres et des crimes, Lucile entendait des bruits qui lui révélaient des trépas lointains [6] ». Cette demi-somnambule eût intéressé Lombroso ; et sans doute le génie n'est

1. *Mémoires d Outre-Tombe*, I, 14.
2. *Ibid.*, I, 20.
3. *Ibid*, I, 60.
4. *Lucile de Chateaubriand*, p. XIV.
5. *Revue de Paris*, 1834, IV, 210.
6. *Mémoires*, I, 141.

pas une névrose, mais il y a dans les familles des génies, Chateaubriand, Hugo, etc., des frères ou des sœurs qui se sont arrêtés à mi-chemin entre le bon sens et le génie. Leur influence sur l'homme de génie de la famille peut être dangereuse ; celle de Lucile semble avoir été bonne. La robuste intelligence de François n'a rien à craindre, et son cœur a besoin de tendresse ; il veut aimer et être aimé. Sa sœur lui écrira, le 4 octobre 1803 : « L'amitié que j'ai pour toi est bien naturelle : dès notre enfance, tu as été mon défenseur et mon ami : jamais tu ne m'as coûté une larme [1] ». Ils s'amusent ensemble, ou plutôt ils luttent contre leur ennui : « Notre principal désennui consistait à nous promener côte à côte dans le grand Mail, au printemps sur un tapis de primevères, en automne sur un lit de feuilles séchées, en hiver sur une nappe de neige que brodait la trace des oiseaux, des écureuils et des hermines. Jeunes comme les primevères, tristes comme la feuille séchée, purs comme la neige nouvelle... » Par galanterie fraternelle Chateaubriand a voulu mettre sa vocation d'écrivain sous le patronage de sa sœur : « Ce fut dans une de ces promenades que Lucile, m'entendant parler avec ravissement de la solitude, me dit : — Tu devrais peindre tout cela. — Ce mot me révéla la Muse ; un souffle divin passa sur moi [2] ». Et sans doute, si cette promenade-là n'avait pas eu lieu, nous aurions tout de même Chateaubriand et son œuvre intégrale. Mais il était bon que, sidéré par le père, fantôme des soirées familiales, figé par les soupirs éternels de sa mère, le futur poète eût près de lui quelqu'un qui pût le comprendre. Lucile est presque un écrivain. Son *Hymne à Phœbé* est d'une fine contemporaine d'André Chénier : « Chaste déesse ! Déesse si pure que jamais même les roses de la pudeur ne se mêlent à tes tendres clartés, j'ose te prendre pour confidente de mes sentiments. Je n'ai point, non plus que toi, à rougir de mon propre cœur, mais quelquefois le souvenir du jugement injuste et aveugle des hommes couvre mon front de nuages, ainsi que le tien... Déesse aimable à ma tristesse, verse ton froid repos dans mon âme [3] ». Elle était digne d'être la confidente de son frère, et même son inspiratrice. Comme les peintres débutants

1. A. France, *Lucile de Chateaubriand*, p. 39.
2. *Mémoires*, I, 141-142.
3. A. France, *ibid.*, p. 5-6.

qui prennent leurs premiers modèles dans leur famille, Chateaubriand a esquissé, d'après sa sœur, Amélie, Velléda, Cymodocée : ainsi, gloire définitive, elle a pu « faire passer son fantôme de vie dans le génie de son frère [1] ».

Cette étrange famille, où nul n'est banal, vit dans la demeure la plus romantique, véritable nid du génie, et qui l'élève au-dessus de l'ambiance vulgaire. Les alentours du château ont frappé d'horreur le voyageur anglais, Young, qui passe à Combourg en 1788 : « Les gens sont presque aussi sauvages que leur pays, et leur ville de Combourg est une des plus ignoblement sales que l'on puisse voir... Il y a cependant un château, et qui est habité. Quel est donc ce M. de Chateaubriand, le propriétaire, dont les nerfs s'arrangent du séjour au milieu de tant de misère et de saleté. Au-dessous de ce hideux tas d'ordures se trouve un beau lac entouré de haies bien boisées [2] ». Il est heureux pour Young qu'il ait au moins aperçu la pièce d'eau vers laquelle se tournait la nostalgie de Chateaubriand :

> Te souvient-il du lac tranquille
> Qu'effleurait l'hirondelle agile ?...

Mais Young, en voyageur qui passe vite, a regardé la gangue et n'a pas vu le diamant. Il n'est pas entré dans le château, et c'est peut-être dommage pour nous qu'il n'ait pas vu « ce M. de Chateaubriand », qu'il n'ait pas causé avec M. le Chevalier, qu'il n'ait pas assisté à une de leurs lugubres soirées dans l'immense salle à manger. Tout le monde en a lu le récit [3]. Le père retiré dans son appartement, on respire un moment, puis on commence à avoir peur : les dames demandent au chevalier de regarder sous les lits, dans les cheminées ; et peut-être le jeune héros sent-il son cœur battre un peu vite quand il monte, seul, l'escalier de sa lointaine tourelle, se demandant s'il ne va pas entendre sonner derrière lui, dans l'obscurité, le pas d'un comte de Combourg, mutilé, mort depuis trois siècles, et dont la jambe de bois « revient » certaines nuits, accompagnée d'un chat noir [4] ! Quelles transes chez l'enfant,

1. Quinet, *Revue de Paris*, 1834, IV, 212-213.
2. *Voyages en France*, I, 150-151.
3. *Mémoires*, I, 134-135.
4. *Ibid.*, I, 136. Cf. Quinet, *Revue de Paris*, 1834, IV, 211.

se retirant dans sa chambre lointaine, quand l'écho de ses pas devient bizarre : sa marche se précipite, et son front est déjà brûlant quand il referme enfin sa porte, poursuivi par tous les bruits étranges d'une grande demeure, la nuit : « Quelquefois le vent semblait courir à pas légers ; quelquefois il laissait échapper des plaintes ; tout à coup ma porte était ébranlée avec violence ; les souterrains poussaient des mugissements ; puis ces bruits expiraient [1] ». C'est là sans doute qu'il a dû entendre pour la première fois ces silences qui succédaient à des silences.

Son récit est-il stylisé ? Un simple visiteur de Combourg, en plein jour, trouve ce réduit sombre ; la vue que l'on a des deux lucarnes est lugubre ; on se croirait dans un tombeau [2]. M. de Voguë décrit le château, dans une lettre à M. Paul Bourget, comme « le plus prodigieux cauchemar de granit qu'on puisse rêver [3] ». Un esprit ordinaire y sombrerait ; le génie puise là des forces surhumaines. Quinet, qui avait entendu lire le manuscrit des *Mémoires d'Outre-Tombe* à l'Abbaye-aux-Bois, nous donne son impression en vrai poète, capable de commenter l'Enchanteur : « Vous assistez vraiment en ce moment, dans ce manoir gothique, à une sorte d'incantation de la nature... Elle trace autour de lui un cercle de douleurs impalpables ; elle jette dans son cœur, comme une sorcière dans son brasier, des désespoirs sans cause qu'elle attise jour et nuit, des désirs inconnus, d'invisibles caresses, mille angoisses sans formes, des insomnies, des ténèbres, des luttes, des soupirs et des larmes sans nombre, pour en faire des âmes immortelles. Quand il sortira de ce cercle, s'il n'y succombe pas, il aura reçu le pouvoir de créer d'une parole un palais de diamant où ses songes vivront [4] ».

Le jeune homme s'évade parfois dans les bois de Combourg. Seul, il aime à songer là ; mais ce n'est pas la songerie alanguie et malsaine du névrosé : c'est le rêve créateur. Il donne la vie à la fille aînée de son imagination, la Sylphide. Son art est encore gauche ; cette Sylphide rappelle un peu le début de l'art poétique d'Horace :

Humano capiti cervicem pictor equinam...

1. *Mémoires d'Outre-Tombe*, I, 137.
2. MAUREL, *Essai sur Chateaubriand*, p. 30-31.
3. *Revue des Deux-Mondes*, 1er janvier 1924, p. 169.
4. *Revue de Paris*, 1834, IV, 214.

Le futur auteur de *René* lui donne sa propre nature, enfiévrée par les orages de son cœur, et par les tempêtes qu'il contemple du haut de la grosse tour de l'Ouest. Il lui donne les traits des belles visiteuses qui passent au château, des jolies paysannes des environs, d'une Madone d'église, ou des grandes dames d'antan dont les portraits ornent le salon [1]. Pour plaire à cette vierge bizarre et mériter son amour, il se transforme lui-même, et se prête toutes les qualités qu'il faudrait pour la séduire. Les héros de roman les mieux doués sont de pâles médiocrités auprès des splendeurs qu'il s'attribue [2]. Plus tard il en sourira ; même la pauvre Sylphide deviendra un cliché galant [3] : le 10 décembre 1827, il écrira à la marquise Marie de V... : « Dans ma jeunesse, je m'étais fait une image de femme que je n'ai rencontrée nulle part. Ce fantôme charmant, qui me suivait partout, qui était toujours invisible à mes côtés, et que j'aimais à l'idôlatrie, si vous m'apparaissiez, je le reconnaîtrais ». Ce madrigal a dû servir plus d'une fois : pour l'homme mûr, la Sylphide n'est plus qu'un accessoire ; oui, mais au début le jeune chevalier est l'esclave de sa créature, ou, comme il dit dans la langue du temps, le Pygmalion de sa Galatée, et cela dure deux années, pendant lesquelles il s'exalte de plus en plus : « Mes jours s'écoulaient d'une manière sauvage, insensée, et pourtant pleins de délices [4] ».

Son enchanteresse pourtant n'a pas su lui faire don du bonheur. Dans les forêts où, invisible, elle l'accompagne, elle ne le préserve pas de la mélancolie : « C'est dans les bois de Combourg que j'ai commencé à sentir la première atteinte de cet ennui que j'ai traîné toute ma vie [5] ». Il ne fait rien pour réagir, car il sent que cette tristesse, qui pèse sur sa vie, soulèvera son œuvre. S'il faut en croire les *Mémoires*, il y avait des moments où le fardeau de la vie lui semblait trop lourd ; il aurait cherché à se suicider [6]. C'était l'époque où peu à peu sa piété s'était refroidie : même sa foi semblait éteinte. Il avait lu les encyclopédistes, et l'irréligion ambiante

1. *Mémoires*, I, 152-153, 150.
2. *Ibid*, I, 150-151.
3. *Un dernier Amour de René*, p. 18 ; cf. CHATEAUBRIAND, *Amour et Vieillesse*, p. 6.
4. *Mémoires*, I, 152.
5. *Ibid*, I, 167.
6. *Ibid.*, I, 158, 160.

s'était insinuée dans son esprit, sinon dans son cœur : « De chrétien zélé que j'avais été, j'étais devenu un esprit fort, c'est-à-dire un esprit faible... Je croyais, de bonne foi, qu'un esprit religieux était paralysé d'un côté [1] ».

Tel était son état d'âme, au départ pour l'Amérique ; il ne soupçonnait probablement pas, en s'embarquant, qu'il rapporterait de ce voyage des sensations d'art toutes neuves, une nouvelle conception de l'exotisme.

§ 2. — Voyage en Amérique

A la suite de ses causeries avec M. de Malesherbes entre 1787 et 1789, notre chevalier avait songé à voyager dans l'Amérique du Nord, pour retrouver la mer entrevue par Hearne, ce fameux passage du Nord-Ouest qu'Amundsen découvrira cent ans plus tard [2]. Puis la Révolution survient, et ses projets en sont modifiés : se refusant à ce qu'il appelle la folie de Coblentz, il songe à suivre « une émigration plus raisonnable » qui se dirige vers l'Ohio [3]. Chateaubriand décrit la traversée dans son *Voyage* d'une façon si satisfaisante qu'il se contente de la recopier telle quelle dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe* [4]. Ce récit charme les lecteurs du *Voyage* et les auditeurs de l'Abbaye-aux-Bois. Edgar Quinet en garde un souvenir splendide : cette lecture lui rappelle la brume dorée des plus belles marines de Claude Lorrain [5]. C'est presque trop beau : l'imagination de Chateaubriand joue quelques tours à sa mémoire. Aussi est-il plus prudent de lire le récit de cette traversée dans les souvenirs d'un passager, l'abbé de Mondésir qui s'en allait avec quatre sulpiciens et quatre séminaristes fonder à Baltimore le premier séminaire catholique [6]. Cœur simple, mais esprit délié, l'abbé observe avec quelque inquiétude leur bruyant compagnon ; il l'admire, s'improvisant avocat devant un tribunal de capitaines de vaisseau à Saint-Pierre. Il frissonne en le voyant, pendant une

1. *Mémoires*, I, 311.
2. *Ibid*, I, 234.
3. *Œuvres*, IV, 342 ; cf. Henri Carré, *Revue de Paris*, 15 mai 1898.
4. *Mémoires*, I, 350.
5. *Revue de Paris*, 1834, IV, 220.
6. Ce récit a été publié par M. V. Giraud dans *Le Correspondant* du 10 août 1905, p. 583 et suiv.

tempête, attaché au grand mat, flagellé par le vent, trempé par les vagues, et criant : « O tempête, tu n'es pas encore si belle qu'Homère t'a faite ! » Il trouve que l'enthousiasme religieux du compagnon est mélangé d'ironie, que sa conversation est dangereuse : il a dégoûté un des leurs, Tulloch, d'entrer dans l'Église. Cela n'empêche pas le jeune chevalier de Malte d'assister aux lectures pieuses des Sulpiciens, et de lire lui-même à son tour le texte choisi, *La Perfection chrétienne* du P. Rodriguez ; mais il met à sa lecture une fougue qui s'éloigne du *recto tono* traditionnel ; on lui fait observer « qu'un livre ascétique ne se déclamait pas sur le ton de la tragédie. Le lecteur répondit qu'il mettait de l'âme à tout ». Il demande même une fois la permission de prêcher devant les marins ; le Supérieur y consent, fort imprudemment, car l'orateur « met de l'âme » à son sermon : « Notre nouveau missionnaire, prenant en main un grand crucifix, se mit à haranguer l'équipage, et il débita des phrases extrêmement fortes et brûlantes, au point que s'il se fût trouvé un Juif à bord, je ne doute nullement que nos matelots ne l'eussent jeté à la mer ». La scène est pittoresque, comme aussi le récit du bain malencontreux que Chateaubriand veut prendre en plein océan [1]. Mais la conclusion est inquiétante : « Souvent ce genre de pèlerins ne se fait nul scrupule de raconter comme vu de leurs yeux ce qu'ils n'ont ni vu ni pu voir. Avis donc aux lecteurs futurs ! »

La première fois, je pense, qu'on éprouva quelque doute sur la la véracité de Chateaubriand dans le récit de ses randonnées en Amérique, ce fut en 1827. L'*American Quarterly Review* consacre un article à l'édition des œuvres complètes de Chateaubriand, et dit avec une certaine sévérité : « Il désire évidemment nous faire croire qu'il a vécu longtemps et beaucoup voyagé dans nos déserts et parmi nos Indiens..., mais cela ne peut être. Ses descriptions de tableaux dans *Atala* et dans les *Natchez* sont entièrement fausses [2] ». Puis, l'an d'après, c'est la *Foreign Review and Continental Miscellany*, publiée à Londres, qui signale de nombreux emprunts faits au livre de Beltrami sur ses voyages en Amérique [3]. Par cette brèche ouverte dans la réputation de

1. Cf. Souriau, *Les Idées morales de Chateaubriand*, p. 14-16.
2. Septembre-décembre 1827, p. 460-461.
3. Vol. I, article VI, p. 468 et suiv. Je dois ces textes curieux et rares à un ancien étudiant d'Harvard, M. Bluestone.

Chateaubriand s'engagent successivement René de Mersenne, de son vrai nom Jacques Bin de Saint-Victor [1] ; Lamennais, qui, sur le témoignage d'un fils du maréchal Ney, explorateur de l'Amérique du Nord, prétend que l'auteur du *Voyage* n'a jamais vu le Meschacebé qu'il admire tant [2] ; Sainte-Beuve, qui profite de cette bonne occasion pour dénigrer l'auteur du *Génie du Christianisme* [3] ; Lamartine lui-même qui a sur le cœur une réception insultante à l'Abbaye-aux-Bois [4]. Enfin éclate, sur la sincérité de Chateaubriand, la grande querelle entre M. Bédier et M. l'abbé Bertrin, qui semble se terminer par la victoire du premier, et par conséquent par la défaite de Chateaubriand [5]. La reprise de cette bataille par d'autres belligérants manque d'intérêt, parce qu'elle manque de générosité : M. Dick poursuit, avec un excès de sévérité, la campagne contre la véracité et l'originalité du Maître [6]. Enfin M. Maurevert enregistre avec joie toutes ces accusations de plagiat [7].

Que faut-il en penser ? Pour prouver que, dans l'intervalle entre la date exacte de son arrivée en Amérique, et celle de son départ, Chateaubriand n'a pas pu couvrir les distances qu'il indique, on lui prête des choses qu'il n'a pas affirmées. L'excursion dans les lacs est invraisemblable, dit-on ? Mais l'auteur ne lui donne pas de place dans son itinéraire personnel ; il parle, en l'occurence, sur le ton impersonnel du géographe décrivant des régions qu'il n'a pas visitées lui-même : « *on voit...* », jamais : « je vois [8]... » Il indiquera même, plus tard, en note, qu'il y a, à la fin de sa description, une erreur : « c'était la géographie erronée du temps [9] ». Chateaubriand ne raconte pas uniquement ce qu'il a vu, mais aussi ce qu'il a su, ce qu'il a appris des Indiens [10].

Quant à la vérité de ses descriptions d'après nature, nous ne

1. Charlier, « Un ennemi de Chateaubriand », *Revue*, 1923, p. 219 et suiv.
2. Forgues, *Correspondance inédite entre Lamennais et le baron de Vitrolles*, p. 233.
3. *Chateaubriand et son Groupe*, I, 123, 127.
4. *Souvenirs et Portraits*, II, 128.
5. Bédier, *Revue*, 1899, p. 501 et suiv. ; 1900, p. 59 et suiv. Bertrin, *Correspondant* du 10 juillet 1900, p. 113 et suiv. Bédier, *Revue*, 1901, p. 80 et suiv. Bertrin, *Un Problème d'Histoire littéraire*, 1906.
6. *Revue*, 1906, p. 76 et suiv. Cf. sa dissertation inaugurale sur *Les Plagiats de Chateaubriand*.
7. *Livre des Plagiats*, p. 126-136.
8. *Œuvres*, IV, 355-357.
9. Ed. Furne, IX, 71.
10. *Œuvres*, I, 377.

pouvons naturellement nous en rapporter qu'au témoignage d'autochtones, ou de voyageurs, capables d'observer, de critiquer. Un Canadien, qui connaît personnellement les États-Unis prend parti pour Chateaubriand [1]. Un professeur de l'Université Wesleyan de la Virginie Occidentale, M. Madison Stathers, dans sa thèse de doctorat sur *Chateaubriand et l'Amérique*, admet quelques erreurs de détail, mais, dans l'ensemble, admire la fidélité artistique des descriptions, notamment pour le Mississipi ; la couleur locale lui apparaît à la fois précise et vivante ; le style indien de Chateaubriand lui rappelle l'*Hiawatha* de Longfellow, et c'est tout dire. Le professeur américain tient pour la sincérité de l'auteur du *Voyage* : « Au cours de ces cinq mois, on peut supposer qu'il accomplit en entier le voyage que nous venons d'étudier, qu'il eut toutes les aventures qu'il a racontées [2]... » Même conclusion chez un collaborateur du *Temps* : visitant à son tour les chutes du Niagara, il constate la vérité matérielle du *Voyage en Amérique* ; il éprouve les mêmes impressions que Chateaubriand un siècle auparavant [3]. Le père de notre romantisme n'est donc pas un imposteur : partout ailleurs, là où on a pu le contrôler, on l'a trouvé véridique. Gebhart, qui connaissait à fond l'Italie et la Grèce, affirme que l'*Itinéraire* est exact. M. Collas, qui a dépouillé les inventaires du château de Combourg sous la Révolution, a rendu hommage à la parfaite fidélité des *Mémoires d'Outre-Tombe* [4]. Pourquoi le récit du voyage en Amérique serait-il un mensonge ? Sans doute l'auteur est jeune, très jeune ; il est à l'âge où l'on n'a pas le culte de la froide et scientifique raison ; il a de plus une merveilleuse imagination, « cette partie décevante dans l'homme, cette maîtresse d'erreur et de fausseté, cette superbe puissance ennemie de la raison ». Tous les imaginatifs transforment la réalité. N'oublions pas que devant les oliviers de Provence, Lamartine s'écrie, à la stupéfaction de son guide, Autran : — les superbes platanes ! — Et pour quitter les chefs de chœur, pour descendre jusqu'aux simples choristes, rappelons-nous que, quand nous racontons la même histoire une

1. *Revue Canadienne*, janvier-février 1903.
2. Madison STATHERS, *Chateaubriand et l'Amérique*, p. 65.
3. *Le Temps*, 4 novembre 1898.
4. *Annales de Bretagne*, 1921, p. 1 et suiv. *Journal des Débats* du 8 juin 1901 et du 22 janvier 1923.

seconde fois, ce n'est plus la même histoire. Revenons à Chateaubriand : un grand écrivain qui voyage n'écrit pas un Guide ; un bon peintre n'est pas un photographe, et voit un paysage avec des yeux qui créent de la beauté. Chateaubriand a fait la confession de tous les artistes quand il nous a dit que, émigré, sous la tente, il racontait ses voyages à ses camarades qui le payaient en belles histoires : « Nous mentions tous comme un caporal au cabaret avec un conscrit qui paye l'écot [1] ». Allons-nous, pour cela, nous écrier : — donc Chateaubriand a menti ! — Tout cela est une affaire de mesure ; jusqu'où pensait-il qu'on pouvait honnêtement pousser la transformation artistique ? En 1803, près d'Autun, il écrit à Chênedollé et à Joubert : « Je me suis trouvé engagé dans les monticules, partie de jour et partie de nuit ; les oiseaux chantaient de tous côtés, et j'ai entendu à la fois les trois passagers du printemps le coucou, la caille et le rossignol. Un petit bout de croissant de lune était dans le ciel, tout justement pour m'empêcher de mentir, car je sens que, si la lune n'avait pas été là, réellement, je l'aurais toujours mise dans ma lettre [2] ». Chateaubriand ajoute, avec une douce ironie : « C'eut été à vous à me convaincre de fausseté, l'Almanach à la main ». Nous ne prendrons pas l'almanach pour vérifier les dires de Chateaubriand, soit dit pour tout le reste de cette étude. Ce que nous chercherons maintenant, c'est la valeur artistique du *Voyage en Amérique*.

Son originalité fait partie de cette valeur. On sait de reste qu'il a beaucoup emprunté au P. Charlevoix. Ces emprunts sont-ils des plagiats ? Oui, s'il en fait mystère. On est assez désagréablement surpris de constater qu'il n'a pas cité, même une fois, ce nom dans la préface de son livre, où il fait pourtant parade de ses connaissances bibliographiques. Mais il le cite au moins deux fois dans le cours de son récit, et deux fois dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe* [3].

Charlevoix lui avait été révélé par B. de Saint-Pierre qui, dans la septième de ses *Etudes de la Nature*, cite avec éloquence ce missionnaire, « homme rempli de toutes sortes de connaissances [4] ».

1. *Mémoires*, II, 60.
2. Raynal, *Les Correspondants de Joubert*, p. 182.
3. *Œuvres*, IV, 363 et 389 ; *Mémoires*, I, 392 et 394.
4. *Œuvres*, III, 377-378.

Chateaubriand reproduit justement la citation de Charlevoix faite par B. de Saint-Pierre [1]. On trouve d'autres ressemblances, plus générales, entre l'auteur des *Etudes de la Nature* et l'auteur du *Voyage* ; celui-ci semble bien emprunter à l'autre sa doctrine tant raillée des causes finales : « En hiver, dans cette solitude remplie de neige, le chasseur ne peut découvrir les oiseaux et les quadrupèdes peints de la blancheur des frimas, que par les becs colorés des premiers, les museaux noirs et les yeux sanglants des seconds [2] ». C'est un souvenir des harmonies préétablies par la nature, et de cette touffe noire que les hermines portent au bout de la queue, *afin* qu'elles puissent se suivre sans s'égarer, quand elles marchent à la queue leu leu. Parfois encore Chateaubriand veut rivaliser avec son prédécesseur ; ses descriptions de la forêt vierge en Amérique rappellent, et prétendent bien égaler, ce que le Vieillard, dans *Paul et Virginie*, dit de la sylve de l'Ile-de-France [3].

Il croit pouvoir lutter avec Bernardin, mais devant J.-J. Rousseau il s'incline comme devant un maître [4]. Si le disciple se permet de discuter certaines théories de l'*Emile*, il accepte tout le *Contrat Social* [5]. Dans le désert, Chateaubriand éprouve les impressions de l'homme évadé de la civilisation ; il se croit redevenu l'homme à l'état de nature : « Liberté primitive, je te retrouve enfin !... Me voilà tel que le Tout-Puissant m'a créé, souverain de la nature, porté triomphalement sur les eaux, tandis que les habitants des fleuves accompagnent ma course, que les peuples de l'air me chantent leurs hymnes, que les bêtes de la terre me saluent, que les forêts courbent leur cime sur mon passage. Est-ce sur le front de l'homme de la société ou sur le mien qu'est gravé le sceau immortel de notre origine ? Courez vous enfermer dans vos cités, allez vous soumettre à vos petites lois... Moi, j'irai errant dans mes solitudes ; pas un seul battement de mon cœur ne sera comprimé [6]. » Sans doute, en note, il demandera qu'on lui pardonne

1. *Œuvres*, IV, 354.
2. *Ibid.*, IV, 357.
3. *Paul et Virginie*, éd. Anatole France, p. 189-190. Cf. Souriau, *Bernardin de Saint-Pierre d'après ses Manuscrits*, p. 252.
4. Charles Benoit, *Chateaubriand*, p. 31.
5. *Œuvres*, IV, 354, 346.
6. *Ibid.*, IV, 358.

ce morceau ; mais nous n'avons rien à pardonner : c'est un cri de jeunesse, de fierté, et ce n'est pas déclamatoire, car c'est sincère. Il en est ainsi de tout le *Voyage* ; on sent que cet apprenti sera un jour un écrivain de génie ; c'est déjà superbe de vie et de mouvement, mais il y a encore des gaucheries. Il n'y a pas de plan [1]. Il y a beaucoup d'erreurs d'histoire naturelle, et pires encore que celles de La Fontaine, car le poète n'y met pas de malice, et Chateaubriand abuse de notre candeur quand il parle de truites de deux cents livres, de crocodiles au corps gros comme celui d'un cheval, et dont c'est la machoire supérieure qui est mobile, d'un serpent à épines qui porte au bout de la queue un dard aux mortelles blessures, et même d'un serpent à deux têtes, à la vérité « peu commun [2] ». Sainte-Beuve a relevé ces taches [3]. Mais il serait pédant d'y attacher une grande importance, car ce n'est pas pour une société savante qu'écrit Chateaubriand. Je lui reprocherais plus sérieusement une erreur de goût, une fausse beauté qui agace : après avoir décrit superbement un coucher de soleil, Chateaubriand a le tort d'associer à son admiration la nature entière : « Les animaux de la création étaient, comme nous, attentifs à ce grand spectacle : le crocodile, tourné vers l'astre du jour, lançait par sa gueule béante l'eau du lac en gerbes colorées ; perché sur un rameau desséché, le pélican louait à sa manière le Maître de la Nature... ». Pas n'est besoin de rêver une parodie de ce tableau : la caricature est toute faite. Mais, à côté de ces *juvenilia*, que de beautés nouvelles, que d'accents profonds, émouvants !

C'était d'abord, par-dessus le XVIII^e^ siècle, la belle période lyrique reconquise ; comme l'a dit Lamartine, « le grand style perdu depuis Bossuet, qui l'avait trouvé dans la Bible, était retrouvé dans les forêts du nouveau monde [4] ». Pourtant Chateaubriand n'écrit pas à la manière de Bossuet : la nouveauté des idées et des sensations renouvelle son style : déçu dans ses rêves d'explorateur arctique (si tant est que cela ait été pour lui une vive déception), il s'en console en découvrant « une nouvelle Muse [5] ». Il reprend,

1. *Œuvres*, IV, 350.
2. *Ibid.*, IV, 356, 369, 376.
3. *Chateaubriand et son Groupe*, I, 127, note 2.
4. *Souvenirs et Portraits*, II, 127.
5. *Mémoires*, I, 365.

en plus grand, ses promenades de Combourg avec une nouvelle Sylphilde ; mieux qu'autrefois il allait « entendre la clarté de la lune chanter dans les bois [1] ». Dans un bivouac d'Indiens, non loin des chutes du Niagara, il nous donne la sensation de ces nuits plus belles que nos jours, comme dit le poète [2]. Ces descriptions nous semblent encore d'une incomparable beauté, à nous qui avons lu tant de pages analogues chez les premiers disciples de Chateaubriand, ou chez Loti. Qu'est-ce donc pour les contemporains ? Ceux d'entre eux qui ont vu les mêmes spectacles, les ont contemplés avec des regards myopes, des imaginations engourdies. Il suffit d'ouvrir les mémoires de Talleyrand, qui émigre lui aussi en Amérique : il toise les mêmes forêts vierges avec des yeux d'économiste [3]. Il termine ses « descriptions », si j'ose ainsi parler, par une réflexion qui a bien l'air d'une malice à l'adresse de Chateaubriand : « Après m'être rassasié de ces idées, ou plutôt de ces impressions, n'ayant la tête ni assez vide ni assez active pour avoir le besoin de faire un livre, je me rapprochai des villes en faisant des vœux pour qu'une partie considérable des capitaux qui venaient se mettre à l'abri en Amérique y fussent employés à des défrichements [4] ». Pour ce physiocrate la forêt n'est pas de la beauté, mais du terrain sacrifié. Là où Chateaubriand admire la chute du Niagara, Talleyrand regretterait cette force perdue ; devant les paysages les plus émouvants il penserait que le cadastre américain est encore bien rudimentaire. Chateaubriand, lui, installe son chevalet, et, sur sa palette toute neuve, choisit ses teintes : devant une espèce de rhododendron, il remarque que « les fleurs de cet arbuste, d'un rose vif, faisaient un effet charmant avec l'eau bleue du lac où elles se miraient, et le flanc brun du rocher dans lequel elles enfonçaient leurs racines [5] ». Jusqu'à B. de Saint-Pierre on se contente de dessiner les paysages : le premier, Bernardin en fait des aquarelles ; mais, tandis qu'il aime les nuances atténuées, les teintes plates, et nous rappelle le coloris dilué d'un Puvis de Chavannes, Chateaubriand préfère les tons chatoyants,

1. *Mémoires*, I, 153.
2. *Ibid.*, I, 383-484. — RACINE, VI, 436.
3. *Ibid.*, I, 233-235.
4. *Ibid*, I, 235-236.
5. *Œuvres*, IV, 350.

les vivacités de couleur, ou, comme contraste, les harmonies modérées du camaïeu ; longeant en canot de hautes forêts, il note des teintes ton sur ton : « Le feuillage offrait toutes les nuances imaginables : l'écarlate fuyant sur le rouge, le jaune foncé sur l'or brillant, le brun ardent sur le brun léger, le vert, le blanc, l'azur, lavés en mille teintes plus ou moins faibles, plus ou moins éclatantes. Près de nous c'était toute la variété du prisme ; loin de nous, dans les détours de la vallée, les couleurs se mêlaient et se perdaient dans des fonds veloutés [1] ». C'est très beau parce que sa recherche des couleurs reste simple. Créant, pour ainsi dire le premier, la littérature pittoresque, — car qu'est-ce que Mme de Sévigné ou Bernardin de Saint-Pierre auprès de lui [2] ? —, il peut, comme Homère, se contenter des beautés simples, des couleurs fondamentales, sans outrer les effets comme ses successeurs, sans se travailler, comme Guy de Maupassant par exemple, à rechercher les nuances les plus subtiles des couleurs secondaires [3]. Mais peut-être vaut-il mieux, en fait de coloris, comparer l'écrivain à un peintre. Un paysagiste comme Pointelin nous apprend à voir. Si nous regardons un crépuscule ou une aurore, notre œil, mal adapté, ne peut percevoir tous les détails d'un effet de lumière qui ne reste pas identique plus de quelques secondes. L'œil du peintre, comme une chambre noire, fait un instantané, saisit tout, ensemble et détails, puis fixe l'effet sur une toile que nous pouvons étudier une heure entière. C'est ainsi que nous faisons, grâce au peintre, l'éducation de notre œil, et c'est également ce que réalise Chateaubriand ; mais sa prose est supérieure à la peinture, car elle rend jusqu'aux mouvements de toute cette flore : « Nous traversâmes une prairie semée de jacobées à fleurs jaunes, d'alcées à panaches roses, et d'obélia dont l'aigrette est pourpre. Des vents légers se jouant sur la cime de ces plantes brisaient leurs flots d'or, de rose et de pourpre, ou creusaient dans la verdure de longs sillons [4] ». Il dépasse encore le peintre parce que son paysage a une voix, presque une âme ; la forêt vierge s'anime d'une vie effrayante pour le voyageur égaré ; Chateaubriand rend ainsi

1. *Œuvres*, IV, 358.
2. *Mémoires*, II, 11.
3. *Revue des Deux-Mondes*, 1er février 1889, p. 526-527.
4. *Œuvres*, IV, 367.

cette horreur sacrée : « L'œil n'aperçoit que des troncs de chêne qui se succèdent les uns aux autres, et qui semblent se serrer en s'éloignant ; l'idée de l'infini se présente à moi... Ne pouvant sortir de ces bois, nous y avons campé. La réverbération de notre bûcher s'étend au loin ; éclairé en dessous par la lueur scarlatine, le feuillage paraît ensanglanté ; les troncs des arbres les plus proches s'élèvent comme des colonnes de granit rouge, mais les plus distants, atteints à peine de la lumière, ressemblent, dans l'enfoncement du bois, à de pâles fantômes rangés en cercle au bord d'une nuit profonde...

« Minuit.

« Le feu commence à s'éteindre ; le cercle de sa lumière se rétrécit. J'écoute : un silence formidable pèse sur ces forêts ; on dirait que des silences succèdent à des silences...

« Une heure du matin.

« Voici le vent : il court sur la cime des arbres ; il les secoue en passant sur ma tête. Maintenant c'est comme le flot de la mer qui se brise tristement sur le rivage. Les bruits ont réveillé les bruits. La forêt est toute harmonie [1]. » Voilà une merveille d'impressionisme. Loti lui-même n'en approche pas. — Mais les voyages de Loti sont plus authentiques ! — Qu'importe ? Quand, pour taquiner Leconte de Lisle, on lui demandait si, oui ou non, il avait visité l'Inde, il s'enquérait, en souriant, s'il était fort important que Chateaubriand fût allé, ou non, en Amérique [2]. Il y est allé, et il l'a visitée, plus ou moins vite. Ne le chicanons pas sur son journal de route, et relisons, pour avoir un terme de comparaison exact, l'avant-propos de ce joli, de ce délicieux rêve, *le Séducteur* ; ne pourrait-on pas appliquer à l'auteur du *Voyage d'Amérique* ces mots de Mme Gérard d'Houville sur l'île de Cuba qu'elle a si bien décrite, sans l'avoir jamais vue, d'après de simples causeries de famille : « Par sa beauté, son enchantement, demeurés sans pareils, elle sera toujours l'édénique patrie où sont nés tous mes premiers songes, c'est-à-dire cette magique brume d'aurore, montant d'un beau sol... et d'où surgit ensuite toute notre vie ».

On sait comment se termina le séjour de Chateaubriand, brusque-

1. *Œuvres*, IV, 359.
2. M. A. Leblond, *Leconte de Lisle*, p. 439.

ment, à l'annonce de la fuite de Varennes, de l'arrestation du roi, de l'émigration militaire : « Je crus entendre la voix de l'honneur..., et je me dis : retourne en France [1] ». Il débarquait au Havre le 2 janvier 1792, ramenant, non pas, comme il le désirait en partant, des Esquimaux, des habitants des régions polaires, « mais deux sauvages d'une espèce inconnue, *Chactas* et *Atala* [2] ».

§ 3. — Les Natchez

Il avait peut-être réalisé ainsi une idée de jeunesse, du temps où il était sous le charme de Rousseau : « J'étais encore très jeune, lorsque je conçus l'idée de faire l'épopée de l'*Homme de la Nature*... Je jetai quelques fragments de cet ouvrage sur le papier ; mais je m'aperçus bientôt que je manquais de vraies couleurs, et que si je voulais faire une image semblable, il fallait, à l'exemple d'Homère, visiter les peuples que je voulais peindre [3] ». Il rapportait d'Amérique une palette richement garnie de couleurs éclatantes, et un pessimisme tel que, sur le point de faire naufrage, au retour, entre Guernesey et Aurigny, « je n'éprouvai, dit-il, aucun trouble... et ne sentis point la joie d'être sauvé. Mieux vaut déguerpir de la vie quand on est jeune que d'en être chassé par le temps [4] ». Tout au plus le danger d'une mort affreuse avait-il remué dans son cœur quelques cendres de piété, presque une étincelle de foi : avec les matelots il avait répété un cantique de son enfance bretonne, à la vue des côtes de la Bretagne et dit-il « presque sous les yeux de ma mère [5] ».

C'est en Angleterre, à Londres, qu'il va utiliser ses souvenirs, ses notes, et couvrir d'une écriture fiévreuse l'énorme manuscrit des *Natchez* : « C'est dans ce parc de Kensington que je traçai au crayon les premières ébauches des passions de René. Je déposais, la nuit, la moisson de mes rêveries du jour dans... les *Natchez* [6] ». On sait qu'il fut, un temps, à la mode de prendre le contre-pied

1. *Œuvres*, IV, 437 ; *Mémoires*, I, 416.
2. *Mémoires*, I, 439.
3. *Atala*, Ed. Giraud, p. IX-X.
4. *Mémoires*, I, 439.
5. *Ibid.*, I, 437.
6. *Ibid.*, I, 325.

des affirmations de Chateaubriand, notamment pour l'histoire du manuscrit des *Natchez*, laissé à Londres et retrouvé quatorze ans après. La *Revue d'Histoire Littéraire* a remis les choses au point [1]. Admettons donc l'effrayant manuscrit de deux mille trois cent quatre-vingt-treize pages in-folio, dont il tire successivement *Atala*, *René*, des réflexions pour l'*Essai sur les Révolutions*, des descriptions pour *Le Génie du Christianisme* [2]. Plus tard, maître de sa forme et de son art, il rendra justice aux qualités et aux défauts de cet énorme poème : « Un jeune homme qui entasse pêle-mêle ses idées, ses inventions, ses études, ses lectures doit produire le chaos ; mais aussi, dans ce chaos, il y a une certaine fécondité qui tient à la puissance de l'âge [3] ». C'est une sorte de nébuleuse : la lumière ne s'est pas encore condensée ; c'est comme une brume lumineuse où se détachent des points brillants ; René est le fils adoptif de Chactas : le Sachem des Natchez lui raconte sa vie, son voyage en France, ses amours avec Atala ; René aide les Natchez dans leur guerre contre les Iroquois. Il refuse Mila et épouse Céluta ; entre les complots d'Ondouré, son rival, et les loyaux services de son ami Outougamiz, il mène une existence mélancolique, troublée encore par la guerre entre les Natchez, ses nouveaux frères et la France, son ancienne patrie ; il est pris, passe en conseil de guerre, est condamné à la déportation ; enfin il est tué par Ondouré.

Une plus longue analyse est inutile pour une œuvre qui doit son intérêt surtout aux procédés de style et d'art, à l'attitude sentimentale des héros. Le genre des *Natchez* est-il aussi original que l'auteur veut bien le dire en débutant : « A l'ombre des forêts américaines je veux chanter des airs de la solitude tels que n'en ont point encore entendu des oreilles humaines ». Pourtant M. Bédier a prouvé que certains de ces accents étaient empruntés à Charlevoix, à Carver et à Bartram [4]. M. Deberdt cite encore *La Nouvelle Mariée de l'Ile Formose* de Marcassus, *L'Abénaki* de Saint-Lambert, *Les Incas* de Marmontel, *L'Oronoko* d'Aphra

1. Cf. P. Martino, 1909, p. 429-478 ; V. Giraud, *ibid*, p. 789-791 ; Baldensperger, 1910, p 132-133 ; Charlier, 1911, p. 155-157. Cf. Chinard, *L'Exotisme Américain*, p. 161.
2. *Mémoires*, II, 181, 227.
3. *Ibid*, III, 57.
4. *Revue*, 1900, p. 59 sqq.

Behn, tous livres que nul ne lit, sauf ceux qui cherchent des rapprochements péjoratifs contre un grand écrivain [1]. M. Baldensperger a découvert un *Florello* de Loaisel de Tréogate [2]. Naturellement dans ses *Plagiats de Chateaubriand*, M. Ernst Dick a encore trouvé autre chose. Seulement, tandis que M. Dick crie au plagiat, les autres critiques cherchent simplement des sources, car tout génie dépend des talents qui l'ont précédé, comme un grand fleuve de ses plus petits affluents. *Les Natchez* remontent jusqu'à l'*Iliade* [3] ; et c'est heureux, car nul n'a traduit le δακρυσεν μειδιασασα d'Andromaque aux portes Scées, comme Chateaubriand : « il rencontrait les yeux de l'Indienne, où l'on voyait sourire des larmes [4] ». Puis c'est Virgile qui anime la mémoire créatrice de l'écrivain. Le *contemptor divûm Mezentius* devient « Ondouré contempteur de la vieillesse et des lois [5] ». Corneille est mis à contribution : il y a entre Adario, Outougamiz, Mila et Celuta un entretien qui rappelle la scène entre le vieil Horace, Curiace, Sabine et Camille.

Aux sources littéraires il convient d'ajouter les sources historiques. Chateaubriand indique lui-même dans sa préface l'*Histoire de la Nouvelle France* de Charlevoix. Il lui emprunte tout ce qu'a signalé M. Bédier, le nom du P. Souël, le nom de Chactas, déformation de la tribu des Tchactas, etc. [6]. Mais ce n'est pas au missionnaire qu'il doit cet étrange centenaire auprès duquel le Job des *Burgraves* paraîtrait un jeune homme. C'est à Londres, chez la princesse d'Hénin, qu'il a entendu Malouet parler des colonies où il avait vécu, de la Guyane, et d'un ancien soldat de Louis XIV, blessé à la bataille de Malplaquet, Jacques des Saints né en 1677.

Intendant des missionnaires de Saint-Georges de l'Oyapoc, le patriarche faisait régner l'ordre et la vertu chez les Indiens. A l'époque où Malouet l'avait vu, l'ancien soldat avait cent dix ans ; cet archi-centenaire se rappelait la perruque noire de Louis XIV, l'air martial du Maréchal de Villars. Aimant à conter ses souvenirs

1. *Revue des Revues*, 1er février 1899, p. 277.
2. *Revue de Philologie française*, 1901, p. 229.
3. Sainte-Beuve, *Chateaubriand et son Groupe*, I, 207 ; Ch. Benoit, *Chateaubriand*, p. 36.
4. *Œuvres*, IV, 457.
5. *Ibid.*, p. 454.
6. Cf. Charlevoix, t. II, p. 458, 469-470.

de France, il montrait un exemplaire du *Télémaque* qu'il gardait en mémoire de Fénelon : l'archevêque de Cambrai avait pansé ses blessures [1] !

On voit comment Chateaubriand romance ses documents. *Les Natchez* sont d'ailleurs conçus d'abord comme un roman ; puis la première partie se transforme en épopée vers 1798 [2]. Du coup le style change et devient de la prose poétique, à la manière de Delille. Voici une revue ; les troupes s'ébranlent pour le défilé : « Soudain vous eussiez vu le soldat tendre et porter en avant le pied gauche, avec l'assurance et la fermeté d'un Hercule... Les jambes noircies des soldats ouvrent et ferment une longue avenue, en se croisant comme les ciseaux d'une jeune fille qui découpe d'ingénieux ouvrages. Par intervalles, les caisses d'airain que recouvre la peau de l'onagre se taisent au signe du géant qui les guide [3] ». C'est le style épique tel que le conçoit le XVIIIe siècle finissant, ou le style noble, décrivant en périphrases archaïques les choses les plus modernes ; les soldats, qui sont devenus des guerriers, portent, au lieu du fusil à baïonnette, « un tube enflammé, surmonté du glaive de Bayonne » ; les dragons n'ont pas de bottes, mais « enfoncent leurs jambes dans un cuir noirci, dépouille du buffle sauvage [4] ». Cela, c'est le vieux mauvais goût ; en voici qui est de l'invention de Chateaubriand : « Adario arrache un mousquet à Kerbon et lui plonge dans la bouche la baïonnette : le glaive perce le palais et sort par le haut du crâne de la pâle victime, dont les yeux s'ouvrent et se ferment avec effort. Adario abandonne l'arme avec le cadavre qui demeurent écartés et debout comme les deux branches d'un compas [5] ». Ces *juvenilia* sont plus amusants encore quand Chateaubriand les peinture de couleur locale ; René et Ondouré luttent avec rage : « Sur les rivages du Nil ou dans les fleuves des Florides, deux crocodiles se disputent au printemps une femelle brillante... De leurs bras ils se saisissent ; ils ouvrent des gueules effroyables ; leurs dents se heurtent avec un craquement horrible... Tels se pressent les deux guerriers,

1. *Mémoires* de MALOUET, I, 128-129 ; II, 399-400.
2. *Mémoires*, III, 57 et II, 553.
3. *Œuvres*, IV, 447.
4. *Ibid.*, p. 445, 446.
5. *Ibid.*, p. 508.

tels ils s'étouffent dans leurs bras serrés par les nœuds de la colère[1].

Il y a là une étrange complexité de styles, de genres, et même de religions, car, écrivant une épopée, Chateaubriand ne croit pas pouvoir renoncer au merveilleux : son merveilleux est fort composite; dans l'espace de trois lignes, nous trouvons la mythologie de Virgile, le merveilleux chrétien et la religion indienne : « Araskoui, fidèle aux ordres de Satan, riant d'un air farouche, suivait à quelque distance les messagers de paix avec la Trahison, la Peur, la Fuite, les Douleurs et la Mort[2] ». Tout le monde n'admire pas ce mélange, pas même l'auteur assagi ; à M. de Blosseville qui avait critiqué dans les *Annales* cette contamination, il écrit, le 28 janvier 1827, que la première partie des *Natchez*, jadis « élevée de la simple narration à la dignité de l'épopée » est un ouvrage de jeunesse, et qu'il est d'accord avec son juge pour condamner « le mélange de tous ces merveilleux ». En revanche la seconde partie, écrite en forme de roman, lui paraît dominer « *ses* autres ouvrages d'imagination sous le rapport dramatique, et offrir une bien plus grande variété de style[3] ». Et de fait nous voyons apparaître le style sauvage qui, malheureusement, fera école ; il y a là notamment une façon de marquer le temps qui étonne, mais ne charme pas : « C'était l'heure où les fleurs de l'hibiscus commencent à s'entr'ouvrir dans les savanes, et où les tortues du fleuve viennent déposer leurs œufs dans les sables[4]... ». Le fond est plus intéressant que cette forme. La figure de René apparaît, sombre et puissante ; c'est bien le demi-dieu fatal, père de tous les héros romantiques. On l'aime : il ne peut aimer. Il passe, semant les drames autour de lui, comme un jettatore. Il a peur de la vie : la perspective d'être père l'effraye[5]. Il a horreur de la société ; c'est un anarchiste à la Rousseau, ou un émigré narguant la justice révolutionnaire ; devant le conseil de guerre, « une joie cruelle s'était glissée au fond de son cœur : se sentir innocent et être condamné par la loi était, dans la nature des idées de René, une espèce de triomphe sur l'ordre social[6] ».

1. *Œuvres*, p. 461.
2. *Œuvres*, IV, 452.
3. Société des Bibliophiles Normands. *Notice sur M. le Marquis de Blosseville*, par M. Ch. DE BEAUREPAIRE, p. 17.
4. *Œuvres*, IV, 442.
5. *Ibid.*, p 531-532, 502, 533.
6. *Ibid.*, p. 548.

N'importe ; il est vivant. C'est la vie même de Chateaubriand, exubérante et fiévreuse, qui bat dans les veines de tous ses héros, dans Chactas même : le sachem, devenant déiste en France, c'est Chateaubriand, fils du XVIIIe siècle, et raillant la crédulité d'Outougamiz : « Un prêtre était pour le frère de Celuta un oracle [1] ». La fierté de René et son hautain amour de la solitude morale, c'est tout Chateaubriand ; la lettre d'adieu à Celuta est un cri d'orgueil démoniaque : « Elle est de ma première manière, dira-t-il plus tard, et reproduit tout *René* ; je ne sais ce que les René qui m'ont suivi ont pu dire pour mieux approcher de la folie ». Mais, ajoute-t-il, « à travers cet ouragan d'idées, on entend partout une voix qui chante et qui semble venir d'une région inconnue [2] ». Rien de plus juste : il y a dans la phrase de Chateaubriand une harmonie chantante que nul n'avait obtenue jusque là : « Echappés du royaume des ombres, et descendant sans bruit à la clarté des étoiles, les songes venaient se reposer sur le toit des sauvages [3] ». Cette harmonie ajoute à la finesse, à la noblesse de l'idée : « Cependant les femmes souriaient des manières de l'étranger ; c'était de ce sourire de femmes qui ne blesse point [4] ». La grâce des détails est toute proche de la beauté homérique, avec, en plus, la sensibilité moderne ; la jeune Indienne porte sa fille : « Celuta la tenait suspendue à ses épaules, dans des peaux blanches d'hermine : tel un cygne qui transporte ses petits, les place entre son cou flexible et ses ailes un peu relevées ; les charmants passagers se jouent, à demi-cachés, dans le duvet de leur mère [5] ».

De pareilles beautés transportaient les privilégiés qui assistèrent aux premières lectures du manuscrit ; Fontanes écrivait à son ami, le 28 juillet 1798 : « Ma pensée la plus chère et la plus constante, depuis que je vous ai quitté, se tourne vers *Les Natchez*. Ce que vous m'en avez lu est admirable et ne sortira plus de ma mémoire [6] ». La critique officielle sera plus sévère pour le livre imprimé : de Féletz conclut ainsi son article : « Pour me résumer, je dirai que *Les Natchez*

1. *Œuvres*, p. 343, 500, 564.
2. *Ibid.*, p. 537, 587-589 ; *Mémoires*, III, 57-58.
3. *Œuvres*, IV, 449.
4. *Ibid.*, p. 448.
5. *Ibid.*, p. 566.
6. *Mémoires*, II, 173.

sont l'œuvre d'un génie fort, vigoureux, puissant et original : c'est un ouvrage qui n'a point de modèle ; l'illustre auteur me permettra d'ajouter : et qui ne doit pas en servir [1] ». Chateaubriand remercie de Féletz pour ses compliments, et approuve sa sévérité : « Il y a quelque chose de funeste dans cet ouvrage [2] ». A son tour Chateaubriand est trop sévère : il y a là surtout un charme qui n'a pas vieilli : Jules Claretie, recevant Maître Henri Barboux à l'Académie, lui rappelait qu'un jour, au Palais, une citation des *Natchez* avait fait passer un frisson dans l'auditoire ; et le grand avocat avait dit à ses confrères : « C'est Chateaubriand, poète en prose, qui a gagné mon procès [3] ».

§ 4. — L'Essai sur les Révolutions

Nul ne pourrait trouver semblable adjuvant dans l'*Essai sur les Révolutions*. Quand on vient de finir ce livre bizarre, on sent monter à sa mémoire l'adjuration de la Muse :

> ... ta douleur est à Dieu !
> Quel que soit le souci que ta jeunesse endure,
> Laisse-la s'élargir, cette sainte blessure
> Que les noirs séraphins t'ont faite au fond du cœur :
> Rien ne nous rend si grands qu'une grande douleur...
> Les plus désespérés sont les chants les plus beaux,
> Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.

Mais, après le premier choc, on se ressaisit vite : l'*Essai* n'est pas un pur sanglot, mais une série de cris de rage, contre la société, contre la religion, contre tout. C'est sans doute, pour lui, le chapitre le plus douloureux de sa vie d'écrivain ; à nos yeux c'est une préparation singulière au *Génie du Christianisme*. Si je parle au long d'une œuvre si peu lue maintenant, c'est pour poser ce problème : quelque chose de l'*Essai* subsiste-t-il dans le *Génie* ?

Chateaubriand émigre par honneur, mais en trouvant que l'émigration est une sottise de caste contre laquelle proteste son amour du pays : « Je suis, dit-il, Français jusque dans la moëlle des os [4] ».

1. Article du *Journal des Débats*, du 5 février 1827, signé : A.
2. V. Giraud, *Chateaubriand*, p. 294.
3. Supplément aux *Débats* du 21 février 1908.
4. *Revue de Paris*, 1831, XXVIII, 175.

Le sacrifice lui semble donc dur, d'autant qu'il est obligé de se marier pour avoir l'argent nécessaire au voyage d'Outre-Rhin. Il est blessé d'un éclat d'obus, attrape la fièvre, la petite vérole ; un instant il croit qu'il va mourir au revers du fossé, dans la longue route qu'il fait à pied [1]. Une seconde fois, pendant une escale à Guernesey, il se croit à sa dernière heure, et n'est sauvé que par la charité d'une femme de marinier [2]. Arrivé à Londres, il fréquente sans plaisir le milieu des émigrés dont il déteste l'esprit. Ses ressources s'épuisent ; il connaît la pauvreté, puis la misère ; il vit de pain et d'eau, puis manque de pain [3]. Il travaille pour vivre, il fait du commerce : il devient, à sa grande honte, professeur de français, quoique ce soit le sort commun des émigrés, un peu partout [4]. Toutes ces épreuves finissent par altérer sa santé : il est condamné par tous les médecins anglais [5]. Quand il regarde vers la France, sa tristesse redouble : toute sa famille est en prison, c'est-à-dire au pied de la guillotine : le même jour il apprend l'exécution de son frère, de sa belle-sœur, de son vieil ami, M. de Malesherbes. Où trouver un réconfort ? A quel saint se vouer ? Il a perdu la foi : « J'étais né de mon siècle [6] ! » Et en effet c'est un enfant du siècle, du XVIII[e] siècle finissant. A toutes ces douleurs précises ajoutons la dépression vague de l'exil. Hugo la supporte victorieusement, parce qu'il a cinquante ans, et que tous les regards de la galerie sont fixés sur lui ; Chateaubriand n'a que vingt-six ans, et il est inconnu. Il fait malgré tout fière mine, au témoignage du libraire Baylis : « Je l'ai vu vivre ici, très misanthrope et très solitaire ; il était fier et malheureux, c'est-à-dire extrêmement respectable [7] ».

C'est Baylis qui imprime l'*Essai* ; l'ouvrage paraît en 1797, le 18 mars [8]. C'est un livre d'histoire, ou plutôt une tentative d'histoire, une encyclopédie sans plan, suivant la première méthode de Chateaubriand. Il veut juger tout de suite la Révolution, n'ayant

1. *Mémoires*, II, 4, 86-87, 92.
2. *Œuvres*, I, 237.
3. *Mémoires*, II, 125, 120.
4. LE BRAZ, *Revue de Paris*, 15 août 1907, p. 808 et *Au Pays d'exil de Chateaubriand*, p. 35. — HAUMANT, *La Culture française*, p. 191.
5. *Mémoires*, II, 110.
6. *Œuvres*, I, 240.
7. PHILARÈTE CHASLES, *Mémoires*, I, 179.
8. DUCHEMIN, *Bulletin du Bibliophile*, novembre 1923, p. 510.

pas encore ce recul qui lui permettra, plus tard, d'en faire un admirable tableau [1]. Il répète, contre la nouvelle hégire, les invectives de son entourage [2]. Quand il redevient lui-même, quand il cherche à faire de l'histoire comparée, il reste bien superficiel, et fait des jeux de mots plutôt que des rapprochements entre le passé et le présent : c'est ainsi que les Pédiens, les Acriens et les Paraliens deviennent la Plaine, la Montagne et le Marais [3]. Mais les modernes ne gagnent pas à être comparés aux anciens ; Chateaubriand est dur pour les émigrés, mal outillés pour résister à l'épreuve : les citoyens d'Athènes, eux aussi, avaient été obligés de quitter leur patrie : « Mais, plus heureux que les émigrés français, ils emportèrent avec eux leurs richesses, et conséquemment leurs vertus [4] ». Sceptique quand il juge les hommes, il est tout simplement anarchiste quand il scrute la société : « Que m'importe que ce soit la loi ou le roi qui me traîne à la guillotine ? On a beau se torturer, faire des phrases et de l'esprit, le plus grand malheur des hommes c'est d'avoir des lois et un gouvernement ». Ce n'est pas seulement la France qu'il condamne ainsi : pour lui toutes les sociétés sont pourries [5].

Même négation hautaine de la religion. On a prétendu que l'auteur de l'*Essai* n'était pas tout à fait sceptique [6]. Il n'est rien qui ne se puisse plaider, mais c'est une autre affaire quand on essaye de juger. C'est un pur sceptique, celui qui dit : « Peut-être la vraie sagesse consiste-t-elle à être non pas sans principes, mais sans opinions déterminées [7] ». Il doute même de l'immortalité de l'âme, et c'est avec l'incertitude de Tacite dans la péroraison de la *Vie d'Agricola*, qu'il risque la prosopopée suivante : « Qu'on me pardonne ce moment de faiblesse : — Vertueux Malesherbes ! S'il est vrai qu'il existe quelque part une demeure préparée pour les bienfaiteurs des hommes, vos mânes illustres, réunis à ceux de l'auteur de l'*Emile*, habitent maintenant ce séjour de paix [8] ». Il ne nie pas Dieu, du moins dans la partie de sa pensée qu'il livre au public, mais il

1. *Mémoires*, II, 150, 151 ; I, 282-283.
2. *Œuvres*, I, 258.
3. *Ibid.*, I, 259.
4. *Ibid.*, I, 262.
5. *Ibid.*, I, 420-421.
6. BERTRIN, *La Sincérité religieuse de Chateaubriand*, p. 78.
7. *Œuvres*, I, 248.
8. *Ibid.*, I, 371.

oppose à l'idée de Providence « les hasards par qui tout arrive [1] ». C'est alors un philosophe de l'école de d'Alembert, l'école qui prédit à bref délai la fin du christianisme ; au cours du dix-huitième siècle, dit-il, la religion « ne fit plus que décliner..., et elle s'est enfin évanouie avec la monarchie dans le gouffre de la révolution [2] ». Pour lui, il assiste, d'un cœur sec, à la chute du trône et de l'autel, surtout de l'autel ; il parle du clergé avec ce genre d'ironie qui avait déjà frappé les Sulpiciens pendant la traversée de l'Atlantique, et par instants avec une véritable haine à la Voltaire [3]. Sans doute on pourrait citer quelques lignes d'éloges pour les curés de campagne, qui semblent faire contre-poids [4]. Mais est-ce, comme disait l'abbé Bertrin, un germe d'avenir qui se développera ? Non, c'est un rameau desséché, reste du passé. Plus tard, pour rétablir après coup de l'unité dans sa vie, Chateaubriand dira que « l'*Essai* n'était pas un livre impie, mais un livre de doute et de douleur [5] ». Ceux qui l'aiment répéteront après lui que « ce gros livre n'était ni aussi impie ni aussi mauvais qu'on se plaisait à le dire [6] ». La tendre marquise de Vichet, qui parle avec cette indulgence, n'avait probablement pas lu l'*Essai*, et se contentait de répéter ce que lui avait affirmé le charmeur. N'importe, Chateaubriand eût donné gros pour n'avoir jamais écrit sa diatribe : il tâchait de la dissimuler de la supprimer même. Il en rougissait sous l'Empire [7].

Au moment où il compose cette longue plainte il ne possède pas encore toute la magie de son art. Ce livre n'est pas un livre, c'est une collection d'articles de journaux ; les uns sont faibles, discutables ; d'autres sont superbes, comme son long parallèle entre Fox et Pitt, où brillent des pensées comme celle-ci, sur Fox : « Toujours du parti de celui qui souffre, son éloquence est une richesse gratuite, qu'il prête sans intérêt au misérable [8] ». N'est-ce pas un mot de génie, cette appréciation, à longue portée, de 89 : « Il y a toujours quelque chose de bon dans une révolution, et ce quelque chose

1. Sainte-Beuve, *Lundis*, X, 78. *Œuvres*, I, 256.
2. *Œuvres*, I, 403.
3. *Correspondant* du 10 août 1905, p. 588-589. *Œuvres*, I, 408.
4. *Ibid.*, I, 410.
5. *Mémoires*, II, 180.
6. *Un dernier Amour*, p. 17-18.
7. Marquise de la Tour du Pin, *Journal*, II, 304.
8. *Œuvres*, I, 293.

survit à la révolution même. Ceux qui sont placés près d'un événement tragique, sont beaucoup plus frappés des maux que des avantages qui en résultent : mais pour ceux qui s'en trouvent à une grande distance, l'effet est précisément inverse[1] ». Pour une victime de la Révolution l'idée est large et profonde.

L'*Essai* vaut plus par la pensée que par la forme ; du reste, dans sa préface de 1826, Chateaubriand juge assez bien son style : « Il est plus incorrect que celui de mes autres ouvrages ; il rend avec moins de précision ce qu'il veut exprimer, mais il a la verve de la jeunesse, et il renferme tous les germes de ce qu'on a bien voulu traiter avec quelque indulgence dans mes écrits d'un âge plus mûr[2] ». Il oublie d'avouer que l'*Essai* est son dernier hommage au style scientifique du XVIII^e^ siècle. Le souvenir de ses anciennes études mathématiques pèse encore sur son imagination[3]. Mais il cherche à innover. Il aime à créer des mots : il ne craint pas de parler de la *relaxation* des mœurs, de la *cavernosité* de son cœur[4]. C'est là qu'apparaît pour la première fois son penchant à « enrichir » la langue. De tous nos écrivains, sauf les actuels, Chateaubriand est peut-être celui qui a déversé le plus de néologismes dans le dictionnaire. Autre défaut de style : l'auteur de l'*Essai* est prompt à subir l'influence du milieu : il y a là des anglicismes, surprenants chez un Français qui ne savait pas beaucoup l'anglais : « Quelqu'un osait *délivrer* une opinion contraire[5] ».

En somme Chateaubriand est assez satisfait de son œuvre : « Il y a même un progrès sensible des premières pages de l'*Essai* aux dernières : les trois ans que je mis à élever cette tour de Babel m'avaient profité comme écrivain[6] ». Il a raison : ceux qui ne connaissent pas l'*Essai* y trouveraient d'heureuses surprises, surtout une grande fermeté de pensée, de la noblesse, de la générosité[7] : il ne veut pas se venger, sur son pays, de ses souffrances. Tout au plus pourrait-on lui reprocher une imprudence : il fait entre les Athéniens et les Français un parallèle bien superficiel, et qui se termine

1. *Œuvres*, I, 375.
2. *Ibid*, I, 246.
3. *Ibid.*, I, 283, 288, 341.
4. *Ibid*, I, 401, 375.
5. *Ibid.*, I, 346.
6. *Ibid*, I, 246.
7. *Ibid.*, I, 257.

ainsi : « Charmants dans leur propre pays, insupportables chez l'étranger, tour à tour plus doux, plus innocents que la brebis qu'on égorge, et plus féroces que le tigre qui déchire les entrailles de sa victime[1] ». Il ne pouvait pas tout de même deviner que ces quelques lignes seraient soigneusement reproduites dans un recueil de morceaux choisis à l'usage des jeunes Allemands, comme unique spécimen de sa prose[2]. On s'est bien gardé de donner l'apologie qui suit la satire et la neutralise[3]. Il ne rougit pas de son pays. Bien que vivant en Angleterre, il ne songe pas à écrire un livre sur la supériorité des Anglo-Saxons. Il ignore les rancunes mesquines.

La Révolution projette pourtant une ombre froide sur son talent, et cette ombre c'est le pessimisme dans son esprit, la mélancolie dans son cœur ; il reconnaît que son livre « est une sorte d'orgie noire d'un cœur blessé, d'un esprit malade, d'une imagination qui reproduit les fantômes dont elle est obsédée ; c'est du Rousseau, c'est du René, c'est du dégoût de tout, de l'ennui de tout[4] ». Rendons à Chateaubriand plus de justice qu'il ne s'en accorde à lui-même : c'est déjà du *René*, soit, mais ce n'est plus du Rousseau : c'est dans l'*Essai* que se marque la rupture avec Jean-Jacques. C'est en vain qu'on s'efforce, par parti-pris, à prolonger l'emprise de Rousseau sur Chateaubriand[5]. Sainte-Beuve, qui ne confond pas la critique avec la politique, reconnaît que la Révolution a rompu tout lien entre les deux écrivains[6] ; sans elle Chateaubriand serait resté Rousseauiste ; il n'aurait eu ni sa mélancolie propre, ni son retour au sentiment religieux. Bien entendu il y a encore dans l'*Essai* des traces de son ancien enthousiasme pour Jean-Jacques ; il garde un peu de la morgue pédante de Rousseau ; il en est encore à la corruption de la vertu par la culture intellectuelle, aux attaques contre l'association humaine, à cette hypothèse que seul le sauvage est heureux ; enfin, *in globo*, l'*Emile* lui semble sublime[7]. Pour-

1. *Essai*, livre Ier, ch. XVIII.
2. HERRIG, *La France littéraire* (Brunsvic, Westermann, 1875), p. 446.
3. *Œuvres*, I, 270.
4. Préface de 1826, dans ses *Œuvres*, I, 344.
5. J. LEMAITRE, *Jean-Jacques Rousseau*, p. 350.
6. *Chateaubriand et son Groupe*, I, 110.
7. *Œuvres*, I, 246-247, 340, 410, 422, 421, 271. Cf. Maurice MASSON, *La Religion de J.-J. Rousseau*, IIIe partie, p. 313.

tant il n'est plus un simple Seïde : il discute même la théorie fondamentale de son ancien maître sur *Le Contrat Social* [1].

Telle est la valeur du livre pour le lecteur moderne. Comme on l'a dit, ce sont là « les enfances » du génie de Chateaubriand [2]. Pour l'auteur lui-même l'œuvre présente un autre intérêt, fort considérable : toujours fidèle à sa méthode de se mettre tout entier dans chacune de ses œuvres de début, Chateaubriand considérera plus tard son *Essai* comme une sorte d'entrepôt d'idées où il ira se ravitailler [3]. Tout Chateaubriand se trouve ici en germe. Le chapitre XXXVIII de la première partie, *les Celtes*, contient en raccourci *Les Martyrs*. Le chapitre XLVI annonce *Atala* et *René*. Chose plus surprenante, des fragments de ce livre philosophique et irréligieux passeront dans le *Génie du Christianisme*, notamment, dans la deuxième partie, les chapitres XXXI, XXXIV et XXXV [4]. Le tableau final du clair de lune est transporté dans *Le Génie*, mais repeint, retouché, plus net : ainsi on ne retrouve plus dans *Le Génie* un trait, original peut-être, mais d'une originalité de décadence, « le ruisseau semé de crachats de diamants [5] ».

Tel quel le livre eut un certain succès de presse en Angleterre, comme le dit Chateaubriand, et quoi qu'en dise M. Dick [6]. *Le Courrier de Londres*, dirigé par Montlosier, lui consacre un compte rendu bienveillant [7]. L'auteur est inondé d'une pluie de lettres qui ne renferment pas toutes des compliments [8]. Ce n'est pas encore la gloire. Chateaubriand retombe vite dans l'obscurité, dans la solitude [9]. En France il est discuté dédaigneusement par les gens notoires : Sieyès écrit à Rœderer, qui lui avait prêté le volume : « Je vous rends le fatras à prétentions philosophiques de M. de Chateaubriand. Quel charlatan ! Est-ce que vous avez pu le lire jusqu'au bout [10] ? » Le grand public s'y intéresse un instant, puis l'oubli vient : « Une ombre subite engloutit le premier rayon de ma

1. *Œuvres*, I, 253.
2. E. DES ESSARTS, *Revue des Cours*, 13 janvier 1910, p. 393.
3. SAINTE-BEUVE, *Chateaubriand et son Groupe*, I, 163.
4. Cf. ALBALAT, *Revue de Paris*, 1er février 1903.
5. GIRAUD, *Chateaubriand*, p. 189.
6. *Mémoires d'Outre-Tombe*, II, 152 ; DICK, *Revue*, 1908, p. 109 ; V. GIRAUD, *ibid.*, p. 334.
7. BALDENSPERGER, *Revue*, 1907, p. 594.
8. GIRAUD, *Chateaubriand*, p. 259.
9. HYDE DE NEUVILLE, *Mémoires*, p. 313.
10. SAINTE-BEUVE, *Chateaubriand et son Groupe*, I, 171.

gloire », dit l'auteur des *Mémoires d'Outre-Tombe* [1]. Un beau souvenir surnage pourtant : Chateaubriand, à qui l'on reproche souvent l'orgueil de ses confidences, n'a jamais raconté le plus beau de ses gestes : il abandonne tous ses droits d'auteur à une famille anglaise plus pauvre encore que lui ; plus tard, une des jeunes filles, mariée à un pasteur, vient à Londres remercier l'auteur de l'*Essai*, alors ambassadeur de France : Billing qui est attaché à l'ambassade, et qui assiste à la scène, voit le pasteur bénir leur bienfaiteur ; il voit Chateaubriand rougir et balbutier [2]. Il faut tenir compte à Chateaubriand d'avoir fait cette charité avec la générosité du pauvre, et de n'en avoir pas parlé : cela nous rendra plus indulgents pour le contre-coup tragique de ce livre : pendant qu'il écrivait et publiait l'*Essai*, sa sœur Lucile était emprisonnée à Rennes ; son frère aîné était guillotiné ; sa mère, menée de Bretagne à Paris en charrette, malgré ses soixante-douze ans, était condamnée à mort ; sauvée par le 9 thermidor, oubliée à la Conciergerie, puis jetée à la rue, elle mourait bientôt, peut-être, en partie, de la douleur que lui causait l'évolution de son dernier fils : Mme de Farcy annonçait à son frère, le 1er juillet 1798, la mort de leur mère en ces termes : « Si tu savais combien de pleurs tes erreurs ont fait répandre à notre mère, peut-être cela contribuerait-il à t'ouvrir les yeux [3] ». Ses yeux s'ouvrirent en effet. On a dit que son retour à la foi était dû à l'influence de l'émigration qui voyait dans l'autel un moyen de restaurer le trône [4]. C'est bien invraisemblable. Au contraire la mort de son frère, la mort de sa mère, la mort de sa sœur ont dû produire sur lui l'effet que la disparition d'êtres chers produit sur les poètes, sur ceux qui ont des nerfs et du cœur. Chateaubriand a eu le droit de dire, dans la préface du *Génie* : « Ces deux voix, sorties du tombeau, cette mort qui servait d'interprète à la mort, m'ont frappé ; je suis devenu chrétien. Je n'ai point cédé, j'en conviens, à de grandes lumières surnaturelles ; ma conviction est sortie du cœur : j'ai pleuré et j'ai cru ». Laissons de côté les polémiques discourtoises engagées sur la date exacte

1. II, 152-153.
2. Pailhès, *Chateaubriand, sa femme et ses amis*, p. 24-26.
3. *Mémoires*, II, 178.
4. Baldensperger, *Revue*, 1907, p. 611, 625, 626.

de la mort de Mme de Chateaubriand mère et de Mme de Farcy[1]. Croyons, généreusement, à l'affirmation d'un fils parlant de la mort de sa mère : « L'idée d'avoir empoisonné les vieux jours de la femme qui me porta dans ses entrailles, me désespéra : je jetai au feu avec horreur des exemplaires de l'*Essai*, comme l'instrument de mon crime ; s'il m'eût été possible d'anéantir l'ouvrage, je l'aurais fait sans hésiter. Je ne me remis de ce trouble que lorsque la pensée m'arriva d'expier mon premier ouvrage par un ouvrage religieux : telle fut l'origine du *Génie du Christianisme*[2] ». Comment douter de sa sincérité ? Sainte-Beuve lui-même, malgré son parti-pris de dénigrement, se déclare rassuré par la lettre de Chateaubriand à Fontanes : «... Dieu, qui voyait que mon cœur ne marchait point dans les voies iniques de l'ambition, ni dans les abominations de l'or, a bien su trouver l'endroit où il fallait le frapper, puisque c'était lui qui en avait pétri l'argile, et qu'il connaissait le fort et le faible de son ouvrage. Il savait que j'aimais mes parents et que là était ma vanité : il m'en a privé, afin que j'élevasse les yeux vers lui... Je dirigerai le peu de forces qu'il m'a données vers sa gloire, certain que je suis, que là vit la souveraine beauté et le souverain génie, là où est un Dieu immense, qui fait cingler les étoiles sur la mer des cieux comme une flotte immense... Adieu ; que toutes les bénédictions du ciel soient sur vous[3] ». Cette lettre était datée de Londres, 25 octobre 1799.

§ 5. — Retour d'émigration

Il était bon que Chateaubriand revînt en France. Son style se serait rouillé à la longue en Angleterre. Il est difficile, dans un séjour prolongé à l'étranger, de garder toute la splendeur du style de la patrie. Voltaire remarquait que J.-B. Rousseau, aux Pays-Bas, prenait quelque chose de *batave* ; lui-même n'avait-il pas contracté en Suisse quelques helvétismes ?

Mais il ne suffisait pas de rentrer en France : il fallait, une fois

1. Cf. Edmond Biré, dans son édition des *Mémoires d'Outre-Tombe*, III, 569-574.
2. *Mémoires*, II, 178-179.
3. *Chateaubriand et son groupe*, I, 176 ; Bertrin, *La Sincérité religieuse*, p. 155-156 ; *Correspondance générale* de Chateaubriand, I, 15-16.

rentré, se cacher en attendant qu'on se fût fait rayer de la liste des émigrés, et tâcher cependant de ne pas mourir de faim. Fontanes lui trouva un asile, lui prêta de l'argent, le protégea de sa faveur naissante auprès du Maître, enfin l'introduisit dans une excellente société [1]. D'autres pensent que ce fut Joubert qui lui rendit ce dernier service [2]. L'important, c'est qu'il est reçu dans « la petite et admirable société du Luxembourg », comme disait Joubert, groupe exquis, où presque tous les hommes ont du talent, où les femmes sont délicieuses, ayant gardé le secret du charme de l'ancien régime [3] ; groupe d'intimité tendre, petite chapelle qui ne sent pas le renfermé. Suivant la vieille coutume, les initiés ont vite leur surnom ou leur sobriquet : Chateaubriand, c'est l'illustre Corbeau des Cordillières, ou encore le Chat, et, naturellement, Mme de Chateaubriand est la Chatte ; Joubert, c'est le Cerf, et Mme Joubert c'est le Loup ; Mme de Beaumont est l'Hirondelle ; le mélancolique Chênedollé se baptise le Grand Corbeau ; modeste, Gueneau de Mussy se contente de n'être que le Petit Corbeau. Fontanes, célèbre par ses coups de boutoir, c'est le Sanglier d'Erymanthe. D'autres encore, Molé, Saint-Martin, Pasquier, etc. [4]. Tous ont de l'esprit et savent causer. La Petite Société aime à parler littérature. On égratigne les prédécesseurs de Chateaubriand. Marie-Joseph Chénier est joliment arrangé : « Il y a dans Chénier un commencement d'élégance sur un fond d'insipidité ». Esménard est défini : un ébéniste en vers, Legouvé : un émailleur [5]. Les membres de la Petite Société ne s'épargnent pas toujours entre eux. Ils ne sont pas tous à l'accord parfait. Joubert n'aime pas beaucoup Guéneau de Mussy. Molé est souvent en froid avec Chateaubriand, et nourrit contre lui une jalousie féroce [6]. Tous ont un culte pour Mme de Beaumont, l'Icône aimée de la petite chapelle. Je n'essayerai même pas d'esquisser sa physionomie. On peut faire revivre une figure d'homme, comme on peut raviver les couleurs d'un portrait

1. Séché, *Correspondant* du 25 mars 1909, p. 1199.
2. Sainte-Beuve, *Chateaubriand et son Groupe*, I, 182 ; Cassagne, *La Vie politique*, I, 62 ; André Beaunier, *Le Roman d'une amitié*, p. 209.
3. Pailhès, *Chateaubriand, sa femme et ses amis*, p. 45-66, 69.
4. Raynal, *Les Correspondants de Joubert*, p. 200, 185.
5. Sainte-Beuve, *Chateaubriand et son Groupe*, II, 281-284.
6. Marquis de Noailles, *Le Comte Molé*, II, 64-67, 217, 219.

à l'huile, mais une figure de femme ! Peut-on restaurer un pastel ? Anatole France lui-même y a-t-il réussi ? « Ses beaux yeux, d'un éclat cuisant, brillaient sur son visage pâle et consumé. Son charme était vif, mais sans douceur. Elle avait la rigidité des âmes frappées de trop de coups, et martelées par le malheur. Les grands deuils se portent avec une sorte de raideur [1] ». Ce n'est pas l'impression gardée par Charles de Constant, à la suite d'un joyeux déjeuner organisé en octobre 1796 ; il y avait là Jaucourt, le « beau régicide » Ribbing, Benjamin Constant, Mme de Staël et quelques autres : « On a été fort gai. Mme de Beaumont est une vraie Française : tout ou rien, suivant le temps et les personnes [2] ». Joubert voit en elle la réunion de l'esprit, de la raison, de la réflexion et du talent ; c'est pour lui la seule femme avec qui l'on puisse vraiment causer, l'amie unique [3]. Pour le Chat, elle est plus encore. Très jalouse de toutes, même de la Chatte [4] ! Elle a un charme, un don, tels qu'elle apprivoise même Lucile de Chateaubriand, et s'en fait aimer à la passion [5]. Elle a des mots qui font vivre la page où on les lit ; du Mont d'Or où on l'a envoyée pour sa gorge, elle écrit à Chênedollé, le 8 août 1803 : « Je prends les eaux depuis trois jours. Je tousse moins, mais il me semble que c'est pour mourir sans bruit [6]... ».

Pour Chateaubriand Mme de Beaumont résumait tout le charme de ce monde où il se reprenait à la vie ; aussi que de regrets dans cette ligne des *Mémoires d'Outre-Tombe* : « ...celle qui fut l'âme d'une société évanouie [7] ». Et pourtant il y avait à côté d'elle d'autres femmes qui comptaient, comme Mme de Vintimille ; Joubert l'aimait au point que, chaque année, il célébrait l'anniversaire d'une promenade faite, le 22 juillet 1802, avec elle et Chateaubriand, « dans une certaine allée des Tuileries, tout embaumée de votre souvenir », lui écrit-il quinze ans après, le 21 juillet : « C'est là aussi ce qui m'a fait tant aimer les tubéreuses, dont je vous donnai ce jour-là un beau bouquet, et c'est en l'honneur

1. Anatole France, *Lucile de Chateaubriand*, p. xxxvi-xxxvii.
2. *Nouvelle Revue Rétrospective*, 1895, I, 183-184.
3 Sainte-Beuve, *ibid*, II, 262.
4. Chédieu de Robethon, *Chateaubriand et Mme de Custine*, p. 35.
5. Anatole France, *Lucile de Chateaubriand*, p. 31-32.
6. Sainte-Beuve, *Chateaubriand et son Groupe*, II, 220.
7. II, 377.

de ce beau bouquet que je m'en donne un pareil, tous les ans, à la même heure s'il se peut, et que je vous ai dédié et cette fleur et son odeur [1] ». Tel est le parfum féminin que Chateaubriand respire, sans ivresse, mais avec volupté, et qui est nécessaire à la santé de son talent.

Il lui faut aussi des amitiés viriles ; il en trouve encore là, et de deux catégories : les petits et les grands amis. Pour les petits il est bon prince : au jeune Guéneau de Mussy, il parle en aîné, comme à un de ceux qu'il appelle ses jeunes frères [2]. Chênedollé a failli même devenir son beau-frère. Il plaisait fort à Lucile, et semblait très amoureux ; malheureusement il se rappelle, vraiment bien tard, qu'il a laissé à l'étranger sa femme et son fils, ayant négligé de les ramener à son retour d'émigration. Malgré cette faute de mémoire, c'est un beau caractère, une âme noble. Il n'est pas le courtisan des triomphateurs ; il réserve son adoration aux soleils couchants. On le verra, au moment où Charles X, partant pour l'exil, traversera Vire, se jeter aux genoux de son roy une gerbe de lys à la main, lui fonctionnaire, lui inspecteur général de l'Université [3]. L'anecdote est bien jolie ; pourtant la duchesse de Gontaut, qui était du voyage, n'en dit rien dans ses *Mémoires* [4]. Espérons pourtant que le fait est vrai, car le geste est d'un brave, et l'idée est d'un poète. On ne le lit plus et on a tort : c'est de lui ce quatrain au bas d'une gravure représentant des patineurs, qu'on attribue à d'autres, et qui est exquis :

Sur un mince cristal l'hiver conduit vos pas,
Le précipice est sous la glace.
Tel est de vos plaisirs la légère surface ;
Glissez, mortels, n'appuyez pas [5].

Il a beaucoup de talent, mais peu d'argent. Joubert s'occupe à le caser dans l'Université : Chênedollé voudrait bien devenir inspecteur d'académie à Caen, et le bon Joubert lui fait remarquer que ces fonctions « sont morales, civiles, politiques, religieuses,

1. Joubert, *Pensées*, II, 411-412.
2. Sainte-Beuve, *ibidem*, II, 356.
3. Mme de Samie, *A l'Aube du Romantisme*, p. 380-381.
4. Duchesse de Gontaut, p. 358.
5. Mme de Samie, *Extraits du Journal*, p. 84.

sublimes, mais ennuyeuses par les détails [1] ». C'est un petit compagnon. Chateaubriand en parle avec une ironie un peu dédaigneuse : « Chênedollé, avec du savoir et du talent non pas naturel mais appris..., allait à la maraude dans mes ouvrages. Nous avions fait un traité ; je lui avais abandonné mes ciels, mes vapeurs, mes nuées ; mais il était convenu qu'il me laisserait mes brises, mes vagues et mes forêts [2] ». Chênedollé braconnait même dans les propriétés réservées. Dans son *Clair de Lune de Mai*, il a dérobé une brise à son grand ami [3].

Chateaubriand aimera toujours un peu Chênedollé, en souvenir de la Petite Société [4] ; mais tout de même ce n'est qu'un imitateur, un élève, et Chateaubriand n'a jamais beaucoup aimé ses disciples. Mais ses disciples l'aiment : il a conquis pour toujours le cœur de Chênedollé, parce qu'il est, pour les *amici minores*, le bon garçon, le brave garçon dont parle Joubert ; ce qui ne l'empêche pas de mettre tout son talent dans une simple lettre au jeune frère Guéneau de Mussy, le 9 octobre 1804 : « Mes trente-cinq ans viennent de sonner, le 4 de ce mois, à cette horloge qui ne marque jamais deux fois la même heure. Je songe que j'ai encore, tout au plus, autant d'années à languir dans le monde, que cela passe vite, et que tout ce qui m'afflige à présent sera bien peu de chose pour moi au dénouement de la pièce. Cela me fortifie contre les vaines espérances, me jette dans une salutaire indifférence des événements, qui ne sera jamais dangereuse, parce qu'il y a toujours un peu de chaleur au fond du cœur qui est dans ma poitrine. Ainsi je porte et pousse le temps, espérant vous voir, désirant vous embrasser, et vous mettant dans tous mes songes, quand ils valent la peine d'y mettre mes amis [5] ».

Malgré l'amabilité de la formule finale, Chateaubriand réserve sa vraie amitié pour ses pairs. Molé, « d'une gravité consulaire et d'une figure romaine », le prend de très haut avec tout le monde [6]. Il juge ses amis, il les compare entre eux : à la mort de Mme de

1. Joubert, II, 395 ; Sainte-Beuve, *Chateaubriand et son Groupe*, II, 271.
2. *Mémoires*, II, 262-263.
3. *Etudes Poétiques*, p. 27-29.
4. Chédieu de Robethon, p. 99.
5. Sainte-Beuve, *Chateaubriand et son Groupe*, II, 287, 364.
6. Joubert, II, 367.

Beaumont il écrit à Joubert qu'il préfère son éloge funèbre à celui de Chateaubriand, et pourtant Joubert ne lui semble pas encore avoir pris le style convenable [1] ! Or Joubert a plus de talent que Molé, et il a cinquante ans, tandis que Molé n'en a que vingt-trois : mais celui-ci aime critiquer, corriger, repenser les pensées des autres, en homme qui ne se connaît pas de supérieur, qui juge les plus grands de plain-pied [2]. Le 4 juin 1804, il écrit à Joubert : « Je trouve toujours Chateaubriand fort loin d'être aussi raisonnable qu'il est aimable et bon enfant. Il y a dans cet homme un fond de vanité singulièrement frivole, que j'avais cru inconciliable avec un mérite comme le sien [3] ». Aussi sont-ils assez souvent brouillés, puis ils se réconcilient avec enthousiasme [4].

L'amitié de Fontanes est plus stable, plus utile aussi, et fondée sur leurs épreuves d'émigration. Même avant de le connaître personnellement, Chateaubriand fait déjà son éloge dans l'*Essai* [5]. Puis l'amitié se noue, fort intime : ils errent ensemble dans les environs de Londres ; dans son *Essai sur la Littérature Anglaise*, il rappelle ces promenades, si chères pour lui, et si salutaires [6] : Fontanes avait en lui-même tout ce qu'il fallait pour comprendre et diriger la crise morale qui ramenait Chateaubriand à la foi, pour le conseiller au moment où il tentait sa première ébauche du *Génie du Christianisme*, car le poète avait déjà écrit sa pièce, « le jour des morts », et surtout ce vers final qui contient une partie de la thèse du *Génie* :

Dieu doit moins se prouver qu'il ne doit se sentir [7].

On les suit par la pensée dans les prairies qui entourent Londres, Chateaubriand beau et triste, Fontanes avec cette expression céleste, cette figure inspirée, ce rayon de feu sur le front que Chênedollé vit et admira un jour [8]. Quand Fontanes redescendait de son Sinaï, il redevenait le bon camarade, plein de verve et de

1. Raynal, *Les Correspondants*, p. 311.
2. Sainte-Beuve, *Chateaubriand et son Groupe*, II, 368.
3. Raynal, *ibid.*, p. 306.
4. Joubert, II, 347-348.
5. *Œuvres*, I, 272-273.
6. *Ibid.*, V, 139.
7. Fontanes, *Œuvres*, I, 37.
8. Sainte-Beuve, *Chateaubriand*, etc., II, 288.

brusquerie, d'une telle franchise, d'une telle loyauté qu'il disait la vérité même à l'Empereur [1] ; on comprend qu'il ne la ménageait pas à Chateaubriand. Fontanes a lui-même assez de valeur, comme écrivain, pour comprendre le mérite de son ami [2]. En même temps leur talent est si différent qu'il ne peut y avoir entre eux de compétition d'amour-propre. C'est un classique, et c'est un critique à l'esprit large, à la complaisance inépuisable [3]. Chênedollé écrit, au lendemain de la mort du Grand-Maître : « J'ai tout perdu en perdant M. de Fontanes. C'était pour moi plus qu'un maître, c'était un ami, un frère littéraire [4] ». Chateaubriand se sent presque aussi atteint : malgré sa douleur, il publie l'éloge de son mentor dans les *Débats* : « La perte que je fais est irréparable et je la sentirai le reste de ma vie [5] ». De son côté la sévère et judicieuse Mme de Chateaubriand le considère comme « l'homme qui ait eu peut-être le goût le plus sûr [6] ». Il met ce goût à la disposition de son ami ; il a sur lui une grande influence, mais négative en quelque sorte. Il corrige les fautes de Chateaubriand, mais ne lui inspire rien ; par exemple Fontanes est enthousiaste de la montagne, Chateaubriand ne partage pas cette passion [7]. Le classique modère le romantique, qui sent l'étendue de ce bienfait : « Je lui dois, dit-il dans son *Essai sur la Littérature Anglaise*, ce qu'il peut y avoir de correct dans mon style... ; il m'empêcha de tomber dans l'extravagance d'invention et le rocailleux d'exécution de mes disciples [8] ». Il lui doit même sa conception de la beauté ; que veut-il dire en effet dans la lettre-préface qu'il écrit pour les œuvres de Fontanes : « Il m'apprit à dissimuler la difformité des objets par la manière de les éclairer [9] ? » C'est un souvenir de leurs conversations, c'est une condensation de ce passage capital de la Lettre à Fontanes : « A mesure que la société multiplia les besoins et les commodités de la vie, les poètes apprirent qu'ils ne devaient plus,

1. Pailhès, *Mémoires de Mme de Chateaubriand*, p. 37.
2. *Œuvres*, I, 138-139.
3. *Mémoires d'Outre-Tombe*, II, 261. *Essai sur la Littérature anglaise*, V, 139.
4. *Chateaubriand et son Groupe*, II, 286.
5. *Débats* du 10 avril 1821, reproduits dans *Les Débats* du 11 avril 1921.
6. Pailhès, *Mémoires de Mme de Chateaubriand*, p. 38.
7. Raynal, *Les Correspondants*, p. 49.
8. *Œuvres*, V, 139.
9. Fontanes, *Œuvres*, t. I[er], p. 1.

comme par le passé, peindre tout aux yeux, mais voiler certaines parties du tableau. Ce premier pas fait, ils virent encore qu'il fallait *choisir* ; ensuite que la chose choisie était susceptible d'une forme plus belle ou d'un plus bel effet, dans telle ou telle position. Toujours cachant et choisissant, retranchant ou ajoutant, ils se trouvèrent peu à peu dans des formes qui n'étaient plus naturelles, mais qui étaient plus belles que celles de la nature ; et les artistes appelèrent ces formes *le beau idéal*. On peut donc définir le beau idéal : *l'art de choisir et de cacher* [1] ».

Chateaubriand accepte les principes de Fontanes, et aussi ses observations de détail ; il eût donc signé des deux mains ce jugement de Sainte-Beuve sur l'action de son conseiller intime : « Son grand mérite... a été de faire effacer bien des fautes dans *Le Génie* sans rien enlever des vraies beautés ». Sainte-Beuve a encore dit, excellemment, que, à côté du critique classique qui l'éclairait, qui le retenait, Chateaubriand a eu la chance de trouver dans Joubert un conseiller hardi, qui le soutenait, qui l'excitait [2]. En français moderne nous dirions que Joubert a été son animateur. Il avait tout ce qu'il fallait pour remplir ce rôle à la perfection. D'abord c'est un écrivain de valeur, qui a peu écrit par respect pour sa propre pensée : dès 1794 il annonce à Fontanes, avec une légitime fierté, qu'il ne veut plus « se donner la peine d'exprimer avec soin que des choses dignes d'être écrites sur de la soie ou sur l'airain [3] ». Il craint le développement verbeux, et n'aime que l'idée condensée : « S'il est un homme tourmenté par la maudite ambition de mettre tout un livre dans une page, toute une page dans une phrase, et cette phrase dans un mot, c'est moi [4] ». Mais il a ses moments de détente, surtout quand il écrit à ses amis : alors il se contente d'être un charmant Voiture [5]. Il a la sobriété de style nécessaire pour bien conseiller un débutant qui ne se défie pas assez de la redondance. Entre eux nulle jalousie possible : il écrit, mais ne publie pas. Il aime à lire ce que Chateaubriand

1. *Mercure de France*, 1er nivôse, an IX, p. 30-31 ou *Correspondance Générale*, I, 37.
2 *Chateaubriand et son Groupe*, II, 121 ; I, 255 ; cf. CASSAGNE, *La Vie politique de Chateaubriand*, I, 23 et suiv.
3 *Œuvres*, II, 235.
4. *Ibid.*, I, 86.
5 II, 368-369.

aime à écrire. Joubert est fait pour comprendre le voyageur revenu d'Amérique, lui qui dit à Mme de Beaumont : « Vous lisez Cook. Ses voyages ont fait dix ans les délices de ma pensée. Je connaissais Otahiti beaucoup mieux que mon Périgord [1] ».

Ces beautés qu'il voit, qu'il réalise pour son compte, il a l'énergie nécessaire pour les indiquer à son puissant ami. Joubert est la franchise même : il garde son franc-parler avec les plus illustres, même avec les camarades arrivés. Il faut voir de quel ton il morigène le Grand Maître de l'Université, qu'il trouve trop économe pour les traitements des professeurs [2] ! Ce n'est pas un stoïcien, surtout pour les autres ; c'est un philosophe pratique, qui a eu le mérite de rester optimiste après avoir traversé la Révolution. Il a ce qu'il faut pour guérir les mélancoliques, ou tout au moins alléger leurs chagrins : « Au lieu de me plaindre de ce que la rose a des épines, dit-il dans ses *Pensées*, je me félicite de ce que l'épine est surmontée de roses [3] ». Il devait faire bon vivre auprès du moraliste charitable qui a dit : « Il faut porter son velours en dedans, c'est-à-dire montrer son amabilité de préférence à ceux avec lesquels on vit chez soi [4] ». La morale de Joubert est douce et religieuse. Il est bien fait pour comprendre *Le Génie du Christianisme*, lui qui a remarqué que « la dévotion embellit l'âme, surtout l'âme des jeunes gens [5] ». Il peut non seulement comprendre, mais encore encourager, conseiller l'auteur du *Génie* ; n'est-ce pas à ce dernier que semble s'adresser cette adjuration : « Vous qui expliquez la religion aux hommes de ce siècle, et leur parlez de ce qu'ils ont aimé peut-être, ou de ce qu'ils voudraient aimer, songez qu'ils ne l'aiment pas encore, et, pour le leur faire aimer, ayez soin de bien parler [6] ». *Le Génie* au fond est surtout, nous le verrons, la réfutation du voltairianisme : c'est encore une harmonie préétablie entre eux, car Joubert qui aime l'artiste en Voltaire, déteste sa philosophie et sa personne : « Ceux qui, ne le lisant plus, observent

1. II, 258.
2. II, 396-401.
3. I, 78.
4. I, 255.
5. I, 105.
6. I, 126.

de haut les influences que son esprit a répandues, se font un devoir d'équité, une obligation rigoureuse, et un devoir, de le haïr [1] ».

Idem velle, idem nolle, ea demum firma amicitia est. Joubert connaît la théorie de l'amitié à merveille : « L'amitié est une plante qui doit résister aux sécheresses... Quand mes amis sont borgnes, je les regarde de profil [2] ». Il pratique ses théories en perfection. Il est pour Chateaubriand un ami délicieux. Il ne lui trouve qu'un défaut : une imprudence, un mépris de la vie qui l'exposent aux pires accidents ; cela met Joubert en colère. Un jour que Chateaubriand, ayant rempli sa berline de voyage d'un véritable arsenal, a failli se faire sauter, Joubert, indigné, écrit à Mme de Vintimille qu'il faudrait tâcher de trouver un second Chateaubriand, ayant le même génie que le premier, et une tête plus sage : « Mais j'ai grand peur que cette tête-là n'appartienne à un homme unique, et qu'à tout prendre nous ne soyons éternellement condamnés à l'aimer tel qu'il est, constamment et à la fureur, quoique avec fureur [3] ». Joubert aime en effet Chateaubriand, à ce point qu'il a la coquetterie de la beauté de son ami : il admire ses dents blanches [4] ! Il admire surtout sa prodigieuse vie intellectuelle : il essaye de la faire apprécier par Molé. De Villeneuve, il écrit à ce dernier, le 18 novembre 1804 : « Je serais fort aise que vous le voyiez ici, pour juger de quelle incomparable bonté, de quelle parfaite innocence, de quelle simplicité de vie et de mœurs, et, au milieu de tout cela, de quelle inépuisable gaîté, de quelle paix, de quel bonheur il est capable, quand il n'est... remué que par lui-même. Sa femme et lui me paraissent ici dans leur véritable élément. Ce sont deux aimables enfants, sans compter que le garçon est, en outre, un homme de génie [5] ». Joubert, qui n'est qu'un homme de talent, a conquis une véritable maîtrise sur l'homme de génie. Chateaubriand reconnaît cet ascendant et le proclame : « M. Joubert manquera éternellement à ceux qui l'ont connu. Il avait une prise extraordinaire sur l'esprit et le cœur, et, quand une fois il s'était

1. II, 181.
2. I, 186, 78.
3. II, 353.
4. II, 287.
5. II, 331.

emparé de vous, son image était là, comme une pensée fixe, comme une obsession qu'on ne pouvait plus chasser [1] ».

Chateaubriand procède de Joubert et de Fontanes : ils forment une trinité artistique au moment le plus décisif de l'époque romantique, quand il s'agit de dégager *Le Génie du Christianisme* définitif de l'ébauche commencée en Angleterre. Chateaubriand allait-il recommencer une de ces études nuageuses, sans clarté centrale, dont il avait l'habitude, et se gâter définitivement la main ? Après lecture les deux mentors concluent à une refonte totale. Chateaubriand hésite, discute ; le « sanglier d'Erymanthe » lui porte un coup brusque : « Vous pouvez vous mettre à la tête du siècle qui se lève, et vous vous traîneriez à la queue du siècle qui s'en va » ! Joubert opine qu'il faut « le débarbouiller de Rousseau, d'Ossian, des vapeurs de la Tamise, et lui laisser la croix, les missions, les couchers de soleil en plein océan et les savanes de l'Amérique... Quel poète nous allons avoir pour nous purifier des restes du Directoire [2] ! » Chateaubriand cède, et n'en veut pas à ses amis ; il leur demeure reconnaissant. Il a beau leur être supérieur en valeur intellectuelle, il reste leur égal en amitié. On a voulu en faire un de ces médiocres amis qui acceptent tout et ne rendent rien. Joubert, dit-on, a écrit en 1803 que Chateaubriand « n'est pas assez occupé des autres [3] ». Mais le même Joubert, parlant en 1806 à Mme de Vintimille de la place que leur ami occupe déjà dans les esprits, conclut ainsi : « En tout cas il en aura toujours une immense et des plus élevées dans le cœur des amis [4] ». S'exprime-t-on ainsi sur le compte d'un égoïste, d'un exploiteur d'amitié ? Sur quel ton s'adresse-t-il à Joubert ? Vous êtes, lui écrit-il, « un homme rare dont le cœur est de l'or, qui a autant d'esprit que les plus spirituels, et qui à par-ci par-là du génie. (La jolie malice !) Mon cher ami, je vous le dis les larmes aux yeux. Il n'y a point d'homme d'un commerce plus sûr, plus doux et plus piquant que le vôtre, d'homme avec lequel j'aimasse mieux passer ma vie [5] ». Il me semble que Joubert dut se sentir payé ce jour-là de tous ses bons offices, et

1. *Mémoires d'Outre-Tombe*, II, 257
2. Pailhès, *Chateaubriand, sa femme*, etc., p. 66-67.
3. Latreille, *Chateaubriand*, p. 57.
4. Joubert, II, 251
5. Raynal, *Les Correspondants*, p. 180.

qu'il mit cette citation à l'ordre du jour de l'amitié dans le tiroir aux papiers précieux. — Mais il s'est brouillé avec Fontanes en 1816 ? — « Je ne le vois plus, écrit-il en effet à Chênedollé, le 7 mai ; son opinion dans la Chambre des Pairs le range sous des bannières différentes de la mienne [1] ». Fontanes trouvait dangereuse la liberté de la presse que Chateaubriand réclamait : ce fut une bourrasque qui laissait subsister toute leur amitié [2].

C'est à ses amis que, poussé par une modestie excessive, il confie la garde de sa renommée dans une « épigramme » qu'il écrit sur l'album de Mme de Rémusat ; Sainte-Beuve l'a copiée, la trouvant avec raison digne des plus belles pièces de l'anthologie ; voici ce petit chef-d'œuvre : « La Gloire, l'Amour et l'Amitié descendirent un jour de l'Olympe pour visiter les peuples de la terre. Ces divinités résolurent d'écrire l'histoire de leur voyage et le nom des hommes qui leur donneraient l'hospitalité. La Gloire prit dans ce dessein un morceau de marbre, l'Amour des tablettes de cire et l'Amitié un livre blanc. Les trois voyageurs parcoururent le monde et se présentèrent un soir à ma porte : je m'empressai de les recevoir avec le respect que l'on doit aux dieux. Le lendemain matin, à leur départ, la Gloire ne put parvenir à graver mon nom sur son marbre ; l'Amour, après l'avoir tracé sur ses tablettes, l'effaça bientôt en riant ; l'Amitié seule me promit de le conserver dans son livre [3] ». C'est lui au contraire qui a sauvé de l'obscurité ceux qu'il chérissait : la réputation de Chateaubriand a protégé contre l'oubli ses amours, et mis en pleine lumière ses amitiés. Pourquoi Bardoux a-t-il écrit un livre sur Mme de Beaumont ? Parce qu'elle a aimé Chateaubriand. Sans lui Guéneau de Mussy serait parfaitement oublié ; Chênedollé ne serait qu'un poète local, tout au plus régional ; Fontanes, un néo-classique somnolent dans les limbes de la poésie ; Joubert lui-même ne serait plus, tout au plus, qu'une de ces minces statuettes qui n'ont à elles qu'une toute petite chapelle, comme certains saints de Bretagne. Chateaubriand les a dorés d'un rayon de sa gloire, à laquelle ils ont contribué : il leur a bien payé sa dette.

1. Sainte-Beuve, *Chateaubriand et son Groupe*, II, 229-230.
2. Cf. Biré, édition des *Mémoires d'Outre-Tombe*, IV, 494 et suiv.
3. *Chateaubriand et son Groupe*, II, 99.

§ 6. — Atala

Nous retrouvons les amis de Chateaubriand à l'œuvre, pendant l'élaboration de son premier chef-d'œuvre, auquel il rêve depuis 1789 ; il en avait même communiqué des fragments à M. de Malesherbes. Mais il lui manquait alors « les vraies couleurs ». Il les trouve en Amérique : « *Atala* a été écrite dans le désert, et sous les huttes des sauvages [1] ». Revenu en Europe, émigré et soldat, il s'empresse, quand il est au repos, de tirer de son havresac le manuscrit, de le relire, de le corriger [2]. A Londres, dans le parc de Kensington, il dégage de plus en plus l'épisode d'*Atala* du cycle des *Natchez*. Fontanes intervient là pour la première fois : il enseigne au débutant la correction, l'harmonie du style [3]. Enfin, avant de publier son livre, Chateaubriand soumet une dernière fois son manuscrit à son aristarque qui, arrivé au discours du Père Aubry près du lit de mort d'Atala, s'écrie brusquement, et rudement : « Ce n'est pas cela ; c'est mauvais : refaites cela ! » Tout le monde connait la suite, un des plus jolis passages des *Mémoires d'Outre-Tombe* : désespéré, il reste anéanti jusqu'à onze heures du soir, sans pouvoir rien écrire : « Vers minuit la voix de mes tourterelles m'arriva, adoucie par l'éloignement ; l'inspiration me revint : je traçai de suite le discours du missionnaire, sans en rayer un mot, tel qu'il est resté et tel qu'il existe aujourd'hui. Le cœur palpitant, je le portai le matin à Fontanes qui s'écria : « C'est cela ! c'est cela ! Je vous l'avais bien dit, que vous feriez mieux [4] ». C'est à Fontanes, et aux tourterelles, que nous devons le choc qui déclanche tout à coup dans Chateaubriand l'émotion créatrice, et nous vaut d'admirables pages. C'est encore Fontanes qui publie dans *Le Mercure* du 16 germinal an IX un article sur « Atala ou les amours de deux Sauvages dans le désert, par F.-Auguste Chateau-Briand ». Ce sont des citations soudées par des éloges ; elles se terminent par un plaidoyer en faveur de l'émigré non encore rayé : « Les talents... n'ont jamais été les ennemis de la France qui peut seule leur donner

1. *Préface*, p. XI, XIII.
2. *Mémoires*, II, 58, 81.
3. *Ibid.*, I, 325 ; II, 163, 167.
4. *Mémoires*, II, 246.

des suffrages dignes d'eux, et dont ils augmentent la gloire. Il ne faut pas que les Muses françaises soient errantes chez les barbares. Puissent-elles se rassembler enfin de tous côtés autour du pouvoir réparateur qui essuiera toutes leurs larmes en leur préparant un nouveau siècle de gloire ! »

Chateaubriand avait songé d'abord à renfermer *Atala* et *René* dans le *Génie*, comme pièces à l'appui de sa théorie [1]. Dans une lettre au citoyen rédacteur du *Journal des Débats*, du 31 mars 1801, il donnait une explication, assez embrouillée du reste, de cette publication à part [2]. Le public n'en demandait pas tant : il attendait quelque chose de l'écrivain qui avait osé s'attaquer à Mme de Staël : la Lettre à Fontanes est la vraie préface d'*Atala*, et contient une poétique originale : la Muse nouvelle, c'est la mélancolie, qui ne vient ni des Barbares du Nord, ni de l'Angleterre, ni de l'Allemagne, quoi qu'en dise Mme de Staël, mais bien de l'École Française, de Pascal et de Bossuet. Tout au plus admettrait-il l'influence grecque, avec Homère qui, dans le texte, lui semble mélancolique, comme du reste tous les vrais génies. Mais l'hellénisme est emprisonné dans le paganisme, tandis que la religion chrétienne « est un vent céleste qui enfle les voiles de la vertu, et multiplie les orages de la conscience autour du vice ». Le christianisme est l'incarnation même de la mélancolie, et la source de toute grandeur : « Sans religion on peut avoir de l'esprit, mais il est presque impossible d'avoir du génie ». Il y a même dans la morale chrétienne une méthode d'art, puisque « le beau idéal consiste à choisir et à cacher [3] ». Ceci est un reste de classicisme, dû probablement à Fontanes, de même que cette autre théorie, tirée de la préface d'*Atala*, est un dernier lien entre l'art classique et le système nouveau : il ne faut pas de ces beautés trop fortes qui torturent l'âme, et font grimacer la figure humaine [4]. Ceci est tiré de la préface de l'édition princeps, et c'est de cette édition que nous nous servirons, car c'est celle-là qui a excité les premiers enthousiasmes ; c'est là que nous trouvons véritablement le génie de Chateaubriand, tel qu'il apparaissait en germinal an IX,

1. *Mémoires*, II, 244.
2. GIRAUD, *Chateaubriand*, p. 261.
3. *Œuvres*, III, 288-295.
4. Préface d'*Atala*, p. XV-XVI.

ou mars 1801 [1]. L'édition définitive, celle de 1805, a été corrigée par l'auteur, conformément aux critiques de Morellet, Chénier et Cie, conformément aussi aux progrès du talent de Chateaubriand pendant quatre années [2]. Il vaut donc mieux pour étudier l'effet produit par les débuts d'*Atala*, prendre la première édition.

On est d'abord un peu surpris de constater la violence de l'école mourante devant cette force, cette jeunesse. Les débris du XVIIIe siècle, les néo-classiques, auraient dû au moins reconnaître l'unité et la simplicité de l'intrigue : « Tout consiste, dit l'auteur, dans la peinture de deux amants qui marchent et causent dans la solitude [3] ». Mais la jalousie chez les artistes est plus forte que leur amour de l'art. Chez les auteurs arrivés, Chateaubriand ne recueille que de mauvais propos. B. de Saint-Pierre répond à un jeune Suisse qui lui demande son opinion sur l'auteur d'*Atala* : « Je l'ai peu lu, je n'en ai lu que des extraits ; mais il a l'imagination trop forte [4] ». Ainsi un athlète vieilli, aux membres flasques, trouve qu'un jeune champion a les muscles trop en saillie. Encore Bernardin est-il modéré ; mais que penser de M. J. Chénier et de son *Tableau de la Littérature* ? Sainte-Beuve lui-même en est offusqué [5]. Il y a là des insinuations de mauvaise compagnie, une haine véritable ; le voltairien Chénier ne peut admettre que quelque chose de sain puisse sortir du *Génie du Christianisme* : « Nous ne voulons pas déterminer avec une justesse rigoureuse le genre d'imagination dont cet ouvrage offre les symptômes [6] ». Chénier, on le voit, avait profité des leçons de Voltaire accusant Rousseau d'être fou. Ses disciples, car il en avait, faisaient chorus ; l'auteur anonyme d'une satire dédiée à Marie-Joseph, *Les Petits Saints*, se moque

> De ce bon père Aubry leur disant *in manus*,
> Et dont le nez auguste, et qui toujours s'allonge,
> Avec sublimité dans la tombe se plonge [7] !

1. Dans la réimpression en fac-simile qu'en ont donnée MM. GIRAUD et GIRARDIN (Fontemoing, 1906)
2. Cf. H CHATELAIN, *Revue*, 1902, p. 414 et suiv.
3. Préface, p XIII-XIV.
4. SAINTE-BEUVE, *Chateaubriand et son Groupe*, I, 203.
5. *Id.*, *ibid*, I, 191.
6. *Tableau*, p. 219, 221.
7. Paris, Parisot (1801).

L'école voltairienne, encore puissante, donne à pleine voix[1]. Volney, Morellet, Ginguené, disent chacun leur mot, plus ou moins perfide. L'abbé de Pradt s'en mêle aussi. Chateaubriand a le droit de dire : « J'ai été amèrement, pour ne pas dire grossièrement censuré [2] ». Qu'importe ? Qui donc lit aujourd'hui de Pradt, Ginguené, Morellet, Volney ou même Chénier (Marie-Joseph) ? Tout le monde lit encore *Atala*. Contre elle la critique est impuissante, même celle de Sainte-Beuve. Il accuse Chateaubriand d'avoir introduit dans notre prose le style bas-empire [3]. C'est un mot, ce n'est pas une vérité. Trouvant encore dans *Atala* des beautés disparates, ce qui est vrai, il en conclut que ce n'est pas l'aurore d'un grand siècle, mais seulement le commencement « de la plus brillante des périodes de déclin [4] ». Et cela c'est faux. Toutes ces opinions péjoratives ont été reprises depuis [5] ; mais Sainte-Beuve a, malgré son mauvais caractère, le goût plus sûr que ceux qui le suivent : après avoir scruté, ausculté le style de Chateaubriand, cherché les pailles ou les poutres, il se relève lui-même à nos yeux par ce suprême hommage : « La flamme divine y a passé [6] ». Mais son admiration dure peu ; on dirait qu'il lutte contre son propre goût, presque infaillible, et qu'il cherche de mauvaises querelles au trop grand homme de l'Abbaye-aux-Bois qui n'a pas su ménager l'amour-propre du critique [7]. Il ne craint pas de comparer à l'enterrement d'Atala celui de Manon Lescaut, et il insinue qu'il faut préférer le second, « d'une limpidité de source, un de ces bonheurs qui ne se rencontrent pas deux fois [8] ». Certes le récit de l'abbé Prévost a sa beauté, mais au fond il est déplaisant, car l'honnête homme peut bien accorder sa pitié à Manon morte, mais non son admiration.

Ce qu'il y a au fond de toutes ces critiques, c'est la question religieuse. Sainte-Beuve semble s'indigner, au nom des catholiques austères, contre les beautés factices que Chateaubriand prêterait au catholicisme, contre cette Messe au désert où le premier rayon

1. Sainte-Beuve, *ibid.*, I, 223.
2. *Œuvres*, IV, 630 ; cf. *Correspondance Générale*, I, 49-50.
3. *Chateaubriand et son Groupe*, I, 247.
4. *Ibid*, I, 194.
5. Barat, *Le Style poétique*, p. 43 et suiv.
6. *Chateaubriand*, etc., I, 226.
7. A. Houssaye, *Confessions*, V, 183.
8. Sainte-Beuve, *Chateaubriand*, I, 253.

du soleil rencontre l'hostie juste au moment de l'élévation : « Bon Dieu, s'écrie le bon apôtre, mais que doivent penser de ces jeux de lumière ceux qui croient tout gravement au Saint-Sacrement de l'autel, et qui, par conséquent, n'y croient pas moins les jours de nuage que les jours de soleil[1] ? » Sainte-Beuve est-il sérieux ? Est-il vraiment de bonne foi ? C'est Jœrgensen qui répondra pour nous : sur le mont Alverne, dans la petite chapelle où le frère Léon lisait la Messe à saint François aveugle, un franciscain français dit à Jœrgensen : « Moi-même, j'ai eu le bonheur, une fois, de pouvoir dire la Messe ici... C'était un matin d'été, exactement au lever du soleil. Tout juste comme je faisais le signe de croix pour commencer la messe, le soleil, rouge et rayonnant, est apparu là-bas, par dessus cette montagne... Et ensuite, lorsque je me suis retourné pour dire le *Dominus vobiscum*, quel coup d'œil sur l'immense paysage d'alentour, dans ce soleil matinal encore mêlé de brume ! J'étais si saisi de la grandeur de Dieu que j'osais à peine prononcer son nom[2]... » Entre Sainte-Beuve et Chateaubriand, ce franciscain n'eût pas hésité.

Ne nous attardons pas à cette critique sournoise qui s'extasie devant les beautés incontestables, pour pouvoir grignoter le reste en toute sécurité. Arrivons vite à la critique moderne qui se refuse à juger les gens par sympathie ou par antipathie religieuse. Elle cherche du reste à étudier le cadre plutôt que le tableau. On connaît l'opinion de M. Bédier : d'après lui l'Amérique de Chateaubriand serait peinte de chic[3]. Ses études, véritablement impressionnantes par leur puissance et leur précision, ont fait chanceler l'admiration traditionnelle vouée à *Atala*. Puis, en réaction, est venu M. Madison Stathers, qui a tout admiré, comme le souhaitaient Chateaubriand et, à sa suite V. Hugo. Il a loué jusqu'à la sobriété de la couleur locale, quand nous penserions plutôt que Chateaubriand a plaqué cette couleur, non au pinceau, ni même au couteau, mais à la truelle : « Vers l'heure où les matrones indiennes suspendent la crosse du labour aux branches du savinier, et où les perruches se retirent dans le creux des cyprès... A la prochaine lune des fleurs, il y aura

1. Sainte-Beuve, *Chateaubriand*, I, 240.
2. *Pèlerinages Franciscains* (Perrin, 1912), p. 208.
3. *Revue*, 1899, p. 501-504 ; 1900, p. 59 et suiv., p. 103.

sept fois dix neiges, et trois neiges de plus, que ma mère me mit au monde... On part enfin après avoir mangé le chien sacré, etc. ». Or ce qui nous rebute un peu ou, du moins, nous fait sourire, est pour M. Madison Stathers une des belles choses d'*Atala* ; suprême éloge, le style indien de Chateaubriand lui semble, comme nous l'avons vu plus haut, égaler la couleur locale dans l'épopée de Longfellow, *Hiawatha* [1]. Traduisons pour les non-initiés : c'est comme si l'on disait qu'un poète canadien français rythme ses alexandrins aussi bien que V. Hugo. Pour M. Stathers tout, dans *Atala*, est scientifiquement vrai, tout est d'un rendu parfait, qu'il s'agisse des îles flottantes, ou des orages, ou de la faune, ou de la flore : quelques erreurs microscopiques ne peuvent détruire la vérité du décor dans son ensemble : ce professeur d'université américaine contresigne les lettres de grande naturalisation délivrées par Chateaubriand à son héroïne, à la fin de sa *Défense du Génie du Christianisme* : « Atala est retournée au désert, et il semble que sa patrie l'ait reconnue pour véritable enfant de la solitude [2] ». Quoiqu'en pareille matière l'autorité d'un Américain qui contrôle sur place soit plus probable que celle d'un critique qui juge à distance, et sur des livres, on n'oserait choisir entre M. Bédier et M. Stathers, si nous n'avions, pour les départager, M. Chinard, professeur à l'Université de Californie : ses conclusions, très mesurées, très pondérées, font décidément pencher la balance. Il étudie à son tour dans *Atala* toutes les curiosités d'histoire naturelle où l'on avait voulu voir des erreurs, et constate que Chateaubriand est mieux renseigné que ses critiques [3]. Il reconnaît que l'auteur d'*Atala* a fait de très nombreux emprunts aux écrivains les plus divers, et en même temps il admire l'art avec lequel Chateaubriand recueille les paillettes, les pépites d'or là où personne ne les avait remarquées ; cet art souverain fond si bien ensemble ces diverses réminiscences que l'unité de style est parfaite [4]. M. Chinard cite le passage de Bartram qui a servi de modèle à la promenade dans la forêt : « Les brises perpétuelles qui s'élèvent et retombent douce-

1. *Chateaubriand et l'Amérique*, p. 166 et 112, note.
2. Madison Stathers, p. 154, 156, 163, 164, 169.
3. *L'Exotisme américain dans l'Œuvre de Chateaubriand*, p. 252-257.
4. *Id., ibid.*, p. 275.

ment à tout moment, emplissent les hautes forêts solitaires d'une harmonie émouvante et qui inspire un respect religieux [1] ». Ce n'est pas mal du tout ; pourtant Bartram, qui est consciencieux, et par conséquent modeste, ajoute : « Les mots ne peuvent en exprimer le caractère sublime ». Là où s'arrête Bartram, Chateaubriand continue, et s'élève à la cime : ce sublime, il l'a exprimé : « La nuit était délectable. Le génie des airs secouait sa chevelure bleue toute embaumée de la senteur des pins... La lune brillait au milieu d'un azur sans tache, et sa lumière gris de perle flottait sur la cime indéterminée des forêts. Aucun bruit ne se faisait entendre, hors je ne sais quelle harmonie lointaine qui régnait dans la profondeur des bois : on eût dit que l'âme de la solitude soupirait dans toute l'étendue du désert ».

Et maintenant on peut capter des sources, accumuler les rapprochements, en ajouter par plaisir à tous ceux qu'on a déjà reprochés à Chateaubriand [2] : la cause est entendue. Chateaubriand a beaucoup lu, beaucoup retenu, et avec cela il est original : dans le creuset de son génie il a précipité, comme le fondeur dans son haut-fourneau, toutes sortes d'ingrédients hétéroclites, de vieux fragments rouillés ; mais de tout cela il est sorti un splendide jet de métal en fusion, qui est bien à lui, et qui a illuminé le début du siècle. Admirons donc, à plein cœur, des beautés originales et fécondes.

***

C'est, d'abord, un style nouveau. Et sans doute Chateaubriand n'a pas inventé le style descriptif, qui n'est du reste qu'une de ses manières ; c'est Delille, c'est B. de Saint-Pierre qui ont ouvert cette école, et qui ont eu des élèves, par exemple Malouet, avec ses *Quatre parties du jour à la mer*, publiées en 1785 [3]. Mais tout cela n'est qu'un germe : *Atala*, c'est l'épanouissement ; *Atala*, c'est la beauté, parce que Chateaubriand a su éviter le défaut du genre :

1. *L'Exotisme américain dans l'Œuvre de Chateaubriand*, p. 261.
2. *Mémoires* de Malouet, I, 128-129 ; II, 409. *L'Homme sauvage*, de Sébastien Mercier, dans *Le Correspondant* du 25 avril 1914, p. 380. L. Méry, « Atala et la Bible » dans la *Revue de Littérature comparée*, avril 1923, p. 257. Ossian, au tome IV des *Œuvres* de Chateaubriand, IV, 635. Chinard, « Oderahi » dans la *Revue Bleue* du 21 décembre 1912. Hazard, « L'auteur d'Oderahi » dans la *Revue de Littérature comparée*, juillet 1923, p. 407 et s.
3. Malouet, *Mémoires*, II, 37-39.

il ne veut plus reprendre, après Fénelon, la prose poétique. Il dit, avec une modestie vraie : « Je ne suis point un de ces barbares qui confondent la prose et les vers. Le poète, quoi qu'on en dise, est toujours l'homme par excellence ; et des volumes entiers de prose descriptive ne valent pas cinquante beaux vers d'Homère, de Virgile ou de Racine [1] ». Sa prose à lui, c'est de la poésie ; c'est juste le contraire de la prose poétique : « Quand nous rencontrions un fleuve, nous le passions sur un radeau ou à la nage. Atala appuyait une de ses mains sur mon épaule, et, comme deux cygnes voyageurs, nous traversions ces ondes solitaires. » Cette prose harmonieuse lui permet d'obtenir des effets inconnus jusqu'à lui ; tout le monde, maintenant, connaît, ou sait par cœur, les îles flottantes du Meschacebé, la promenade de Chactas et d'Atala dans la forêt, ce songe d'une belle nuit d'été, et surtout les funérailles de la jeune fille ; on peut admirer ici l'art de Chateaubriand qui, pour terminer ses descriptions, place un mot de la fin comme un peintre met une dernière touche de lumière au chef-d'œuvre qu'il parachève ainsi : Atala dort de son dernier sommeil : « quiconque eût ignoré que cette jeune fille avait joui de la lumière, aurait pu la prendre pour la statue de la Virginité endormie ». La perle a maintenant son orient : elle est parfaite.

On voit ce que Chateaubriand cherche dans les descriptions : il veut dépasser le peintre. Les beautés purement descriptives sont d'un genre secondaire ; l'écrivain qui ne va pas plus loin n'est pas plus que, en peinture, un paysagiste. En littérature surtout, le simple paysage n'est qu'une nature morte. Nous voulons, dans la nature, l'homme, élèves en cela de Chateaubriand qui n'aime pas la description du plus beau coin du monde, s'il n'a pas l'occasion d'y peindre des êtres humains : « J'ai placé des souvenirs d'*Atala* et de *René* au bord de la cataracte du Niagara comme l'expression de sa tristesse. Qu'est-ce qu'une cascade qui tombe éternellement à l'aspect insensible de la terre et du ciel, si la nature humaine n'est là avec ses destinées et ses malheurs ?... J'ai assis Velléda sur les grèves de l'Armorique, Cymodocée sous les portiques d'Athènes, Blanca dans les salles de l'Alhambra. Alexandre créait

1. *Atala*, préface, p. XIII.

des villes partout où il courait : j'ai laissé des songes partout où j'ai traîné ma vie [1] ».

Comme toutes ses sœurs, Atala nous intéresse parce qu'elle est une âme, vivant d'une vie multiple, dans une série d'avatars. Elle a commencé par être, en Bretagne, la Sylphide : « Ma fleur d'amour, dit le poète, mon fantôme sans nom des bois de l'Armorique, est devenue Atala sous les ombrages de la Floride [2] ». Là elle a pris le corps d'une Indienne Siminole qui avait dans les veines du sang castillan, plus belle encore que son portrait à la plume, quoiqu'il soit signé Chateaubriand ; il ne peut rendre ce teint ambré, ces paupières qui, s'entr'ouvrant lentement, révèlent ou cachent ses longs yeux où brille « la double séduction de l'Indienne et de l'Espagnole [3] ». Atala est mieux qu'une héroïne de Loti, car elle a une âme. Chateaubriand n'a pas seulement le culte du corps ; il aime les beautés de l'esprit ; il réfléchit toutes les tristesses de l'âme contemporaine. La génération de 1801 fait écho à la plainte nostalgique du voyageur : « Heureux ceux qui n'ont point vu la fumée des fêtes de l'étranger, et qui ne se sont assis qu'aux festins de leurs pères ! Merveilleuses histoires racontées autour du foyer, tendres épanchements du cœur, longues habitudes d'aimer si nécessaires à la vie [4]... » Les premiers lecteurs, revenus d'émigration, ont dit : — Comme c'est vrai ! — Et toujours les générations successives proclameront la vérité du livre, car Chateaubriand ne s'est pas contenté d'écrire la chronique de son temps : il a fait l'histoire de ce qui ne change pas dans le cœur de l'homme ; et d'abord c'est l'amour. Ce livre est tout embrasé de passion [5]. Il eût fait étrange figure dans une apologie du christianisme. Chateaubriand a eu raison de le publier à part. C'est un roman de flamme et de feu, du moins dans la première édition, avant que l'auteur, atténuant toutes ces ardeurs, en fasse un livre digne de figurer près du *Génie*. Mais l'amour passe vite, dans les vies normales : il diminue avec les années. Chateaubriand a donc puisé à une autre source, que nous connnaissons tous, la douleur. Il vit à une époque où il est

1. *Mémoires d'Outre-Tombe*, I, 387.
2. *Ibid*, I, 309.
3. *Ibid*, I, 406.
4. *Atala*, p. 79.
5. Cf. H. LEMONNIER, *Gazette des Beaux-Arts*, mai 1914, p. 363 et suiv.

facile de l'étudier : les cas ne manquent pas. Le jeune écrivain a donné à son vieux missionnaire son expérience, déjà longue, du cœur humain : le P. Aubry connaît la brièveté des deuils d'amour : « Croyez-moi, mon fils, les douleurs ne sont point éternelles. Il faut, tôt ou tard, qu'elles finissent, parce que le cœur de l'homme est fini ; c'est une de nos grandes misères : nous ne sommes pas même capables d'être longtemps malheureux ».

Rien que cette note-là prouverait qu'*Atala* a gardé quelques points de contact avec le monument religieux dont elle faisait d'abord partie. On y trouve même une adhésion à la politique du Premier Consul, considéré comme personnage prédestiné : « On sait ce qu'est devenue la France, jusqu'au moment où la Providence a fait paraître un de ces hommes qu'elle envoie en signe de réconciliation, lorsqu'elle est lassée de punir [1] ». Il dut y avoir quelques sourires glacés, un peu gênants pour le chevalier revenu d'émigration, et qui achetait ainsi sa radiation, car, plus tard, il voudra nous faire croire qu'il avait écrit simplement : « La révolution mit fin à tous mes projets [2] ».

Il y aurait eu encore bien des erreurs d'opinion ou de doctrine à corriger. On a remarqué depuis longtemps que la foi d'Atala était peu orthodoxe, puisque, pour respecter le vœu que sa mère lui a arraché, elle ne trouve rien de mieux que le suicide. Etrange chrétienne, qui semble à peine songer à se confesser [3] ! Prêtre plus étrange encore, le P. Aubry oublie de confesser une femme qui s'est empoisonnée, avant de la faire communier [4] ! Le lecteur, sans doute, n'y regardait pas de plus près que l'auteur ; pour tous les deux la question était plus générale, plutôt religieuse que dogmatique. Chateaubriand engage son lecteur à quitter comme lui la philosophie pour l'Église. Il répudie les doctrines de « M. Rousseau » ; il signale les dangereuses erreurs de « M. de Voltaire [5] ». Il montre à ses frères de pensée la beauté et la force de la religion dans une âme troublée. Il ose introduire dans son drame un personnage sympathique qu'on représentait jusque-là comme un « scélérat fanatique ou une

1. Préface, p. XI.
2. Ed. FURNE, V, 4.
3. *Atala*, p. 108.
4. Critique due à M. l'abbé M. SOURIAU.
5. Préface, p. XVI, XV.

espèce de philosophe..., le prêtre tel qu'il est[1] ». Enfin il raconte une messe au désert pour toucher le cœur de ceux qui, depuis de si longues années, n'en ont jamais vue, de ceux qui préféraient lire le *Dictionnaire Philosophique*, et il triomphe, car le succès de son roman est une vraie victoire ; il a raison de dire : « C'est de la publication d'*Atala* que date le bruit que j'ai fait dans le monde[2] ». Quatorze traductions répandent en effet dans l'Europe son nom et son livre[3]. Puis c'est la menue monnaie de la gloire : l'imagerie d'Épinal attache à tous les murs d'auberge ses enluminures criardes représentant Chactas, le P. Aubry. En Carinthie, à un relais, Chateaubriand retrouve son Atala bien enlaidie, avec de grandes plumes sur la tête, un court jupon collant autour des reins, comme « mesdames les sauvagesses du théâtre de la Gaîté ! La vanité fait argent de tout : je me rengorgeais devant mes œuvres... J'avais envie de dire à mon hôte : C'est moi qui ai fait cela[4] ! » Il l'a dit, n'en doutons pas ; et ce n'était pas vanité, mais légitime orgueil. Il remporte, dans toute l'Europe, un succès de charme : c'est la même chose en France, mais, en plus, il y a de l'étonnement. Chateaubriand, qui se juge très exactement, a le droit de dire que « l'étrangeté de l'ouvrage ajoutait à la surprise de la foule. *Atala*, tombant au milieu de cette école classique, vieille rajeunie dont la seule vue inspirait l'ennui, était une sorte de production d'un genre inconnu... Le vieux siècle la repoussa, le nouveau l'accueillit[5] ». Chateaubriand est dur pour le siècle finissant : la charmante Atala fit battre même des cœurs qui n'étaient plus jeunes[6] ; mais les jeunes surtout furent pris d'un bel enthousiasme. Quinet a écrit là-dessus la confession des enfants du siècle dans une page qui est si belle que la voici : « La première fois que je lus une page de M. de Chateaubriand, c'était sur un banc de pierre, dans une de ces cours du collège de Lyon dont les murs sont si hauts et si tristes que l'on aperçoit à peine un coin du ciel, et que le soleil n'y pénètre à aucune heure et en aucune saison. J'avais déjà feuilleté dans ma

1. *Atala*, p 44-46 et préface, p. XVIII-XIX.
2. *Mémoires*, II, 246.
3. PAILHÈS, *Chateaubriand, sa femme*, etc., p. 84.
4. *Mémoires*, II, 247, 337.
5. *Ibid*, II, 246.
6. JOUBERT, II, 424.

vie une infinité de poèmes, qui tous appartenaient à l'école de Delille, et que j'avais fini par rejeter, n'en pouvant rien tirer. Ces pages que je lisais alors firent sur moi l'effet d'une vision. Je sentais une sorte de terreur devant ce monde idéal qui m'était ouvert pour la première fois. J'avais déjà lu assez de livres touchants pour en pleurer ; mais cette impression particulière qui s'appelle poésie, je ne l'avais jamais vue que dans mes rêves. Quand j'eus fini ce livre, il me sembla que je venais d'apprendre le secret du grand amour, et de goûter du fruit de l'arbre du bien et du mal dans l'Eden de l'imagination. Les fleurs qui tombaient des acacias autour de moi dans la cour étaient devenues autant de fleurs d'amour qui tombaient de l'arbre des fées sous lequel j'avais eu mon songe, et ce petit coin du ciel que les murs me laissaient entrevoir avait l'air de sourire pour la première fois [1] ». Le cœur de ceux qui allaient être les romantiques, desséché jusque-là par la lecture des polissonneries du XVIII[e] siècle, s'épanouit. Ce n'était plus l'immoralité charnelle et énervante qui dépravait les sens et l'âme [2]. Ce nouveau roman est plein d'amour, et non d'érotisme : dans *Atala*, dit Joubert, les passions sont couvertes de longs voiles blancs [3]. Cette ardeur chaste était une sensation nouvelle. L'art aussi était original. Les cœurs artistes éprouvaient un frisson inconnu et puissant. Quand le jeune David d'Angers, pendant ses nuits studieuses, sentait le sommeil et la fatigue sur le point de vaincre sa volonté, il lisait quelques pages du chef-d'œuvre : « Des larmes abondantes inondaient mon visage, et la réaction était produite. Je me remettais à l'ouvrage [4] ».

Le succès du livre réagit sur l'auteur lui-même : Chateaubriand ne pouvait plus songer à publier *Le Génie* tel qu'il l'avait commencé en Angleterre et continué en France, tel qu'il avait commencé à le faire imprimer [5]. C'eût été exposer son œuvre capitale à un échec. Il ne fallait pas que le livre dont *Atala* avait été un simple chapitre parût inférieur, et refroidît des lecteurs enthousiastes. Ce fut le contraire qui arriva. Chateaubriand se demandait si ce n'était pas

1 *Revue de Paris*, 1834, IV, 201-202.
2 *Mémoires inédits*, d'Ulric Guttinguer, dans Séché, *Lamartine*, p. 56
3 Sainte-Beuve, *Chateaubriand*, etc., I, 204.
4 H Jouin, *David d'Angers*, p. 289.
5 *Mémoires*, II, 266.

Atala qui avait fait lire *Le Génie* [1]. Il n'y a aucun doute là dessus. Aux yeux du public la plus puissante réclame pour *Le Génie du Christianisme* c'est qu'il était écrit par l'auteur d'*Atala*.

§ 7. — Le Génie du Christianisme

Mais, une fois le livre ouvert, on était sous un autre charme : on ne sentait plus battre un cœur de chair, mais bien une âme vibrer devant Dieu retrouvé. Admettons que Chateaubriand ait un peu stylisé la crise douloureuse qui le ramena vers Jésus-Christ [2]. Même ceux qui constatent avec plus ou moins de malice cet arrangement de son deuil, doivent pourtant reconnaître qu'il a, en parlant de la mort des siens, une noblesse de ton qui n'est pas feinte : je plains ceux qui ne sentent pas la sincérité dans la lettre écrite de Londres à Fontanes, le 27 octobre 1799, et que nous avons déjà citée [3]. Mais, dira-t-on, le milieu où Chateaubriand écrivit la première édition du *Génie*, était aussi troublé que son propre cœur. L'émigration, en Angleterre, voyait dans la religion un moyen d'agir sur l'opinion en France [4]. Il est certain que, après le 18 brumaire, l'archevêque d'Aix, M. de Boisgelin, faisait agréer à Monsieur, et proposait au Roi d'instituer une correspondance littéraire, confiée, entre autres, à La Harpe, à Fontanes, à Delille et à Chateaubriand : « C'est une sorte de conjuration de la littérature unie à la religion. Il faut que les hommes de lettres rendent à la religion tout ce que les littérateurs célèbres lui ont fait perdre [5] ». C'est probablement à ce projet que se rattachait l'édition princeps du *Génie*, sur laquelle du reste les hypothèses sont bien vaines, car il n'en reste pour ainsi dire rien [6]. On peut faire là-dessus des conjectures fort ingénieuses [7]. La seule chose très certaine c'est que, le 19 août 1799, il écrit à « la citoyenne Fontanes », et la prie de lui chercher un éditeur à Paris pour un livre intitulé : « *De la*

1. *Défense* du *Génie du Christianisme*, III, 283.
2. V Giraud, *Nouvelles études sur Chateaubriand*, p. 7.
3. *Mémoires*, II, 559 et *Correspondance Générale*, I, 15-16.
4. Baldensperger, *Revue*, 1907, p 625-626.
5. Lavaquery, *Le Cardinal de Boisgelin*, II, 245.
6. Pierre Dubois, *Revue*, 1911, p. 148-149.
7. Cassagne, *Revue*, 1913, p. 845 et suiv. ; Giraud, *Revue*, 1914, p. 142 et suiv. ; Cassagne, *ibid*, p. 716.

Religion Chrétienne par rapport à la Morale et aux Beaux-Arts[1] ». Cet ouvrage comprend sept parties ; *Le Génie* n'en aura que quatre, mais la différence n'est qu'apparente : c'est un chassé-croisé de subdivisions ; en réalité la suite des livres est déjà trouvée[2]. Deux mois après le titre est changé et devient : « *Des Beautés poétiques et morales de la Religion Chrétienne et de sa Supériorité sur tous les autres cultes de la terre* [3]. On le voit : Chateaubriand se flatte un peu quand il prétend avoir inventé « sur le champ » le titre définitif, qui était dans l'air, que Ballanche avait déjà trouvé, à l'insu de Chateaubriand, mais que seul Chateaubriand avait la force d'immortaliser [4]. Les idées mêmes du *Génie* flottaient dans les esprits, en France et à l'étranger [5]. Une réaction se dessinait contre la vieille incrédulité. Chateaubriand, à Londres, songeait à une réfutation du dernier scandale, *La Guerre des Dieux* de Parny [6]. Surtout les malheureux, qu'ils fussent restés en France, ou qu'ils eussent émigré, cherchaient un consolateur. Chateaubriand a bien deviné cet état d'âme, cet *intellectus quærens fidem* : « On avait alors un besoin de foi, une avidité de consolations religieuses qui venaient de la privation de ces consolations depuis de longues années. Que de forces surnaturelles à demander pour tant d'adversités subies ! Combien de familles mutilées avaient à chercher auprès du Père des hommes les enfants qu'elles avaient perdus ! Combien de cœurs brisés, combien d'âmes devenues solitaires appelaient une main divine pour les guérir. On se précipitait dans la maison du Seigneur, comme on entre dans la maison du médecin le jour d'une contagion [7] ».

Mais, dans quel état étaient les maisons du Seigneur, quand l'auteur du *Génie* rentra en France ! « Saint-Denis était découvert, dit-il, les fenêtres en étaient brisées ; la pluie pénétrait dans ses nefs verdies, et il n'avait plus de tombeaux ». Puis, généralisant cette première vision très sombre, il continue : « Les tours des

1. Cassagne, *La Vie politique*, I, 45.
2. *Mémoires d'Outre-Tombe*, II, 556.
3. Lettre à Fontanes du 27 octobre 1799.
4. V. Giraud, *Revue*, 1908, p. 701. *Id*, *Revue des Deux-Mondes*, 15 juin 1911, p. 819-820. *Id*, *Chateaubriand*, p 95-107.
5. Henry Bidou, *Revue de Paris*, 15 novembre 1921, p. 390.
6. *Mémoires*, II, 556.
7. *Ibid.*, II, 280.

églises étaient muettes ; il me semblait être rentré le jour de l'immense douleur, le jour du Vendredi-Saint [1] ». Il voulait restaurer ces ruines ; il mesurait, avec une orgueilleuse modestie, l'effort qu'il avait à faire pour détruire la cause de tous ces effets, l'influence de Voltaire, et pour réussir là où avait échoué le clergé de l'ancien régime, alors puissant, appuyé sur les parlements, sur la force royale [2] ; après avoir décrit l'immensité du mal, la désolation religieuse, l'impuissance des hommes, il se fait un piédestal superbe de toutes ces ruines : « J'eus le bonheur de sonner la trompette à la porte du temple [3] ». Si bien que nous n'avons plus qu'à conclure docilement que, à son appel, les églises se sont relevées, et la foule des fidèles a repris le chemin où l'herbe et l'oubli avaient poussé ; mais aurons-nous cette docilité ?

Certes, au début du dix-neuvième siècle, le mouvement anti-religieux du XVIII[e] siècle donnait son plein effet. Voltaire semblait avoir triomphé. Déjà, sous le règne de Louis XVI, une statistique sûre avait été dressée sur l'ordre de M. de Beaumont, archevêque de Paris : le relevé des communions pascales, en 1760 et en 1778, donnait pour l'année 1778 une diminution de moitié [4]. Mais n'y avait-il, dans l'héritage du siècle philosophique, que des germes de mort religieuse ? Et Rousseau, dont Chateaubriand avait subi si longtemps l'influence, avait-il, lui aussi, semé dans les âmes « je ne sais quoi de douteux, d'inquiétant, de malsain », comme le disait Brunetière [5] ? Il convient maintenant de tenir compte de cette admirable thèse de P.-M. Masson, qui, sans paradoxe, a montré dans les œuvres de Rousseau l'antidote de Voltaire. Chose inattendue vraiment, Masson a prétendu et démontré que la Profession de foi du vicaire Savoyard se terminait par une espèce de *Génie du Christianisme*, négation même du scepticisme ironique [6]. Voltaire ne s'y était pas trompé, ni le clergé non plus, puisque, avant 1789, il s'était produit dans les sermons, par une sorte d'endosmose, une pénétration des idées de Jean-Jacques sur la beauté du

1. *Mémoires*, II, 235, 237.
2. *Ibid*, I, XLVI ; II, 279.
3. *Ibid*, II, 242.
4. SÉMICHON, *Les Réformes sous Louis XVI*, p. 316-317.
5. *Evolution de la Poésie lyrique*, I, 55, 91.
6. *La Religion de J.-J. Rousseau*, III[e] partie, p. 29 et suiv., notamment p. 45 et 53

catholicisme : on faisait appel à la suprématie du sentiment ; on démontrait la supériorité de la religion sur le philosophisme ; on cherchait enfin à construire une esthétique du christianisme [1]. Tout cela c'est du Rousseau, et l'on retrouve ce Rousseau-là dans le *Génie*. Masson est encore dans le vrai quand il découvre dans l'œuvre de Chateaubriand un hommage à *La Nouvelle Héloïse* [2].

Ce qui augmente l'autorité du témoignage de Masson, c'est qu'il veut limiter sa thèse : entre la pensée de Rousseau et la croyance de Chateaubriand, il voit une différence importante : d'après ce regretté penseur, Chateaubriand se détache de Rousseau, parce que, pour lui, la beauté et la vérité sont identiques ; il veut donc vivre en beauté pour pouvoir prêcher une beauté nouvelle, c'est-à-dire le génie même du christianisme [3].

Malgré cette prudence dans sa dialectique Masson a peut-être exagéré son système : il veut voir dans Jean-Jacques le promoteur du Concordat, et, dans l'auteur du *Génie*, « l'authentique héritier du Vicaire Savoyard [4] ». Son plus grand argument, celui qu'il garde pour la fin, voulant forcer notre adhésion, c'est que Chateaubriand termine son ouvrage par deux citations de l'*Emile* et des *Pensées*, réconciliant ainsi « dans un commun hommage ces deux grands alliés inconscients, Pascal et Rousseau [5] ». Inconscients, oui, car s'ils avaient pu prendre conscience de ce rapprochement, ils se seraient immédiatement séparés, avec une réciproque horreur. Séduit par l'auto-suggestion d'une thèse de doctorat, Masson n'a pas compris la position finale de Chateaubriand : voulant porter au philosophisme un coup suprême, en invoquant contre lui « des autorités qui ne seront pas suspectes à la philosophie », l'auteur du *Génie* dresse à la base de son monument un dernier bas-relief : la Philosophie rendant hommage à la Religion ; mais Rousseau n'y figure pas seul : à côté de lui Montesquieu aussi fait amende honorable.

Qu'allons-nous donc garder de l'apport de P.-M. Masson ? Nous dirons avec lui que Chateaubriand a été, dans sa jeu-

1. Masson, *ibid*, p. 221-225.
2. *Id*, *ibid*, p. 331-332 ; cf. *Le Génie*, IIe partie, l. III, ch. IV.
3. Masson, *ibid.*, p. 327.
4. *Ibid.*, p. 272, 275.
5. *Id.*, *ibid.*, p. 347.

nesse, un disciple enthousiaste de Rousseau ; que, par ses disciples et par la diffusion de ses sentiments dans la masse, Jean-Jacques a préparé, rendu possible le succès du *Génie* [1]. Il y a des analogies, des liens entre les deux œuvres ; mais tout livre de premier ordre est toujours dans le même cas : *Le Génie* résume une époque ; il condense une nébuleuse en étoile ; il fait un monde avec de la poussière cosmique. Jusqu'au livre de Chateaubriand les idées religieuses de Rousseau sont dispersées, émiettées : *Le Génie du Christianisme* leur donne une unité. Mais quelle est cette unité ? Au lecteur de la thèse de Masson, ébloui par tant de rapprochements ingénieux, et désirant voir clair, je dis : relisez la Profession de foi du Vicaire Savoyard, puis, immédiatement après, *Le Génie*, et vous verrez l'abîme qui les sépare : le dogme. Jean-Jacques est un chrétien, au sens protestant. Chateaubriand est catholique, par la foi, par le culte.

Mais qu'est devenu le culte pendant la Révolution ? Il est inutile de parler du culte décadaire [2]. Le peuple éprouvait pour les théophilanthropes une défiance qui s'était cristallisée dans une plaisanterie par à peu près : « les filous-en-troupe ». Il n'en était pas de même du clergé constitutionnel et de ses efforts, que Chateaubriand passe dextrement sous silence. En avril 1794 il ne restait pas cent cinquante paroisses ouvertes publiquement au culte [3]. Grégoire, évêque constitutionnel du Loir-et-Cher, réclamait, le 21 décembre, au Comité de l'Instruction Publique, la liberté des cultes. Sa motion, repoussée, était reprise par le conventionnel Baudin qui, dans une brochure, *Du Fanatisme et des Cultes*, se plaçait uniquement au point de vue politique, et, avec une logique qui touchait à la prescience, disait : « Ah ! craignez qu'un usurpateur capable de concevoir et d'exécuter de grands desseins, ne sente toute l'efficacité du moyen terrible qu'on lui laisserait entre les mains ; hâtons-nous de briser cette arme funeste [4] ». Le 21 février 1795, la Convention décrétait que, conformément à la

1. Masson, *Ibid.*, p. 313, 268.

2. Mathiez, *La Théophilanthropie et le Culte décadaire* ; Aulard, *La Révolution française*, 14 décembre 1893 et *Revue de Paris*, 1er mai 1897, p. 139. Taine, *Un Séjour en France*, p. 258, note.

3. A. Gazier, *Etudes sur l'Histoire religieuse de la Révolution*, p. 217-218.

4. *Id.*, *ibid.*, p. 249.

Déclaration des Droits et à la Constitution, la République ne salariait aucun culte, mais en permettait l'exercice[1]. Un autre décret du 3 mai 1795 rappelait qu'il suffisait à tout prêtre, voulant exercer son ministère, de se faire décerner acte « de sa soumission aux lois de la République », et le rapporteur, Lanjuinais, expliquait dans une circulaire commentant le décret du 11 prairial An III (30 mai 1795) qu'il n'était plus question de la constitution civile du clergé[2]. Du coup les églises se rouvraient[3]. En 1796 on communiait publiquement à Paris[4]. Si l'on veut avoir sur cette situation un témoin impartial, il vaut mieux prendre un étranger. Le 8 juin 1795, une Anglaise constate que les églises ouvertes sont très fréquentées. Sans doute leur aspect n'est guère décent, puisque le gouvernement, tout en les rendant au culte, les garde comme magasins, et y entasse des sacs, du bois, des tonneaux, des tas de fourrage. Mais l'assistance est plus nombreuse et semble plus fervente que sous l'ancien régime. Ceux qui jadis pratiquaient peut-être par simple tradition paraissent entraînés par un véritable enthousiasme[5]. Même sous le Directoire, malgré une nouvelle persécution, la ferveur ne se ralentit pas. Dans le diocèse de Grégoire, en mai 1797, six cents personnes, à Romorantin, font leurs pâques sans se cacher ; on se marie à l'église[6]. La masse, un peu partout, reste hésitante, d'après un bon observateur, Arnault ; l'apostasie de certains prêtres a discrédité la religion ; mais le peuple, qui ne peut pas être philosophe, ne veut pas devenir païen. Il attend[7]. Dans l'ombre le clergé réfractaire travaille de son mieux, mais son action est singulièrement précaire : il suffit pour s'en convaincre de lire les Mémoires de l'Internonce, Mgr de Salamon[8]. Aussi Chateaubriand qui, récemment revenu d'Angleterre, n'était plus au courant des choses de France, était probablement de bonne foi quand il disait : « J'ai combattu presque seul au milieu des ruines ». La protestation indignée d'un Lyonnais au nom des

1. A. Gazier, *Etudes sur l'Histoire religieuse de la Révolution*, p. 255.
2. Gazier, *ibid*, p. 294-295.
3. Despois, *Le Vandalisme révolutionnaire*, p. 217-218.
4. Mallet du Pan, *Mémoires*, II, 257-258.
5. Taine, *Un Séjour en France*, p. 257-258, 287-288.
6. Gazier, *ibid*, p. 131.
7. Arnault, *Souvenirs*, III, 360.
8. *Mémoires inédits de l'Internonce*, notamment p. 204-205, 179-180, 216-217.

prêtres réfractaires est éloquente, mais peu probante [1]. A distance on ne voit guère, aux côtés de Chateaubriand, qu'un seul homme agissant, en plein jour, et c'est le Premier Consul.

***

Le Concordat se comprend sans *Le Génie*, mais *Le Génie* ne peut pas se détacher du Concordat. Je n'ai pas à étudier l'œuvre de Bonaparte comme fait historique, mais comme cadre du *Génie* [2]. Pour le Premier Consul, plus encore que pour Chateaubriand, se pose la question de sa sincérité religieuse. A l'Ecole de Brienne, où l'esprit est philosophique, Bonaparte est dévot ; il pratique sans respect humain [3]. Sous la Révolution il hurle avec les loups. Mais, dans toute la suite de ses actes, contradictoires en apparence, on distingue, sous une couche superficielle de scepticisme voulu, une foi de jeunesse toujours vivante. Comme chef d'armée il n'aime pas les prières des quarante heures, et veut que l'on supprime tous les *miserere* qui pourraient amollir le courage de ses soldats ; mais qu'un grand danger le menace, ou qu'on lui annonce un beau succès, le voilà qui fait des signes de croix involontaires [4]. C'est ainsi qu'il pratique pour son compte ; pour autrui, c'est autre chose : il calcule alors la puissance de la religion comme *instrumentum regni* [5]. Le 21 prairial An XI (10 juin 1803), il invite à dîner un de ses conseillers d'Etat, Thibaudeau ; c'est à la Malmaison ; après le repas il l'emmène seul dans le parc et parle religion : « Tenez, dit-il, j'étais ici dimanche dernier, me promenant dans cette solitude, dans ce silence de la nature. Le son de la cloche de Rueil vint tout à coup frapper mon oreille. Je fus ému ; tant est forte la puissance des premières habitudes et de l'éducation ! Je me dis alors : quelle impression cela ne doit-il pas faire sur les hommes simples et crédules ! Que vos philosophes, vos idéologues

1. Guy DE PLACE, cité par LATREILLE, *Chateaubriand...*, *Le Romantisme à Lyon*, p. 108-109.

2 Au point de vue historique, cf. le cardinal MATHIEU, *Le Concordat de* 1801 ; l'abbé SEVESTRE, *L'Histoire, le Texte et la Destinée du Concordat de* 1801 ; Mgr BAUDRILLART, *Quatre cents ans de Concordat* ; Pierre DE LA GORCE, *Le Concordat de* 1801, dans la *Revue des Deux-Mondes*, août 1923 et nos suivants.

3 Comtesse RŒDERER, *Notice et Souvenirs*, p. 12, 40.

4 Arthur LÉVY, *Napoléon intime*, p 537 et suiv.

5. Cf. Madeleine DERIES, *Le Catéchisme universel du premier Empire*, passim (Saint-Lô, 1924).

répondent à cela ! Il faut une religion au peuple. Il faut que cette religion soit dans la main du gouvernement [1] ». Ce mot final contient toute sa politique concordataire. On voit ce qui chez lui est voulu en fait de religion, et ce qui est senti. Bonaparte, quand il est en veine de sensibilité, se permet un peu d'idéologie religieuse, et c'est la seule qu'il permette aux autres. On connaît son discours aux académiciens de Weimar, au moment où il va quitter Erfurt ; apprenant qu'il y a de nombreux idéologues en Allemagne, il dit, en se contenant d'abord : « Je vous plains. J'en ai à Paris ; ce sont des rêveurs et des rêveurs dangereux : ce sont tous des matérialistes déguisés et pas trop déguisés. Messieurs, dit-il en élevant la voix, les philosophes se tourmentent à créer des systèmes ; ils en chercheront en vain un meilleur que celui du christianisme qui, en réconciliant l'homme avec lui-même, assure en même temps l'ordre public et le repos des Etats [2] ». Il disait cela tout haut en 1808; il le pensait déjà en 1801, mais alors il ne parlait pas aussi haut, parce qu'il n'était pas omnipotent. Il n'était pas encore le Maître, mais simplement l'Homme qui arrive. Il ménageait les idéologues, même les matérialistes et jouait avec eux double jeu : à Cabanis il disait que le Concordat était la vaccine de la religion, c'est à dire qu'il l'inoculait pour la détruire, et que, dans cinquante ans, il n'y aurait plus de religion en France [3]. C'est Mme de Staël qui rapporte le propos ; malgré cela le mot est vraisemblable ; il est même probable : Bonaparte savait bien ce qu'il voulait, et cherchait à tromper tout le monde, mais il n'avait pu duper le cardinal Maury ; le 12 juillet 1800, l'habile homme envoyait à Louis XVIII un résumé des conférences de Verceil : le 25 juin, Bonaparte, à la tête de son état-major, a fait visite au cardinal Martiniana, et lui a exposé sa première conception d'un Concordat : il veut une Eglise, non plus les intrus ni les anciens évêques, mais un clergé « vierge », etc [4]. Fureur de Louis XVIII en apprenant que Rome accepte en principe ; le 17 août il envoie à Maury cette note : « Le Pape a cru bien faire sans doute, mais dans le vrai il s'est conduit

1. THIBAUDEAU, *Mémoires sur le Consulat*, p 151-152.
2. TALLEYRAND, *Mémoires*, I, 452.
3. Mme DE STAEL, *Considérations sur la Révolution*, IVe partie, ch. VI ; *Dix années d'exil*, p. 52-54.
4. MAURY, *Correspondance diplomatique*, I, 407-408.

comme un enfant ». Qu'est-ce que ce clergé *vierge* ? « Ce qu'est aujourd'hui le clergé constitutionnel, un ramassis de bandits et d'ignorants, *omnium peripsema* ». Enfin, les yeux ouverts par son propre intérêt, le Roi entrevoit déjà tout ce que l'usurpateur tirera d'un concordat, tout, jusqu'à la répudiation de Joséphine, et à un nouveau mariage assurant l'hérédité : « Si le Consul Bonaparte se dégoûte d'une femme surannée que le débordement des mœurs et la guillotine ont placée dans son lit, s'il veut avoir des enfants, on trouvera facilement des nullités dans leur mariage [1] ». Au nom de la royauté légitime atterrée Maury fait remettre au Vatican une note fort clairvoyante sur ce projet de concordat : « Il est... bien prouvé que cet homme extraordinaire ne connaît d'autre religion que son intérêt ; et c'est en effet l'unique motif qui le détermine dans ce moment à se rapprocher du Pape, en vertu d'une spéculation que son ambition vient de faire sur les consciences catholiques [2] ». Il est assez probable que Rome n'avait pas attendu le memorandum de Maury pour savoir à quoi s'en tenir. Le négociateur français, Bernier, aurait suffi tout seul pour ouvrir les yeux des diplomates pontificaux, quand il remettait à Mgr Spina le texte *ne varietur* de la bulle que Pie VII n'aurait qu'à faire recopier et à publier après la conclusion du Concordat, bulle qui ferait le panégyrique pompeux du nouveau Cyrus [3].

On le voit : Bonaparte ne devenait pas ultramontain ; il comptait même tempérer son catholicisme d'une forte dose de gallicanisme [4]. Il voulait bien traiter, mais sans confiance, sans abandon, avec une méfiance digne des Italiens d'autrefois, des bons condottieri. Il en donnait une preuve le jour de son couronnement : il devait d'abord communier, mais il se ravisa : « On prétendit dans le temps, dit Miot de Melito, que l'impossibilité de s'assurer de l'état du pain et du vin consacrés qu'on aurait donnés à l'Empereur a été cause de ce changement de disposition, et qu'on n'aurait pas cru pouvoir s'en fier aux prélats italiens [5] ».

Pendant toutes les négociations, qui traînaient en longueur,

1. MAURY, *Correspondance diplomatique*, I, 439, 442, 440.
2. *Id*, *ibid*, I, 463.
3. P. DE LA GORCE, *Revue des Deux-Mondes*, 1er septembre 1923, p. 159-160.
4. *Journal de l'Empire* du 7 février 1810, dans *Les Débats* du 7 février 1910.
5. *Mémoires* du comte MIOT DE MELITO, II, 231.

l'émigré Chateaubriand, prudemment caché dans un coin de Paris, travaillait avec acharnement au grand ouvrage qui allait décider de son sort, et qui, pour réussir, devait paraître à jour fixe, à une certaine date ; pendant tout le temps de la composition, la fièvre le dévore [1]. Ce malaise se comprend d'autant mieux que Chateaubriand devait être plutôt gêné que soutenu par les deux premières éditions, celle de Londres et celle de Paris, supprimées pour le public, mais non pour l'auteur [2]. Son imagination n'est pas libre dans son travail de création ; il veut utiliser d'anciens développements, et il s'aperçoit que sa pensée a évolué : il lutte contre lui-même. *Le Génie* de 1802 doit être beaucoup plus religieux que ne l'était l'édition de Londres, si nous en jugeons par les quelques fragments qui subsistent ; à Londres il terminait sa description de la Nuit en Amérique par une rêverie panthéiste : « L'âme aime à planer sur le gouffre des cataractes, à tomber avec la masse des ombres et pour ainsi dire à se mêler, à se fondre avec toute cette nature sublime ». A Paris, la nature devient pour lui la création et le mène au Créateur : « L'âme se plaît à s'enfoncer dans un océan de forêts, à planer sur le gouffre des cataractes, à méditer sur le bord des lacs, et, pour ainsi dire, à se trouver seule devant Dieu [3] ». Ces changements sont des repentirs de pensée. A qui les lui reprocherait, Chateaubriand répond par avance dans la préface de ce qu'il appelle la troisième édition et qui est pour nous la première : « On ne peut écrire avec mesure que dans sa patrie [4] ». Mais, quand on est obligé de se cacher dans son pays, quand on sent retomber sur ses épaules le poids de la misère que l'on croyait avoir laissée derrière soi à l'étranger, la méditation créatrice manque de sérénité. Il a des cris de détresse. Il écrit à Fontanes, le 30 juillet 1800 : « Tâchez de m'emprunter vingt-cinq louis..., si vous le pouvez, mon cher ami. Vingt-cinq louis me feront vivre jusqu'à la publication qui décidera de mon sort. Alors le livre payera tout, si tel est le bon plaisir de Dieu [5] ». Mais il s'écoulera encore près de deux ans avant la mise en vente du *Génie*, et on ne

1. *Mémoires d'Outre-Tombe*, II, 181.
2. *Ibid*, II, 266.
3. V. GIRAUD, *Chateaubriand*, p. 195.
4. *Mémoires*, II, 564.
5. *Ibid.*, II, 241.

va pas loin avec six cents francs. C'est alors qu'intervient une de ces bonnes fées qui entouraient le lit de Chateaubriand, et qui lui prodiguaient leurs dons : Mme de Beaumont lui offre, pendant six mois, une chambre dans sa maison de Savigny. Il a du reste bien payé sa dette, en disant publiquement : « Cette noble femme m'a offert un asile lorsque je n'en avais pas ; sans la paix qu'elle m'a donnée, je n'aurais peut-être jamais fini [1] ». Elle collabore. Elle copie tout au moins les citations. Elle suit le travail. Elle s'effraye des audaces bretonnes de Chateaubriand, là où il faudrait « une adresse et une douceur infinies ». De temps en temps elle se risque à lui signaler quelques imperfections dues à la rapidité du travail, mais, écrit-elle à Joubert, en septembre 1801, elle s'arrête vite, effrayée de l'effet produit, car la moindre observation de ce genre le met « dans un abattement qui approche du désespoir [2] ». En femme qui aime, elle craint tout, tantôt pour le livre et tantôt pour l'auteur ; il lit trop, et des livres bien ennuyeux : qu'en sortira-t il ? Il travaille trop, dit elle encore ; il en perd le boire et le manger, et le dormir [3]. Très sagement Joubert répond à Mme de Beaumont, le 12 septembre, par une admirable lettre de direction littéraire : « Dites-lui qu'il en fait trop ; que le public se souciera fort peu de ses citations, mais beaucoup de ses pensées ; que c'est plus de son génie que de son savoir qu'on est curieux ; que c'est de la beauté et non pas de la vérité qu'on cherchera dans son ouvrage ; que son esprit seul et non pas sa doctrine en pourra faire la fortune ; qu'enfin il compte sur Chateaubriand pour faire aimer le christianisme, et non pas sur le christianisme pour faire aimer Chateaubriand [4] ». N'est-ce pas encore ce que l'on pourrait dire de plus juste sur *Le Génie*, après l'avoir lu et relu, avec le recul de cent vingt ans ? Quels amis, et quelles amies autour de l'enchanteur. Pas une désenchantée, pas un lâcheur !

Après l'avoir aidé de leur mieux pendant le travail, ses intimes préparent, de longue main, le succès de son livre : on ne lance pas

1. *Mémoires*, II, 267.
2. Raynal, *Les Correspondants*, p. 136.
3. *Id.*, *ibid.*, p. 132.
4. Joubert, II, 284. Cf. A. Beaunier, *Le Roman d'une Amitié*, p. 218-242.

mieux un roman de nos jours [1]. C'est d'abord la lettre à Fontanes, dans le *Mercure de France* du 1er nivôse An IX ; c'est, dans le numéro du 1er frimaire, un « extrait » sur le *Cours de morale religieuse* de Necker, destiné surtout à établir par avance la supériorité du *Génie* sur le *Cours* : « On dit que l'auteur qui s'annonce par un talent si rare est un jeune homme que le vertueux Malesherbes aimait particulièrement ».

L'auteur d'*Atala* est donc prêt à affronter une seconde fois le public rendu difficile par un premier succès. Le livre est fini, avec son titre définitif et flamboyant : *Le Génie du Christianisme* ! Reste Bonaparte. Le siège commence, fort habilement. Le 21 avril 1801, Chateaubriand s'adresse au citoyen ministre de la police et lui demande à être rayé de la liste des émigrés, comme s'étant toujours, à l'étranger, appliqué « à cultiver les lettres sans jamais prendre part à aucune affaire ni politique ni militaire ». Même, oubliant les circonstances où le manuscrit d'*Atala* lui a sauvé la vie en arrêtant deux balles qui lui étaient destinées, il écrit au général Bonaparte, le 5 mai 1801, que « il n'a point porté les armes contre la France [2] ». Mais la police n'y regarde pas de trop près avec un homme qui dédie son livre au citoyen Premier Consul, et qui, à sa façon, le sacre sauveur providentiel de la France et de la Religion : « On ne peut s'empêcher de reconnaître dans vos destinées la main de cette Providence qui vous avait marqué de loin pour l'accomplissement de ses desseins prodigieux » ; et, en conclusion : « Trente millions de chrétiens... prient pour vous au pied des autels que vous leur avez rendus [3] ». Il est très vrai que les chrétiens sont reconnaissants. Chateaubriand raconte à Fontanes que les catholiques lyonnais, qui peuvent parler au nom des fidèles, sont maintenant les séides de l'auteur du Concordat [4]. Le clergé se serre autour du Consul ; l'ancien archevêque d'Aix, M. de Boisgelin, devenu archevêque de Tours, répond avec empressement à une circulaire de Bonaparte qui, préparant la descente en Angleterre, demande à l'Episcopat ses prières : M. de

1. Giraud, *Chateaubriand*, p. 186.
2. *Mémoires*, II, 58, 81 ; *Correspondance générale*, I, 45-46.
3. *Correspondance*, I, 79.
4. *Ibid.*, I, 95.

Boisgelin, à la grande joie du ministre des Cultes, Portalis, conseille, dans un mandement, à ses diocésains, de se rallier « autour d'un gouvernement légitime [1] ». Les curés concordataires seront, pendant tout l'Empire, de fidèles et utiles fonctionnaires [2].

Ce n'est donc pas auprès des catholiques convaincus que le Premier Consul a besoin de Chateaubriand ; mais son livre lui semble merveilleusement fait pour répondre à l'opposition ou pour entraîner l'indifférence. Les philosophes sont encore nombreux et n'ont pas perdu leur talent. Le retour des cloches, qui attendrit Bonaparte, excite la verve ironique de la *Décade Philosophique*, et la chose est fort naturelle [3]. Mais ce qui inquiète davantage le Général, c'est l'opposition surprenante qu'il trouve dans son armée ; il ne l'a pas encore comprise à Sainte-Hélène ; il s'imagine que Mme de Staël a été l'âme d'un complot militaire contre le Concordat, qu'elle a réuni les principaux généraux et leur a crié : « Vous n'avez plus qu'un moment... Demain le tyran aura quarante mille prêtres à son service [4] ». Mme de Staël n'avait pas besoin d'intervenir. Les officiers, qui n'avaient pas encore tous le culte de Napoléon, n'avaient aucune religion. Le Concordat les consternait. Ils n'aimaient pas à être contraints d'assister aux fêtes religieuses. Au Premier Consul lui demandant comment il avait trouvé la cérémonie de Notre-Dame, le général Delmas répond, en porte-parole de ses camarades : « C'est une belle capucinade. Il n'y manque qu'un million d'hommes qui ont été tués pour détruire ce que vous rétablissez. Il ne vous reste plus qu'à changer nos dragonnes en chapelets [5] ». Ces boutades, plus ou moins vives, ne lui sont pas indifférentes. Cacault, ministre de France à Rome, explique ainsi la situation à un de ses secrétaires : « Le Premier Consul... craint, je le sais, les plaisanteries de ses généraux ; il les redoute d'autant plus que, bien des fois, il s'y est associé [6] ». Enfin le peuple, à Paris tout au moins, n'est pas très dévot. Au couronnement de Napoléon,

1. Mme DE STAEL, *Dix Années d'exil*, p. 91.
2. Emile PIERRE, *Revue des Revues*, 1er mars 1906, p. 44 et suiv. ; cf. le discours du cardinal MAURY, *Moniteur* du 29 juillet 1807, p. 817.
3. 10 messidor, an IX, numéro 28, p. 56-58.
4. Mme DE STAEL, *Dix Années d'exil*, p. 73, note. *Mémorial*, II, 108. GOURGAUD, *Sainte-Hélène*, I, 397
5. THIÉBAULT, III, 274, 276 ; THIBAUDEAU, *Mémoires sur le Consulat*, p. 163-164.
6. Pierre DE LA GORCE, *Revue des Deux-Mondes*, 1er octobre 1923, p. 598.

il est égayé, plutôt qu'édifié, par le déploiement des pompes religieuses : devant le porte-croix qui, monté sur une mule, précède la voiture du Saint-Père, les spectateurs manifestent surtout de l'hilarité [1]. Devant tous ces opposants, devant tous ces indifférents, *Le Génie du Christianisme* était un merveilleux plaidoyer : Chateaubriand avait écrit l'apologie du catholicisme, et en même temps l'apothéose du Concordat. Le Premier Consul assignait donc à l'auteur et à son livre une place d'honneur dans les cérémonies de la restauration de la religion en France.

Le Génie fut mis en vente le 24 germinal An X ou le 14 avril 1802. Le 28, le jour de Pâques de cette année 1802, à six heures du matin, une salve de cent coups de canon annonçait au peuple de Paris la ratification du traité de paix avec l'Angleterre et la promulgation du Concordat. Ce même jour *La Gazette Nationale* ou *Moniteur Universel* reproduisait l'article que Fontanes venait de publier dans *Le Mercure* du 25 germinal [2]. Fontanes y parlait du *Génie* en ami sans doute, mais aussi en homme d'État : « Son entreprise doit plaire à tous, et n'alarmer personne, car il s'occupe encore plus d'attacher l'âme que de forcer la conviction. Il cherche les tableaux sublimes plus que les arguments victorieux : il sent et ne dispute pas ; il veut unir tous les cœurs par le charme des mêmes émotions, et non séparer les esprits par des controverses interminables ; en un mot, on dirait que le premier livre offert en hommage à la religion renaissante, fut inspiré par cet esprit de paix qui vient de rapprocher toutes les consciences [3] ». Ceux qui, suivant le conseil de Fontanes, ouvraient le livre, trouvaient à la fin de la Préface une homélie qui dut sembler à Bonaparte plus touchante même que la cloche de Rueil : « Je pense que tout homme qui peut espérer quelques lecteurs, rend un service à la société en tâchant de rallier les esprits à la cause religieuse... ; il est obligé en conscience de joindre sa force toute petite qu'elle est à cet Homme puissant qui nous a retirés de l'abîme... Celui, dit M. Lally-Tollendal, à qui toute force a été donnée pour pacifier le monde, à qui tout pouvoir a été confié pour restaurer la France, a dit au

1. Miot de Mélito, II, 231.
2. Biré, *Mémoires d'Outre-Tombe*, II, 563, 567.
3. *Mercure* du 25 germinal, an X, p. 843.

Prince des Prêtres, comme autrefois Cyrus : Jehovah, le Dieu du ciel m'a livré les royaumes de la terre, et il m'a commis pour relever son temple. Allez..., rebâtissez le temple de Jéhovah. — A cet ordre du Libérateur, tous les Juifs, et jusqu'au moindre d'entre eux, doivent rassembler des matériaux pour hâter la reconstruction de l'édifice. Obscur Israëlite, j'apporte aujourd'hui mon grain de sable [1] ».

***

Comme beaucoup de convertis, Chateaubriand tire de sa conversion une méthode qu'il propose aux incroyants. Ramené à la foi par la douleur et non par des lumières surnaturelles, par le cœur et non par l'esprit, il veut agir sur la sensibilité [2]. Mais, pour rendre à son tour Dieu sensible au cœur, il voit, d'un coup d'œil génial, que, au moment où il écrit, il y a entre son cœur à lui et celui de son lecteur l'abîme creusé par Voltaire : comment faire pleurer ceux qui ricanent ? Comment toucher ceux qu'a desséchés la plaisanterie voltairienne ? Son *Génie* est, avant tout, un anti-Voltaire. C'est ce qu'il répond à Michiels qui avait critiqué certaines parties de son livre ; en s'examinant de bonne foi, il avoue que ces critiques sont fondées, mais il se reconnaît tout de même un mérite : « Je crois avoir porté un rude coup au Voltairianisme, et, si cela est, j'aurai rendu un grand service à la société [3] ». C'est ce qu'il avait déjà dit dans la préface de l'édition princeps : « Je sais que dans le genre d'apologie que j'ai embrassé, je lutte contre des difficultés sans nombre ; rien n'est malaisé comme d'effacer le ridicule ». A cette besogne ingrate il risque de se rendre lui-même ridicule ; l'état des esprits est tel qu'il craint de se compromettre en défendant le catholicisme tout criblé encore des flèches de Voltaire : il marche pourtant en avant, par conscience, comme chrétien, « dût-il perdre sa réputation comme écrivain [4] ». Une fois dans la bataille, il ne ménage plus rien. Il ne combat point mollement : à Voltaire et à son école qui prétendent que la foi tue l'esprit, il riposte que l'esprit est « abruti par l'incrédulité [5] ».

1. Sainte-Beuve, *Chateaubriand et son Groupe*, I, 270
2. Préface de l'édition princeps dans Biré, *Mémoires d'Outre-Tombe*, II, 566.
3. Michiels, I, 260.
4. Biré, *Mémoires*, II, 566
5. *Génie*, partie I, livre VI, chap v.

Il ne faut donc jamais oublier que *Le Génie* est l'antitype du *Dictionnaire Philosophique*, si l'on veut éviter l'erreur et ne pas juger à côté. Chateaubriand lui-même nous invite à le critiquer. Il avoue que son œuvre n'est pas impeccable. Il reconnaît spontanément certains défauts. Il concède que la partie artistique est défectueuse ; en 1800 il ne connaît pas encore l'Art : il n'a vu ni l'Italie ni la Grèce. Même en littérature il se sent des lacunes : son jugement sur Dante lui paraît étriqué et faux. Défaut plus grave, son hagiographie est courte par endroits ; les vies des saints n'ont pas été mises à profit suffisant [1]. Dans l'ensemble il reconnaît humblement que son livre est petit à côté de la grandeur du sujet : racontant dans ses *Mémoires* sa première communion, « cette cérémonie touchante et sublime », il trouve que le tableau qu'il en a tracé dans *Le Génie* est un vain effort [2]. Ce ne sont pas là formules de vaine modestie, puisque dans ses *Etudes Historiques* il cherche à compléter son apologie, et que, plus tard encore, en 1836, il rêve un autre *Génie*, non plus une histoire du passé, mais un livre d'avenir : « A l'heure où j'écris maintenant, *Le Génie du Christianisme* étant encore à faire, je le composerais tout différemment : au lieu de rappeler les bienfaits et les institutions de notre religion au passé, je ferais voir que le christianisme est la pensée de l'avenir et de la liberté humaine ; que cette pensée rédemptrice et messianique est le seul fondement de l'égalité sociale, qu'elle seule la peut établir, parce qu'elle place auprès de cette égalité la nécessité du devoir, correctif et régulateur de l'instinct démocratique [3] ».

Telle est la liste des défauts dressée par Chateaubriand lui-même. On doit, en toute conscience, l'allonger encore. On peut trouver d'une dialectique un peu jeune un appel à l'autorité de Voltaire dans un livre destiné à le combattre, et cela à propos de l'utilité morale de la communion. Dans la communion elle-même Chateaubriand découvre un symbolisme inattendu : « L'âge des tendres communiants et celui de la naissante année confondent leur jeunesse, leurs harmonies et leurs innocences. Le pain et le vin annoncent les dons des champs prêts à mûrir, et retracent les

1 *Mémoires*, II, 286
2 *Ibid*, I, 105
3 *Mémoires*, II, 286-287, 290.

tableaux de l'agriculture [1] ». C'est presque le calendrier républicain : nous sommes en germinal ou en floréal ; nous ne sommes plus en pur catholicisme. La mythologie apparaît, en sous-ordre du reste, et comme *ancilla theologiae* : « On peut découvrir quelque tradition obscure de la Trinité jusque dans les fables du Polythéisme. Les Grâces l'avaient prise pour leur terme ; elle existait au Tartare, etc [2] ». On est surpris par la faiblesse de certaines preuves qui ne sont que des jeux d'imagination : ainsi des monuments laissés par le Créateur pour attester le Déluge, ainsi de l'existence de Dieu démontrée par le spectacle de la nature : « Il est un Dieu : les herbes de la vallée et les cèdres de la montagne le bénissent, l'insecte bourdonne ses louanges, l'éléphant le salue au lever du jour, etc. [3] ». Ainsi de l'existence du démon prouvée par l'histoire des reptiles : « Notre siècle rejette avec hauteur tout ce qui tient de la merveille ; mais le serpent a souvent été l'objet de nos observations, et, si nous osons le dire, nous avons cru reconnaître en lui cet esprit pernicieux et cette subtilité que lui attribue l'Ecriture ». Puis il raconte, et très joliment, comme preuve à l'appui, l'histoire d'un Canadien qu'il a vu charmer un serpent à sonnettes en lui jouant un air de flûte ; enfin il conclut gravement que c'est « une sorte d'induction, tirée des mœurs du serpent, en faveur des vérités de l'Ecriture [4] ». C'est presque un amusement pour nous, maintenant, que de lire, dans la 1re partie, le livre V où la providence de Dieu nous est révélée par les intentions cachées dans la nature. Les cause-finaliers les plus ingénieux sont dépassés parce que le champ d'observation de Chateaubriand s'est élargi ; il laisse à ses prédécesseurs les animaux d'Europe ; il tire un grand parti de la faune exotique, surtout des crocodiles ; tantôt il en modèle un, avec quelque complaisance : « A son écaille verdoyante, à ses larges naseaux qui lancent les ondes en deux ellipses (?) colorées (??), vous le prendriez pour un dragon de bronze dans quelque grotte des bosquets de Versailles ». Ou bien il mobilise une bande de quatre ou cinq

1. Partie I, livre Ier, chap. VII.
2. P. I, l. Ier, ch. III.
3. P. I, l. IV, ch. IV et l. V, ch. II.
4. P. I, l. III, ch. II.

mille caïmans : il les lance sur les bancs de poissons qui remontent les fleuves, et qui finiraient par les obstruer, l'eau manquant à leur multitude ! Heureusement l'armée des crocodiles est là : « Ces espèces de monstres ont quelquefois révolté la sagesse de l'athée ; ils sont pourtant nécessaires dans le plan général ». Ils ne l'étaient peut-être pas dans le plan du *Génie*. A quoi bon ranger parmi les spectateurs d'un baptême dans le Jourdain, « les chameaux de ses rives [1] » ? A quoi bon toute cette ménagerie ? Qui peut-il bien intéresser, ou toucher, ainsi ? Ce n'est plus « l'enchanteur », comme disait Joubert ; ce n'est qu'un magicien aux prestiges douteux : certains même ont prétendu que c'était un charlatan, et ont nié sa sincérité. C'est Benjamin Constant, je pense, qui a ouvert la voie. Dès l'apparition du livre, il écrit à Fauriel qu'il a trouvé, même dans les plus beaux passages, « un mélange de mauvais goût qui annonce l'absence de la sensibilité comme de la bonne foi [2] ». Dans son for intérieur il est plus brutal encore et parle tout net d'hypocrisie [3]. De preuve, aucune ; il déteste Chateaubriand et voilà tout. On devine une antipathie féroce dans la joie avec laquelle il lit le début de la critique du *Génie* par Ginguené, dans *La Décade*, dans l'impatience avec laquelle il attend le numéro suivant [4]. Il aurait été heureux de lire la lettre de Charles de Rémusat à sa mère, le 19 janvier 1817 : il trouve l'ouvrage faible, inconvenant comme ton, nul dans certaines parties, puéril de raisonnement, sophistique dans ses conclusions [5]. Sainte-Beuve prend la suite, et c'est lui qui, sans avoir l'air d'insister, a fait le plus de tort à la réputation de Chateaubriand, ne négligeant aucune ligne de son écriture pour faire pendre son homme. Ce sont d'abord des insinuations. Il nous présente l'auteur du *Génie* comme un simple épicurien, n'ayant de catholique que l'imagination, uniquement touché par les pompes du culte [6]. Mais qui prouve cela ? Et qu'est-ce que cela prouve, sinon que Sainte-Beuve, comme tous les sceptiques, ne peut pas admettre que les autres croient sin-

1. P. I, l. I^er^, ch. VI.
2. SAINTE-BEUVE, *Chateaubriand*, I, 188.
3. *Journal intime*, p. 5.
4. *Revue Bleue* du 20 janvier 1906, p. 65.
5. *Correspondance* de Mme DE RÉMUSAT, II, 374-375.
6. *Chateaubriand*, I, 87-88, note.

cèrement. Puis ce sont les on-dit, les « potins », pour dire le vrai mot, vulgaire comme le sentiment qui anime le critique ; un jour, Chateaubriand aurait dit chez Mme Récamier : « Je crois en Dieu aussi fermement qu'en ma propre existence ; je crois au Christianisme — comme grande vérité, toujours, — comme religion divine, tant que je puis ; puis le diable vient, qui me replonge dans un grand doute que je suis tout occupé à débrouiller [1] ». Le propos a-t-il été tenu ? A-t-il été rapporté exactement ? A quelle date ? Il serait authentique, et tenu aux environs de 1815, qu'il n'aurait pas plus de valeur que les petites capitulations mondaines du respect humain. Chateaubriand n'a pas renié le Christ. Pour affirmer le contraire, il faudrait des textes ; il faudrait aussi ne pas les solliciter, ce que fait Sainte-Beuve trop subtilement. Il veut prouver qu'à son retour de Rome Chateaubriand a eu une rechute d'incrédulité ; avant d'en administrer la preuve, il prend le ton solennel de l'avocat général qui va sortir l'argument décisif : « Voici une de ces paroles qui sont comme une lueur sombre ». Et quelle est cette parole ? Chateaubriand écrit à Chênedollé, le 6 mars 1804, avant de partir comme ministre de France dans le Valais : « J'espère que nous achèverons ensemble cette triste vie qui ne mène à rien et qui n'est bonne à rien ». Avant de frémir d'horreur, voyons ce que Chateaubriand ajoute dans le contexte : qu'il aimerait mieux rester à Paris comme bibliothécaire que de s'en aller dans « ce trou horrible [2] » ! Je cherche en vain la lueur sombre, et j'estime que Sainte-Beuve est trop intelligent pour faire pareil contre-sens de bonne foi. Seulement, quand on accuse un homme de génie d'hypocrisie, il faut au moins être soi-même un « honnête homme », ne pas se tromper volontairement, et surtout ne pas récidiver, ce qui est diabolique ; Chateaubriand écrit à Guéneau de Mussy : « Engagez M. Clausel à commencer le plus tôt possible son *Edition chrétienne* », c'est-à-dire une édition *ad usum Delphini* ; Sainte-Beuve met en note une explication à sa façon : « Il s'agit de la petite édition du *Génie du Christianisme* à l'usage de la jeunesse des écoles, de l'*Edition chrétienne*, comme si, de l'aveu même de l'auteur, la grande édition ne

1 *Chateaubriand*, II, 394.
2. *Ibid*, II, 223-225.

l'était pas [1] ». Si Pascal avait trouvé pareille ingéniosité chez un casuiste !

Sainte-Beuve était d'autant plus mal fondé à torturer ainsi les textes qu'il avait dit d'abord : cherchons, « là seulement où nous avons le droit de l'interroger et de l'atteindre, — sa sincérité, je ne dis pas de fidèle (cet ordre supérieur et intime nous échappe), mais sa sincérité d'artiste et d'écrivain [2] ». Il n'est pas plus heureux quand il se place à ce dernier point de vue, car, voulant critiquer la méthode apologétique de Chateaubriand, Sainte-Beuve passe à côté de l'exactitude ; il se croit en droit de dire à l'auteur du *Génie* : « Parlez-nous d'un Mystère parce qu'il est grand, redoutable et *vrai* ; mais venir nous en parler et nous le prêcher parce qu'il est *beau*, c'est puéril. De même pour un Sacrement ; parlez-nous-en parce qu'il est souverain, efficace et salutaire ; mais venir nous le prêcher parce qu'il doit nous sembler touchant et beau, c'est nous traiter comme des enfants qu'on gagne avec des images [3] ». Mais comment donc Sainte-Beuve nous traite-t-il lui-même ? Comme des *minus habentes* incapables de lire *Le Génie*, et de voir ce qu'il est : une réfutation du système de Voltaire. Ne nous lassons pas d'opposer la vérité du fait aux erreurs plus ou moins volontaires ; Voltaire avait fait rire de la religion : Chateaubriand veut amener dans les yeux des mêmes lecteurs des larmes d'émotion et d'admiration.

Pendant longtemps Sainte-Beuve a fait autorité sur Chateaubriand. On peut ranger parmi ceux qui ont plié sous le poids de son livre, Prosper Mérimée [4] ; M. Maurel, pour qui Chateaubriand est revenu à l'Eglise et non à la Foi [5] ; Jules Soury qui, tout en admirant fort la beauté du *Génie* dans une lettre intime à M. Armand Charpentier, prétend que jamais l'auteur ne fut ce que l'Eglise appelle un croyant, etc [6]. Il faut attendre la thèse de doctorat de l'abbé Bertrin pour trouver un vigoureux plaidoyer en l'honneur de la sincérité religieuse de Chateaubriand [7].

1. *Chateaubriand*, II, 361, note 1.
2. *Ibid*, I, 177-178.
3. *Ibid.*, I, 291-292.
4. *Lettres à Panizzi*, II, 412-413.
5. *Essai*, p. 192-193.
6. *La Nouvelle Revue*, 15 juin 1922, p. 307.
7. *La Sincérité religieuse*, II[e] partie ; cf. *Id.*, *Sainte-Beuve et Chateaubriand*, p. 24 et suiv.

L'habile avocat cite des textes qui seraient plus probants s'ils se rapprochaient davantage de 1802 ; ainsi ce mot de Mme de Chateaubriand à la comtesse Caffarelli : « M. de Chateaubriand nie tout, hors l'Evangile[1] ». Le mot est authentique, mais il est du 4 août 1846. De même l'auteur du *Génie* écrit à Michiels : « La foi me manque en toute chose, excepté en religion[2] ». L'affirmation est très nette, mais elle est du 8 février 1841. L'abbé Bertrin est mieux inspiré quand il invoque un argument moral qui vaut pour toute la vie de Chateaubriand, car sur ce point il n'a jamais varié ni fléchi : homme d'honneur, il a dit, à l'époque du *Génie*, qu'il était chrétien : c'est donc, conclut l'abbé Bertrin, qu'il l'était. Qu'il fut intraitable sur le point d'honneur, sa seule lettre au duc Decazes le prouverait[3]. En faveur de Chateaubriand nous avons enfin tout l'effort de M. Victor Giraud, le premier des « chateaubriandistes » actuels.

La bataille semblant terminée, on peut chercher de quel côté est la victoire. Comme les adversaires de Chateaubriand me paraissent avoir eu le dessous, je leur signalerai un passage qui leur a échappé, et qui vaut pour leur thèse : le 9 mai 1833 l'auteur des *Mémoires* décrit, probablement de sa fenêtre, une procession qui se déroule dans le parc de l'Infirmerie de Marie-Thérèse, « avec le Saint-Sacrement, la croix et la bannière » ; ne pourrait-on pas supposer ici un léger sourire sur les lèvres du spectateur ? — « Mme de Chateaubriand les suit, le chapelet à la main ». Donc Chateaubriand n'a pas de chapelet et ne fait pas partie du cortège. Enfin voici qui ressemble à une confession : « Je me reporte aux Rogations dont j'ai décrit la pompe champêtre ; *de la théorie du christianisme j'ai passé à la pratique*[4] ». C'est moi qui souligne l'aveu, sans du reste en triompher contre Chateaubriand, car je devine la réponse qu'il aurait faite à quelque auditeur malavisé des lectures chez Mme Récamier, voire à Sainte-Beuve lui-même, s'il avait osé sourire.

Pour se persuader de la sincérité profonde de Chateaubriand, il suffit d'étudier le point d'équilibre d'une foi qui a eu des oscillations chez lui, comme chez tant de chrétiens, illustres ou non,

1. *La Sincérité*, p. 258 ; cf. PAILHÈS, *Mme de Chateaubriand*, p. 304.
2. MICHIELS, I, 260.
3. *Correspondance*, I, 304.
4. *Mémoires*, VI, 5.

et même, chose surprenante pour les non-initiés, chez des saints. La question est grave pour un écrivain, car, comme l'a dit un grand catholique, avec son habituelle profondeur : « Ceux-là n'ont pas d'action profonde sur les hommes, dans le sens du salut, qui ne confessent la vérité que des lèvres. Leur talent éblouit, ou amuse, et ne persuade pas. Ils ne produisent que des demi-convictions ; leur illogisme apparaît et ruine leurs paroles, même éloquentes, même justes, même sincères et nullement hypocrites [1] ». Chateaubriand semble avoir prévu l'objection et s'être reconnu coupable à l'avance : « Un livre suffit-il à Dieu ? N'est-ce pas ma vie que je devrais lui présenter ? Or cette vie est-elle conforme au *Génie du Christianisme* ? Qu'importe que j'aie tracé des images plus ou moins brillantes de la religion, si mes passions jettent une ombre sur ma foi [2] ! » Voilà le mot le plus chrétien qu'ait jamais écrit Chateaubriand ; il rappelle celui de saint Paul : « Je n'approuve pas ce que je fais, parce que je ne fais pas le bien que je veux ; mais je fais le mal que je hais [3] ». Chez l'Apôtre et chez l'apologiste, c'est une confession publique. En plus, chez l'écrivain, cet aveu nous fait penser à une réaction du livre sur l'auteur. *Le Génie* a dû rendre Chateaubriand meilleur chrétien qu'il n'était avant de l'écrire. Serait-ce une hypothèse téméraire ou une formule trop paradoxale, de dire que la première conversion (au sens du XVII[e] siècle) obtenue par *Le Génie* fut celle de Chateaubriand lui-même ?

Tâchons donc de distinguer, au fond de sa conscience religieuse, l'élément stable qui ne change pas avec les années. Son imagination n'est pas très chrétienne, ou du moins elle est saturée de mythologie. A la fin de la Préface testamentaire de ses *Mémoires*, il souhaite, « si Minos jugeait que j'ai assez souffert dans ce monde pour être au moins dans l'autre une ombre heureuse, un peu de lumière des Champs-Elysées venant éclairer mon dernier tableau ». Il trouve cette idée, ou plutôt cette image, si bonne qu'il la reprend presque textuellement dans l'avant-propos [4].

1. René BAZIN, *Questions Littéraires et Sociales*, p. 285.
2. *Mémoires*, I, 180.
3. *Aux Romains*, VII, 15.
4. *Mémoires*, tome I[er], pages L et LIII.

Descendons plus avant dans sa pensée : elle n'est pas nettement et uniquement chrétienne ; ainsi, parlant du néant de la gloire, il raisonne en sceptique : « Que fait à Shakespeare une renommée dont le bruit ne peut monter jusqu'à lui ? Chrétien ? Au milieu des félicités éternelles, s'occupe-t-il du néant du monde ?... Athée ? Il dort de ce sommeil sans souffle et sans réveil qu'on appelle la mort. Rien donc de plus vain que la gloire au delà du tombeau [1] ». Suffit-il que Shakespeare soit athée pour que le matérialisme soit la vérité ? Un chrétien plus austère dirait : de quel poids ont pesé ses œuvres dans la balance de Dieu quand il a été jugé ? Un chrétien simplement logique, suivant attentivement la pensée de l'auteur, est de temps en temps choqué par une théorie décevante. Chateaubriand écrit à la marquise de V..., le 27 février 1828, à soixante ans par conséquent, qu'il ne se préoccupe jamais de ses ennemis, ni même de leurs triomphes ; « sur ce point je suis invulnérable ». Est-ce parce qu'il leur pardonne, parce qu'il les aime en chrétien ? Oh ! que non pas ! « Mon mépris est si complet, ou mon indifférence pour eux, que je ne pense jamais à leur peine ou à leur joie [2]. » Peu de charité, peu de résignation surtout sous le poids de l'âge. Ce n'est pas lui qui ferait, comme Mgr Baunard, le panégyrique de la vieillesse : en 1833, il dit, au début de ses *Mémoires*, qu'il les écrit pour tromper « l'ennui de ces heures dernières et délaissées, que personne ne veut et dont on ne sait que faire [3] ». Son cœur enfin ignore la paix religieuse. Il se débat, jusqu'à la fin, contre la mélancolie, le pessimisme ; or, tout cela, c'est presque l'opposé de l'état de l'âme chrétienne, et il s'en rend bien compte : « Sainte religion, dit-il, toi seule pourrais remplir le vide que j'ai toujours senti en moi, et guérir cette tristesse qui me suit [4] ». Mais, dira-t-on, Pascal a connu lui aussi la mélancolie, la tristesse, le pessimisme ? En effet, mais ce n'est pas comme catholique, c'est comme janséniste, comme un de ceux qui ont perdu le parfait équilibre chrétien. Chateaubriand non plus n'a pas cet équilibre, mais il est loin de ce stoïcisme religieux qu'on

1. *Mémoires*, II, 194.
2. *Un dernier Amour*, p. 67.
3. Tome I[er], page XLIII.
4. *Ibid.*, I, 39-40.

appelle le jansénisme. On peut lui appliquer la parabole du Semeur : dans son âme il y a de l'ivraie et du bon grain ; dans son livre il il y a surtout du bon grain, parce qu'il a travaillé avec toute l'ardeur du néo-converti. Il a le premier feu de l'enthousiasme. Dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe* c'est un Néarque un peu désabusé. Dans *Le Génie*, c'est Polyeucte. A l'époque où il écrit son livre, on le voit dans ses lettres intimes, prêcher à peu près le même sermon que dans ses ouvrages publics. Comme différence, il n'y a qu'une nuance : dans ses lettres, c'est le gentilhomme chrétien ; il pense que le tact et le sentiment des convenances ne nuisent pas à la profondeur des convictions. Le 8 novembre 1803, au lendemain donc du *Génie*, il raconte à M. de la Luzerne la mort de Mme de Beaumont, et il ajoute : « Je crois que ces détails religieux plairont à une famille aussi pieuse que la vôtre ; mais, si par hasard quelques membres de cette famille les désapprouvaient, je les supplie d'observer que, quelle que soit notre opinion sur ces matières, la religion des tombeaux est respectable aux yeux de tous les peuples ; et que, sans être chrétien, on pourrait approuver des cérémonies chrétiennes, dont le but est d'honorer la mémoire de ceux qu'on a aimés et de nous laisser l'espérance de les retrouver un jour [1] ». Il sent qu'il n'est pas de bon ton de prêcher ses amis avec véhémence, et que, tout de même, il doit essayer quelque chose. Dans la vie courante il parle donc religion, très sérieusement au fond, et avec une certaine ironie légère dans la forme. Il reproche à Mme de Custine d'avoir fait faire à son fils sa première communion sans préparation, puis il s'excuse en souriant : « Voilà ce que vous avez gagné à raconter cela à un Père de l'Eglise, très indigne sans doute, mais toujours de bonne foi, faisant d'énormes fautes, mais sachant qu'il fait mal, et se repentant éternellement [2] ».

Voilà bien des formules, sinon contradictoires, du moins successives, et voici une des explications que l'on en peut donner : Chateaubriand n'est pas homme d'Église, mais homme d'État en puissance ; quand il le sera en réalité, il dira le fond de sa pensée ; dans une note à Monsieur, en septembre ou octobre 1821, l'auteur du *Génie* donne un conseil de politique générale qui répond à son

1. Raynal, *Les Correspondants de Joubert*, p. 388.
2. Chédieu de Robethon, p. 77.

état d'esprit particulier : « Défendre courageusement la religion contre l'impiété, mais la mettre en même temps à l'abri du fanatisme et des imprudences d'un zèle qui lui font beaucoup de mal [1] ».

La conclusion nous est donnée par Mme de Genlis, généralement amère, soupçonneuse et peu charitable : « Je n'ai jamais pu supporter d'entendre accuser M. de Chateaubriand d'hypocrisie, dit-elle, parce qu'il faut n'avoir aucun sentiment du vrai pour n'être pas persuadé que M. de Chateaubriand a écrit de bonne foi ses plus beaux morceaux sur la religion [2] ». Non, il n'y a pas dans *Le Génie* ce vice : l'hypocrisie. Nous avons constaté des défauts littéraires ; mais que de beautés !

***

C'est d'abord une œuvre polie *ad unguem*, avec une admirable probité artistique [3]. Visiblement c'est l'ouvrage dans lequel Chateaubriand veut se survivre [4]. D'une édition à l'autre son goût s'épure ; il supprime les *juvenilia* : on ne trouve plus les témérités du début, comme celle-ci : « Dieu est lui-même le Grand Solitaire de l'Univers, l'éternel Célibataire des mondes [5] ». Il n'y a pas de meilleur maître en l'art de se corriger. Il faudrait comparer, plume en main, et dans le plus petit détail, les corrections des grands morceaux à effet [6]. Il n'y met aucun amour-propre. Il tient compte de tous les conseils, même de ceux d'un simple philologue comme Boissonade [7]. Mais c'est à lui seul qu'il doit les corrections de plan qui donnent progressivement à l'œuvre la clarté et la force. Depuis la première édition anglaise du 19 août 1799 jusqu'à la véritable édition princeps du 14 avril 1802 on a pu établir l'existence de quatre plans successifs, dont le tableau synoptique montre un lent et puissant travail de coordination [8]. C'est comme la mise au point d'une projection : on tâtonne, l'image est confuse, puis trop petite : enfin la juste distance est obtenue ; la lumière éclate, très nette.

1. *Mémoires*, IV, 229.
2. *Mémoires inédits*, V, 346.
3. V. Giraud, *Chateaubriand*, p. 113.
4. *Œuvres*, IV, 631.
5. Sainte-Beuve, *Chateaubriand*, I, 294.
6. Cf. les premières rédactions dans *Sainte-Beuve*, *ibid.*, I, 174-175 et le texte définitif dans les *Œuvres*, IV, 204 et 207.
7. V. Giraud, *Revue*, 1898, p. 281-283.
8. Giraud, *Chateaubriand*, p. 130-131.

Même probité pour le fond, pour la valeur de la documentation. La critique moderne s'est travaillée et quelquefois s'est acharnée à retrouver les sources où Chateaubriand a puisé. M. Bédier nous a montré ce que, incontestablement, l'auteur du *Génie* devait à William Bartram [1]. Appliquant la méthode du maître, M. Léon Brunschvigg a retrouvé dans le fameux portrait de Pascal des traits empruntés à Bossuet, à Gilberte Périer, à Voltaire même, sans que cela diminue en rien son admiration pour cette œuvre d'art [2]. M. Herriot a rappelé ce que Chateaubriand devait à Ballanche [3]. M. l'abbé Henri Bremond nous a révélé dans Desmarets de Saint-Sorlin un ancêtre inattendu de notre grand liseur [4]. Enfin M. Monglond a pensé que le germe de sa doctrine du merveilleux se trouvait dans le discours préliminaire du *Joseph* de Bitaubé [5] ; sans parler, naturellement, des « plagiats » signalés par M. Dick [6]. Ne nous laissons pas éblouir par tous ces rapprochements, qui sont de l'érudition légitime, à condition qu'on parle de sources, et non de supercherie. Les chercheurs de sources côtoient quelquefois un danger : l'anachronisme. Ils semblent reprocher à Chateaubriand de n'avoir pas notre probité scientifique d'aujourd'hui : actuellement un écrivain qui dissimule un emprunt dérobe une idée, et nous avons envie de crier : au voleur ! quand il est pris la main dans le sac. Mais, au début du XIX^e^ siècle, il n'en est pas ainsi : la seule chose qui, suivant le mot de Buffon bien compris, appartient véritablement à l'homme, c'est le style ; le reste, c'est propriété publique. Les amis de notre écrivain considèrent sa documentation comme chose secondaire, ou même fâcheuse ; Joubert s'inquiète de le voir déchoir jusqu'à l'érudition : « Notre ami, écrit-il à Mme de Beaumont, n'est point un tuyau, comme tant d'autres ; c'est une source, et je veux que tout paraisse jaillir de lui... Par la puissance de sa pensée et de ses mots, sa prose est de la musique et des vers. Qu'il fasse son métier, qu'il nous enchante... Ses in-folios me font trembler ». Et plus loin : « Qu'il file la soie de son sein ; qu'il pétrisse

1. *Revue*, 1900, p. 116.
2. *Revue*, 1905, p. 419 et suiv.
3. *Mme Récamier et ses Amis*, p. 295.
4. *Histoire Littéraire*, VI, 466.
5. *Revue de Littérature comparée*, avril 1923, p. 269.
6. *Plagiats de Chateaubriand*, passim. Cf. Mlle M.-J. WALTER, *Revue*, 1922, p. 225.

son propre miel ; qu'il chante son propre ramage ; qu'a-t-il besoin d'appeler là tant de ressources étrangères [1] ? »

C'est bien ce qu'au fond l'auteur pense lui-même, car ses plus grands emprunts sont faits à ses propres œuvres, aux *Natchez*, qui lui fournissent toutes ses descriptions de la nature [2]. *Le Génie* est plein de ses souvenirs personnels, repris et transformés, comme un peintre qui retoucherait une ancienne étude : il en est ainsi, par exemple, pour la prière à bord d'un navire, qu'il purifie, dans *Le Génie*, de toute la sensualité qui en troublait l'austérité dans la première ébauche [3].

Son style n'est plus sensuel, mais il reste sentimental. C'est par la forme que vaut surtout le *Génie*, et c'est elle qui lui conserve, à travers les générations qui se succèdent, des admirations constantes. Ce n'est pas que son style soit parfait : il date plus que celui des classiques. On y trouve trop de concessions au genre noble : quand il nous montre une table où est servi « le verrat d'Eumée », nous songeons au vers de V. Hugo :

J'appelai le cochon par son nom. Pourquoi pas ?

Mais ces taches de faux goût sont rares, et disparaissent à mesure que les éditions se succèdent. En fin de compte, Chateaubriand peut comparer, sans trop de vanité, son style à celui de Bossuet [4].

Où il est incomparable, c'est dans l'alliance de l'exotisme pittoresque et de la psychologie, dans la peinture des beautés éclatantes, presque trop colorées : ainsi la compagnie de sarcelles bleues se posant sur un figuier aux fruits rouges. Tout le monde connaît ces jolies choses, et se fait une anthologie personnelle glanée tout le long du *Génie* : les uns préfèrent le nid du bouvreuil, les autres la retraite de la poule d'eau, d'autres les migrations des plantes [5]. Pour moi, il me semble que le plus pur orient du génie de l'écrivain brille en cette courte phrase sur le peuple américain pré-historique : « Heureux ce peuple, qui n'a point laissé de nom dans l'histoire,

1. RAYNAL, p. 285, 286.
2. *Mémoires*, II, 559-561 ; III, 272.
3. *Génie*, Ire partie, livre V, ch. XII et *Mémoires*, I, 349.
4. *Correspondance*, I, 264-265, 369-371.
5. *Génie*, p. I, l. V, ch. VIII, VI, VII.

et dont l'héritage n'a été recueilli que par les chevreuils des bois et les oiseaux du ciel [1] ». Il y a, dans le style de Chateaubriand, une harmonie magique, qu'on voudrait expliquer. Tiendrait-elle au fait que, avant d'écrire une ligne de prose, il avait fait des vers pendant vingt ans [2] ? Mais non : toute explication n'est pas là ; une fois de plus le génie garde son secret, et résiste à l'analyse. On ne sait si le charme vient de l'idée ou du style. Celui qui a peut-être le mieux connu l'auteur du *Génie*, Joubert, écrit à Mme de Beaumont, le 6 mars 1801 : « Ce livre-ci n'est point un livre comme un autre. Son prix ne dépend point de sa matière... Il ne dépend pas même de sa forme. Il y a un charme, un talisman qui tient aux doigts de l'ouvrier... Le livre réussira parce qu'il est de l'enchanteur [3] ». Et ce fut un enchantement immédiat, qui n'est pas encore fini.

Bien entendu il y a des résistances, surtout chez les hommes de la Révolution. Barère prétend que Chateaubriand a fait le roman de la religion [4]. Lanjuinais trouve que sa religion varie de Londres à Paris [5]. Les philosophes surtout se refusent à le suivre sur son chemin de Damas ; Ginguené mène l'attaque contre lui [6]. Le théosophe Saint-Martin s'en mêle [7]. Les émigrés sont plus furieux encore, sauf le baron de Damas [8]. Frenilly, qui avoue avoir « les principes féroces », juge que *Le Génie* n'est ni dévôt, ni pieux, « ni peut-être chrétien [9] ». Les royalistes restés en Angleterre sont plus perspicaces : en leur nom Peltier reproche à Chateaubriand d'avoir mis dans la main de Bonaparte l'arme d'abord forgée pour Louis XVIII [10]. On essaye même de traiter *Le Génie* par le dédain, de l'ignorer [11]. Mais cela ne réussit guère : l'Académie Française s'en aperçoit ; Napoléon ayant fondé, le 10 septembre 1804, de grands prix décennaux pour la littérature, elle écarte *Le Génie* sans dis-

1 I, IV, 11
2 *Correspondance*, I, 271.
3 *Œuvres* de JOUBERT, II, 273.
4 *Mémoires*, IV, 128.
5 *Œuvres*, III, 512
6 *Décade*, nos 27, 28 et 29 de l'an X.
7 Cf A. VIATTE, *Revue*, 1923, p. 530-533 et BARDOUX, *La Comtesse de Beaumont*, p. 339 et suiv
8 *Mémoires*, de DAMAS, II, 274
9 *Souvenirs*, p. 428, 249.
10 CASSAGNE, *Vie politique de Chateaubriand*, p 82-83, 199
11. Cf. J. SARRAILH, *Revue de Littérature comparée*, janvier 1923, p. 65.

cussion. Napoléon exige des explications. Morellet est chargé par la Classe de faire un rapport qu'il lit le 9 décembre 1810 et le 2 janvier 1811 [1] ; l'Académie Française adopte, le 13 février, les conclusions de son rapporteur après une discussion d'une violence extraordinaire. On peut en juger par le ton de Lemercier qui a eu la bonne idée d'écrire son opinion, factum long et furibond ; j'en cite quelques lignes inédites, parce qu'elles donnent la note du classicisme philosophique dans cette bagarre : « Un mauvais ouvrage est celui qui n'a pas la raison pour fondement de son sujet, un langage propre et juste pour expression, et des figures vraies pour ornement de son élégance. Je n'aperçois aucune de ces qualités dans *Le Génie du Christianisme*... On nous contraint à expliquer les raisons du succès d'un ouvrage qui, je crois, mérite notre blâme parce qu'il n'est point fondé sur le bon sens ; livre sur lequel j'aurais souhaité que nous pussions nous taire par les égards dûs à son auteur, homme estimable et généralement estimé ». Ce genre de politesse académique est encore dépassé dans la péroraison : « Je conclus donc à ce que vous hâtiez le résumé de vos avis, de peur que les procès-verbaux des séances de notre classe ne portent à l'avenir une petite teinte de ridicule si nous prolongeons nos discussions sur le livre qu'on nous fait juger. Vous savez mieux que moi que la dignité d'une compagnie de lettres l'oblige à quelques soins pour sa mémoire [2] ! » Même sévérité chez certains pré-romantiques. Senancour, cherchant à se convertir, aurait été éloigné du catholicisme par *Le Génie* [3].

Voilà la réaction contre Chateaubriand, et voici son action : il a la plus large influence sur la masse populaire : traversant Lyon au moment où l'on rétablit les processions de la Fête-Dieu, il éprouve une joie légitime à penser qu'il a puissamment collaboré « à cette joie du ciel... rappelée sur la terre » ; puis, sur sa route, il reçoit des plus simples fidèles un accueil cordial : « Mon nom se mêlait au rétablissement des autels [4] ». Sa réputation gagne de proche en proche ; pendant les Cent-Jours, au béguinage de Gand

1. LATREILLE, *Revue*, 1911, p. 767-800.
2. Bibliothèque de la ville de Bayeux, Mss. de Népomucène LEMERCIER, dossier 249, non folioté.
3. MERLANT, *Revue*, 1906, p. 398, 402 et suiv.
4. *Mémoires*, II, 336-337.

il est reçu avec bonne grâce, comme auteur du *Génie* ; des mères lui amènent leurs enfants, et ceux-ci lui récitent son chapitre sur la Première Communion. On vient à lui comme au médecin des âmes [1].

Même dans le monde, où les cœurs sont plus compliqués, son influence est irrésistible. Grâce à lui l'impiété est considérée comme un trait de mauvaise compagnie ; la religion devient de bon ton, tandis que le voltairianisme est démodé. Les libraires ne trouvent plus à se défaire de leurs stocks philosophiques, et sont réduits à les envoyer en Allemagne ou en Russie [2]. On peut, comme Sainte-Beuve, s'égayer de ce mouvement, et dire que Chateaubriand est devenu le chef de toute une milice de jeunes chrétiens de salon [3]. Mais ce n'est là qu'observer la surface et transposer la vérité ; au fond c'est en partie au *Génie* qu'est dû ce fait nouveau : à partir de 1804 les catholiques disent, tranquillement et simplement, même dans un salon : je suis chrétien. Surtout les jeunes sont avec lui. Jules Janin, plus tard, lui rendra hommage au nom des adolescents qui lurent la première édition du livre : « Nous, les admirateurs de son génie, nous, les enfants élevés sous son regard poétique, nous, dont il a préservé la jeunesse de l'ironie voltairienne, cette chose qui dessèche et qui fane [4] ». Venus des extrémités opposées de la pensée, les jeunes gens se réunissent auprès du *Génie*, comme autour d'un centre commun. Charles Nodier, dans ses *Méditations du Cloître*, plaide pour les jeunes mélancoliques qui éprouvent « ce que tant de passions oisives et d'énergies réprimées peuvent produire de funeste. Sait-on combien il est près de s'ouvrir au crime, un cœur impétueux qui s'est ouvert à l'ennui ? Je le déclare avec amertume, avec effroi ! Le pistolet de Werther et la hache des bourreaux nous ont déjà décimés. Cette génération se lève, et vous demande des cloîtres [5] ». Mais Nodier est peut-être récusable, comme pré-romantique. Voici donc un témoin qui surprendra, tant sa déposition est inattendue : « Savez-vous, dit un jour un interlocuteur à Chateaubriand, que j'ai commencé par être votre disciple ?

1. *Mémoires*, III, 509-510.
2. ALLONVILLE, IV, 230, 317.
3. *Chateaubriand et son Groupe*, I, 330.
4. *Revue de Paris*, 1834, III, 111.
5. *Les Tristes ou mélanges tirés des tablettes d'un suicide* (1806), p. 101-102.

J'étais fou du *Génie du Christianisme*, et j'ai fait des idylles chrétiennes : ce sont des scènes de curé de campagne, des tableaux du culte dans les villages et au milieu des moissons [1] ». Comment peut bien se nommer cet enthousiaste catéchumène ? Béranger.

Les poètes sont séduits. Les artistes sont gagnés et se mettent, eux aussi, à chercher des inspirations dans *Le Génie*. Les quelques pages sur les chevaliers créent pour le moyen âge une telle passion que Chateaubriand finit par être effrayé de son succès [2]. N'importe : l'enthousiasme se propage, et gagne l'étranger : séduit par la beauté de la liturgie, un Hollandais, Le Sage ten Brock, renonce au protestantisme et, devenu catholique, publie en 1816 une « esquisse de la beauté de la doctrine de l'Église catholique romaine », qui a un succès éclatant [3].

Encore n'avons-nous étudié jusqu'ici que l'effet produit sur les hommes. On devine ce qu'éprouvèrent les lectrices, sensibles aux raisons du cœur, et devinant que ce livre avait été fait en grande partie pour elles. Que pouvaient-elles éprouver, en lisant cet argument *ad feminam* : « Comment... concevoir qu'une femme puisse être athée ? Qui appuiera ce roseau, si la religion n'en soutient la fragilité ? Etre le plus faible de la nature, toujours à la veille de la mort ou de la perte de ses charmes, qui le soutiendra, cet être qui sourit et qui meurt, si son espoir n'est pas au-delà d'une existence éphémère ? Par le seul intérêt de sa beauté, la femme doit être pieuse. Douceur, soumission, aménité, tendresse, sont une partie des charmes que le Créateur prodigua à notre première mère, et la philosophie est mortelle à cette sorte d'attraits [4] ». Quel sourire d'acquiescement, surtout sur les jolies lèvres ! Je ne vois guère que Mme de Staël qui ait pu faire la moue, surtout en lisant la suite, le tableau de la mort qui attend la femme philosophe ; elle a dû se demander si le « cher Francis » ne revenait pas à ses antipathies premières de Breton bretonnant. La comtesse d'Albany encore se montre bien sévère [5]. Mais les autres ! Mme de Beaumont oublie en l'écoutant qu'elle est philosophe : pendant tout le temps que

1 *Mémoires d'Outre-Tombe*, V, 448
2 *Génie*, p IV, l V, ch IV ; *Mémoires*, II, 286.
3. Paul VERSCHAVE, *Le Correspondant* du 25 avril 1914, p. 214 et suiv.
4 *Génie*, p. I, l. VI, ch v.
5. *Lettres inédites*, p 21-22, 76, 95-96, 110, 114.

Chateaubriand lui lit la première partie, elle ne sort pas du ravissement [1]. La marquise de Vichet est bouleversée, la première fois qu'elle reçoit une lettre signée de « ce nom chéri, synonyme de tout ce qu'il y a de plus noble et de plus beau dans ce monde [2] ». On peut mesurer la valeur d'un homme de lettres au mérite des hommages féminins qui montent jusqu'à lui : seul l'auteur du *Génie* a pu serrer dans le plus secret de ses tiroirs un billet comme celui-ci : « Je voudrais être réellement une de ces fées bienfaisantes dont vous plaisantez, ou plutôt, si j'étais une sainte, si j'avais quitté la vie, s'il m'était donné de choisir ma récompense, je voudrais devenir votre ange gardien [3] ». Et sans doute elle aime à la fois *Le Génie* et son auteur ; mais celles qui n'aiment que le livre sont aussi profondément émues. La mère de Lamartine dit, avec sa modestie coutumière : « Je lis un livre nouveau qui me charme ; c'est *Le Génie du Christianisme,* par un M. de Chateaubriand. Le style m'éblouit et m'enchante, je ne sais si je suis bon juge [4] ». Quand Joubert disait, « il est des livres où l'on respire un air exquis », il exprimait bien la pensée des lectrices du *Génie* [5]. Comme le disait un jour l'auteur, un peu grisé par ces jolies admirations : « Je ne m'inquiète pas de l'opinion des hommes... Les femmes ne se trompent pas [6] ».

Le clergé s'est-il trompé ? A coup sûr Chateaubriand a fini par s'en plaindre, mais il oubliait les effusions de la première heure qui l'avaient flatté ; il en parlait, avec un sourire mondain, à Chênedollé, dans une lettre de Lyon, le 18 juin 1803 : « On ne se fait pas d'idée à quel point ma *gloire* est encore augmentée depuis l'année dernière. On me cite en chaire, comme un Père de l'Église, et, si cela continue, je serai canonisé avant ma mort [7] ». De Lyon il arrive à Rome. Le Pape Pie VII l'accueille en homme qui connaît l'orgueil des auteurs. Il l'appelle « son cher Chateaubriand [8] ».

1. Raynal, p. 130.
2. *Un dernier Amour*, p. 14.
3. *Ibid*, p 23.
4. Lamartine, *Le Manuscrit de ma Mère*, p. 125.
5. *Œuvres*, II, 138.
6. A Houssaye, *Confessions*, V, 183.
7. Sainte-Beuve, *Chateaubriand*, II, 203.
8. Raynal, p. 73.

Les cardinaux le gâtent [1]. La bienveillance du Vatican pour le Secrétaire d'Ambassade restera la même pour l'Ambassadeur, en 1828 [2]. Comment alors expliquer cette boutade chagrine dans une lettre au comte de Montlosier : « Le clergé, qui, j'ose le dire, me doit tout, ne m'aime point, ne m'a jamais défendu, ni rendu aucun service [3] ». Cette mauvaise humeur date de son premier séjour à Rome ; elle éclate plusieurs fois dans sa correspondance avec les amis restés en France ; Chateaubriand vénère le Pape, sincèrement, mais non pas son entourage : il n'y a qu'à étudier ses lettres de Rome. Arrivé le 27 juin 1803, au soir, il écrit à Joubert, dès le 3 juillet : « Malheureusement j'entrevois déjà que la seconde Rome tombe à son tour : tout finit [4] ». A Chênedollé, le 16 juillet : « Si vous saviez ce que serait ce pays s'il n'avait pas ses ruines ! Le cœur me saigne ; pauvre Religion [5] ! » A Fontanes, le 16 août : « La religion va au diable. Vous n'avez pas l'idée du scandale des mœurs et de l'incrédulité du pays [6] ». A Guéneau de Mussy, le 31 août : « *N'espérez rien des hommes pour la Religion* (c'est lui qui souligne) : il faut maintenant un miracle pour qu'elle ne périsse pas en Europe ». Au même Guéneau il écrit, le 20 décembre, sur le ton d'un Luther : « Je ne vous cacherai pas... que ce n'est qu'avec des efforts prodigieux que je parviens à conserver ici un reste de foi... Je ne crois pas que *Babylone* puisse aller encore vingt années seulement comme elle va. Je ne veux point sonder les voies de la Providence, je n'ai déjà que trop murmuré [7] ». Quelle chute, en six mois ! Et pourquoi ? parce que l'Ambassadeur de France, le Cardinal Fesch, tout puissant par la grâce de son neveu Napoléon, lui a déclaré la guerre, et que le Cardinal Consalvi a pris parti pour l'ambassadeur contre le secrétaire [8]. Réduit à signer des passeports, l'auteur du *Génie* rend l'Église tout entière responsable de ses froissements. Il y a

1. CASSAGNE, *La Vie politique*, I, 134-135.
2. *Moniteur* du 2 novembre 1828, p. 1657 ; du 25 novembre, p. 1741, du 28 octobre, p. 1639.
3. *Mémoires*, IV, 334 ; cf. BERTRIN, *La Sincérité*, p. 395 et note.
4. *Correspondance Générale*, I, 111.
5. *Ibid.*, I, 119.
6. *Ibid.*, I, 130.
7. *Ibid.*, I, 124, 150. Cf. V, 234-235.
8. CASSAGNE, *ibid.*, I, 154 et suiv., p. 185 ; cf. Mgr RICARD, *Correspondance diplomatique*, II, 281, 287-289.

encore d'autres causes. Peut-être finit-il par sentir chez les purs théologiens un peu de dédain pour sa théologie. L'abbé de Mondésir juge que Chateaubriand frise le socinianisme, et le trouve petit en comparaison de l'abbé Emery, « un homme vraiment grand devant Dieu, c'est-à-dire en réalité [1] ».

Je me garderai de prendre parti, pour ou contre :

Non nostrum inter vos tantas componere lites.

Du reste ce n'est pas pour les théologiens qu'écrit Chateaubriand, ni pour le clergé, mais bien pour tous ceux qui hésitent à rentrer dans l'Église. De ce côté, je le répète, son influence a été immense ; pour tâcher, tout de même, de la mesurer, voyons s'il ne reste pas encore, même aujourd'hui, de la force vive dans le *Génie*. Renan prétendait, paraît-il, que cette théologie et cette apologétique n'étaient que des « pantalonnades [2] ». Ce mot n'est qu'une injure vague, et les injures ne font de tort qu'à ceux qui les emploient. Quand Renan précise, et accuse Chateaubriand d'avoir fait un gros contre-sens en grec, il n'est pas plus heureux [3]. Avec la même sévérité, M. Anatole France lui reproche d'avoir négligé le dogme [4]. Jules Lemaître prononce, à sa façon, un réquisitoire qui nous paraît bien tendancieux, et que M. Pierre Lasserre trouve bien indulgent [5]. M. Gabriel Brunet va un peu plus loin, et croit que Chateaubriand n'a vu du catholicisme que le décor, dans le goût des « bondieuseries » de Saint-Sulpice [6]. Après les sévérités, les erreurs : un journal prétendit un jour qu'on venait de découvrir un exemplaire du *Génie* avec des notes manuscrites où l'auteur, cyniquement, se déclarait athée. Le *Journal des Débats* fit remarquer que son confrère confondait le *Génie* avec l'*Essai sur les Révolutions*, et conclut avec une ironique mélancolie : à quoi bon rectifier ? M. Homais, qui lit ce journal fait pour lui, et pas les autres, restera convaincu que Chateaubriand était un simple mystificateur [7]. De fait, ceux qui,

1. *Le Correspondant* du 10 août 1905, p. 589. Cf. abbé DE PRADT, *Les quatre Concordats*, III, 290.
2. P. LASSERRE, *Portraits et discussions*, p. 49.
3. Cf. MÉAUTIS, *Mercure de France*, 1er juillet 1920, p. 247-248.
4. Paul GSELL, *Les Matinées de la Villa Saïd*, p. 25 et 41.
5. *Portraits et Discussions*, p. 49.
6. *Mercure de France*, 15 juin 1923, p. 578-581.
7. *Débats* du 4 juillet 1898.

critiquant le *Génie*, se montrent plus papistes que le Pape, en général ne sont ni catholiques, ni chrétiens.

Ce n'est pas que des catholiques qualifiés ne se montrent sévères pour ce livre, même à l'heure actuelle. L'un le trouve démodé [1]. L'autre pense qu'il n'offre qu'un idéal « flottant », et, au lieu de la vraie foi, une simple sentimentalité religieuse [2]. L'abbé Lecigne ne lui reconnaît pas une véritable valeur apologétique [3]. Et de fait un jeune protestant, qui voulait se convertir, déjà pris par le cœur, par l'imagination, et cherchant des raisons de croire, ne les trouve pas dans *Le Génie*, qui redouble sa mélancolie [4].

C'est un fait, mais il y en a d'autres, et qui sont contraires. En esthétique chrétienne, Chateaubriand a des disciples, et de haute valeur [5]. C'est le côté artistique du christianisme qui ramène même des athées à l'Église Romaine. Le plus grand poète lyrique du Danemark, J. Jœrgensen, est revenu du luthéranisme à la foi catholique pour un certain nombre d'autres raisons, mais spécialement à cause du prestige esthétique du catholicisme [6]. Huysmans s'est converti, surtout en vertu de la beauté de l'art catholique, de la poésie des églises, du charme du *Génie du Christianisme* [7]. Enfin, chez les catholiques qui sont toujours restés fermes dans leur croyance, on pourrait encore signaler des souvenirs de Chateaubriand. Quand M. René Bazin, débutant, intitulait un de ses romans *La Sarcelle bleue*, ce titre était probablement une réminiscence du *Génie*, de la pittoresque description de la troupe des sarcelles bleues s'abattant sur des figuiers à fruits rouges [8]. Serait-ce encore pousser trop loin les limites de l'influence du *Génie* que de lui rattacher certains mouvements de l'art catholique [9]? On connaît la collection *L'Art et les Saints* ; dans le *Saint Pierre* qu'il y a publié, M. Georges Goyau parle en disciple de Chateaubriand

1 Lœwengard, *Les Magnificences*, p III-V.
2 Comte de Chabrol, *Pour le Renouveau*, p. 49.
3 *Le Fléau romantique*, p 154-160
4 Cf. le P Mainage, *Revue de la Jeunesse*, 10 juin 1914, p 251-252.
5 Tonnellé, *Fragments sur l'Art et la Philosophie*, p. 150-159 ; Auguste Nicolas, *L'Art de Croire*, I, 161-162
6. Maurice Murat, *Débats* du 28 janvier 1905
7. Huysmans, *Pages catholiques*, p. 22, 32, 264 ; cf. *Le Petit Temps* du 20 mars 1895 — Dom Verkade, *Le Tourment de Dieu*, p. 165-166, 169 et passim.
8 *Génie*, Ire partie, livre V, ch. p. VIII
9. Cf. le P. Doncœur, *Les Etudes* du 20 septembre 1923, p. 694 et suiv.

quand il dit, à la conclusion : « Les initiatives de l'art, tout en contribuant à la gloire de l'Apôtre par tous leurs moyens d'expression, semblent ainsi préciser, dans toute sa plénitude, la tradition doctrinale, et aviver l'éclat de l'institution catholique ». N'est-ce pas là une idée du *Génie*, et la justification de la méthode de Chateaubriand ?

Le Génie du Christianisme a donc résisté à l'érosion du temps et de la critique. Sa silhouette se dresse toujours, aussi puissante, à l'horizon du XIX^e^ siècle et dans toutes les œuvres vraiment poétiques du romantisme commençant, comme le Fcusi-Yama dans toutes les aquarelles japonaises. De la hauteur de ses pentes jaillissent toutes les sources poétiques, jusqu'en 1830, au moins. Loin d'être démodée, son apologétique repousse toutes les attaques, et nul ne conteste plus, sérieusement, la beauté littéraire du Christianisme, au témoignage d'un critique peu suspect de cléricalisme[1]. Voltaire avait nié cette beauté : Chateaubriand s'est levé en champion du catholicisme, a combattu et a vaincu. Avec ses qualités et ses défauts, son œuvre est vivante, et passionne. Il fallait, à l'heure où elle parut, de la passion pour remuer les cœurs, de la vie pour ressusciter la foi dans les âmes. Ce que le traité le plus sûr, le mieux informé, le plus prudent, le plus froid, comme l'exposé de l'abbé Girodon[2], n'eût pas fait, le poème de Chateaubriand, malgré ses imprudences de doctrine, ses contradictions de pensée, le fit, grâce à ses mouvements superbes, à ses admirations passionnées, à sa couleur chaude, grâce surtout au charme de l'enchanteur, pour reprendre le mot de Joubert.

§ 8. — René

A la fin de la seconde partie du *Génie* figurait d'abord un quatrième livre, intitulé *René*. Sur les quatorze cents pages de l'édition princeps, cet épisode en remplissait cinquante. Numériquement parlant, *René* est donc à peu près le trentième de l'œuvre totale, et pourtant on peut se demander si son influence morale n'a pas

1. Paul Souday, *Le Temps*, 15 décembre 1899.
2. *Exposé de la Doctrine Catholique*. Plon et Nourrit, 1884.

été aussi grande que celle du *Génie*, et son influence littéraire plus considérable.

La beauté pittoresque des descriptions y est pour beaucoup. Elles nous paraissent splendides, et leur vérité nous est attestée par le témoin le plus sûr, M. Edmond Buron, ancien élève de notre École Normale, installé au Manitoba en 1885 ; il se porte garant de la véracité de Chateaubriand [1]. Nous pouvons donc admirer ces peintures avec confiance. Le cadre nous plaît, par sa nouveauté exotique. Le tableau nous intéresse par sa vérité humaine ; il est classique par sa psychologie aussi vraie en ce moment qu'à la première heure. Il y a, j'en suis sûr, en 1926, de jeunes artistes qui se reconnaîtraient dans cette description du talent jeune, aussi bien que Lamartine et V. Hugo, en 1820, ont pu dire, « c'est bien moi ! », en lisant ceci : « Jeune, je cultivais les Muses ; il n'y a rien de plus poétique, dans la fraîcheur de ses passions, qu'un cœur de seize années ; le matin de la vie est comme le matin du jour, plein de pureté, d'images et d'harmonies [2] ». De même tout homme, si modeste qu'ait été la maison de ses parents, retrouvera quelque chose de son émotion, dans ces regrets de René visitant l'ancien château de ses pères, passé en d'autres mains : « Qu'ils sont doux, mais qu'ils sont rapides, les moments que les frères et les sœurs passent dans leurs jeunes années, réunis sous l'aile de leurs vieux parents ! La famille de l'homme n'est que d'un jour ; le souffle de Dieu la disperse comme une fumée [3] ».

Toute cette vérité humaine prend un corps, une âme, et devient René, figure d'autant plus vivante que l'artiste a fait sa créature à son image. Lui-même nous a dit que ses sentiments les plus mystérieux, inconnus même de ses amis, ne se montrent que dans les êtres sortis de son imagination [4] ; ce roman est bien l'écho de sa propre vie. La visite de René au château familial est le souvenir fidèle du pèlerinage de Chateaubriand au manoir de Combourg [5]. Les impressions que le jeune émigré avait rapportées d'Angleterre, reviennent à la mémoire de René : celui-ci commet sur la statue de

1. *Revue Canadienne*, 1903, p. 43, 179, 187.
2. *Œuvres*, IV, 666.
3. *Ibid*, IV, 672.
4. GIRAUD, *Chateaubriand*, p. 30, 60, note.
5. *Mémoires*, I, 166.

Jacques II, qu'il prend pour celle de Charles II, la même erreur que Chateaubriand [1]. La Sylphide que le jeune Breton avait vue apparaître dans la brume de l'étang, revient voltiger dans la retraite où s'est réfugié René. Un peu de son ancien état d'âme pendant l'émigration, spleen aggravé par la nostalgie, envahit le livre, comme un brouillard. Il y a dans cette œuvre, comme dans son auteur, une tristesse hautaine : l'émigration a passé par là, et s'y attarde : Chateaubriand écrit, presque au même moment, à Mme de Staël, le 20 septembre 1805 : « Je suis las de la France... Nous autres, Français, pourquoi serions-nous si attachés à notre sol paternel ? On m'y a pris tout ce que j'avais. On m'aurait arraché la vie comme à tant d'autres, si on m'avait trouvé à une certaine époque. Quel espoir ai-je d'y avoir jamais le repos et l'aisance [2] ? » Sur ce premier fond sont venues se déposer de nouvelles couches de mélancolie philosophico-religieuse : c'est encore à Mme de Staël qu'il fait sa confession, le 25 mars de la même année : « J'espère que vous aurez trouvé comme moi à Rome un grand apaisement de l'âme. Rien ne fait prendre son parti sur les événements présents comme les événements passés. Tous les siècles entassés à Rome, aujourd'hui si muets, ont été jadis bruyants comme le nôtre. Quel intérêt peut-on prendre à des choses si courtes, qui se répètent éternellement, et qui vont tour à tour se perdre dans l'oubli [3] ? » Mais, avant d'arriver à cet apaisement fataliste, qui n'est pas la résignation chrétienne, il a eu des crises d'incrédulité, de révolte : il les prête à son héros. C'est sa propre confession qu'il fait par la bouche de René : « J'étais plein de religion, et je raisonnais en impie ; mon cœur aimait Dieu, et mon esprit le méconnaissait ; ma conduite, mes discours, mes sentiments, mes pensées, n'étaient que contradiction, ténèbres ». Une seule chose est constante chez lui : il a été amoureux toute sa vie. René est un chapitre de l'histoire de ses variations amoureuses. Comme René, il trouve que la vie conjugale est un lourd fardeau [4]. Mme de Beaumont l'aide à en supporter le poids : l'auteur de *René* est tellement sous le charme, qu'il a voulu

1. Dick, « Le Séjour de Chateaubriand en Suffolk », *Revue*, 1908, p. 99 et suiv. Duchemin, *Revue*, 1910, p. 271 et suiv.
2. *Correspondance*, I, 216.
3. *Ibid*, I, 211.
4. Chédieu de Robethon, p. 63 ; *Correspondance*, I, 121.

graver le nom de la femme qu'il aimait dans son livre, dans la lettre d'Amélie : « Quel besoin de vous entretenir de l'incertitude et du peu de valeur de la vie ? Vous vous rappelez le jeune M... qui fit naufrage à l'Ile-de-France ? Quand vous reçûtes sa dernière lettre, quelques mois après sa mort, sa dépouille terrestre n'existait même plus ». Ce M..., c'est le jeune de Montmorin, le frère de Mme de Beaumont[1]. On comprend maintenant pourquoi *René* est un livre d'amour. L'auteur a connu la passion et ses tristesses : « J'ai su ce que c'était que de mettre son existence entière dans un sourire, dans un mot, dans un regard. Mais, alors même, une inquiétude insurmontable troublait mes délices. Je me disais : — M'aimera-t-elle demain comme aujourd'hui ? Un mot qui n'était pas prononcé avec autant d'ardeur que la veille..., me faisait à l'instant désespérer de mon bonheur[2] ».

Voilà bien l'amour à la René. C'est un nouveau lien entre le héros du roman et l'homme de la réalité. Il y a ressemblance entre eux, c'est certain ; c'est presque une banalité que de l'affirmer ; mais il n'y a pas identité. Il faut voir en effet jusqu'où va cette ressemblance, et ne pas l'exagérer. En matière de passion, Chateaubriand est beaucoup plus calme que son héros : tandis que René est victime d'une chimère, et se laisse emporter par la folle du logis, le père de René, devant une épreuve réelle, éprouve une douleur normale. René a une crise de sanglots en montrant à ses amis une lettre de France, arrivée depuis un certain temps, et lui annonçant la mort d'Amélie qu'il n'a plus vue depuis quelques années. Chateaubriand est plus calme pour son propre compte. Joubert écrit à Molé, le 18 novembre 1804 : « Le pauvre garçon a perdu, depuis huit jours, sa sœur Lucile, également regrettée de sa femme et de lui, également honorée de l'abondance de leurs larmes. Ils ont eu l'affliction du monde la plus sincère et la plus raisonnable[3] ». Même différence en matière d'amour. Chateaubriand a, pour celles qui l'aiment, une fermeté presque dure. Si on le boude, il est vite maussade, et ne se laisse guère attendrir par les scènes à grand

1. BARDOUX, *Mme de Beaumont*, p. 333-335.
2. Fragment inédit des *Mémoires*, p. p. V. GIRAUD, *Chateaubriand*, p. 14-15.
3. *Œuvres*, II, 331.

effet [1]. Celui qui a fait l'histoire de son roman avec Mme de Custine, trouve deux hommes en Chateaubriand : l'un, charmant, spirituel, bon ; l'autre, plein de brusqueries moroses, mobile, orageux, tyrannique [2]. Ces deux hommes n'en font qu'un, qui veut bien aimer et être aimé, mais non pas se laisser asservir. A Mme de Custine qui a osé dire qu'il lui avait demandé un prêt de quatre à cinq mille francs, et qu'elle le lui a refusé parce qu'il s'agissait de Mme de Beaumont, il répond nettement, dignement, et termine leur correspondance sur un point aussi délicat par cette phrase exquise : « Adieu ! j'ai encore bien de la peine à vous dire quelques mots aimables, mais ce n'est pas faute d'envie [3] ». En somme, non seulement Chateaubriand n'est pas René, mais encore il vaut beaucoup mieux que lui [4].

Surtout la sœur de René n'est pas la sœur de Chateaubriand ; Amélie n'est pas Lucile. La chose est d'autant plus importante à établir que cette intrigue romanesque est trouble, louche ; l'auteur suit une mode, plutôt bizarre, de cette époque, et venant de l'étranger : l'amour incestueux avait intéressé Goethe, Schiller, Byron : Ducis l'avait effleuré dans son Abufar [5]. Nodier en fait une apologie inattendue sous le nom de l'amour *inchaste* [6]. Il y a là quelque chose de déplaisant, et qui a déplu, surtout aux lectrices [7] ; mais il y a quelque chose d'immonde dans le rapprochement que Sainte-Beuve a osé : « Lucile est le type virginal, innocent, de l'Amélie de *René* », dit-il dans son texte ; puis, dans une note, comme si les notes devaient servir aux calomnies vertueusement exclues du texte : « une question, *qu'on voudrait repousser*, se glisse *malgré nous*. (C'est moi qui souligne les formules hypocrites.) René est bien René, Amélie est bien Lucile : qu'est-ce donc ? et qu'y a-t-il eu de réel au fond dans le reste du mystère ? Poète, comment donner à deviner de telles situations, si elles ont eu quelque chose de vrai ? Comment

1. Chédieu de Robethon, p. 148, 121-122. — Sainte-Beuve, *Chateaubriand*, II, 323
2. *Id.*, p 128.
3. *Id*, p 93
4. Cf sa *Lettre à l'Occitanienne*, du 5 avril 1828 *Figaro* du 11 décembre 1924.
5. Dejob, *Revue des Cours*, 30 juin 1898, p 261
6. *Rêveries*, dans ses *Œuvres Complètes*, V, 121-122, 125.
7. Mlle Cochelet, *Mémoires sur la Reine Hortense*, II, 136-137.

les donner à supposer, si elles sont un rêve [1] ? » Qu'est-ce que le frère de Lucile eût riposté, s'il avait entendu cela à l'Abbaye-aux-Bois ? Quelque chose comme ce qu'a dit un jour Victor Hugo au même Sainte-Beuve. Qu'importe ? la calomnie subsiste ; il se trouve toujours quelqu'un pour la ramasser ; c'est ce qu'a fait M. Anatole France, avec subtilité : « Peintures d'âpre volupté et de tristesse amoureuse, où sa sœur était mêlée avec l'indiscrétion du génie, sous le nom d'Amélie [2] ». Comment, alors, caractériser l'indiscrétion du talent qui prête à Chateaubriand ou une aberration dans sa vie d'homme, ou une infamie dans sa vie d'écrivain ? Comment supposer que Chateaubriand aurait pu, du vivant de sa sœur, imaginer une intrigue romanesque capable de tuer net la pauvre névrosée ? Car elle fût morte de douleur si quelqu'un avait insinué devant elle qu'Amélie était son portrait. Heureusement nous avons ses lettres à son frère, pleines de tendresse purement fraternelle et d'innocence[3]. Nous avons surtout la lettre qu'elle lui écrit après une douleur qui était presque une humiliation : elle venait de rompre avec Chênedollé, l'étrange prétendant marié: « Dieu ne peut plus m'affliger qu'en toi. Je le remercie du précieux, bon et cher présent qu'il m'a fait en ta personne, et d'avoir conservé ma vie sans tache : voilà tous mes trésors. Je pourrais prendre, pour emblème de ma vie, la lune dans un nuage, avec cette devise : *Souvent obscurcie, jamais ternie*... Mon cœur s'est relevé vers Dieu, et je l'ai placé tout entier au pied de la croix, sa seule et véritable place [4] ». Jamais une Amélie n'eût écrit semblable lettre à un René.

Le même Chênedollé a prononcé sur le roman un jugement qui est, peut-être, une revanche de son amour-propre éconduit : « Dans *René*, Chateaubriand a caché le poison sous l'idée religieuse : c'est empoisonner avec une hostie [5] ». Moins sévère, Vinet est plus juste, quand il trouve cet épisode déplacé dans *Le Génie* : subtil comme un théologien calviniste, il remarque que la conclusion de cette histoire est qu'il y aurait des infortunes où Dieu lui-même ne

1. *Chateaubriand et son Groupe*, I, 94.
2. *Lucile de Chateaubriand*, p. XXXIV.
3. ANATOLE FRANCE, *ibid.*, p. 49.
4. *Id.*, *ibid.*, p. 41-42.
5. Mme DE SAMIE, *Extraits du journal de Chênedollé*, p. 87.

pourrait rien ; pareille théorie, dit-il, fait disparate dans *Le Génie*[1]. Chateaubriand, qui pressentait peut-être cette objection, a fait ce qu'il a pu pour rattacher vaille que vaille *René* à l'apologie du christianisme. De là le couplet sur le charme des cloches, de là le couplet sur la sérénité qui donne parfois une beauté sublime au visage de l'homme mort ; de là surtout le bref et rude discours du Père Souël ; n'importe : *René* détonne dans *Le Génie*, comme un Boucher dans un salon janséniste. Chateaubriand a bien fait de l'exposer à part. Ce n'est pas une œuvre d'édification ; jugeons *René* comme œuvre d'art.

C'est un art assez composite : son originalité admet un certain nombre d'imitations incontestables, sans compter celles qu'on lui a prêtées gratuitement. *Le Stagire* de saint Jean Chrysostome est-il, comme on l'a dit, un des ancêtres de René[2] ? C'est bien invraisemblable : Chateaubriand lui consacre quatre lignes dans le chapitre du *Génie* sur les Pères de l'Église, et les deux morceaux de lui qu'il cite, dans les notes et éclaircissements, sont empruntés à la traduction de Rollin[3]. Pas n'est besoin non plus de réfuter longuement la boutade de Leconte de Lisle sur l'influence de Millevoye : « Les germes épidémiques de mélancolie bâtarde qu'avait répandus çà et là *La Chute des feuilles*, se reprenaient à la vie et s'épanouissaient au soleil factice du *Génie du Christianisme*[4] ». Cela ne prouve pas du tout que Chateaubriand soit le disciple de Millevoye, mais bien que Leconte de Lisle détestait *Le Génie*.

En revanche il faut reconnaître qu'il y a là traces d'influences réelles et fortes. René, visiblement, a connu Rousseau, et herborisé quelques plantes vénéneuses avec lui[5]. Mais il se détache de son vieux maître, pour lire Ossian, et surtout Werther[6]. A-t-il imité Gœthe ? Oui, mais comme un égal. Nodier pense justement que ceux qui ne voient en René qu'une réplique de Werther, ont la vue courte[7]. En effet, attiré d'abord par le héros de Gœthe,

1. Vinet, *Etudes sur la Littérature*, etc., I, 255.
2. Benoit, *Chateaubriand*, p. 112.
3. *Génie*, IIIe partie, l. IV, ch. II.
4. *Derniers Poèmes*, p 245.
5. Cf. P.-M. Masson, *La Religion de Jean-Jacques*, IIIe partie, p. 310 et suiv.
6. Cf. Nodier, *Rêveries*, p. 62-63 ; V. Rossel, *Histoire des Relations littéraires*, p. 97 et s.
7. *Rêveries*, au tome V des *Œuvres Complètes*, p. 62-63. Cf. Rossel, *Histoire des Relations littéraires*, p. 99 et suiv.

Chateaubriand l'admire ; il l'imite, et nous fait aimer en René un frère de Werther, un malade comme lui ; puis, comprenant que cette maladie est contagieuse, Chateaubriand se ressaisit : il reconnaît, avec Chactas, que « il n'y a de bonheur que dans les voies communes » ; par la bouche du P. Souël, il condamne la maladie et ceux qui en sont atteints, ceux qui n'essaient pas de réagir contre l'amour exagéré de la solitude, de la rêverie à vide[1] ; seulement je doute fort que le P. Souël ait réuni autour de sa chaire improvisée autre chose que des têtes grises. Tous les jeunes, et surtout les jeunes poètes regardent René comme un dieu ; chacune de ses paroles est pour eux comme une sourate du Coran pour l'Arabe. Nous verrons en détail, pour chacun d'eux, à quel point fut profonde l'impression reçue. Ici notons brièvement l'influence de Chateaubriand par quelques rapprochements. René dit : « Levez-vous vite, orages désirés, qui devez emporter René dans les espaces d'une autre vie... L'aquilon ébranlait ma chaumière ». Lamartine répète docilement :

Emportez-moi comme elle, orageux aquilons !

René dit : « Au milieu de mes réflexions, l'heure venait à frapper à coups mesurés à l'horloge d'une cathédrale gothique ; elle allait se répétant sur tous les tons et à toutes les distances, d'église en église ». V. Hugo s'émeut : ce rayon propice fait vibrer son âme de cristal, et l'écho sonore devient, dans *Notre-Dame de Paris*, la merveilleuse symphonie des cloches. Ecoutons-la dans notre mémoire, et, après, relisons les trois lignes de Chateaubriand : en sont-elles écrasées ? Non : elles en sont agrandies : cela est sorti de ceci. Ailleurs V. Hugo ne développe pas, mais condense un mot de son maître. Quand le poète des *Feuilles d'Automne* constate

... combien sur la terre un jour d'herbe qui pousse
Efface de tombeaux,

n'est-ce pas la transformation d'un souvenir de René contemplant « les mausolées des rois cachés sous les ronces. Force de la nature et faiblesse de l'homme ! Un brin d'herbe perce souvent le marbre le plus dur de ces tombeaux que tous ces morts, si puissants, ne

1. Baldensperger, *Gœthe en France*, p. 38. L. Reynaud, *L'Influence allemande*, p. 80.

perceront jamais ». Quand Chactas dit que « une grande âme doit contenir plus de douleurs qu'une petite », il dépose dans la mémoire d'Alfred de Musset une idée qui deviendra ce vers :

Rien ne nous rend si grands qu'une grande douleur.

Il n'est pas jusqu'au détracteur de Chateaubriand qui ne lui doive quelque chose : au chapitre XVIII de *Volupté*, Sainte-Beuve analyse un état d'âme analogue à celui de René, et qui en procède visiblement.

D'où vient que *René* domine le romantisme ? D'abord cet art est d'une extraordinaire grandeur [1]. Chateaubriand pose en quelque sorte son œuvre sur un socle immense, l'Etna : « Un jeune homme, plein de passions, assis sur la bouche d'un volcan, et pleurant sur les mortels dont à peine il voyait à ses pieds les demeures, n'est sans doute, ô vieillards, qu'un objet digne de votre pitié ; mais quoi que vous puissiez penser de René, ce tableau vous offre l'image de son caractère et de son existence : c'est ainsi que toute ma vie j'ai eu devant les yeux une création à la fois immense et imperceptible, et un abîme ouvert à mes côtés ». Ce qu'il y a d'admirable, c'est que le piédestal n'écrase pas la statue ; l'humanité ici est plus grande que la nature. Pour tout dire, c'est beau comme du Pascal. La reine Hortense parle pour toutes les lectrices quand elle résume ainsi son impression : « Je voudrais connaître M. de Chateaubriand, il doit avoir de l'âme [2] ». Personne ne reste indifférent devant son *René* : « On ne sait si on l'aime ou si on le déteste, dit le *Journal des Débats* ; c'est la fatalité personnifiée [3] ». Même ceux qui sont aux antipodes de la pensée religieuse de Chateaubriand, admirent : George Sand est frappée par la puissance et l'influence de cette âme troublée et troublante, « type d'une rêverie douloureuse, mais non pas sans volupté, car à l'amertume de son inaction sociale se mêle la satisfaction orgueilleuse et secrète du dédain. C'est le dédain qui établit la supériorité de cette âme sur tous les hommes, sur toutes les choses au milieu desquelles elle se consume, hautaine et solitaire... René signifie le génie sans volonté [4] ». Encore y a-t-il

1 Cf H. Joly, *Génies sains et Génies malades*, p. 217-222.
2 Mlle Cochelet, *Mémoires*, II, 137
3 N° du 27 mars 1827
4 *Revue des Deux-Mondes*, 15 juin 1833, t. II, p. 679.

là une restriction ; il n'y en a pas dans le superbe éloge que l'art de l'auteur arrache à Sainte-Beuve : « René est la plus belle production de Chateaubriand, la plus inaltérable et la plus durable ; il est son portrait même. — Il est le nôtre. — La maladie de René a régné depuis quarante-huit ans environ ; nous l'avons tous eue, plus ou moins, et à divers degrés [1] ». Les critiques péjoratives sont rares, et semblent se perdre dans le concert des éloges [2]. Chose curieuse, Chateaubriand serait volontiers du côté de ceux qui trouvent son œuvre morbide, du moins le Chateaubriand guéri par le froid de l'âge ; il s'irrite contre ceux qui ont voulu glaner après lui dans le champ qu'il avait moissonné ; qui, d'une étude sur une maladie de l'âme, ont voulu tirer toute une littérature ; furieux contre les copies, il s'indigne à la fin contre l'original : « Si René n'existait pas, je ne l'écrirais plus ; s'il m'était possible de le détruire, je le détruirais [3] ». Il s'aperçoit donc qu'il n'a pas appliqué à cette œuvre le principe de l'idéalisation qu'il exposait à Joubert juste à l'époque de *René* : « Il ne faut présenter au monde que ce qui est beau..., que ce qui peut porter nos pareils à des sentiments nobles et généreux [4] ». Il a parfaitement raison : l'art tonique vaut mieux que l'art débilitant. Aux moments de crise individuelle, aux époques de crise sociale, on se détourne des œuvres qui ne sont pas un réconfort. Pendant la guerre, en 1916, Verhaeren déclare qu'il ne comprend plus René, que ce héros a vécu, qu'il n'est plus possible [5].

Pourtant il y aura toujours des Renés. René n'est pas seulement une cause, c'est un effet, une résultante de forces. On reproche à l'auteur de *René* toute cette mélancolie, comme s'il avait joué au pessimisme. Mais qui de nous, à l'heure actuelle, s'il avait éprouvé une partie des malheurs réels de Chateaubriand jusqu'en 1801, ne ferait pas de la neurasthénie, plus ou moins aiguë ? Un des plus rudes adversaires de l'auteur, Benjamin Constant, était loin de considérer que ce poème fût une œuvre débile et débilitante : « Je

1. *Chateaubriand et son Groupe*, I, 383.
2. Caro, *Le Pessimisme au* XIX^e *siècle*, p. 33-34 ; Pailhès, *Mme de Chateaubriand*, p. 112.
3. *Mémoires*, II, 281-282.
4. *Correspondance*, I, 149.
5. Albert Flament, *Monde Illustré* du 29 avril 1916, p. 296. — Seillière, *Les Etapes du Mysticisme passionnel*, p. 91.

regarde cet ouvrage comme une des plus belles choses qui aient été écrites dans la langue française, dit-il ; mais lorsqu'à la fin du roman je trouve le discours sévère et juste du Père, je sais bon gré à l'auteur d'avoir réuni beaucoup de raison à la conception et à la peinture de toute l'exaltation et de tout le vague qui paraissent à la jeunesse au-dessus de la raison [1] ». Le P. Souël est meilleur religieux que son confrère d'*Atala* : le P. Aubry, cela se voit, a trop longtemps causé avec le Vicaire de Savoie ; le P. Souël est un vrai missionnaire, rude et de bon conseil : « On n'est point, Monsieur, un homme supérieur parce qu'on aperçoit le monde sous un jour odieux ». Entre *Atala* et *René*, Chateaubriand, ayant écrit *Le Génie*, est devenu plus chrétien, grâce à son livre.

C'est presque un confesseur de la foi ; je dis « presque », car il y a toujours chez ce grand passionné quelque chose d'imparfait. Quand il se vante d'avoir « peint avec quelque vérité les entraînements du cœur mêlés aux syndérèses chrétiennes », il oublie de nous dire quelles sont les proportions de son mélange [2]. Les syndérèses, à l'analyse, n'apparaissent que comme des traces. C'est bien ce qu'il avoue à Mme de Staël, le 16 octobre 1801, en lui annonçant son nouveau livre : « Quand vous serez lasse du monde, je vous prêcherai les *folies de la solitude*. Ce sont celles de mon René [3] ». Nous voilà bien loin de « la sainte folie de la Croix », et du même coup nous voilà en plein orage. Avec la parfaite bonne foi dont il use avec ses amis, il explique à Chênedollé et à Joubert son état de conscience dans une lettre écrite de Lyon, le 29 mai 1803 ; il a vu dans un taillis des arbrisseaux dont le pied était couvert de feuilles sèches et rougies, tandis que « la cime des branches portait des feuilles nouvelles d'un vert tendre ; j'ai comparé cela dans ma tête à un cœur qui aurait eu beaucoup de chagrins autrefois, et qui commencerait à *pousser* de jeunes espérances. Une autre comparaison bien différente m'est venue en voyant la Seine limoneuse quoiqu'il fît un temps serein. C'est que, quand il y a eu des orages aux fontaines de la vie, c'est en vain que le reste coule sous un ciel pur. Le fleuve reste teint des eaux de la pluie, et à soixante

1. *Journal*, p. 348-349.
2. *Mémoires*, I, 93.
3. *Correspondance*, I, 59.

lieues comme à soixante ans de l'orage, on peut dire : les flots ou les jours ont été troublés à leurs sources. — Je ne sais ce que je vous écris, mais vous recevrez tout cela, bon ou mauvais [1] ». Le coquet ! Il sait bien que c'est excellent, et que, en avouant ses propres fautes, il a fait la confession du cœur humain. Oui, je le répète, il est trouble, et il le restera ; il est et il restera troublant : « J'ai pour M. de Chateaubriand, dit une fille de roi, assez romantique, un penchant qui date de ma jeunesse. René troublera toujours le cœur féminin [2] ». Tous les livres de Chateaubriand, et surtout *René*, sont parfumés d'amour profane, parce que l'amour remplit presque toute son existence. En septembre 1802 commençait son roman avec Mme de Custine [3] ; mais son cœur était assez grand pour conserver une place à l'amie des mauvais jours ; Mme de Beaumont allait le rejoindre à Rome, où il avait besoin de tendresse, où l'isolement lui pesait : Guéneau de Mussy écrivait à Chênedollé, le 2 août 1803 : « Je ne sais quel vent de découragement a soufflé, ou quel crocodile s'est réveillé au fond de son cœur, mais il gémit sur les bords du Tibre... : il se croit abandonné de toute la terre au milieu de la gloire dont il la remplit tout entière [4] ». C'est juste à ce moment que Mme de Beaumont arrive à Rome, mourante. Qu'eût fait un homme ordinaire en pareil cas ? Un autre que Chateaubriand eût été froid, ennuyé, eût craint d'être compromis par cette agonie. De fait, ses ennemis trouvent bizarre la présence de cette moribonde à Rome, près de l'auteur du *Génie*, quand Mme de Chateaubriand est restée en France [5]. Lui, il soigne sa bienfaitrice, comme il l'appelle maintenant, il la pleure, il l'enterre, il lui élève un monument qui le ruine ; il veut lui dresser, dans la mémoire de leurs amis communs, un autre monument où il sculpte avec amour, avec un amour purifié par la mort, sa figure idéalisée [6]. Il écrit notamment à Mme de Staël, le 24 novembre : « Mme de Beaumont est morte ici dans mes bras comme une sainte (pardonnez-moi le mot) je veux dire avec un courage au-dessus des forces

1. *Correspondance*, I, 88-89
2. Princesse Louise de Belgique, *Autour des trônes que j'ai vus tomber*, p. 23.
3. Biré, *Mémoires d'Outre-Tombe*, II, 571
4. Sainte-Beuve, *Chateaubriand*, II, 208
5. Pailhès, *Mme de Chateaubriand*, p 209-210.
6. *Correspondance*, I, 131-151

humaines[1] ». Enfin il compose sur cette mort une prière si belle qu'il eût certainement pardonné à l'éditeur des papiers de Mme Récamier de l'avoir publiée : « J'ai senti que mon âme s'ennuyait de ma vie, parce qu'il s'y est formé un grand vide et que la créature qui remplissait mes jours a passé. Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous enlevé celle qui m'était si chère ? Heureux celui qui n'est jamais né, car il n'a point connu les brisements du cœur et les défaillances de l'âme ! Que vous ai-je fait, ô Seigneur, pour me traiter ainsi ?... O mon Dieu, pardonnez à ma douleur insensée. Je sens que je me plains injustement de votre rigueur. Ne vous avais-je pas oublié pendant le cours de cette amitié trompeuse ; ne portais-je pas à la créature un amour qui n'est dû qu'au Créateur ? Votre colère s'est animée en me voyant épris d'une poussière périssable ; vous avez vu que j'avais embarqué mon cœur sur les flots, que les flots en s'écoulant le déposeraient au fond de l'abîme.

« Etre Eternel, objet qui ne finit point et devant qui tout s'écroule, seule réalité permanente et stable, vous seul méritez qu'on s'attache à vous ; vous seul comblez les insatiables désirs de l'homme que vous portez dans vos mains. En vous aimant, plus d'inquiétude, plus de crainte de perdre ce qu'on a choisi. Cet amour réunit l'ardeur, la force, la douceur, et une espérance infinie. En vous contemplant, ô beauté divine, on sent avec transport que la mort n'étendra jamais ses horribles ombres sur vos traits divins[2] ». Polyeucte, survivant à Pauline, n'eût pas fait mieux.

Ayant ainsi largement payé son tribut à la mémoire de son amie, Chateaubriand sécha ses larmes, promena ses regards étincelants sur la campagne romaine, et écrivit cette Lettre à Fontanes qui nous le montre reconquis par la sérénité artistique, cette lettre si belle que Sainte-Beuve, oubliant toutes ses préventions, en a fait un incomparable éloge : tout lui semble beau, mais surtout le passage sur la beauté des romaines : « On croirait voir des statues antiques de Junon ou de Pallas descendues de leur piédestal, et se promenant autour de leurs temples[3] ». Et voici le commentaire de Sainte-Beuve, digne de la prose de Chateaubriand : « Notez

1. *Correspondance*, I, 147.
2. Abbé Bertrin, *La Sincérité Religieuse*, p. 385-386.
3. *Correspondance Générale*, I, 160.

que c'est ce dernier trait qui achève et qui accomplit la pensée. *On croirait voir des statues antiques de Junon et de Pallas*, on trouverait encore cela assez aisément, et on s'arrêterait satisfait. Le reste est du grand écrivain, qui ne laisse rien à dire après lui, et qui ferme le cercle d'or. En prose il n'y a rien au delà [1] ».

On serait tenté de considérer que Sainte-Beuve a prononcé sur le grand ami de Fontanes le mot définitif, et de s'en tenir là. Mais on n'a pas le droit de s'arrêter, quand Chateaubriand continue. Le moment où nous sommes arrivés est, je pense, le point culminant de son génie et de son influence, car *Atala* et *René* sont les deux volets d'un triptyque dont le panneau central est *Le Génie du Christianisme*, et toute l'École Romantique en procède.

CHAPITRE II

Les Idées littéraires de l'Empereur Napoléon

Ce qui ajoute au mérite de Chateaubriand, et ce qui fait de son talent un tour de force unique, c'est qu'il réalise ses rêves artistiques dans le milieu le plus hostile à toute pensée libre et indépendante : l'Empire.

Nous avons vu les idées littéraires de Bonaparte ; ce sont presque celles de Napoléon. Du Premier Consul à l'Empereur il n'y a qu'une différence de puissance. Sous l'Empire, tout grandit, sauf la littérature : comme le dit Pasquier, le gigantesque entre dans les habitudes [2]. Toutes ces grandeurs ne sont rien auprès du géant lui-même. Ceux qui l'approchent recherchent, subissent et craignent son influence magnétique. Son regard d'aigle fascine, ou ensorcelle [3]. Même à distance il agit encore sur les nerfs, sur la volonté : loin de l'Empereur un de ses meilleurs administrateurs, enfermé dans son

1. *Chateaubriand et son Groupe*, I, 399.
2. *Mémoires* du chancelier PASQUIER, I, 299.
3. *Journal du Général Fantin des Odoards*, p. 375.

cabinet de travail, s'imagine qu'Il est là, devant lui, qu'Il lui inspire des idées, qu'Il lui évite des fautes ; et ce n'est pas un cas isolé : si Napoléon est si bien servi, c'est que, entendant tous les jours et partout répéter son nom, chacun de ses serviteurs Le voit toujours à ses côtés[1].

Lui qui sait si bien animer les préfets, comment inspire-t-il les poètes ? Ce ne sont pas les idées qui lui manquent : il a des théories littéraires, et dont quelques-unes, chose inattendue, sont superbes. Il a donné du talent poussé au maximum une définition qui vaut celles des philosophes : « Le génie n'est quelquefois qu'un instinct qui ne se perfectionne pas. Plus souvent, c'est l'art de bien combiner, que l'observation et l'expérience perfectionnent chaque jour[2] ». Ce génie ainsi défini, il voudrait lui faire sa place partout : plus libéral que la Monarchie de Juillet, il rêve l'adjonction des capacités dans les collèges électoraux où, à côtés des propriétaires, il veut des gens qui n'aient que leur talent, « pour ne pas fermer la carrière au génie[3] ». Plus tard il essaye de faire mieux : le 24 août 1807 le ministre de l'Intérieur expose au Corps Législatif la situation de l'Empire français, même pour les Belles Lettres : l'Empereur veut leur donner l'impulsion qu'il donne « à tout ce qui est grand ». Il désire partager sa gloire avec les poètes ; il veut « que les hommes appelés à la noble fonction d'éclairer... aspirent aux couronnes qui ne peuvent se flétrir[4] ». En fait de couronnes, il fonde des prix décennaux décernés par l'Institut. L'intention est louable, le résultat médiocre :

> Cinq perpétuels secrétaires
> Adjugent les prix décennaux ;
> La gloire, objet des grands travaux,
> Décerne les prix séculaires[5].

Napoléon rêve mieux encore : pour guider le public et aiguillonner les talents, pour ruiner les mauvais ouvrages et faire la fortune des bons, il imagine un « tribunal d'opinion », composé

1. Beugnot, I, 373.
2. Chaptal, *Mes Souvenirs*, p. 324.
3. Thibaudeau, *Mémoires sur le Consulat*, p. 290.
4. *Moniteur* du 29 août 1807, p. 309.
5. M. J. Chénier, *Œuvres Posthumes*, II, 352.

de membres de l'Institut, d'universitaires, et de délégués du gouvernement, chargés de distribuer « la palme des auteurs [1] », la palme du martyre alors, car ce tribunal, s'il avait été créé, eût ressemblé à une Cour d'Assises. Napoléon ne peut en effet adopter, pour les forces intellectuelles, une autre règle que celle qu'il applique aux forces matérielles : « Au dedans et au dehors, je ne règne que par la crainte que j'inspire, dit-il à Chaptal. Si j'abandonnais ce système, je ne tarderais pas à être détrôné [2] ». Devant un cercle d'intimes, dans son palais, il ne pense pas autrement : il est persuadé que s'il relâchait les rênes un instant, il ne coucherait pas deux jours de plus aux Tuileries [3]. Mais il s'entend à serrer les rênes. Il exige le serment de fidélité des membres de l'Institut. Deux, seulement, refusent : Larevellière et Anquetil-Duperron ; Napoléon s'emporte, et déclare que c'est une insulte criminelle à l'autorité [4]. Du reste son parti est pris ; il l'annonce à son frère, le Prince Joseph : « Je suis déterminé à dissiper dans sa naissance le plus petit nuage qui viendrait obscurcir l'horizon. Vous savez comment j'ai frappé au moindre signe d'opposition les Chénier [5] ». Pour dégager l'horizon littéraire, Napoléon ne manque pas de collaborateurs. Il a la censure officielle, puis la police officielle, et encore une police littéraire spéciale où il a fait entrer Mme de Genlis, Fiévée, etc [6]. Cela ne lui suffit pas encore ; rien ne valant l'œil du maître, et le meilleur alcade étant l'Empereur, il se renseigne directement : il lit presque tout ce qui paraît, ou, en voyage, se fait lire par l'impératrice Joséphine les livres nouveaux qui remplissent leur voiture. Tous ceux qui lui déplaisent sont supprimés [7]. On laisse passer une traduction de Sénèque, parce qu'elle est dédiée au Maître [8]. Il est prudent de faire son éloge, mais cela ne suffit pas toujours : Camille Jordan publie une étude animée des meilleures intentions, le *Vrai sens du vote national sur le consulat à vie* : le livre est saisi ; Jordan proteste, car son livre est une apologie de Napoléon. Fouché

1. *Mémorial* du 25 septembre 1816, I, 213.
2. *Mes Souvenirs*, p. 219.
3. *Mémorial*, I, 55.
4. LAREVELLIÈRE-LÉPEAUX, II, 474, 477.
5. MIOT DE MÉLITO, II, 227.
6. CHAPTAL, p. 381 ; Mme DE GENLIS, V, 145.
7. CHAPTAL, p. 348-349.
8. WELSCHINGER, *La Censure*, p. 17.

lui répond que le gouvernement ne veut pas plus d'apologie que de critique[1]. Il y a mieux : La Harpe est expulsé de Paris, dans les vingt-quatre heures, parce qu'il est « tombé en enfance, et dans un délire réacteur » ; et pourtant il entonne les louanges du pouvoir qui le frappe[2]. Du reste il est inutile de continuer à accumuler de petits faits, malgré leur éloquence ; le mieux est de connaître la pensée intime de l'Empereur : en 1813, à Mayence, il vient d'apprendre la défection de la Bavière ; il craint l'Autriche. Beugnot lui dit qu'il y a des moments où *l'esprit public* a besoin d'être ménagé: « Je vous comprends, reprit l'Empereur, en jetant sur moi un regard animé, vous me conseillez des concessions, des ménagements, et surtout un grand respect pour l'esprit public ; voilà les grands mots de l'école dont vous êtes. — Sire, je ne suis d'autre école que de celle de l'Empereur. — Ce que vous dites là est un mot, et rien de plus. Vous êtes de l'école des idéologues, avec Regnault, avec Rœderer, avec Louis, avec Fontanes ; Fontanes, non, je me trompe, il est d'une autre bande d'imbéciles. Croyez-vous que je ne saisisse pas le fond de votre pensée à travers les voiles dont vous l'enveloppez ? Vous êtes de ceux qui soupirent au fond de l'âme pour la liberté de la presse, la liberté de la tribune, qui croient à la toute puissance de l'esprit public. Eh bien ! vous allez savoir mon dernier mot ! » Puis, portant la main droite à la garde de son épée, il ajoute : « Tant que celle-là pendra à mon côté, et puisse-t-elle y pendre encore longtemps ! vous n'aurez aucune des libertés après lesquelles vous soupirez[3] ».

Avec un pareil système, on devine ce que doivent être ses rapports avec les poètes, et ce que devient la poésie : une chose qu'on paye. En pareil cas le gouvernement n'en a jamais pour son argent. Il y a, dit-on, à la police impériale, une commission chargée de lire et de solder les panégyriques de Napoléon : les prix varient de quinze cents à six mille francs, mais probablement la valeur littéraire des pièces ne varie pas. La qualité est remplacée par la quantité. A la naissance du Roi de Rome, 1213 « poëtes » font résonner leur

1. Thibaudeau, *ibid.*, p. 280.
2. Lettre du 6 mai 1802, publiée dans *La Révolution Française*, 14 janvier 1906
3. Beugnot, II, 21.

« lyre [1] ». On emploie cette bande à diverses besognes : préparer le public au divorce de Joséphine, exciter l'opinion contre les Anglais, faire repentir les ennemis de Napoléon de leur audace ; le Tzar s'étant permis d'ordonner un service pour le duc d'Enghien, Napoléon lui fait rappeler, en prose et en vers, la mort bizarre de son prédécesseur et père [2]. Si quelque homme de lettres s'oublie jusqu'à penser qu'il est libre de chanter ou de chansonner l'Empereur, on lui fait vite comprendre que la France n'est plus une monarchie absolue tempérée par des chansons. Le pauvre Th. Desorgues, ayant rimé trop richement un couplet,

Oui le grand Napoléon
Est un grand caméléon,

est enfermé à Charenton. La commission sénatoriale de la Liberté individuelle intercède ; la Police répond que Désorgues est aliéné, et Desorgues meurt dans la maison des fous, en 1808 [3].

C'est avec la même énergie que l'Empereur encourage le théâtre. Ici le danger est plus grand encore pour la liberté artistique parce que Napoléon a sa dramaturgie à lui. Avouons-le : quelques-unes de ses idées sont fort intéressantes. Il méprise le drame, qu'il appelle la tragédie des femmes de chambre ; il exalte la vraie tragédie, qui est pour lui l'école des grands hommes : « Le tragédie, dit-il avec une chaleur croissante, échauffe l'âme, élève le cœur, peut et doit créer des héros... La France doit à Corneille une partie de ses belles actions [4] ». Il a parfaitement raison. Il a raison encore d'aimer la couleur locale vraie, de repousser le costume antique pour les statues modernes, de blâmer le costume moderne prêté aux Grecs et aux Romains, de vouloir la vérité dans l'action : il indique à Talma l'attitude qui convient à un souverain sur la scène [5]. Cela, c'est la part du bien. Mais voici le mal : ses jugements littéraires sont à base politique. Il apprécie la littérature d'un pays étranger d'après l'état des relations diplomatiques entre ce pays et lui. Il critique l'engoûment pour Shakespare, parce que l'Angleterre est l'ennemi ;

1. Allonville, VI, 317.
2. Talleyrand, II, 7 ; Miot de Melito, II, 97-98 ; *Mémorial*, II, 134.
3. Aulard, *Revue du Palais*, 1er août 1897, p. 548.
4. *Mémorial*, I, 73 ; II, 141.
5. « Souvenirs de Saint-Denis », *Revue des Deux-Mondes*, 15 juin 1921, p. 771.

Voltaire l'a vanté, dit-il, mais c'était pour faire sa cour aux Anglais qui l'allaient voir, « et l'on répéta que Shakespeare était le premier écrivain du monde. Je l'ai lu ; il n'y a rien qui approche Corneille et Racine. Il n'y a pas moyen de lire une de ses pièces, elles font pitié [1] ! » Mais qu'est-ce donc qui lui plaît dans le théâtre classique ? C'est pour lui un arsenal d'un genre particulier. Il mobilise les acteurs du Théâtre Français, et Corneille, et Racine, pour faire l'éducation de la noblesse allemande à l'Entrevue d'Erfurt. La véritable chronique dramatique de ces représentations est écrite par Talleyrand : le plan général de cette campagne littéraire consiste à faire défiler devant les rois, princes et principicules, les héros de l'histoire fabuleuse, fils de leurs œuvres, et créateurs d'une race. L'auditeur le plus obtus comprendra ces paraboles [2]. Napoléon voudrait bien que son spécialiste, le Directeur des Spectacles de la Cour, fît lui-même le choix des pièces, mais Dazincourt ne trouve rien de mieux qu'*Athalie* : « Fi donc ! riposte l'Empereur. Voilà un homme qui ne me comprendra pas. Vais-je à Erfurt pour mettre quelque Joas dans la tête de ces Allemands ? *Athalie* ! Que c'est bête ! Mon cher Dazincourt, en voilà assez ». Napoléon est donc réduit à choisir lui-même : *Cinna* lui plaît ; il y a là une tirade très heureuse :

> Tous ces crimes d'état qu'on fait pour la couronne,
> Le ciel nous en absout alors qu'il nous la donne.

C'est très bon à faire entendre à ces Allemands mélancoliques qui parlent encore de la mort du duc d'Enghien. On y joindra un peu de Voltaire, du Racine, beaucoup de Racine, sauf *Athalie* [3]. Dans Racine on découvre, avec une platitude adulatrice, toutes sortes d'allusions à Napoléon : la haine de Mithridate contre les Romains, c'est la haine de Napoléon pour les Anglais. Quand Mithridate révèle à ses fils son projet de marche sur Rome :

> Je sais tous les chemins par où je dois passer,

dit l'acteur en scène, et la salle chuchote : — Oui, Il sait tous les

1. Thibaudeau, *ibid.*, 398-399.
2. Talleyrand, I, 429.
3. Talleyrand, I, 401-405.

chemins par où il faut passer [1] ! Napoléon indique lui-même les applications qu'il désire. Quand Omar dit de Mahomet :

Au nom de conquérant et de triomphateur
Il veut joindre le nom de pacificateur,

l'Empereur simule habilement l'émotion : voilà le secret, l'explication de toute sa vie [2] ! Je suppose du reste que le Protocole réglait les scènes dans la salle, les allusions, etc. A la représentation d'*Œdipe*, on arrive à ce vers :

L'amitié d'un grand homme est un présent des dieux,

l'empereur de Russie se lève, et prend la main du grand homme : il n'y a ni spontanéité d'un côté, ni surprise de l'autre. C'est bien joué.

Pouvant être aussi utile, le théâtre est fort surveillé, dirigé par une main de fer, sans gant de velours. Un décret du 8 juin 1806 attribue à chaque théâtre un genre particulier : quant au choix des pièces, et pour savoir si elles sont du genre à lui attribué, chaque directeur devra consulter le ministre de l'Intérieur et le ministre de la Police [3]. Comme cela ne marche pas encore très bien, un décret du 8 août supprime quinze ou vingt théâtres ; le Conseil d'Etat voudrait des délais assez larges ; Napoléon exige que ces suppressions se fassent avant le 15 août [4] ! Sur les théâtres conservés, que joue-t-on ? Le vieux répertoire est dangereux ; le censeur Esménard est chargé d'examiner à la loupe les tragédies classiques. Il est effrayé de ce qu'il découvre dans *Héraclius* : il y a là un Phocas que la malveillance pourrait comparer à l'Empereur : heureusement Esménard veille, et refait les tirades de Phocas [5]. Ainsi Corneille travaille à la gloire de Napoléon ! On voit le système : pour faire de la dangereuse *Athalie* une pièce napoléonienne, il serait facile d'imaginer un nouveau dénouement : Athalie tue Joas, puis elle est massacrée par les lévites, et, dans une gloire d'apothéose, Joad couronne le général Abner !

1. Talleyrand, *ibid.*, II, 5.
2. *Id.*, *ibid.*, I, 429-432.
3. *Moniteur* du 3 juin 1807, p. 604.
4. De Lanzac de Laborie, *Correspondant* du 10 mars 1912, p. 959-960.
5. Armand Delpy, *Revue Bleue* du 9 juin 1906, p. 727-728.

La censure, toute-puissante sur les textes, ne peut rien sur les spectateurs ; le public, né malin, invente chaque jour de nouvelles applications, au gré des événements : le procès du général Moreau amène les allusions les plus inattendues dans des tragédies de tout repos jusque-là ; les spectateurs en trouvent jusque dans *Phèdre* [1] ! Napoléon promène un regard irrité sur le répertoire du Théâtre Français ; il s'étonne que le Roi ait autorisé *Tartufe*, et n'hésite pas à déclarer que si cela s'était passé de son temps, il eût interdit la représentation [2].

On voit la malefortune des tragiques de l'Empire, moins libres sous Napoléon qu'au XVII^e siècle. Corneille avait pu magnifier dans *Le Cid* la grandeur morale de l'Espagne, du pays contre lequel luttait Richelieu ; en 1809 Brifaut est obligé de changer son *Don Sanche de Castille* en un *Ninus II, roi d'Assyrie*, parce que l'Empereur est en guerre avec l'Espagne. Encore Brifaut aurait-il pu y penser. Mais ce qui est inimaginable, c'est, en 1811, l'interdiction des *Etats de Blois* de Raynouard, immédiatement après la première représentation à Saint-Cloud, devant Marie-Louise ; la raison ? Le duc de Guise n'y joue pas un rôle brillant ! Or, dit Napoléon, « le duc de Guise est un parent de l'Impératricee, un prince de la Maison d'Autriche, avec qui nous sommes en amitié, dont l'ambassadeur était présent ce soir à la représentation. L'auteur a plus d'une fois étrangement méconnu les convenances [3] ». Pauvre Raynouard ! Il joue de malheur avec Napoléon. Après le triomphe de ses *Templiers*, il veut faire représenter un *Charles I^er*. Cette fois l'Empereur le fait venir : « Vous voulez donc mettre le feu aux quatre coins de Paris ? Votre pièce est un vrai brûlot. Retirez-la ». Puis, plus doucement : « Ecoutez, j'ai un plan dans la tête : je veux changer le vieux système dramatique, il est absurde. Vos auteurs grecs avaient fondé sur le ressort de la fatalité l'intérêt de leurs ouvrages. A ce ressort-là il faut en substituer un autre : celui de la nécessité. Il faut qu'au lieu de tuer leur père ou leur mère sans le savoir ni le vouloir, les héros, aux prises avec une situation terrible, entourés d'obstacles qui s'opposent à l'exécution de leurs

1. CHAPTAL, p. 386-387.
2. *Mémorial*, I, 180.
3. DESPOIS, *Le Vandalisme révolutionnaire*, p. 355.

grands projets, forcés, pour en assurer la réussite, de recourir aux moyens extrêmes, trouvent leur justification dans la nécessité, par qui tout est permis, comme dit Voltaire. *Salus populi suprema lex esto* ; voilà ce qu'il faut faire entendre au public [1] ».

L'honnête Raynouard refuse de comprendre qu'on lui demande l'apologie de la mort du duc d'Enghien ; il eût sans doute été impérialement payé, mais la vraie poésie n'est pas à vendre ; il n'y a pas de mine d'or dans le Parnasse. On est surpris de voir que ces vérités banales n'apparaissent pas comme évidentes à un Balzac : il admire le génie littéraire de Napoléon, capable d'offrir cent mille francs à la plus belle pièce de théâtre [2]. Est-ce qu'on peut faire pousser un vrai drame en faisant pleuvoir l'or sur un poète ? On peut bien encourager ainsi les chimistes, pendant le Blocus Continental, à découvrir le sucre de betterave, mais la subvention officielle tue la poésie.

Un Auguste aisément *supprime* des Virgiles,

mais il ne les fait pas naître. Tombé du pouvoir, et cherchant une attitude devant la postérité, Napoléon pouvait bien dire que si Corneille avait vécu de son temps il l'aurait fait prince [3]. Mais si pareille coïncidence s'était produite, nous y aurions perdu *Le Cid*, *Polyeucte*, et même *Héraclius*. Corneille eût pu être nommé prince de Melpomène, mais il eût été domestiqué, ou disgrâcié.

Le théâtre ne meurt pas, mais il s'endort ; le public ne se réveille que les soirs où l'on vient lire, par ordre du préfet de police, les Bulletins de la Grande Armée [4]. Cela, au moins, c'est de l'histoire, un peu arrangée. Napoléon n'aime pas les historiens ; il leur préfère les historiographes [5]. De tous les historiens sa bête la plus noire est Tacite. Il l'exècre. Un jour, recevant l'Institut en corps, il en profite pour faire contre l'historien ennemi des tyrans une sortie si violente que Mercier dit à ses confrères, assez haut : « Parbleu ! il faut avouer que cet homme-là a bien l'esprit de corps [6] ». Napoléon

1. Brifaut, *Souvenirs*, I, 282.
2. *Revue Parisienne*, 25 août 1840, p. 237.
3. *Mémorial*, II, 141.
4. « Mémoires de Godefroy » dans la *Revue Rétrospective*, 1885, II, 193.
5. Talleyrand, I, 435.
6. Larevellière, II, 41.

ne doit pas avoir entendu la remarque, car, à Erfurt, causant avec Gœthe, il lui demande aimablement d'être l'historiographe de l'entrevue : « Ah ! Sire, il faudrait la plume de quelque écrivain de l'antiquité pour entreprendre un travail semblable. — Etes-vous de ceux qui aiment Tacite ? — Oui, Sire, beaucoup. — Eh bien ! pas moi[1] ! » Songeant aux Tacite à venir, Napoléon veut prendre ses précautions contre ses futurs annalistes : « Je suis destiné à être leur pâture, mais je redoute peu d'être leur victime : ils mordront sur du granit[2] ». C'est fort exact, sauf sur un point, juste celui qui nous occupe ; l'historien littéraire n'a devant lui que le tuf impérial.

Plus l'Empire se développe, plus le silence se fait. Tout se tait. L'éloquence disparaît. Napoléon rêve un Corps Législatif où on ne parlerait pas, car, dit-il à Thibaudeau, « tous nos maux sont venus de la tribune ». Le Tribunat lui semble bien dangereux : là, « les plus honnêtes gens courent après les succès, sans s'inquiéter s'ils ébranlent l'édifice » dit-il en séance du Conseil d'État. Au Tribunat, « chacun a soif de gloire », au lieu de chercher à servir son pays, « obscurément », comme au Conseil d'État : voilà l'idéal : pas de tribune, pas d'éloquence, « des conversations de famille[3] ». Mais grisés par leur titre, les tribuns se sont cru le droit de parler ! La mauvaise humeur du Maître éclate, dans une audience donnée au Sénat : « Ils sont douze ou quinze métaphysiciens bons à jeter à l'eau. C'est une vermine que j'ai sur mes habits. Il ne faut pas croire que je me laisserai attaquer comme Louis XVI[4] ».

L'éloquence politique se meurt ; l'éloquence judiciaire est très malade : « Je veux, dit le Maître, qu'on puisse couper la langue à un avocat qui s'en sert contre le gouvernement ». M. Cruppi trouve la formule lapidaire[5] ; en effet c'est la pierre du tombeau sur toute espèce d'éloquence, sauf, peut-être, le genre académique. Le panégyrique de l'Empereur est permis quelquefois, surtout s'il ressemble à une apothéose. Après la paix de Tilsitt, l'Empereur reçoit les grands corps de l'État : le premier président de la Cour d'Appel, Séguier, profère ces paroles, qui auraient été sincères sur les lèvres

1. Talleyrand, I, 427.
2. *Mémorial*, I, 228.
3. Thibaudeau, *Mémoires sur le Consulat*, p. 316-317, 226, 186, 198.
4. Thibaudeau, *ibid.*, p. 204.
5. J. Cruppi, dans *Le Temps* du 12 juin 1895.

d'un soldat : « Napoléon est au-dessus de l'histoire humaine, il appartient aux temps héroïques. Il est au-dessus de l'admiration ; il n'y a que l'amour qui puisse s'élever jusqu'à lui [1] ».

Reste la presse. C'est le dernier espoir des hommes de 1791 ; La Fayette et Latour-Maubourg écrivent à Napoléon qu'ils votent pour le consulat à vie, à condition que la liberté de la presse soit respectée. Colère de Napoléon devant Thibaudeau : « Jugez maintenant ce qu'on peut espérer de ces hommes-là, qui sont toujours à cheval sur leur métaphysique de 89 ! La liberté de la presse [2] ! » Voici comment il la comprend, et l'organise, au titre VIII du senatus-consulte organique établissant l'Empire, articles 64-67. Il est créé une commission sénatoriale dite « de la liberté de la presse ». On peut lui adresser des plaintes, et elle peut inviter, trois fois dans le même mois, un ministre à revenir sur la suppression d'un livre. Si le ministre s'obstine, elle *peut* demander la réunion du Sénat, qui *peut* faire cette redoutable déclaration : « Il y a de fortes présomptions que la liberté de la presse a été violée ». Nous avons maintenant plus que les présomptions sénatoriales, nous avons la certitude que la liberté de la presse a été mieux que violée, supprimée ; le Sénat n'a agité ses foudres en carton qu'une fois, le 3 avril 1814, huit jours avant l'abdication de Fontainebleau [3]. Jusque-là il n'y a plus en France qu'un journaliste et qu'un journal, Napoléon et *Le Moniteur*, ce *Moniteur* avec lequel il compte bien qu'on écrira son histoire, et que, dans cette prévision, il rédige personnellement [4]. Armand Carrel, qui s'y connaît, admire et condamne Napoléon journaliste : il condamne l'homme qui a monopolisé pour lui seul le droit de dire ce qu'il pense, et qui fait du journal un instrument de despotisme ; il admire la dialectique, la force de discussion du rude jouteur, qui aurait dû accorder aux autres la liberté de la presse, puisque, là encore, il eût été vainqueur [5]. Malheureusement Napoléon n'est pas seulement le rédacteur en chef du *Moniteur* ; il est aussi le secrétaire de la rédaction ; il a la haute main sur la rubrique littérature. Aussi les abonnés

1. *Moniteur* du 29 juillet 1807, p. 817.
2. *Mémoires sur le Consulat*, p. 267.
3. WELSCHINGER, *La Censure*, p. 18-19.
4. *Mémorial*, I, 131-132 ; CHAPTAL, p. 394.
5. CARREL, *Œuvres*, II, 247.

ont-ils la joie de lire dans les numéros de l'année 1807 que nous prendrons comme type, la traduction en vers, et en vers latins, d'une lettre de l'Empereur au Sénat sur l'Angleterre : elle paraît les 22 et 24 mai. Le 25 juillet les amateurs de latin peuvent encore savourer un poème en hexamètres, dédié à « Napoléon le Grand, Vainqueur et Pacificateur », par le médecin en chef de l'Hôtel-Dieu, Le Preux. Enfin le 28 décembre de cette bienheureuse année littéraire, ceux qui aiment la haute poésie peuvent déguster une longue pièce de François de Neufchâteau, *Contre les grands repas*. Il est vrai que cette satire se termine par l'éloge

... du Héros qui conduit nos guerriers...
Il règne sur nos cœurs, il a sauvé nos têtes,
Et dans ce calme heureux qu'il nous donne aujourd'hui,
Nos hymnes, nos santés, tout doit être pour lui.

Une fois pourtant ces vers officiels sont presque de la poésie. Au retour triomphal de la Garde Impériale à Paris le 25 novembre 1807, on chante *Le Chant du Retour*, d'Arnault et Méhul :

CHŒUR

Les voici ! Réjouissez-vous,
Heureuses femmes, tendres mères,
Ces vainqueurs, ce sont vos époux,
Ce sont vos enfants et vos frères.

PREMIÈRE STROPHE

Quand ces intrépides soldats,
Triomphant d'abord de vos larmes,
Au premier signal des combats
Se sont élancés sur leurs armes,
Vous leur disiez dans un transport
Que la valeur n'a pas dû croire :
Français, vous courez à la mort !
Français, ils volaient à la gloire[1] !

Tout bien considéré, cela ne vaut pas *Le Chant du Départ*. Les abonnés du *Moniteur* qui aiment les vers n'en ont pas pour leur argent.

Pour ceux qui aiment les jugements littéraires, ils trouvent, parfois, des essais sur l'histoire ancienne, ou même sur la littérature

1. *Le Moniteur*, 27 novembre 1807, p. 1276.

ancienne. Quant à la rubrique littérature moderne, elle est de tout repos ; au numéro du 17 juin, on trouve comme « littérature-mélanges », un énorme article sur les annuaires des départements, sur l'*Almanach du Commerce de Paris*. La série continue, le 19 juillet, par une longue étude consacrée au seul *Annuaire du département de Loir-et-Cher*, par Petitau, secrétaire de la Préfecture. Voilà la pâture littéraire que *Le Moniteur*, en l'an de misère intellectuelle 1807, sert à ses tristes lecteurs.

Dans cette asphyxie littéraire, n'y a-t-il pas la moindre fenêtre ouverte ? Il y en a une : c'est le feuilleton de Geoffroy : *Le Journal des Débats* a été garrotté, et dénommé *Journal de l'Empire*, mais un de ses rédacteurs a toute liberté : la censure n'existe pas pour ce privilégié du maître, qui l'aime [1]. Les feuilletons du *Journal de l'Empire* sont attendus, lus, dévorés, car, dit le subtil Constant qui a beaucoup appris comme valet de chambre de l'Empereur, c'est « une utile diversion donnée aux esprits de la capitale [2] ».

Voilà ce que les principaux genres littéraires doivent à Napoléon. Quant aux gens de lettres, il veut en faire simplement les suppôts de son pouvoir. Ses conversations avec Gœthe à Erfurt révèlent ce plan. Même quand il veut être aimable et séduire, il reste froissant [3]. Lorsqu'il prend la manière forte, il est terrifiant. Il fonce sur les idéologues à tout propos [4]. Il ne protège que les écrivains morts. Il songe à couvrir de ses bienfaits l'arrière petit-fils de Corneille, les enfants de Bernardin de Saint-Pierre [5]. Mais les écrivains vivants n'ont qu'à se bien tenir. Il ne renouvelle pas sans doute les procédés de l'ancien régime, et ne fait pas brûler les livres qui lui déplaisent par la main du bourreau ; il se charge lui-même de cet office, et jette dans sa cheminée mauvais romans, ouvrages dangereux, même le livre *De l'Allemagne*. Un jour que son mameluck Roustan se baisse pour retirer du feu un de ces pauvres volumes, l'Empereur l'arrête : « Laisse donc brûler ces cochonneries-là ;

1. Ch.-M. DES GRANGES, *Geoffroy et la Critique*, p. 480 et suiv.
2. *Mémoires* de CONSTANT, III, 372-373.
3. TALLEYRAND, I, 428, 427.
4. PASQUIER, II, 47.
5. Duchesse DE BROGLIE, p. 298. — CHUQUET, *Inédits Napoléoniens*, p. 512.

c'est tout ce qu'elles méritent[1] ». On serait heureux d'avoir la liste de ces auto-da-fé !

Toute l'influence de Napoléon sur le monde intellectuel se résume dans la formule de Vigny : servitude et grandeur. La grandeur agit à distance, aussitôt après sa chute. Retiré à Varsovie, Lazare Carnot, dès le mois de janvier 1816, juge Napoléon, et le résumé de son jugement, c'est l'admiration[2]. Il n'y a pas un poète à sa cour, mais sa légende inspire les poètes à distance, par un rayonnement lointain[3]. C'est probablement ainsi qu'il faut comprendre le jugement de M. Maurras sur Napoléon : « Le plus grand poète du romantisme français[4] ». Inutile d'insister ici ; nous retrouverons Napoléon dans presque tous les illustres poètes romantiques, jusqu'à Edmond Rostand ; et c'est bien là de la grandeur ; mais jusqu'en 1815, c'est la servitude, c'est l'anémie littéraire. Le despotisme est une atmosphère irrespirable pour les poètes[5] Sans doute la Révolution a sa part de responsabilité dans cet appauvrissement : elle a fauché plus d'un talent, et au moins un génie ; mais la poésie commençait à revivre quand les hécatombes impériales couchèrent par terre plus d'un poète ignoré. Parmi les survivants, l'afflux sanguin ne se fait plus au cerveau, mais surtout aux bras et aux jambes. Alexandre Dumas l'a si bien dit que le mieux est de le transcrire : « En faisant tous les ans une levée de trois cent mille conscrits, Napoléon ne s'était pas aperçu que ces poètes qu'il demandait, et demandait inutilement, avaient forcément changé de vocation, et qu'ils étaient dans les camps, le fusil ou l'épée à la main, au lieu d'être la plume à la main dans le cabinet. Et cela dura ainsi de 1796 à 1815, c'est-à-dire dix-neuf ans. Pendant dix-neuf ans, le canon ennemi passa dans les rangs de la génération des hommes de 15 ans à 36 ans. Il en résulta que, lorsque les poètes de la fin du XVIII^e siècle et ceux du commencement du XIX^e furent en face les uns des autres, ils se trouvaient de chaque côté d'un

1. *Mémoires* de CONSTANT, I, 362-363.
2. *La Révolution Française*, juin 1923, p. 151.
3. A. HOUSSAYE, *Les Confessions*, I, 133 ; MARTINO, *Stendhal*, p. 32 et suiv.
4. Cf. M HANOTAUX, *Sur les Chemins de l'Histoire*, II, 201 : « Napoléon n'était-il pas le romantisme à cheval ? Admirateur d'Ossian, disciple de Rousseau, son réalisme brutal ne se débarbouilla jamais de cette pénombre... »
5. RENARD, *De l'Influence*, p. 178.

ravin immense creusé par la mitraille de cinq coalitions ; au fond de ce ravin était couché un million d'hommes, et parmi ce million..., se trouvaient ces douze poètes que Napoléon avait toujours demandés à M. de Fontanes, sans que jamais M. de Fontanes eût pu les lui donner. Ceux qui avaient échappé étaient les poètes phtisiques, jugés trop faibles pour donner des soldats..., comme Casimir Delavigne et Soumet [1] ».

Donc l'Empire prépare de la matière à la poésie, mais il tue les poètes. Enfin la politique étrangère de l'Empereur vient encore ajouter à l'écrasement de la pensée : le blocus continental est également un blocus d'idées ; Lanjuinais, préparant en 1813 ses *Recherches sur les langues des Indiens*, ne peut avoir aucun des livres publiés à Calcutta et à Londres [2].

CHAPITRE III

Chateaubriand sous l'Empire

§ 1. — L'Itinéraire de Paris a Jérusalem

Dans cet obscurcissement artistique, l'auteur de *René* éclate et rayonne : ainsi ces nuages noirs dont le pourtour est doré sur tranche par le soleil. Après ses trois chefs-d'œuvre il prépare *Les Martyrs*, il écrit l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*. Si je fais passer l'*Itinéraire* avant *Les Martyrs* qui ont été publiés deux ans auparavant, en 1809, c'est que le voyage lui-même a précédé l'épopée ; même un certain nombre de pages de l'*Itinéraire* ont été écrites et publiées avant *Les Martyrs*, dans *Le Mercure* du 1er août 1807, puis reproduites dans *Le Moniteur* du 3 août. Logiquement aussi le voyage de Chateaubriand doit passer avant l'odyssée d'Eudore : l'auteur, dans la préface de sa première édition, nous en donne la

1. A. Dumas, *Mémoires*, IV, 54-55.
2. Lanjuinais, *Œuvres*, IV, 19.

raison : « Je n'ai point fait mon voyage pour l'écrire ; j'avais un autre dessein : ce dessein je l'ai rempli dans *Les Martyrs*. J'allais chercher des images, voilà tout ». C'est ce qu'il écrivait à une parente [1]. Sainte-Beuve lui a reproché, assez bizarrement, cette ambition, et d'avoir passé sa vie à chercher, sur toutes choses, la plus belle phrase possible [2]. Comme il n'y a pas de belle phrase sans une idée de valeur, il me semble que, ce faisant, Chateaubriand suivait sa vocation de grand écrivain. L'amitié a mieux inspiré Joubert, qui écrivait à Mme de Vintimille, le 8 août 1806 : « Il reviendra, riche de beaux sentiments et de belles imaginations, dont il agrandira son mérite, sa réputation, et la place qu'il occupe dans les esprits [3] ». C'est l'avis de Fontanes, dans une lettre à Guéneau de Mussy : « Je me console des mille louis qu'il jette dans le désert, en songeant que ce pèlerinage peut valoir mille beautés nouvelles à son ouvrage [4] ». N'oublions pas, parmi les causes de son voyage, le désir de semer son ennui sur les routes. Chateaubriand sera toute sa vie un grand errant, parce que pour lui, comme pour Loti, le voyage enchante son mal [5]. Du reste il prend toutes ses précautions : il achète une confortable voiture, une « dormeuse », dans laquelle il entasse un arsenal ; sur le siège, il installe à côté du cocher son valet de chambre, déguisé en Turc [6]. C'est son premier essai de couleur locale, vers le proche Orient. Il part, laissant derrière lui quelques désolations, emmenant avec lui, jusqu'à Venise, Mme de Chateaubriand qui, maintenant, tient une certaine place dans sa vie : elle l'admire, et commence à l'aimer. Aussi se désole-t-elle de ne pouvoir l'accompagner jusqu'au bout [7]. Revenue à Paris, elle commence à savourer l'amertume des longs silences ; elle écrit à Joubert, le 14 août 1806 : « On me donne ici autant de mauvaises raisons que j'en veux pour me prouver que cela ne doit pas m'inquiéter. Ensuite vient la raison par excellence : — Que voulez-vous qu'il lui arrive ? — Hélas ! Ce qui arrive tous les jours,

1. *Revue*, 1911, pages 150-151 ; *Œuvres*, IV, 100.
2. *Chateaubriand et son Groupe*, II, 75.
3. Joubert, II, 351.
4. *Chateaubriand et son Groupe*, II, 345.
5. Pailhès, *Mme de Chateaubriand*, p. 287, 296.
6. Joubert, II, 349-350.
7. Chédieu de Robethon, p. 154. Raynal, *Les Correspondants*, p. 211, 217.

de mourir. Pour moi, je meurs de crainte, je meurs de désespoir, enfin je meurs de tout [1] ». Ses angoisses sont connues de l'Empereur. Le bruit courant à Paris que Chateaubriand aurait péri dans un naufrage, Napoléon ordonne que les journaux se taisent jusqu'à ce que la nouvelle soit sûre : il ne veut pas qu'on tourmente la femme de l'auteur du *Génie* ; il regrette même l'homme qui a donné sa démission après l'exécution du duc d'Enghien et qui au fond du cœur, n'est pas irréductible [2]. Sans doute il espérait toujours le ramener ; il désirait l'utiliser, n'ayant à son service que de la poussière d'écrivains [3]. Mais il a encore d'autres raisons ; pourquoi Napoléon, impitoyable pour Mme de Staël, ménage-t-il Chateaubriand ? Parce qu'il n'admet pas que les femmes s'occupent de politique. Chateaubriand est digne d'estime ; c'est un homme, et son génie fait honneur à la France impériale.

L'*Itinéraire* allait ajouter un nouveau rayon à sa gloire littéraire. Il avait l'ambition d'en faire un véritable guide, exact et pratique [4]. Il est fier surtout de sa précision de géographe : son *Itinéraire*, c'est un livre d'étapes, et une carte routière, d'après lui [5]. La critique est-elle de cet avis ? Elle s'est emparée d'une indication de Chateaubriand lui-même, qui, ne prévoyant pas l'esprit démocratique, s'est amusé, dans ses *Mémoires*, à rapprocher de son *Itinéraire* les mémoires de son valet de chambre : « Julien, mon domestique et compagnon, a, de son côté, fait son *Itinéraire* auprès du mien, comme les passagers sur un vaisseau tiennent leur journal particulier... Le petit manuscrit qu'il met à ma disposition servira de contrôle à ma narration... Afin de mettre dans un plus grand jour la manière dont on est frappé dans l'ordre de la société et la hiérarchie des intelligences, je mêlerai ma narration à celle de Julien [6] ». Chateaubriand, grand seigneur, ne prévoyait pas qu'un jour viendrait où le témoignage de Julien serait préféré au sien. Don Quichotte ne pouvait soupçonner que Sancho Pança serait appelé à déposer contre lui, ce Don Quichotte que Chateaubriand

1. RAYNAL, *ibid.*, p 220.
2. *Mémoires de Mme de Chateaubriand*, éd. Pailhès, p. 20. Cf. l'introduction aux *Mémoires* de Émilie DE PELLAPRAT, p 17, 25, 36.
3. CASSAGNE, *La Vie politique de Chateaubriand*, p. 245, 248-249.
4. *Œuvres*, IV, 93
5. *Mémoires*, II, 535
6. *Ibid.*, II, 507. Le journal de Julien a été découvert et étudié par M. E. CHAMPION.

proclamait « le plus noble, le plus brave, le plus aimable et le moins fou des mortels[1] ». Notre époque a plus de confiance dans Sancho Pança que dans Don Quichotte[2]. Mais est-on bien sûr d'obtenir des domestiques la vérité sur leurs maîtres, ou plus de vérité que de la part de leurs maîtres ? Julien n'a pas le coup d'œil artiste de Chateaubriand : il suffit de comparer leur description d'un caravansérail[3]. On pourrait encore rapprocher leurs récits de la traversée, pendant qu'ils voguent vers la Terre Sainte : Julien ne fait attention qu'aux gens qui ont le mal de mer ; Chateaubriand, qui a le pied marin, ne remarque que la joie des pèlerins, heureux comme lui de cingler vers Jérusalem. On peut, suivant ses préférences refaire le même voyage en suivant comme guide le valet de chambre ou le noble vicomte.

M. Aulard s'est montré fort sévère, à propos d'un autre récit parallèle, celui d'Avramiotti[4]. Entre une affirmation de Chateaubriand et une dénégation du Levantin, il penche immédiatement pour cet oriental. Puis, comme son sens historique est plus fort que ses préventions, il conclut en reconnaissant que les erreurs de détail, chez Chateaubriand, n'infirment pas la vérité de l'ensemble. Malheureusement le reste de l'étude est si dénigrant que ses lecteurs sont plus sévères que M. Aulard, et gardent, comme impression finale, la persuasion que Chateaubriand a raconté « une quantité de fariboles[5] ».

Concluons. Qui a raison, de ceux qui accusent Chateaubriand de mensonge, ou du narrateur qui garantit la sincérité de son récit[6] ? Faut-il plaider coupable, et dire qu'il a la marotte de tous les écrivains à l'imagination créatrice et puissante, qui ne se vantent que de leur exactitude ? Non : il a la probité de l'artiste loyal. Pour ce qu'il n'a pu voir de ses propres yeux, il s'en remet à l'autorité de Malte-Brun. Ce qu'il a vu, il le décrit avec assez de précision fidèle pour que Clark, auteur lui-même d'un *Voyage dans la Terre*

1. *Œuvres*, IV, 238.
2. André Chaumeix, *Journal des Débats* du 2 octobre 1904 ; Georgin, *Revue de Synthèse Historique*, décembre 1905, p. 327 et suiv.
3. Julien, p 58 et Chateaubriand, *Œuvres*, IV, 114.
4. *La Revue*, 1er octobre 1910, p. 31 et suiv.
5. G Maurevert, *Le Livre des Plagiats*, p. 136-137.
6. *Mémoires*, II, 535.

Sainte, lui rende ce témoignage : « L'*Itinéraire* est le meilleur ouvrage qui ait paru sur ce sujet [1] ». Pour plus de sûreté, M. Louis Hogu a contrôlé le récit du séjour de Chateaubriand à Athènes, grâce aux papiers du consul de France, Fauvel : tout est exact, sauf les dates, notre voyageur étant brouillé avec l'art de vérifier les dates [2]. Enfin, ce qui vaut toujours mieux que les discussions sur simples textes, un témoin qui a vu, sur place, les mêmes choses, prend parti pour Chateaubriand : Clamagerand écrit à Herold, d'Athènes, le 10 août 1853 : « Selon moi, tout ce qu'on a écrit sur Athènes est au-dessous ou même en dehors de la vérité, excepté Chateaubriand, qui est d'une exactitude parfaite [3] ».

Mais le sentiment religieux est-il aussi parfait ? Est-ce en pèlerin ou en touriste qu'il fait ce voyage et qu'il écrit ? Sans doute quelque chose de religieux apparaît par instants, comme s'il subsistait dans le tréfonds de son esprit des réminiscences d'une cérémonie religieuse qui avait frappé son imagination d'enfant : un prieur bénédictin lui avait fait entrevoir, quand il avait sept ans, un pèlerinage à Jérusalem, auquel Chateaubriand, depuis, avait toujours rêvé [4]. C'est bien en pèlerin qu'il décrit une tempête, et le réconfort que donne en pareil cas une lampe allumée devant la Madone. C'est en chrétien qu'il fait, lui aussi, et le premier, sa prière sur l'Acropole ; qu'il salue, du large, les premières lignes de la Terre Sainte, le Carmel [5]. Mais bien vite une impression de sécheresse déçoit le lecteur. La piété manque, et même l'intérêt. Chateaubriand s'ennuie. Il avoue à Joubert, dès son escale à Constantinople, que son voyage devient une corvée : « Puisque je suis venu jusqu'ici, il faut aller à Jérusalem... Je suis cependant très fatigué, très ennuyé de voyager [6] ». Il ne se ranime guère en Terre Sainte. La description de la Judée, de Jérusalem, semble bien froide si on la compare à celles des religieux qui n'avaient pas son talent, mais dont la foi vibrait : le P. Didon, le P. de Géramb [7]. L'église de

1. Le Père GARABAD DER SAHAGHIAN, *Revue*, 1916, p. 534-545.
2. *Revue*, 1912, p. 633.
3. CLAMAGERAN, *Correspondance*, p. 72.
4. *Mémoires d'Outre-Tombe*, I, 39.
5. *Œuvres*, IV, 129.
6. Lettre inédite, p. p. PITOLLET, *Mercure de France*, 1er février 1913, p. 664-666.
7. *Jésus-Christ*, t. I, p. LXXX et suiv. — INGOLD, *Général et Trappiste*, p. 216, sqq.

Bethléem excite en lui l'intérêt qu'y prendrait un touriste Cook[1]. Le Saint-Sépulcre est pour le lecteur une lamentable déception : après dix pages de citations, de détails historiques, Chateaubriand se sent forcé tout de même de dire ses impressions personnelles : « Les lecteurs chrétiens demanderont peut-être à présent quels furent les sentiments que j'éprouvai en entrant dans ce lieu redoutable : je ne puis réellement le dire. Tant de choses se présentaient à la fois à mon esprit, que je ne m'arrêtais à aucune idée particulière. Je restai près d'une demi-heure à genoux dans la petite chambre du Saint-Sépulcre, les regards attachés sur la pierre sans pouvoir les en arracher... Tout ce que je puis assurer c'est qu'à la vue de ce sépulcre triomphant, je ne sentis que ma faiblesse[2] ». On a dit, avec beaucoup d'esprit, que cette sécheresse prouvait sa sincérité[3]. N'importe : le lecteur est déçu, et se dit *in petto* : — Ce n'est vraiment pas la peine d'être Chateaubriand pour ne trouver que cela.

Il y a là un problème. Sainte-Beuve en aurait-il trouvé la solution dans cette page du manuscrit des *Mémoires d'Outre-Tombe*, supprimée dans le livre : « Mais ai-je tout dit dans l'*Itinéraire* sur ce voyage commencé au port de Desdemona et d'Othello ? Allais-je au tombeau du Christ dans les dispositions du repentir ? Une seule pensée m'absorbait ; je comptais avec impatience les moments. Du bord de mon navire, les regards attachés à l'étoile du soir, je lui demandais des vents pour cingler plus vite, *de la gloire pour me faire aimer*. J'espérais en trouver à Sparte, à Sion, à Memphis, à Carthage, et l'apporter à l'Alhambra. Comme le cœur me battait en abordant les côtes d'Espagne ! Aurait-on gardé mon souvenir ainsi que j'avais traversé mes épreuves ? Que de malheurs ont suivi ce mystère ! Le soleil les éclaire encore... La raison que je conserve me les rappelle. Si je cueille à la dérobée un instant de bonheur, il est troublé par la mémoire de ces jours de séduction, d'enchantement et de délire[4] ». A ceux qui contestaient l'authen-

1. *Œuvres*, IV, 141.
2. *Œuvres*, IV, 159-160.
3. Legrand-Chabrier, *Mercure de France*, 16 mars 1911, p. 317.
4. Sainte-Beuve, *Chateaubriand et son Groupe*, II, 71-72 ; I, 101. Cf. Falloux, *Madame Swetchine*, I, 214 ; Paul Hazard, *Revue de Paris*, 15 décembre 1924, p. 912.

ticité de la citation de Sainte-Beuve, son secrétaire, Troubat, répondit en reproduisant en fac-simile la page qui était alors la propriété du vicomte de Spœlberch de Lovenjoul [1]. La cause semblait décidée ; elle alla pourtant en appel, à la requête de l'abbé Bertrin [2]. Il a lu la copie authentique du manuscrit des *Mémoires*, faite par Pilorge, revue, corrigée et signée par Chateaubriand ; il y a bien retrouvé le passage cité par Sainte-Beuve, mais la citation est inexacte : elle est modifiée et comme sollicitée. Voici le texte que l'abbé Bertrin nous présente comme le seul qui puisse compter désormais : « Mais ai-je tout dit dans l'*Itinéraire* sur ce voyage commencé au port de Desdemone et *fini au pays de Chimène* ? Allais-je au tombeau du Christ dans les dispositions du repentir ? Une seule pensée remplissait mon âme. Je dévorais les moments. Sous ma voile impatiente, les regards attachés à l'étoile du soir, je lui demandais l'Aquilon pour cingler plus vite. Comme le cœur me battait en abordant les côtes d'Espagne ! Que de malheurs ont suivi ce mystère ! Le soleil les éclaire encore, la raison que je conserve me les rappelle [3] ». En bonne foi, ces deux textes sont identiques comme pensée. Quel compte devons-nous en tenir ?

L'abbé Bertrin estimait d'abord que cette page, supprimée dans la publication faite par Chateaubriand lui-même, ne comptait pas plus que si elle n'eût jamais existé [4] ! C'est une erreur de sens critique : la page existe toujours, et, sans elle, on ne pourrait comprendre pourquoi la note religieuse, au lieu de vibrer dans l'*Itinéraire*, est étouffée. Elle existe si bien que Chateaubriand a transcrit dans *Les Martyrs* l'idée qui est soulignée dans le texte de Sainte-Beuve, et qui ne figure plus dans le texte de l'abbé Bertrin : « De la gloire pour me faire aimer ». Au livre XIII, « Hiéroclès ne doute plus que son rival ne soit aimé de Cymodocée : il juge que l'amour a suivi la gloire ». Qu'allons-nous donc conclure, après avoir relu les documents ? Il est bien difficile de sonder le cœur de Chateaubriand et de donner un diagnostic sûr. Son âme est

1. *Revue Bleue*, 24 février 1900, p. 233-234.
2. *Sainte-Beuve et Chateaubriand*, p. 19 et suiv.
3. *Ibid.*, p. 74.
4. *La Sincérité religieuse*, p. 342.

infiniment plus complexe que celle des critiques qui ont essayé de l'étudier. La Page, qu'il s'agisse du texte Bertrin ou du texte Sainte-Beuve, semble indiquer des remous profonds de sentiments. L'auteur a bien voulu nous honorer de ses confidences, mais il ne nous fait pas sa confession. Il écrit à la bonne duchesse de Duras que l'*Itinéraire* est l'histoire de son esprit et de son cœur pendant un an : « Mais rien de ce qui ne doit pas sortir de mon cœur n'en sortira[1] ». C'est fort correct. Seulement cela nous fait deviner au moins deux hommes en Chateaubriand. Il y a une certaine différence entre ce qu'il imprime pour le public, et ce qu'il écrit pour ses amis. S'appuyant uniquement sur les œuvres publiées, l'abbé Bertrin a pu dire que Chateaubriand ne s'était jamais oublié envers la religion, que « rien n'a pu lui arracher contre les enseignements catholiques une page, une parole, une allusion[2] ». On en chercherait vainement, en effet, dans ses œuvres complètes, mais on en trouve dans sa correspondance avec la marquise de V... ; pour peu que Chateaubriand se sente effleuré par une critique, ou blessé par une attaque venue du clergé, son ton devient dur, sarcastique. La marquise lui raconte que, devant elle, un prêtre a parlé de son « apostasie » : elle a défendu son Dieu. Chateaubriand lui répond, le 16 février 1828 : « Vous êtes une éloquente amie. Ces pauvres prêtres sont un peu ingrats, et la charité n'est pas leur première vertu ; mais ils souffrent ; ils sont trompés par les calomniateurs à gages d'une petite faction qui se sert d'eux, et qui les perdra. Il est probable que l'*apostat* sera le seul défenseur qui leur restera dans la catastrophe dont ils sont menacés[3] ». On comprend la colère de Chateaubriand ; c'est très humain. Mais ce qui n'est pas d'un catholique, c'est de généraliser sa riposte, et, parce qu'un prêtre l'a attaqué, de dire : — ces pauvres prêtres ! — Il va plus loin : la marquise se plaint de n'avoir plus confiance dans cet abbé, son directeur, depuis qu'il a traité d'apostat Chateaubriand ; celui-ci répond, de façon bien laïque : « Il faut accorder aux hommes auprès desquels vous avez été *éloquente*, du respect, de l'estime, mais les tenir à distance, ne pas leur permettre de s'empa-

1. *Correspondance Générale*, I, 268-269.
2. *La Sincérité religieuse*, p. 254.
3. *Un dernier Amour*, p. 54, 58-59.

rer de notre vie, ce qu'ils sont toujours prêts à faire, et bien distinguer ce qui est de notre devoir de leur confier, et de notre devoir de leur taire [1] ». Chateaubriand tranche du directeur, et même du casuiste. Sa vanité a été froissée, son amour a été inquiété : le voilà qui, plein d'amertume, trace à l'influence de l'Église, sur les questions qui touchent au cœur, des limites très étroites. Je n'ai ni à le condamner ni à l'absoudre : c'est l'affaire des ennemis ou des amis de l'auteur du *Génie* ; je n'ai qu'à constater, à tâcher d'établir la vérité sur un point fort délicat, à ne pas commettre surtout l'erreur que voici : d'aucuns voudraient que Chateaubriand, écrivant l'*Itinéraire*, fût un homme d'église ; ils constatent ensuite qu'il ne l'est pas, et s'indignent ; mais c'est leur faute, parce qu'ils ne connaissent pas le vrai Chateaubriand : en matière religieuse il n'a jamais été de robe courte. Plus tard il parlera de l'Église en homme d'État : maintenant c'est l'homme de passion. Le cœur ne raisonne pas logiquement ; le cœur ignore la ligne droite ; la passion se contredit, et le talent de l'écrivain s'accroît de tout cela. Son moi apparaît, vivant, vibrant, envahissant : « C'est l'homme, beaucoup plus que l'auteur, que l'on verra partout, dit-il dans la préface de sa première édition : je parle éternellement de moi ». Ses contemporaines trouvèrent ce moi adorable ; à nous, il ne semble pas du tout haïssable. Visiblement le Chat est devenu plus doux avec l'âge : il fait patte de velours. Ce n'est plus le jeune homme du *Voyage d'Amérique*, fier de sa liberté dans les solitudes, ravi par la beauté nouvelle de la forêt vierge, oubliant la vieille patrie : c'est l'homme de trente-huit ans, qui commence à éprouver l'amour nostalgique du pays qu'il a quitté : devant les ruines de la Grèce, il songe tout à coup à sa patrie : « La France perdra-t-elle ainsi sa gloire ? sera-t-elle ainsi dévastée, foulée aux pieds dans la suite des siècles ? Cette image de ma patrie, qui vint tout à coup se mêler aux tableaux que j'avais sous les yeux, m'attendrit : je ne pensais plus qu'avec peine à l'espace qu'il fallait encore parcourir avant de revoir mes Pénates. J'étais, comme l'ami de la fable, alarmé d'un songe ; et je serais volontiers retourné vers mon pays pour lui dire :

1. *Un dernier Amour*, p. 140.

Vous m'êtes, en dormant, un peu triste apparu,
J'ai craint qu'il ne fût vrai ; je suis vite accouru,
Ce maudit songe en est la cause [1]. »

Puis il se replonge dans les émotions artistiques nuancées de tristesse devant les décombres de la Grèce ; il les encadre dans des paysages merveilleusement décrits, originaux, qu'il brosse à sa manière, sans copier personne : « De loin ces collines et ces ruines ne paraissent point désolées. Elles semblent au contraire teintes de pourpre, de violet, d'or pâle. Ce ne sont point les prairies et les feuilles d'un vert cru et froid qui font les admirables paysages, ce sont les effets de la lumière [2] ». Cette lumière qu'il réfléchit dans son œuvre éblouit nos yeux après avoir charmé les siens. Voici une nuit étoilée qui rappelle l'émerveillement de Racine devant la splendeur nocturne du Midi :

Et nous avons des nuits plus belles que vos jours !

Voici une nuit de bivouac, qui fait rêver : « Après le souper Joseph apporta ma selle, qui me servait ordinairement d'oreiller ; je m'enveloppai dans mon manteau, et je me couchai au bord de l'Eurotas, sous un laurier. La nuit était si pure et si sereine, que la voie lactée formait comme une aube réfléchie par l'eau du fleuve, et à la clarté de laquelle on aurait pu lire [3] ». C'est beaucoup, diront les sceptiques ; nous voilà bien loin de cette obscure clarté que Corneille a vue tomber des étoiles. Mais nous sommes en Orient ! Chateaubriand est un observateur et un créateur ; c'est un artiste dans le sens de la définition générale de l'art, *homo additus naturæ*. Dans cette nature orientale l'auteur de l'*Itinéraire* a su si bien fondre ses rêves qu'ils en sont devenus inséparables, et que telle de ses descriptions, par exemple celle de la Mer Morte, s'interpose maintenant encore entre la réalité et le voyageur [4]. C'est toujours l'Enchanteur ! Il y a une magie dans sa prose. Courant, familier, spirituel dans le récit du tran-tran du voyage, le style, rencontrant tout à coup une grande pensée, grandit sans effort, s'enfle,

1. *Œuvres*, IV, 79.
2. *Ibid.*, IV, 71.
3. *Ibid.*, p. 73.
4. Cf Louis Bertrand, « Chateaubriand à la Mer Morte », dans la *Revue Hebdomadaire* du 19 décembre 1908.

comme, dans la mer de Bretagne, une lame de fond qui rencontre une roche, et s'élève, irrésistible. Le succès fut triomphal, attesté par tout ce qui entoure les triomphes littéraires, jusques et y compris les parodies [1]. Les hommes, même quand ils n'aiment pas l'auteur, aiment le livre : Charles de Rémusat écrit à sa mère, le 16 septembre 1818 : « C'est un ouvrage qui me ravit. Il est écrit d'une façon charmante ; il y règne une grâce et une élévation qui enchantent d'un bout à l'autre [2] ». C'est ce que pense la mère de Lamartine, avec sa façon calme de juger les choses humaines : « C'est un excellent ouvrage [3] ». Celles qui aiment Chateaubriand pour lui-même, adorent son livre ; la marquise Marie lui confesse qu'elle n'ose plus lire ses œuvres : « Il y a quatre ans que la lecture de l'*Itinéraire* me ramena trop à vous. En vous lisant, on éprouve une admiration passionnée qui détourne de tout, et l'âme s'abreuve d'une sorte de tendresse vague qui ne trouve rien digne d'elle et ne sait où s'attacher [4] ».

Pendant ce temps, Lamartine, à Mâcon, ne peut lire Chateaubriand « sans mouiller le papier de ses larmes », en attendant qu'il rivalise avec le Maître dans son *Voyage d'Orient* [5]. Vigny, qui n'a encore que quatorze ans, commence à aimer celui qui lui met la *Bible* entre les mains [6] ; et l'enfant sublime, qui n'a que neuf ans, découpe dans l'*Itinéraire* les images qu'il placera plus tard dans ses *Orientales* [7].

§ 2. — Les Martyrs

Il y a dans cet *Itinéraire*, a-t-on dit, assez de romantisme pour confirmer les romantiques dans leur foi littéraire, et pour rendre romantiques ceux qui ne le sont pas encore, cent ans après l'apparition du livre [8]. Et pourtant l'*Itinéraire* n'est pas sa plus grande

1. *Mémoires d'Outre-Tombe*, III, 25-26.
2. *Correspondance de M. de Rémusat*, IV, 439-440.
3. *Le Manuscrit de ma Mère*, p. 156.
4. *Un dernier Amour*, p. 249-250.
5. Lamartine, *Correspondance*, I, 302.
6. Dupuy, *La Jeunesse des Romantiques*, p. 315, 325-333. Baldensperger, *Revue de Littérature comparée*, octobre 1923, p. 620-622.
7. Derome, *Les Editions originales*, p. 47.
8. Legrand-Chabrier, *Mercure de France*, 16 mars 1911, p. 310.

œuvre : *Les Martyrs* sont autrement travaillés et poussés. Dès 1803 il les prépare à Rome, courant les ruines, écrivant ses impressions [1]. On peut bien dire que sa Lettre à Fontanes sur la campagne romaine, qui inspira *Corinne*, est également un prélude aux *Martyrs*. Tout le côté romain de ce poème est maintenant dans sa mémoire, à ce point qu'il commence à en éprouver l'obsession. Dès avril 1804, revenu à Paris, dans sa rue de Miromesnil, il voit se former devant son imagination des fantômes encore indistincts ; puis l'un d'eux se précise : c'est une figure de femme, qu'il appellera plus tard Cymodocée, et qui dès lors vit dans son esprit, se transformant au souffle de ses passions, reflétant les changements de lumière dans sa vie [2]. Il perd sa sœur Lucile, sans pouvoir assister à ses derniers moments, sans savoir même où elle est enterrée, « la plus belle âme, le génie le plus élevé qui ait jamais existé [3] ». Cette douleur renouvelle sa mélancolie, sans diminuer son ardeur à peindre. Il continue son travail à La Vallée-aux-Loups [4]. Dès juin 1804 il peut lire à son ami Molé le premier livre, qui le charme [5]. Fontanes ensuite a la primeur des autres livres [6]. Puis, tout à coup, Chateaubriand se dégoûte de son œuvre ; il laisse tout là jusqu'à ce qu'une nouvelle crise créatrice le rende tout entier à son art [7]. En 1805, au retour de son voyage au Mont Blanc, arrêté devant les portes de Lyon fermées pendant la nuit, il sent que le passé l'entoure comme un fantôme, que sa jeunesse lui revient, brûlante et triste : « Ma vie, creusée par la mort de Mme de Beaumont, était demeurée vide : des formes aériennes, houris ou songes, sortant de cet abîme, me prenaient par la main et me ramenaient au temps de la sylphide... J'avais ce que les pères de la Thébaïde appelaient des *ascensions* de cœur... Raphaël, devant la *Transfiguration* seulement ébauchée sur le chevalet, n'aurait pas été plus électrisé par son chef-d'œuvre que je ne l'étais par cet Eudore et cette Cymodocée dont je ne savais pas encore

1. Pailhès, *Chateaubriand, sa femme*, p. 149. *Correspondance Générale*, I, 116.
2. *Mémoires*, II, 469.
3. *Ibid.*, p. 503-504.
4. Chédieu de Robethon, p. 80.
5. Raynal, *Les Correspondants*, p. 308 ; Pailhès, *Mme de Chateaubriand*, p. 213.
6. *Mémoires*, III, 7.
7. Chédieu de Robethon, p. 80.

le nom, et dont j'entrevoyais l'image au travers d'une atmosphère d'amour et de gloire[1] ».

Après que son cœur enflammé lui a dicté des pages brûlantes, sa raison, calme et froide, corrige, rature. Il ne s'en remet pas à lui-même pour tout ce qui concerne la doctrine, le dogme ; il consulte des prêtres instruits[2]. Pour la partie passion, pour l'épisode de Velléda, il prend comme juges Pasquier, Molé, Joubert, Fontanes. Ils sont sévères, et condamnent la première ébauche. Ému jusqu'aux larmes, il recommence, et, huit jours après, il les convoque pour leur montrer une nouvelle Velléda qui les ravit[3]. Le livre une fois imprimé avec toutes sortes de témérités politiques, il consent encore, devant la colère de Fontanes, à faire des corrections [4]. Enfin, tout étant bien convenu, il s'en va passer un hiver à Paris, pour surveiller l'impression [5]. Dans son désir obstiné de la perfection en tout, il prend, pour la correction des épreuves, un collaborateur de premier ordre : Bertin écrit au peintre Fabre, le 7 janvier 1809 : « En ce moment même, à huit heures du matin, M. de Chateaubriand est déjà dans ma chambre, attendant que j'aie cessé de vous entretenir, pour revoir avec moi les épreuves de son nouvel ouvrage ; et c'est, depuis huit jours, tous les jours la même chose. J'en ai jusqu'au 15 mars au moins[6] ». C'est ainsi que Chateaubriand prépara la première édition de ces *Martyrs* où des esprits dénigrants ne voudraient entendre que le ronronnement trop vite satisfait de son talent.

Il faut pourtant reconnaître l'immense labeur de l'auteur, et, comme premier résultat de cet effort, la valeur historique du livre. Elle est attestée même par M. Dick. Sans doute il l'accuse d'avoir pillé Gibbon, et de ne l'avoir pas cité, même dans ses notes[7]. Cela ne prouve qu'une chose, c'est que M. Dick n'a aperçu ni la note LXXIV du livre XI, ni la note V du livre XXIV. Du reste il se contredit, et reconnaît que Chateaubriand a puisé directe-

1. *Mémoires*, II, 485.
2. Giraud et Gschwind, *Revue*, 1904, p. 110-139.
3. Sainte-Beuve, *Chateaubriand*, II, 42.
4. Séché, *Correspondant* du 25 mars 1909, p. 1198-1199.
5. Pailhès, *Mémoires de Mme de Chateaubriand*, p. 30.
6 *Nouvelle Revue Rétrospective*, 1896, IV, 5.
7. *Les Plagiats de Chateaubriand*, p. 61, 70.

ment aux sources que lui indiquait Gibbon ; que, sur les mêmes points, l'historien anglais ne donne que des esquisses vagues, incolores, tandis que Chateaubriand imagine des descriptions d'un pittoresque merveilleux [1]. Par contre, ce qu'on pourrait reprocher justement à Chateaubriand, c'est le mélange de tons vrais et de fausses couleurs, c'est une passion qui l'entraîne à commettre des anachronismes par allusions, des transpositions du présent dans le passé. Les sophistes du livre IV sont visiblement ces idéologues que n'aimait pas Napoléon. Dans la persécution du IIIe siècle, on voit des reflets sanglants de 93. Dioclétien a bien des traits de ressemblance avec Napoléon. En dessous de lui, Publius, préfet de Rome, « maître de tous les ressorts qui faisaient jouer cette grande machine », nous rappelle Fouché. Velléda est sans doute une très farouche druidesse, mais elle est également capricieuse, attirante, dédaigneuse et spirituelle, hautaine et voluptueuse, passant de l'abandon à la dignité, de l'innocence à l'art [2]. C'est bien compliqué pour une simple druidesse, et cela ressemble beaucoup au portrait de Mme de Custine par Campana [3]. A coup sûr, c'est une Française, et qui a été aimée par Chateaubriand ; car, si l'on ne peut pas dire que *Les Martyrs* sont une autobiographie comme *René*, ils sont tout de même pleins de souvenirs personnels qui leur donnent de la vie : au livre XIX, la description de la tempête qui jette Cymodocée sur le rivage de l'Italie est très vraie, parce qu'elle est faite avec le demi-naufrage de Chateaubriand revenant d'Amérique. Le VIe livre contient un tableau de la vie militaire peint de mémoire, parce que le héros foule justement le sol où l'auteur a fait campagne [4]. Plus tard Eudore habite en Armorique un castellum qui ressemble singulièrement au manoir de Combourg en Bretagne, et qui même est hanté par un certain nombre de sylphides. Rien d'étonnant, puisque Eudore est encore Chateaubriand : cela se lit dans une lettre à Mme de Custine, entre les lignes [5]. Les crises religieuses que Chateau-

1. *Les Plagiats de Chateaubriand*, p. 60-61, 64.
2. *Œuvres*, III, 432.
3. BARDOUX, *Mme de Custine*.
4. *Œuvres*, III, 404.
5. *Ibid*, p. 428. — *Correspondance Générale*, I, 186. Cf. CASSAGNE, *La Vie politique de Chateaubriand*, p. 215, 229-230.

briand a éprouvées, Eudore les souffre à son tour, et dans les mêmes lieux ; la mort de Velléda a sur la foi sentimentale d'Eudore le même effet que la mort de Mme de Beaumont sur Chateaubriand [1]. Au livre III, Dieu lui-même trace de la future carrière d'Eudore un plan que Chateaubriand a réalisé pour son compte. En somme Eudore n'est que l'ancêtre de René, ou encore un René assagi ; c'est Chateaubriand mûri, et sentant se développer en lui les qualités de l'homme d'action, de l'homme d'État : au livre XIII, « ce n'était plus ce jeune homme incertain dans ses désirs chimériques, dans ses projets, nourri de songes et d'illusions ; c'était un homme éprouvé par le malheur, capable des actions les plus graves comme les plus hautes, réfléchi, sérieux, occupé, éloquent au conseil, brave à la guerre, et conservant des passions d'autant plus propres à atteindre un but élevé, qu'elles n'étaient plus mêlées dans son âme aux petites choses ». Est-il moins passionné ? C'est une autre affaire. Il a des haines bien vigoureuses, surtout dans le texte primitif, avant les cartons. Non seulement, comme dans le texte définitif, Eudore attaque les encyclopédistes de son temps, mais il les montre se groupant à la cour de l'Empereur, auprès de la cohorte des généraux glorieux : « Cette même cour est... remplie de tout ce qu'une nation vieillie et dépravée engendre d'âmes corrompues et d'esprits pervers. Là se réunit un troupeau de sophistes : Porphire, Jamblique, Libanius, Maxime [2]... » Ces violences n'ont pas toutes disparu dans les éditions publiques ; au livre VIII, Chateaubriand fait comme Dante, et place ses ennemis en enfer : dans le concile diabolique prend séance le Démon de la fausse Sagesse qui semble bien personnifier le clan philosophique.

On pourrait lui dire, comme Horace à Virgile, dans les dialogues de Fénelon : — Vous animez et vous passionnez toute l'histoire. — Son érudition, qui est incontestable, est pour lui une arme de combat. Ses lectures, qui sont immenses, lui permettent de parfumer son livre de toutes les fleurs de la mythologie : au livre XVII, le vaisseau de Cymodocée longe l'île de Chypre, et les passagers entendent le chant lointain d'un chœur qui nous rappelle l'ardente

1. *Œuvres*, III, 438.
2. Léon Séché, « Le Centenaire des *Martyrs* », *Correspondant* du 25 mars 1909, p. 1194.

invocation de Lucrèce : « Ame de l'univers, volupté des hommes et des dieux, belle Vénus, c'est toi qui donnes la vie à toute la nature. Tu parais : les vents se taisent, les nuages se dissipent, le printemps renaît, la terre se couvre de fleurs, et l'Océan sourit ».

La mythologie, conformément aux théories du *Génie du Christianisme*, passe au second plan ; c'est le miraculeux chrétien qui l'emporte, ou qui doit l'emporter, sur le merveilleux païen, car Chateaubriand le veut ainsi. Sainte-Beuve a noté cette originalité des *Martyrs* : il distingue trois groupes de poèmes épiques, les épopées populaires, les épopées savantes, et une seule épopée systématique, celle de Chateaubriand, considérée comme pièce à l'appui de la doctrine littéraire du *Génie* [1]. C'est en effet ce que dit l'auteur lui-même, dans la préface de sa première édition, résumant ses théories antérieures sur le merveilleux : « Ce sont ces opinions, plus ou moins combattues, que je cherche à appuyer par un exemple [2] ». L'exemple est-il concluant ? *Les Martyrs* remportent-ils la victoire ? D'après Sainte-Beuve, qui semble avoir raison, c'est une bataille indécise [3]. Que vaut en effet la description du Ciel ? Nous y trouvons des murailles de jaspe, des galeries de saphirs et de diamants, des arcs de triomphe d'étoiles, des portiques de soleils. Voilà bien des mots brillants, mais nous ne sommes pas éblouis. L'artiste finit par reconnaître son impuissance à faire un Ciel. Est-il plus heureux pour la Terre ? Nous y voyons apparaître des esprits célestes, envoyés par Dieu, l'Ange des Saintes Amours par exemple ; mais pourquoi habiller cet ange de la défroque de Cupidon ? Sans être janséniste, on serait tenté de dire avec Boileau :

> De la foi d'un chrétien les mystères terribles
> D'ornements égayés ne sont pas susceptibles.

Même l'Ange du Sommeil, celui en qui l'auteur a mis ses complaisances, n'est qu'une fiction, et ne nous plaît guère. Nous restons sceptiques quand Chateaubriand, croyant sa théorie juste, mais mal appliquée, se souhaite un successeur plus heureux : « Je ne

1. *Chateaubriand et son Groupe*, I, 402-404.
2. *Œuvres*, III, 361.
3. *Chateaubriand et son Groupe*, II, 46.

puis m'empêcher de croire qu'un homme, avec plus de talent que moi, pourrait tirer, de l'action des Anges et des Saints, un genre de beautés qui balancerait pour le moins, les créations mythologiques [1] ». On ne peut pas avoir plus de talent que Chateaubriand, mais on pourrait avoir plus de foi dans les miracles, une foi plus naïve, et par conséquent plus créatrice, comme l'a été l'âme populaire [2].

Du moins Chateaubriand a-t-il mieux réussi son Enfer que son Paradis ? Ce serait possible, car nous imaginons toujours plus fortement le malheur que le bonheur. Et pourtant les diables de Chateaubriand ne nous font pas plus trembler que ses anges ne nous transportent. Quand le Démon de la Jalousie prend l'apparence d'un vieil augure, ami d'Hiéroclès, s'approche du tyran assoupi, comme un cauchemar, et lui dit : « Tu dors, et ton ennemi triomphe », nous ne frémissons pas, nous sourions, car cela nous rappelle non pas le *Paradis Perdu*, ni l'*Enfer*, mais le *Lutrin* et la Discorde :

> A ces mots, d'un bonnet couvrant sa tête énorme,
> Elle prend d'un vieux Chantre et la taille et la forme,
> Elle peint de bourgeons son visage guerrier,
> Et s'en va de ce pas trouver le Trésorier.....
> Tu dors ? Prélat, tu dors, etc.

Au fond ce merveilleux n'est qu'un décalque de l'antiquité [3]. Dans sa parfaite bonne foi, Chateaubriand finit par reconnaître qu'il a eu tort d'employer tous ces *dii ex machinâ*, c'est-à-dire « des machines usées [4] ». Ce sont, dans sa main, de simples marionnettes. Il est plus heureux dans l'emploi du sentiment religieux et de la religion. Sans doute, là encore, nous trouvons parfois une certaine froideur. Il a des distractions : l'amour divin ne remplit pas tout son cœur [5]. Il ne cherche pas uniquement ses inspirations dans la foi ; il ne fait pas comme ces peintres de jadis qui communiaient avant de peindre une Madone. Il manque d'humilité. Dans son orgueil il donne à son incarnation, à Eudore, une grandeur presque sacrilège. Sainte-Beuve l'a vu, car rien ne lui

1. Note XX du livre XXIII.
2. Poizat, *Le Symbolisme*, p. 28.
3. Renard, *De l'Influence de l'Antiquité*, p. 172-173.
4. *Mémoires*, III, 15.
5. Chédieu de Robethon, p. 112.

a échappé [1]. Mais, avant lui, et dès l'apparition du livre, Guizot avait constaté que Chateaubriand faisait d'Eudore un second Christ [2]. L'auteur se défendait avec habileté, avec un peu d'humeur au fond, parce qu'il ne pouvait s'empêcher de reconnaître qu'il avait tort, et que Guizot avait raison [3]. Il tâchait de plaider non coupable, et de porter le débat sur un autre terrain, la question étant, selon lui, de savoir si son ouvrage était bon ou mauvais comme œuvre d'art épique, « sans s'embarrasser de savoir s'il était ou non contraire à la religion [4] ». Mais le tenace Guizot ne se laissait pas fourvoyer, et répondait que faire du martyre d'Eudore une nouvelle rédemption était une erreur hérétique. Le 12 juin 1809, Chateaubriand s'avouait battu : « Me voilà bien convaincu d'hérésie ; j'avoue que le mot *racheté* m'est échappé, à la vérité contre mon intention. Mais enfin il y est : je vais sur le champ l'effacer pour la première édition [5] ». Il pouvait bien corriger une erreur de mot, mais non une erreur de doctrine, ou de vanité : les preuves de cette aberration d'orgueil abondent dans toutes les éditions suivantes : qui pourrait croire que les passages suivants s'appliquent à un autre qu'à Jésus-Christ ? Au livre III, « celui qui doit expier leurs crimes par un sacrifice volontaire est depuis longtemps marqué dans la pensée de l'Éternel ». Au livre XXIV, « l'hostie était acceptée: la dernière goutte du sang du Juste allait faire triompher cette religion qui devait changer la face de la terre ». Le supplice d'Eudore n'est plus un simple martyre, mais une nouvelle Passion. Quand il marche à la mort, l'évêque Cyrille l'appelle, non pas tout à fait « Fils de l'homme », mais du moins « Fils de la Femme ». Zacharie lui dit, comme le bon Larron à Jésus : « Ne m'oubliez pas, quand vous serez dans le Ciel ». La plèbe l'insulte et le frappe : « On le traitait comme s'il eût été lui-même le Christ ». Eudore enfin écrit à Cymodocée : « Demain nous comparaîtrons devant les juges à l'heure où Jésus-Christ mourut sur la croix ». D'où Eudore sait-il cela ? Pourquoi Chateaubriand imagine-t-il cela ? Pour accorder les honneurs divins à ce nouveau Christ !

1. *Chateaubriand et son Groupe*, II, 9.
2. *Mémoires pour servir*, etc., I, 377 et suiv.
3. *Correspondance générale*, I, 238-239, 242-243. Guizot, *Mémoires*, I, 10.
4. *Correspondance*, I, 239.
5. Pailhès, *Chateaubriand, sa femme*, p. 446-447.

L'hérésie avait été soulignée par Guizot dans un seul mot : Chateaubriand supprime ce mot, mais l'hérésie subsiste dans le dénouement tout entier. C'est là l'erreur d'ensemble, pour ne rien dire des erreurs de détail. Ainsi, ni l'orthodoxie n'est satisfaite, ni le merveilleux n'est satisfaisant. Que reste-t-il donc qui permette de dire tout de même que *Les Martyrs* sont bien une épopée chrétienne ? C'est que, malgré tout, un grand charme religieux fait, comme un mirage, trembler les lignes, et touche les cœurs. Ceux qui avaient vu la déesse Raison installer son culte dans les églises, aimaient cette lutte du christianisme naissant contre le paganisme aux abois. Ceux qui se rappelaient la vie des prêtres insermentés et des fidèles pourchassés, trouvaient profondément touchante la vie des premiers chrétiens persécutés. Au livre VII, l'histoire du prêtre Zacharie, esclave volontaire chez les Francs, rappelait à la fois des souvenirs de saint Vincent de Paul, et des histoires de curés réfractaires. Le tout était coloré par la poésie biblique, dont Chateaubriand avait retrouvé le secret longtemps perdu. L'histoire ancienne ressuscitait, fort semblable à l'histoire d'hier, double charme pour les premiers lecteurs.

Enfin on respire là un air pur. L'art de Chateaubriand est en progrès moral. Le roman d'Eudore et de Velléda est chaste, jusque dans l'épisode de la chute. Les scènes de passion humaine ne sont plus troublantes, et sont encore belles. C'est toujours l'enchanteur, mais c'est aussi le chrétien. Ainsi, au livre XII, l'entrevue de la grotte : Eudore explique à sa païenne ce que c'est que le mariage chrétien : « Je régnerais sur vous, Cymodocée, parce que l'homme est fait pour l'empire, mais je vous aimerais comme une grappe de raisin que l'on trouve dans un désert brûlant » ; et, vaincue, la prêtresse des Muses répond : « Que ta religion soit la mienne, puisqu'elle enseigne à mieux aimer ».

Toute cette partie religieuse repose solidement sur un fond de philosophie, d'observation psychologique : une pensée forte, pleine d'expérience de la vie, coule dans ces belles phrases, comme une rivière souterraine sous une prairie qu'elle rend verdoyante et vigoureuse ; ainsi, Cymodocée, menacée par Hiéroclès, au livre XX, se relève de son effroi : « Il n'est d'affreux que le commencement du malheur ; au comble de l'adversité, on trouve, en s'éloi-

gnant de la terre, des régions tranquilles et sereines : ainsi, lorsqu'on remonte les rives d'un torrent furieux, on est épouvanté, au fond de la vallée, du fracas de ses ondes ; mais à mesure que l'on s'élève sur la montagne, les eaux diminuent, le bruit s'affaiblit, et la course du voyageur va se terminer aux régions du silence, dans le voisinage du ciel ». Le grand styliste ne se paye pas de mots, et n'admet dans sa créance que des idées de plus en plus raisonnables : ce n'est pas à lui qu'on peut imputer certaines exagérations romantiques sur la sympathie de la Nature pour nous ; il montre plutôt son indifférence absolue à notre égard : le jour du martyre d'Eudore, la journée s'annonce splendide : « O soleil, sur le trône élevé d'où tu jettes un regard ici-bas, que te font nos larmes et nos malheurs ? Ton levant et ton coucher ne peuvent être troublés par le souffle de nos misères ; tu éclaires des mêmes rayons le crime et la vertu ; les générations passent, et tu poursuis ta course ! »

Sur tout cela il a jeté la magie de son style. Sans doute certaines parties nous en paraissent vieillies ; nous ne croyons plus à la prose poétique, et son scrupule à éviter même un hiatus nous paraît excessif [1]. Le style noble avec ses périphrases nous déplaît encore [2]. Mais l'œuvre d'art est imposante dans ses grandes lignes ; le détail de l'ornementation est finement sculpté. Pour obtenir le fini qu'il rêve, l'artiste consulte, outre ses conseillers ordinaires, l'helléniste Boissonnade [3]. Il accepte ses critiques avec la plus méritoire docilité [4]. Chateaubriand ne se vante pas lorsqu'il dit : « Cent et cent fois j'avais fait, défait et refait la même page. De tous mes écrits c'est celui où la langue est la plus correcte [5] ». L'examen attentif du manuscrit montre le plus noble effort artistique vers la perfection [6]. Tout le monde, à peu près, admire sa probité d'écrivain, sauf Flaubert et M. Louis Bertrand [7]. Sainte-Beuve a porté le jugement définitif : Chateaubriand a su « tirer des mots je ne

1. Note 14 du livre XXIII.
2. Note 7 du livre IV ; note 32 du livre VIII.
3. *Mémoires*, III, 10.
4 Boissonnade, *Critique Littéraire sous le Premier Empire*, t. I, p. LXVI-LXVIII ; t. II, 592, 629
5 *Mémoires*, III, 10.
6 Giraud et Gschwind, *Revue*, 1904, p. 110-139. Giraud, *Revue des Deux-Mondes*, 1er mars 1907, p. 228.
7. Flaubert, *Correspondance*, II, 169. Louis Bertrand, *La Fin du Classicisme*, p. 351.

sais quoi de lumineux et d'harmonieux que lui seul sait leur faire rendre[1] ».

On sent qu'il est amoureux des effets de lumière ; il excelle à mettre dans ses paysages, comme dans une aquarelle, la nuance exacte : au livre XXIV on trouve cette note si pittoresque : « La campagne romaine se montrait tout éclatante de la fraîcheur, et pour ainsi dire de la jeunesse de la lumière. Les monts lointains de la Sabine, qu'enveloppait une vapeur diaphane, se peignaient de la couleur du fruit du prunier, quand sa pourpre violette est légèrement blanchie par sa fleur ». C'est d'un vrai peintre, et plus qu'un peintre, car il croit que la couleur n'est qu'un moyen, qu'il y a dans un paysage une âme, et que la beauté suprême de l'art est d'incarner cette âme ; voici en exemple une beauté qui, depuis, n'a jamais été, je pense, égalée : c'est, au livre XVII, la région qui entoure Jérusalem : « Au premier aspect de cette région désolée, un grand ennui saisit le cœur. Mais, lorsque, passant de solitude en solitude, l'espace s'étend sans bornes devant vous, peu à peu l'ennui se dissipe ; le voyageur éprouve une terreur secrète, qui, loin d'abaisser l'âme, donne du courage et élève le génie... Dieu même a parlé sur ces bords : les torrents desséchés, les rochers fendus, les tombeaux entr'ouverts attestent le prodige ; le désert paraît encore muet de terreur, et l'on dirait qu'il n'a osé rompre le silence depuis qu'il a entendu la voix de l'Éternel ».

Ces beautés incomparables sont enchâssées dans une action solide : Chateaubriand a le don de la narration épique. Il aime le procédé du récit qui lui a déjà si bien réussi dans *Atala* et *René*, et qui, pour un excellent juge, semble le procédé le plus difficile, le seul aussi qui convienne à l'écrivain vraiment créateur[2].

Le public sentait du reste que, pour reprendre un mot de Bossuet, il se remuait quelque chose de grand : dès le 14 mars 1809, dix-sept mille exemplaires étaient déjà retenus[3]. Le public attendait, et la police aussi. La censure arrêtait le livre[4]. Ce n'était pas que

1. *Chateaubriand et son Groupe*, II, 45.
2. Discours de M. Paul Bourget à la fête de Barbey d'Aurevilly, *Illustration* du 20 octobre 1923, p. 374.
3. Marquis de Ripert-Monclar, p. 40.
4. *Mémoires d'Outre-Tombe*, III, 16.

Napoléon fût mécontent, mais les philosophes étaient furieux [1]. Fouché hésitait, malgré les supplications de Mme de Custine [2]. Chateaubriand, sagement, fit une douzaine de cartons [3]. Il supprima des audaces, et laissa ainsi toute leur valeur à quelques amabilités discrètes adressées à l'empereur... Dioclétien [4]. Paul l'Ermite, au livre XI, prophétise ainsi devant Eudore, égaré dans les sables d'Égypte : « Ces mêmes déserts ont vu marcher les armées de Sesostris, d'Alexandre, de César. Siècles à venir, vous y ramènerez des armées non moins nombreuses, des guerriers non moins célèbres ».

Un censeur, qui est en même temps critique au *Mercure*, Esménard, consacre aux *Martyrs* deux longs articles, de bonne foi, mais d'esprit lourd. Il met Chateaubriand à peu près sur le même rang que Florian, Marmontel et Bitaubé, ce qui nous paraît maintenant une ironie un peu grosse [5]. Il estime que, dans l'emploi du merveilleux, il y a disproportion entre les moyens et le but, que le ciel et l'enfer s'agitent beaucoup trop pour deux héros « presque immobiles ». La partie religieuse lui agrée peu : il pense qu'on devrait bannir ce livre d'une bibliothèque sérieuse, tout en couronnant de fleurs l'écrivain [6]. Mais il a le bon goût de reconnaître que le combat contre les Francs est comparable aux meilleurs morceaux de l'épopée moderne ou antique, même à l'*Iliade* [7]. Enfin, dans *Le Mercure* du 3 mars 1810, à propos de la troisième édition, il avoue galamment que, pour tout le récit d'Eudore, la défense de Chateaubriand vaut mieux que ses attaques [8]. Chateaubriand, dans l'ensemble, est très satisfait d'Esménard [9]. Il n'est mécontent que d'Hoffman, qui, dans le *Journal de l'Empire*, se montre atroce, dit Mme de Chateaubriand [10]. A Lyon, la critique était plutôt favorable : pour faire sa propre apologie, Chateaubriand put

1. Chédieu de Robethon, p. 106.
2. Bardoux, *Mme de Custine*, p. 182.
3. Giraud, *Chateaubriand*, p. 214.
4. Cassagne, *Vie politique*, p. 228-229.
5. *Mercure*, 13 mai 1809, p. 323.
6. *Id*, *ibid.*, p. 325 ; n° du 3 juin 1809, p. 476.
7. *Id*, *ibid.*, p. 469.
8. Tome XLI, p. 32-43.
9. Pailhès, *Chateaubriand, sa femme*, p. 450.
10. Pailhès, *Mme de Chateaubriand*, p. 32.

simplement reprendre les arguments de Guy-Marie de Place [1]. Les Lyonnais restaient fidèles à l'auteur du *Génie*.

Chose curieuse, le clergé hésitait fort. *La Gazette Ecclésiastique* publiait bien sept articles en l'honneur de l'orthodoxie des *Martyrs* [2], mais un mouvement hostile se dessinait à la suite des attaques du *Journal de l'Empire* : les ingrats chrétiens de France, dit Chateaubriand irrité, s'avisaient « bêtement de se scandaliser sur la parole évangélique de M. Hoffman [3] ». Des prêtres s'en mêlaient, l'abbé de Clausel en particulier ; et peut-être n'était-ce pas uniquement, comme l'insinue Mme de Chateaubriand, pour obtenir la croix [4]. Des âmes sacerdotales très pures hésitent devant cette œuvre, et finissent par s'en détacher [5].

La bataille, en somme, pliait : le bataillon sacré des amis donna une fois de plus : dans *Le Mercure de France* du 3 février 1810 parurent les strophes de Fontanes, dont le premier vers au moins est resté célèbre :

Le Tasse, errant de ville en ville [6]...

Elles se terminaient alors par deux couplets que le poète supprima après 1815, mais qui, en 1809, étaient très politiques :

Ta gloire est sûre : il faut l'attendre :
Ce n'est point un présage vain ;
Chérile n'osera prétendre
Aux prix qu'un nouvel Alexandre
Promet à l'illustre écrivain.
Que le mérite se console,
Un héros gouverne aujourd'hui ;
Des arts il veut t'ouvrir l'école,
Et faire asseoir au Capitole
Tous les talents dignes de lui [7].

Vain effort : le triomphe escompté tournait au demi-succès,

1. LATREILLE, *Revue Bleue* du 29 octobre 1904, p. 572 et suiv. ; *Chateaubriand et le Romantisme à Lyon*, p. 62 et suiv.
2. LATREILLE, *Revue Bleue*, *ibid.*, p. 573.
3. *Mémoires d'Outre-Tombe*, III, 12.
4. PAILHÈS, *Mémoires de Mme de Chateaubriand*, p. 32. CHATEAUBRIAND, *Mémoires*, III, 10 et suiv. PAILHÈS, *Mme de Chateaubriand*, p. 32-33.
5. *Lettres* de l'abbé PERREYVE, p. 139.
6. FONTANES, *Œuvres*, I, 92-95.
7. SÉCHÉ, *Correspondant* du 25 mars 1909, p. 1201.

dans le grand public. Lentement le livre s'impose aux connaisseurs. Mme de Rémusat, qui déteste l'homme, admire l'auteur ; elle met *Les Martyrs* au-dessus de l'*Enéide*, mais en dessous de *Télémaque* [1]. D'autres marchandent moins leur adhésion, et se laissent prendre aux entrailles. Ballanche ne peut prononcer le seul nom de Cymodocée sans se laisser attendrir jusqu'aux larmes. Chateaubriand lui-même est pris à son piège : on le voit sangloter pendant qu'on lit devant lui les scènes de la prison [2]. Elles sont belles, ces larmes, elles sont contagieuses. *Les Martyrs* sont une des sources de la sensibilité romantique. Lamartine, près de quitter Elvire, peut dicter de mémoire à son amie et à Vignet, la lettre du livre V où le futur saint Augustin fait ses adieux à Eudore [3]. Vingt-quatre ans après, dans la préface de son *Jocelyn* illustré, il se glorifiera d'avoir encore pour Chateaubriand un culte filial et très respectueux. Vigny, qui, lui, n'est pas un fils de la pensée de Chateaubriand, garde pourtant dans sa mémoire des germes créateurs pris aux *Martyrs*. Il dit, dans son chef-d'œuvre philosophique :

> Il est sur ma montagne une épaisse bruyère
> Où les pas du chasseur ont peine à se plonger,
> Qui plus haut que nos fronts lève sa tête altière,
> Et garde dans la nuit le pâtre et l'étranger.
> Viens y cacher l'amour et ta divine faute ;
> Si l'herbe est agitée ou n'est pas assez haute,
> J'y roulerai pour toi la Maison du Berger.

N'est-ce pas le souvenir immédiat de ce passage du livre X' où Vélléda dit à Eudore[4] : « Je n'ai jamais aperçu au coin d'un bois la hutte roulante d'un berger, sans songer qu'elle me suffirait avec toi. Plus heureux que ces Scythes dont les Druides m'ont conté l'histoire, nous promènerions aujourd'hui notre cabane de solitude en solitude, et notre demeure ne tiendrait pas plus à la terre que notre vie[5] ».

V. Hugo, lui, est un vrai disciple ; ce n'est pas seulement à ses débuts qu'il jure sur les paroles du Maître ; même sur son rocher

1. Rémusat, *Correspondance*, II, 321, 326-327, 354, 308.
2. Sainte-Beuve, *Chateaubriand*, II, 68, 451.
3. René Doumic, *Revue Latine*, 25 juillet 1906 ; *Débats* du 6 avril 1907. — Séché, *Correspondant* du 25 mars 1909, p. 203-204.
4. Vigny, *Poésies*, p. 221.
5. Cf. Monglond, *Revue de Littérature comparée*, avril 1923, p. 272.

de Guernesey, il se rappelle avoir lu, au livre XIX, la description d'un orage sur mer, et surtout ce passage frappant : « Rien n'était plus menaçant que ce silence dans le tumulte, cet ordre dans le désordre. Comment se sauver d'une tempête qui semble avoir un but, et des fureurs préméditées ? » Ce n'est pas solliciter ce texte, mais en comprendre la force, que d'y voir l'idée maîtresse de la longue tempête dans *Les Travailleurs de la Mer*[1].

Enfin, quand Musset lance sa fameuse apostrophe :

> Dors-tu content, Voltaire, et ton hideux sourire
> Voltige-t-il encor sur tes os décharnés ?

il me semble que c'est bien là le fidèle écho du début du livre XVIII : « Sur les autels des faux dieux, les idoles laissèrent échapper un effroyable sourire ».

On le voit : la poésie des romantiques procède en partie des *Martyrs*, et plus encore leur roman historique. Dans *Les Martyrs*, l'histoire est faussée par la passion politique ; c'est bien ainsi que Vigny, Hugo, etc., écrivent d'abord leurs romans historiques, et plus tard leur histoire romanesque. Chateaubriand a peut-être eu autant d'influence que Walter Scott sur *Cinq-Mars*, sur *Notre-Dame de Paris*. Mme de Staël l'avait presque deviné ; dans sa rancune tenace contre le cher Francis, elle écrivait à Meister, le 3 avril 1812 : « *Les Martyrs* qui, selon moi, sont un ouvrage manqué, m'ont donné l'idée qu'on pourrait faire un ouvrage dans ce genre, qui serait très beau [2] ». Charles Nodier a l'admiration plus franche ; il pense que, malgré quelques défauts, ce poème est bien beau : il ne lui manque que la patine du temps pour égaler les vieux chefs-d'œuvre épiques [3]. Plus les années s'écoulent, et plus *Les Martyrs* grandissent, même à l'étranger. Serait-ce un paradoxe insoutenable que de dire : sans eux, ni Bulwer-Lytton n'eût écrit *Les derniers jours de Pompei*, ni Sienkiewicz son *Quo Vadis* ? Leur souvenir reparaît, brusque et inattendu, dans le *Boy* du P. Luis Coloma[4]. On peut donc trouver bien sévères M. Claudius Grillet qui estime la mythologie chrétienne de Chateaubriand « besogne

1. Ed. *ne Varietur*, II, 155, 181, 227, 237.
2. *Lettres inédites*, p. 224.
3. *Mélanges*, I, 274-275, 291.
4. Traduction Hill (Lethielleux), p. 141.

vaine et passablement ridicule » ; M. Baumann qui, comparant aux *Martyrs* le *Sanguis Martyrum*, préfère ce dernier comme plus pur de tout amalgame conventionnel, et ne veut voir dans l'œuvre de Chateaubriand qu'une pièce de musée curieuse, plutôt qu'une source d'énergie artistique et morale [1]. N'est-ce pas oublier le cas d'Augustin Thierry ? L'anecdote est bien connue, mais n'a rien perdu pour cela de sa valeur documentaire. Chateaubriand éprouve une fierté légitime à conter l'hommage que lui rendit l'historien dans une causerie intime [2]. Thierry a voulu publier lui-même cet hommage dans la préface des *Récits des Temps Mérovingiens* : enfant, au collège de Blois, en 1810, il dévore le livre, séduit d'abord par un charme vague, puis l'imagination éblouie : il voit les guerriers francs, vêtus de la dépouille des ours ; il admire le contraste entre le guerrier sauvage et le soldat civilisé ; électrisé par le chant de guerre des Francs, il se lève, il parcourt la grande salle voûtée, faisant sonner ses talons sur les dalles, et répétant : « Pharamond ! Pharamond ! nous avons combattu avec l'épée... Ce moment d'enthousiasme fut peut-être décisif pour ma vocation à venir... Aujourd'hui, si je me fais lire la page qui m'a tant frappé, je retrouve mes émotions d'il y a trente ans. Voilà ma dette envers l'écrivain de génie qui a ouvert et qui domine le nouveau siècle littéraire. Tous ceux qui, en divers sens, marchent dans les voies de ce siècle, l'ont rencontré de même à la source de leurs études, à leur première inspiration ; il n'en est pas un qui ne doive lui dire comme Dante à Virgile :

Tu duca, tu signore e tu maestro. »

C'était le 25 février 1840 que Thierry parlait ainsi, pour lui, et pour tous ses contemporains, même les plus grands. Dix jours après, Chateaubriand le remerciait avec une modestie courtoise : « Je serais trop fier, Monsieur, ma pauvre vieille tête tournerait, si je pouvais croire que j'ai eu l'insigne honneur de vous initier à votre admirable talent. Mais, Monsieur, vous êtes né de vous-même et de votre propre génie. Je n'en montrerai pas moins cette

1. *Correspondant* du 25 février 1922, p. 719. — *La Revue des Jeunes*, 25 mars 1919, p. 323-324.
2. *Mémoires d'Outre-Tombe*, V, 448, 546-547.

page avec orgueil [1] ». Quel album il eût pu constituer ! Que de pages, signées des noms les plus illustres ! Ses idées ne sont pas mortes : elles vivent dans la pensée des modernes qui, quelquefois, ne savent pas qu'ils sont les disciples, les débiteurs de Chateaubriand. Il a voulu prouver que la beauté chrétienne était supérieure à la mythologie païenne : au fond, n'est-ce pas lui qui a eu le dernier mot ? N'est-ce pas cette théorie que nous retrouvons dans la conclusion d'une œuvre fort originale, *La Résurrection d'Aphrodite*, de M. Charles Géniaux ? Son héros, un sculpteur de talent génial, a voulu faire revivre Vénus : il se fourvoie, il se perd, il meurt : « Vincent s'était trompé en essayant de ressusciter les dieux. Quoi qu'il tentât, ses statues n'étaient jamais que les pâles fantômes d'un culte qu'on ne ressuscitera pas. Aphrodite est morte... Peut-être les arts rayonneront-ils, éblouissants, quand, enfin, nos sculpteurs auront oublié un paganisme aujourd'hui dérisoire ».

Avec ces *Martyrs* au sang créateur, s'achevait ce que l'auteur du dernier des Abencerages a appelé sa vie de poésie [2]. Le livre XXIV s'ouvre en effet par un adieu solennel à sa Muse : « Pour toujours j'abandonne tes autels !... Il faut quitter la lyre avec la jeunesse. O Muse, je n'oublierai point tes leçons ! Je ne laisserai point tomber mon cœur des régions élevées où tu l'as placé... Fidèle compagne de ma vie, en remontant dans les cieux, laisse-moi l'indépendance et la vertu. Qu'elles viennent, ces Vierges austères, qu'elles viennent fermer pour moi le livre de la Poésie, et m'ouvrir les pages de l'Histoire ! »

CHAPITRE IV

Mme de Staël et Napoléon

§ 1. — Le premier exil.

Pendant ce temps, que devient Mme de Staël ? Nous l'avons vue partir pour l'exil. A Metz elle trouve la France et l'Allemagne

1. Inédite, publiée par M. A. Augustin-Thierry dans La *Revue des Deux-Mondes*, 1er novembre 1916, p. 71.
2. *Mémoires d'Outre-Tombe*, III, 59.

combinées, par parties inégales, dans la personne de Charles Villers [1]. Officier émigré, correspondant de l'Institut, il a apporté de France la haine du catholicisme [2]. Il a appris en Allemagne l'horreur des guerres de conquêtes, un cosmopolitisme absolu, le dédain de la France et des Français, la philosophie de Kant. C'est lui qui va servir à Mme de Staël de guide et d'animateur; il veut lui confier le rôle qu'il n'a pu remplir lui-même ; révéler l'Allemagne à la France; Mme de Staël en est digne, puisque, avec son goût germanisé, il l'appelle « étoile de ma vie intellectuelle... Théano de notre âge [3] » ! Théano, la fille de Pythagore ! Mme de Staël traduit « la fille de Necker » ! et elle pénètre en Allemagne, ne connaissant pas encore beaucoup la langue ni le pays [4]. Elle est suffoquée par ses premières impressions : dans une auberge, écrit-elle à Villers, « j'ai été entendre un piano sévissant dans une chambre enfumée où des vêtements de laine chauffaient sur un poële de fer. Il me semble qu'il en est de même de tout : c'est un concert dans une chambre enfumée [5] ». Son premier mouvement est un recul d'effroi. Benjamin Constant l'aide à supporter le choc ; de Francfort, elle écrit à son père qu'elle a encore avec elle, heureusement, son compagnon : « Ainsi tout le poids de l'Allemagne n'est pas encore retombé sur moi... Toutes les sensations sont pénibles, et tout ce qui n'est pas distingué parmi les Allemands n'est pas tout à fait de l'espèce humaine ». Elle cherche à rentrer en France [6]. En désespoir de cause, elle s'enfonce en Allemagne, et reste trois mois à Weimar [7]. Elle captive et épouvante Schiller, qui ne lui suffit pas [8]. Elle se tourne vers Gœthe, et lui demande dix jours d'entrevue : « Il ne me faut pas moins de temps pour vous exprimer mon admiration, et pour recueillir quelques-unes de vos pensées qui germeront dans mon esprit le reste de ma vie [9] ». Gœthe va à cette interview comme un champion à un match [10]. Il ne plaît qu'à demi à Mme de Staël [11] : avant de

1. *Dix Années d'exil*, p. 105.
2. Paul GAUTIER, *Revue des Deux-Mondes*, 1er mars 1906.
3. *Id.*, *ibid.*
4. *Lettres inédites*, p. 168-170.
5. D'HAUSSONVILLE, *Revue des Deux-Mondes*, 1er mai 1914, p. 64.
6. *Id.*, *ibid*, p. 63, 68.
7. *Dix Années*, p. 108.
8. SAINT-RENÉ TAILLANDIER, *Correspondance de Gœthe et de Schiller*, II, 334-335.
9. Lady BLENNERHASSETT, III, 22.
10. SAINT-RENÉ TAILLANDIER, *ibid.*, II, 338-339.
11. D'HAUSSONVILLE, *Revue des Deux-Mondes*, 15 mai 1914, p. 344-345.

le couvrir de fleurs dans son livre *De l'Allemagne*, elle avoue tout uniment à son père que, malgré sa valeur métaphysique et artistique, il lui est désagréable: « Gœthe me gâte beaucoup l'idéal de Werther. C'est un gros homme sans physionomie, qui veut être un peu homme du monde, ce qui ne vaut rien à demi ». Gœthe et Schiller, de leur côté, ne sont pas enchantés, après l'entrevue : ils sentent du vide dans leur cerveau, tant Mme de Staël les a excités à produire des pensées, tant elle leur a emporté d'idées pour le livre qu'elle projette. Ils ne sont pas les seuls à souffrir son ascendant : « Tous les volcans sont moins flamboyants que cette femme », écrit B. Constant dans son journal. De même Morellet pense qu'elle devrait aller « s'établir auprès de son frère le Vésuve [1] ». Enfin elle s'en va, et Schiller écrit bonnement à Gœthe : « Depuis le départ de notre amie, il me semble que je relève d'une grande maladie [2] ».

Pour Mme de Staël, elle emporte de Weimar une impression finale de beauté, qu'elle généralise : elle commence à voir en beau l'Allemagne entière [3]. A Berlin elle reste six semaines, du 1er mars 1804 au 18 avril [4]. Elle voit Fichte, et lui accorde un quart d'heure pour expliquer son système. Il commence ;... Elle ne le laisse pas finir : « Oh ! cela suffit, M. Fichte, cela suffit. Je vous comprends à merveille. Une aventure de voyage du baron Münchausen est le commentaire le plus frappant de votre système [5] »..... On voit la scène, et l'on se figure un Victor Cousin à qui l'on résumerait sa doctrine dans une histoire du baron de Crack. Son excuse, c'est qu'elle est très pressée : tout son temps est à ce moment-là consacré à chercher pour ses enfants un précepteur de premier ordre : à toutes sortes de qualités il doit joindre celle-ci : « Qu'il ait fait l'amour, et ne le fasse plus [6] ». Elle trouve son Phénix, Guillaume Schlegel qui, par surcroît de mérite, est un ennemi déclaré de son ennemi à elle, Napoléon [7].

1. Benjamin Constant, *Journal*, p. 88. Morellet, *Lettres*, p. 36, à la fin du tome II de ses *Mémoires*.
2. Lady Blennerhassett, III, 66.
3. P. Gautier, *Mme de Staël et Napoléon*, p. 150
4. *Dix Années*, p. 108-109.
5. Lady Blennerhassett, III, 92.
6. D'Allonville, I, 302.
7. P. Gautier, *ibid.*, p. 158-159.

La situation politique de Mme de Staël lui vaut la sympathie de la Cour. Elle reçoit chez elle le prototype du Prussien séduisant, le prince Louis de Prusse, mais le matin seulement, parce que, le soir, il a « la parole toujours embarrassée après dîner », avoue-t-elle à Mme Necker de Saussure[1]. Elle est plus fière de l'amabilité de la reine Louise ; à une réception de cour, Sa Majesté lui dit : « Madame j'espère que vous me croyez de trop bon goût pour n'être pas flattée que vous ayez choisi Berlin pour y venir ; il y a longtemps que vous y êtes admirée, et par moi ». Mme de Staël est invitée aux grandes fêtes de la cour, et raconte à son père, avec admiration, le protocole prussien : à l'anniversaire de Sa Majesté, quand la reine est entrée dans une salle remplie de personnages chamarrés d'or, et de dames couvertes de diamants, « les cymbales se sont fait entendre, et cette musique a encore ajouté à mon émotion[2] ». Mme de Staël est à l'unisson, dans ce milieu[3] ; et pourtant elle songe à l'ingrat Paris, où on ne joue pas des cymbales dans les salons, mais où l'on peut causer. Du moins Paris sait que partout elle est reçue en reine de l'esprit, et Napoléon aussi le sait : c'est là le début de la revanche. Mais cela ne lui suffit pas ; elle excite Berlin, et toute l'Allemagne, contre Napoléon sans doute, mais du même coup contre la France[4]. Elle exploite, à notre détriment, l'événement qui vient de se passer à Vincennes, l'exécution du duc d'Enghien, de celui que le *Moniteur* appelle « le nommé Louis d'Enghien ». Elle proteste avec force, et surtout avec rancune, dans cette tirade : « Pouvait-on blasphémer ainsi les souvenirs de la bataille de Lens et de Rocroy ? Ce Bonaparte, qui en a gagné, des batailles, ne sait même pas les respecter ; il n'y a ni passé ni avenir pour lui ; son âme impérieuse et méprisante ne veut rien reconnaître de sacré pour l'opinion ; il n'admet le respect que pour la force existante[5] ». On dirait qu'elle se sent frappée elle-même, ou menacée. Elle écrit à son père, le 3 avril : « Ah ! le genre humain est atroce, et ta pure et céleste image suffit à peine pour soutenir nos espérances immor-

1. *Dix Années*, p. 395-396.
2. D'Haussonville, *ibid.*, n° du 1er juin 1914, p. 561.
3. *Dix Années*, p. 400.
4. P. Gautier, *Mme de Staël et Napoléon*, p. 152, 159.
5. *Dix Années*, p. 122.

telles [1] ». Cet appui lui manquait juste au même moment : Necker mourait le 10 avril [2].

Son incontestable douleur ne l'empêche pas de calculer, d'essayer d'attendrir Napoléon, de tâcher d'obtenir le droit de rentrer en France. Napoléon admet la douleur, mais ne se laisse pas toucher : « Elle a bien dû regretter son père. Pauvre divinité ! Il n'y a jamais eu d'homme plus médiocre, avec son flon-flon, son importance et sa queue de chiffres [3] ». Pour Mme de Staël le culte de son père est jusqu'alors sa seule religion. Elle écrit à son confident du moment, Meister, avec une tendresse mêlée de vanité : « Mon illustre père veille sur mon sort, j'ose l'espérer [4] ». Puis, avec le stoïcisme d'un Tacite écrivant *la Vie d'Agricola*, et se faisant la curatrice à sa mémoire, elle écrit son traité *du caractère de M. Necker et de sa vie privée*. Elle publie l'éloge funèbre de celui en qui elle voit « un souvenir qui fera dans le dernier siècle une trace lumineuse éthérée, une trace qui part de la terre et se continue dans le ciel [5] ». Le lecteur serait plutôt tenté de fredonner le refrain de Béranger :

Encore une étoile qui file,
Qui file, file et disparaît.

Elle prête à son père un discernement des hommes incompatible avec son immense vanité. Elle raconte qu'après son entrevue avec Necker, Mirabeau se serait montré frappé de sa supériorité [6] ; or nous savons, par Malouet, que Necker blessa Mirabeau, et que ce dernier, rouge de colère, lança à Malouet qui attendait avec impatience la fin de l'entretien : « Votre homme est un sot : il aura de mes nouvelles [7] » ! Ce blasphème contre son père, si elle l'eût connu, n'eût pas troublé la foi de Mme de Staël en son idole. Elle donne à son amour filial une forme qui n'appartient qu'à elle : par deux fois, dans cet éloge de Necker, elle regrette de n'être pas née une génération plus tôt, ce qui lui aurait permis de n'être pas

1. D'HAUSSONVILLE, *ibid*, n° du 1er juin 1914, p. 582.
2. P. GAUTIER, *Mathieu de Montmorency et Mme de Staël*, p. 191 et suiv.
3. *Id.*, *Mme de Staël et Napoléon*, p. 162.
4. *Lettres inédites*, p. 226.
5 *Œuvres*, III, p. 262.
6 *Ibid*, p 266.
7. MALOUET, *Mémoires*, I, 316-318.

la fille de son père et de pouvoir l'épouser [1]. Et l'on dit que le ridicule tue en France ! Il est vrai qu'elle sauve ce trait malencontreux à force de talent, de bonté réelle, et d'efforts vers le mieux. Il y a dans cette oraison funèbre des passages exquis sur la bonté paternelle, sur le vide que laisse la mort de ceux qui nous protègent de leur amour [2]. La sensibilité réelle de Mme de Staël lutte victorieusement contre la sécheresse que les encyclopédistes du salon de sa mère avaient déposée dans son cœur, et contre une vanité plus desséchante encore [3]. Elle veut continuer en elle-même ce qu'elle admirait chez son père, « ce noble enthousiasme pour la religion, sans lequel la raison n'a point de guide,... sans lequel la vertu même est sans charmes, et la sensibilité sans profondeur [4] ». Nous constatons à ce moment un changement complet d'orientation chez la femme et chez l'auteur. Soutenue dans l'épreuve par Mathieu de Montmorency, converti lui-même depuis longtemps, elle sent monter du fond de son cœur meurtri des forces nouvelles qu'elle ne se connaissait pas, et que Benjamin Constant avait su deviner en elle, le premier [5]. Après lui c'est sa fille, cette âme exquise, qui observe chez celle qui fut toujours bonne mère, une vigoureuse ascension vers le sentiment religieux : longtemps l'influence philosophique avait été la plus forte, « mais à dater de la mort de mon grand-père, dit la duchesse de Broglie, cette influence a cessé, et on ne trouverait pas un mot qui ne fût pas chrétien dans *Corinne* [6] ».

§ 2. — Corinne

Pour écrire ce nouveau livre, qui n'est pas un chef-d'œuvre, mais qui est son meilleur roman, Mme de Staël, suivant l'exemple de Chateaubriand, va chercher des couleurs en Italie [7]. Elle essaye en même temps de lutter contre sa douleur filiale, et d'oublier Benjamin Constant [8]. Mais elle ne veut pas être oubliée : elle lui

1. *Œuvres*, III, 262, 285
2. *Ibid.*, III, 286, 281.
3. *Ibid*, p. 278, 275.
4. *Ibid*, p 269 Cf mes *Idées morales de Mme de Staël*, p. 66-78.
5. Gautier, *Mathieu de Montmorency et Mme de Staël*, p. 17-18, 183-184, 201-202. — B. Constant, *Journal*, p 335
6. *Lettres* de la duchesse de Broglie, p 234-235.
7. Sainte-Beuve, *Chateaubriand*, I, 396
8. Gautier, *Mme de Staël et Napoléon*, p. 169

écrit des lettres plus vives que celles qu'elle met dans ses romans : « Lettre de Mme de Staël, écrit B. Constant ; quelle furie ! Mon Dieu, délivre-nous l'un de l'autre ! Je suis las de l'homme-femme dont la main de fer m'enchaîne depuis dix ans [1] ». Seule un instant, elle s'empresse de chercher ce qu'elle appelle « la protection d'un ami, protection dont jamais une femme, quelque supérieure qu'elle soit, ne peut se passer [2] ». Monti ne sera pas cet ami. Il a beau être à ce moment fort connu en France, ce n'est pour elle qu'un cicerone d'ordre supérieur [3]. Elle s'ennuie. Les gens manquent d'idées, mais non d'enthousiasme [4]. A l'Académie Romaine, dite de l'Arcadie, l'abbé Godard la proclame Arcadienne ; elle lit une traduction de Minzoni, et, naturellement, la lecture est suivie d'un tonnerre d'applaudissements [5]. Malgré ce triomphe, dont elle ne soupçonne pas la vanité, elle s'attriste. Rome est une nécropole, où la mort est contagieuse [6]. Naples a sa beauté, mais on y manque d'idées [7]. Aussi, à la fin de juin 1805, Mme de Staël est déjà de retour à Coppet, décrivant aimablement son désenchantement à Monti : « Je n'ai eu que quatre plaisirs vifs en Italie : vous entendre, voir Saint-Pierre, la mer et le Vésuve ; encore le Vésuve et vous cela pourrait bien ne compter que pour un [8] ». Puis elle se met à écrire son nouveau roman, et nous voyons sortir de son imagination une Italie merveilleuse... Est-ce un mirage ? Non, c'est l'effet d'un souvenir magique : elle avait fini par découvrir au cours de son voyage l'amical protecteur dont ne peut se passer la plus « supérieure » des femmes, le duc de Palmella, le cher Don Pedro, à la voix douce, aux regards sensibles, « et tournés vers le ciel comme vers leur patrie », le seul, l'unique, le roi : « Cher Don Pedro, comme tout ce que je vois me fait encore mieux sentir ce que vous êtes ! J'avais hier, autour de moi, une nuée de jeunes Italiens qui m'adressaient des compliments sans nombre ; j'aurais fait de tout cela des pages autour de votre voiture, tant votre noble expression de visage vous

1. *Journal*, p. 119-120.
2. *Corinne*, au tome Ier des *Œuvres*, p. 663.
3. Cf. le *Moniteur* du 9 août et du 24 octobre 1807.
4. Lady BLENNERHASSETT, III, 143.
5. *Ibid*, p. 144
6. Lady BLENNERHASSETT, III, 152.
7. II, 431.
8. Lady BLENNERHASSETT, II, 162, 152.

donne, selon moi, le droit de régner[1] ! » Tout ce qu'il dit se grave dans le cœur de Mme de Staël. S'il est un peu souffrant, la voilà aux champs : « Votre toux me fait un mal physique, et je crois qu'il faudra que je me fasse guérir de votre rhume[2] ». C'est presque un mot de Mme de Sévigné à sa fille, et en effet l'amour de Mme de Staël est, forcément, un peu maternel : elle a trente-neuf ans, et lui vingt-quatre ; elle sent qu'il ne pourra pas l'aimer longtemps, mais elle se console en pensant qu'elle aura du moins le temps de le former, d'en faire quelqu'un : « Et quand vous serez plus aimable encore que vous ne l'êtes, vous partirez, et ma chimère sera que vous serez un jour l'époux de ma fille[3] ! » Le duc de Palmella semblerait jouer là un rôle assez ingrat, s'il se contentait de se laisser aimer. Mais c'est un artiste, qui adore Rome, et qui sait la faire aimer à Mme de Staël. L'amour, une fois de plus, est plus fort que la mort : Mme de Staël n'a plus peur des catacombes. Elle doit au duc un chapitre de plus dans l'histoire de sa vie amoureuse, et surtout elle lui doit *Corinne* en grande partie : de Florence, elle lui écrit, le 14 mai, pour le remercier de lui avoir fait comprendre la beauté des ruines de Rome au clair de lune : « Toute mon âme était pénétrée de regrets, de tendresse, d'admiration ; nous étions contemporains par les débris des siècles... Et du haut du ciel mon père m'a pardonné un bonheur si mêlé de larmes, un bonheur tout couvert de nuages. J'ai écrit quelques-unes des choses que vous m'avez dites ce jour-là ; je n'inventerai jamais mieux, et j'aime cette intelligence secrète qui s'établira entre nous quand vous lirez *Corinne*. Vous vous y reconnaîtrez tel que vous êtes[4] ».

Le duc de Palmella, même prévenu, ne dut pas se reconnaître du premier coup d'œil, car le héros du roman, Lord Oswald Nevil, est fait avec deux souvenirs de Mme de Staël: le cher Don Pedro sans doute, mais aussi l'inoubliable Benjamin. Ce livre est fort composite ; les sources en sont très variées. Corinne rappelle la fameuse Corilla[5] ; elle rappelle aussi une autre improvisatrice, Mme Ban-

1. H. Faure, *Revue des Revues*, 15 août 1903, p. 409.
2. *Id.*, *ibid*, p. 571.
3. *Id.*, *ibid.*, p. 407.
4. *Id.*, *ibid.*, p. 408.
5. Rodocanachi, *Journal des Débats* du 22 juillet 1902. — Toldo, *Revue*, 1910, p. 409.

dettini [1]. L'Italie ne suffit pas : l'Allemagne apporte aussi son tribut avec l'*Ardinghello* de Heinse, mélange d'art italien et de passion [2]. Mme de Krudener pourrait réclamer comme venant de sa *Valérie* un certain nombre d'épisodes, par exemple la tarentelle qui rappelle, sans la valoir, la danse du schall dans *Valérie* [3]. Surtout il faut souligner l'influence de Chateaubriand : Mme de Staël est une des premières à l'avoir subie. A Coppet, l'ancien émigré de Londres lui avait raconté ses souvenirs de détresse en Angleterre : on les retrouve dans *Corinne* : l'auteur des *Mémoires d'Outre-Tombe* l'affirme, et il ne se vante pas, car Sainte-Beuve, qu'on ne peut pas soupçonner d'avoir voulu surfaire son héros, range nettement Mme de Staël parmi les premiers élèves de l'auteur de la Lettre à Fontanes sur la campagne romaine [4].

Ce n'est pas diminuer Mme de Staël que de la trouver moins grande que Chateaubriand, c'est mesurer exactement sa hauteur, et sa valeur. Nous ne la mettons plus sur un trône, comme les Allemands qu'elle venait de passer en revue ; mais sa situation européenne est très forte. Sa renommée, dont elle a pris conscience pendant son voyage, la relève à ses propres yeux [5]. Son moi lui semble de plus en plus considérable. Aussi elle et les siens remplissent-ils le nouveau roman. Au temps des sous-titres, on aurait pu l'intituler : « Corinne ou la famille Necker ». L'ami Christin reconnaît dans le héros du livre « la sensibilité délicieuse de Necker» [6]. Il est inutile, je pense, de démontrer que Corinne c'est Mme de Staël : je ne prendrai qu'un point de détail : chez toutes les deux la conversation n'est que l'art du monologue : on le savait déjà pour l'auteur ; voici comment procède l'héroïne : au chevet d'Oswald, que le médecin condamne au silence, « elle trouvait l'art de varier les heures par la lecture, par la musique, et quelquefois par une conversation dont elle faisait tous les frais, en cherchant à s'animer elle-même, dans le sérieux comme dans la plaisanterie, avec un intérêt sou-

1. *Revue de Littérature comparée*, juillet 1922, p. 447 et suiv.
2. DEBERDT, *Revue des Revues*, 1er février 1899, p. 276.
3. *Corinne*, I, 698-699. — *Valérie*, p. 64-67.
4. *Mémoires*, II, 153. *Chateaubriand et son Groupe*, I, 396.
5. E. SEILLIÈRE, *Les Etapes du Mysticisme*, p. 127.
6. BARBEY, *Correspondant* du 10 août 1913, p. 496.

tenu [1] ». La passion chez Corinne, c'est l'amour tel que le conçoit Mme de Staël ; ses personnages, ce sont ceux qu'elle a aimés ou qu'elle aime : l'inoubliable Benjamin, lord John Campbell qu'elle avait chéri d'amitié amoureuse [2]. Aussi est-ce en pleine et personnelle connaissance de son sujet qu'elle étudie la psychologie lyrique de l'amour : « Il donne des heures si douces, il répand un tel charme sur chaque minute, que, bien qu'il ait besoin d'un avenir indéfini, il s'enivre du présent, et reçoit un jour comme un siècle de bonheur ou de peine, tant ce jour est rempli par une multitude d'émotions et d'idées. Ah ! sans doute, c'est par l'amour que l'éternité peut être comprise [3] ». Napoléon nous fournit, à Sainte-Hélène, un curieux rapprochement : « Mme de Staël était ardente dans ses passions... Elle était furieuse, forcenée dans ses expressions. Voici ce que lisait la police durant sa surveillance : — Je suis loin de vous, écrivait-elle (à son mari apparemment). Venez à l'instant, je l'ordonne, je le veux ; je suis à genoux... je vous implore !... Ma main est saisie d'un poignard ! Si vous hésitez, je me tue, je me donne la mort, et vous serez coupable de ma destruction. — C'était Corinne, tout à fait Corinne [4] ». Sans doute c'est un ennemi qui parle, mais un ami enthousiaste déclare lui aussi que Corinne c'est Mme de Staël : le candide Zacharias Werner lui écrit, le 16 janvier 1809 : « Parlons encore de *Corinne*, non parce que c'est un ouvrage, mais parce que c'est vous, femme incomparable ! J'aime à me retrouver dans ce miroir d'une âme divine [5] ».

Il y a pourtant quelques taches à ce miroir. Nodier remarque que Corinne déplaît généralement, même aux esprits les plus exaltés, étant une femme par trop supérieure [6]. Les lettrés font d'autres critiques. Le style leur paraît gâté par la métaphysique et par l'effort, un peu plus affecté même que celui de Thomas ou de Necker [7]. D'autres font des réserves sur la moralité de l'œuvre [8]. Les Italiens, en général, sont très sévères : ils reprochent à Mme de Staël de n'avoir

1. *Œuvres*, I, 723.
2. *Lettres inédites*, p. 208, 206 ; cf. T. DE WYZEWA, *Annales Romantiques*, 1911, p. 303.
3. *Œuvres*, I, 724.
4. *Mémorial*, 13 août 1816, I, 175.
5. *Revue de Littérature comparée*, janvier 1923, p. 116, 119.
6. *Mélanges*, I, 387-388.
7. GÉRAUD, *Un Homme de Lettres*, p. 124.
8. Cf. mes *Idées morales de Mme de Staël*, p. 83-84.

pas visité tous les endroits qu'elle décrit, ou d'en avoir gardé un souvenir infidèle ; le poète Foscolo prétend qu'elle n'a regardé l'Italie que par les portières de son carrosse lancé au galop [1]. Faisons la contre-épreuve : sur les mêmes points d'autres la louent : elle va vite, mais sa vision est aiguë : elle pénètre si profondément le caractère de l'Italie, qu'elle prophétise sa résurrection [2]. Elle dit des Italiens des choses qui peuvent leur déplaire, mais qui nous semblent plaisantes : « Les hommes en Italie, valent beaucoup moins que les femmes, car ils ont les défauts des femmes, et les leurs propres en sus [3] ». Même raillerie douce, au début du livre III, contre le comte d'Erfeuil, chargé de personnifier la légèreté française. C'est vivant comme une scène de comédie. Cet enjouement fait place aux beautés les plus grandioses, et les plus simples, comme les réflexions que lui inspire la mer vue du porche d'une église [4].

Un sentiment religieux, nouveau chez elle, anime toute cette œuvre. Laissons de côté la partie dogmatique, originale, et un peu bizarre : Mme de Staël voudrait réaliser la fusion de tous les rites, dans et par l'enthousiasme [5]. Le catholicisme l'attire maintenant, et l'effraye ; elle l'étudie du dehors, bien entendu, mais avec respect. Les cérémonies de la Semaine Sainte sont décrites avec une sympathie inquiète [6]. Ce qui la séduit surtout, c'est l'art catholique. Elle cherche l'émotion religieuse jusque dans la peinture. Dans la galerie de Corinne, les deux tableaux préférés sont un Jésus enfant, endormi sur la Croix, de l'Albane, et un Titien représentant le Christ succombant sous le poids de sa croix [7]. Surtout la description de Saint-Pierre marque chez Mme de Staël un esprit nouveau : « Oswald sentit une émotion tout à fait extraordinaire en arrivant en face de Saint-Pierre. C'était la première fois que l'ouvrage des hommes produisait sur lui l'effet d'une merveille de la nature. C'est le seul travail de l'art, sur notre terre actuelle, qui ait le genre de grandeur qui caractérise les œuvres immédiates de la création [8] ».

1. DEJOB, *Mme de Staël et l'Italie*, p. 59, 61.
2. DEJOB, *ibid.*, ch. III.
3. *Œuvres*, I, 702.
4. *Ibid.*, I, 658.
5. *Ibid.*, I, 747. Cf. GAUTIER, *Mathieu de Montmorency*, p. 222-223.
6. *Œuvres*, I, 744.
7. *Ibid*, I, 731.
8. *Ibid.*, p. 681.

Pourquoi Mme de Staël admire-t-elle cette église ? Parce qu'elle comprend maintenant le sentiment qui l'a fait construire : « Le culte de la douleur, le christianisme, contient, dit-elle, le vrai secret du passage de l'homme sur la terre [1] ». Sans doute la mort de Necker a traversé son cœur ; mais comment ne pas penser que le *Génie du Christianisme* a passé aussi par là ?

Mme de Staël retrouve toute son originalité dans les questions littéraires. Là elle marche à l'avant-garde. L'esprit conservateur, en littérature, est incarné dans le comte d'Erfeuil. Ce Français est un classique, étroit, et même un peu ridicule ; il est de ceux qui voudraient élever autour de leur pays une grande muraille de Chine [2]. Corinne préfère à la poésie française la littérature européenne [3]. Elle révèle Dante à la France, et, mieux que Voltaire, elle nous explique Shakespeare [4]. On sent ici que la littérature n'est pas seule en jeu, et que la comparaison de l'Angleterre avec la France impériale pèse dans la balance. Le héros du roman est le modèle de toutes les vertus, puisqu'il est Anglais. En bon Anglais il fait l'éloge de son pays, « ce sanctuaire de la pudeur et de la délicatesse ». Même l'amour illégitime y prend quelque apparence de vertu, « et l'infidélité même est plus morale en Angleterre que le mariage en Italie » et ailleurs [5]. Mme de Staël eût été digne d'écrire le livre, jadis fameux, sur la supériorité des Anglo-Saxons.

Son anglophilie influe sur le succès du livre. En fait, quel effet produisait-il ! Mme de Staël se le demandait, sans inquiétude ; elle écrit à Meister : « Il me revient qu'on trouve à Paris que c'est ce que j'ai fait de mieux ; je le crois aussi [6]... » En réalité l'opinion était partagée : La Fayette rendait hommage « aux charmes puissants et aux rares mérites de ce roman-voyage [7] ». Mais les catholiques n'étaient pas très contents [8]. Même hésitation chez les gens de lettres, surtout chez les classiques. Géraud craignait l'influence du livre sur les femmes, qu'il pourrait gâter. Il reconnaissait toutefois

1. *Ibid*, p. 682.
2. *Ibid*, p. 714.
3. *Ibid*, p. 709-710.
4. COUNSON, *Revue*, 1905, p. 366-367. *Œuvres*, I, 716 et suiv.
5. *Œuvres*, I, 701.
6. *Lettres inédites*, p. 191.
7. D'HAUSSONVILLE, *Revue des Deux-Mondes*, 15 novembre 1921, p. 321.
8. G. VAUTHIER, *Revue*, 1922, p. 278.

la profonde valeur psychologique de *Corinne*, qui lui avait permis de mieux lire dans son propre cœur[1]. Charles Loyson trouvait le livre inintelligible, et, de plus, souvent ridicule : « C'est Chateaubriand, avec plus de pensée et de mauvais goût[2] ». Les romantiques sont plus aimables : Stendhal qui, à cette époque, a une sensibilité aussi exaltée que Corinne-Staël, et qui, comme elle, pleure en écoutant un orgue de barbarie, juge admirable la peinture des mœurs anglaises, bien qu'un peu flattée[3]. Lamartine est plus chaleureux : son enthousiasme de jeune homme persiste jusqu'à la préface des *Recueillements* : *Corinne* avait été son premier roman ; c'était resté pour lui « le roman des poètes... J'étais ivre du nom de Mme de Staël[4] ». Même ivresse chez les étrangers, et plus naturelle, puisque Corinne les préférait à la France. Meister donnait au *Publiciste* du 5 juillet 1807 un article dithyrambique, d'un enthousiasme juvénile, et signé : un vieillard suisse. — Mme de Staël était ravie[5]. Christin renchérissait encore : — ce seul livre ferait la réputation de deux auteurs[6] ! — Berlin était enchanté[7]. A Saint-Pétersbourg les grandes dames découpaient le roman pour en coller les plus belles pages dans leurs albums. A Moscou, un Français découvre que le nom de Catherine vient du mot Corinne, en grec ; du coup toutes les Catherines moscovites prennent comme patronne sainte Corinne[8] ! Enfin, sur un exemplaire appartenant à la comtesse Guiccioli, Byron daigne écrire que, si en parlant de l'Italie et de l'Angleterre, Mme de Staël se trompe quelquefois, « en ce qui concerne le cœur, qui ne connaît pas de patrie, elle ne se trompe presque jamais[9] ».

Elle se trompait pourtant sur le cœur de Napoléon. Elle avait obtenu, non pas de l'Empereur, mais de Fouché, la permission de se rapprocher de Paris, à douze lieues de distance, pour pouvoir

1. Maurice ALBERT, *Géraud, un Homme de Lettres*, p. 74, 56-57.
2. *Annales Romantiques*, 1905, p. 15.
3. *Correspondance*, I, 328 ; *De l'Amour*, livre Ier, ch. XXVI, tome Ier, p. 109.
4. *Œuvres*, V, 267.
5. *Lettres inédites*, p. 192-193.
6. *Correspondant* du 10 août 1913, p. 496.
7. STENDHAL, *Correspondance*, I, 299. Cf. E. SEILLIÈRE, *Portraits de Femmes*, p. 174-177, 179.
8. BARBEY, *Le Correspondant* du 10 avril 1913, p. 497.
9. Lady BLENNERHASSETT, III, 206-207.

surveiller l'impression du livre [1]. *Corinne* paraît dans les derniers jours d'avril 1807. Inquiète, Mme de Staël attend l'effet produit ; elle écrit à Mme Récamier, le 5 mai, « qu'une occupation si innocente doit désarmer [2] ». Qu'est-ce qu'en pense le Maître ? S'il fallait en croire Villemain, Napoléon, irrité par le succès du livre, aurait composé lui-même un compte rendu publié dans *Le Moniteur*, amer et spirituel [3]. Dans quel numéro ? Je ne sais ; il m'a été impossible de découvrir cette critique. Le 18 mai, *Le Moniteur* annonce bien « ce roman nouveau par M. *(sic)* de Staël-Holstein », mais il n'en dit rien de plus, que je sache. Napoléon avait, en ce moment-là, autre chose à faire que de la polémique littéraire ; mais, de près comme de loin, il surveillait celle qu'il considérait comme un danger public. Je citerai simplement quelques passages de sa correspondance :

A Fouché, le 29 août 1805 : « Vous sentez que je ne suis pas assez imbécile pour la vouloir à Paris... Tous les éléments de discorde, il faut les éloigner de Paris [4] ».

A Fouché, le 31 décembre 1806, de Pultusk : « Ne laissez pas approcher de Paris cette coquine de Mme de Staël [5] ».

A Fouché, 18 avril 1807, après Eylau : « Cette femme est un vrai corbeau ; elle croyait la tempête déjà arrivée, et se repaissait d'intrigues et de folies. Qu'elle s'en aille dans son Léman ».

Du 19 avril : « Quelle bonne Française nous avons-là !... Tout ce qui me revient de cette misérable femme mérite que je la laisse dans son Coppet avec ses Genevois [6] ».

Au maréchal Victor, gouverneur de Berlin, le 6 décembre 1807 : « Le prince Auguste de Prusse se conduit mal à Berlin... Il a passé son temps à faire la cour à Mme de Staël à Coppet, et n'a pu prendre là que de mauvais principes... Faites-lui dire qu'aux premiers propos qu'il tiendra, vous le ferez enfermer dans un château, et que

1. *Dix Années*, avertissement de M. DE STAEL, p. 157.
2. P. GAUTIER, *Mme de Staël et Napoléon*, p. 193.
3. *Littérature au XVIII^e siècle*, IV, 356-357. Cf. Lady BLENNERHASSETT, III, 198.
4. Léon LECESTRE, *Lettres inédites*, I, 58.
5. Inédit, pp. ROUQUET, dans *L'Artiste* de novembre 1890, p. 344. Cf. LECESTRE, *ibid.*, I, 84 et 93.
6. P. GAUTIER, *Mme de Staël et Napoléon*, p. 186, 187.

vous lui enverrez Mme de Staël pour le consoler. Il n'y a rien de plat comme tous ces princes de Prusse[1] ».

C'était à ce redoutable railleur qu'elle avait envoyé son livre, avec une lettre fort aimable[2]. Il est vrai qu'elle avait des appuis près de lui. Le maréchal Berthier, à Tilsitt, lisait *Corinne*, et en était si charmé qu'on parlait d'un mariage entre lui et Mme de Staël, pour « unir la célébrité et la gloire » ; Napoléon faillit s'en amuser[3]. L'auteur de *Corinne* maréchale ! L'Empereur détestait le livre parce que l'héroïne ressemblait trop à Mme de Staël ; même à Sainte-Hélène, il ne pouvait supporter plus de quelques chapitres : « Je la vois, je l'entends, je la sens, je veux la fuir, et je jette le livre[4] ! » En 1807, c'était surtout la thèse du roman qu'il ne pouvait supporter. Le panégyrique de l'Angleterre lui produisait le même effet que l'éloge du génie espagnol dans *Le Cid* sur Richelieu. Seulement Napoléon avait la main plus lourde que le Cardinal, et Mme de Staël était plus imprudente que Corneille : le 28 juin 1808, ayant appris qu'elle était en correspondance avec Gentz, l'Empereur écrit à Fouché « que, jusqu'à cette heure on ne l'avait regardée que comme folle, mais que, aujourd'hui, elle commence à entrer dans une coterie contraire à la tranquillité publique[5] ».

§ 3. — De l'Allemagne.

Exilée, en somme, dans son vrai pays et dans son château de Coppet, comme un grand seigneur renvoyé par Louis XIV dans ses terres, Mme de Staël prépare sa vengeance lentement, soigneusement : c'est le grand ouvrage où elle doit révéler à la France l'Allemagne pensante et littéraire. A vrai dire, elle n'était pas tout à fait la première ; les anecdotes classiques sur notre ignorance de l'Allemagne sont plus amusantes que véridiques : ainsi Sturz se plaint qu'en France on l'ait questionné sur les gens de Groënland, « comme si nous demeurions porte à porte[6]. » On peut sourire

1. L. Lecestre, *ibid.*, I, 127.
2. Morellet à Rœderer, le 12 mai 1807, cité par Ritter, *Notes sur Mme de Staël*, p. 66.
3. P. Gautier, *ibid*, p. 213.
4. *Mémorial* du 13 août 1816, I, 175.
5. L. Lecestre, *ibid.*, I, 210.
6. Halem, *Paris en* 1790, p. 174. Cf. Lady Blennerhassett, II, 552.

un instant, mais il convient de rappeler que plusieurs journaux et revues prenaient peine à nous faire connaître l'Allemagne : *La décade philosophique*, *Les Archives littéraires de l'Europe*, etc. [1]. Suard et l'Abbé Arnauld, d'abord dans *Le Journal Etranger*, puis dans *La Gazette littéraire*, multipliaient les articles de vulgarisation [2]. Mais, si les Français connaissent un peu la littérature allemande avant Mme de Staël, ils ne l'aiment guère ; ils pensent comme leur Empereur : à Erfurt, Gœthe lui vante le théâtre Allemand : « Nous croyons avoir nos grands hommes : Schiller, Lessing et Wieland doivent être connus de Votre Majesté. — Je vous avoue que je ne les connais guère : cependant j'ai lu *La Guerre de trente ans*. Cela, je vous en demande pardon, ne m'a paru fournir des sujets de tragédie que pour nos boulevards... Vous n'êtes pas si rigoureux que nous dans les règles du théâtre. — Sire, les unités chez nous ne sont pas essentielles [3] ». A Wieland, qui écrit des romans historiques, *Agathon*, *Peregrinus*, Napoléon reproche « ce genre équivoque qui transporte le roman dans l'histoire, et l'histoire dans le roman. Les genres, dans un homme aussi supérieur que vous, doivent être tranchés et exclusifs. Tout ce qui est mélangé conduit aisément à la confusion. C'est pour cela qu'en France nous aimons si peu le drame [4] ». La France, comme Napoléon, est encore à moitié classique, malgré son admiration pour Chateaubriand. Mme de Staël va lui faire connaître le romantisme allemand, du moins le peu qu'elle en connaît elle-même. En 1796 elle répondait à Meister qui lui conseillait de quitter un instant Coppet pour voir Wieland, alors à Zurich, elle répondait, dis-je, vertement : « Aller à Zurich pour un auteur allemand, quelque célèbre qu'il soit, c'est ce que vous ne me verrez pas faire [5] ! » En 1797 elle reçoit de Gœthe un livre dont elle déchiffre le titre péniblement : *Willams Meister* : comme il est en allemand, elle se contente d'en admirer la reliure : « Benjamin assûre, entre nous, que je suis mieux partagée que lui qui l'a lu [6] ». En 1802, dans la préface de *Delphine*, elle souhaitait que quelqu'un

1. V. Rossel, *Histoire des Relations littéraires*, p. 150-153.
2. Garat, *Mémoires Historiques*, I, 151-157.
3. Talleyrand, *Mémoires*, I, 426-428.
4. *Id.*, *ibid.*, I, 436-437.
5 *Lettres inédites*, p. 137.
6 *Ibid.*, p. 146.

fit pour l'Allemagne ce que Voltaire avait fait pour l'Angleterre : « Il faudra de même qu'un homme de génie s'enrichisse une fois par la féconde originalité de quelques écrivains allemands... pour que les Français soient persuadés qu'il y a des ouvrages en Allemagne où les idées sont approfondies [1] ». Mme de Staël commençait en effet à avoir des lueurs sur les pays d'Outre-Rhin, grâce à Benjamin Constant, les jours où il était sérieux [2]. Elle aime toujours à se documenter en causant. En Allemagne même, elle a recours à un jeune étudiant anglais, Henry Crabb Robinson, qui la renseigne sur la philosophie allemande, et lui révèle Guillaume Schlegel [3]. Avant d'enseigner, elle apprend, mais un peu vite. Elle est consciencieuse, objective, mais d'information hâtive, en choses allemandes, comme en tout [4]. N'oublions pas que Mme de Staël ignorait et méconnaissait l'hellénisme, jusqu'au jour où le génie grec lui fût révélé à Weimar [5]. Elle en devint dès lors enthousiaste : mais l'enthousiasme peut-il suppléer à la connaissance, même chez Mme de Staël ?

Son voyage de 1803 ne lui paraît pas suffisant. Elle recommence une tournée d'entrevues en 1807. Bien que les principaux documents sur cette époque nous soient encore refusés. [6], on saisit, une fois de plus, son procédé de préparation : avant d'écrire son livre, elle le parle en des conversations fatigantes pour l'interlocuteur qui est sur la sellette, par exemple Schelling, ou même pour les auditeurs, déconcertés par ces improvisations genre Sibylle de Cumes [7]. Et pourtant elle fait d'amples concessions à son public : elle sacrifie la littérature française à la poésie allemande : elle admet que Racine n'est pas vraiment poète [8].

Dans le livre *De l'Allemagne*, la forme est brillante, éloquente, parce qu'elle se ressent encore des conversations d'où le livre est sorti ; le fond paraît pauvre, indigent à certains endroits, parce qu'elle parle d'œuvres qu'elle n'a pas lues à fond. Les auteurs l'intéressent beaucoup plus que leurs livres : elle l'avoue au comte

1. *Œuvres*, I, 336.
2. Rudler, *La Jeunesse de B. Constant*, p. 463.
3. J.-M. Carré, *Revue*, 1912, p. 539, 546.
4. H. Tronchon, *La Fortune intellectuelle de Herder en France*, p. 244 et suiv., p. 263.
5. Canat, *La Renaissance*, p. 72.
6. Herriot, *Mme Récamier et ses Amis*, p. 185.
7. Lady Blennerhassett, III, 248. — *Lettres inédites à Meister*, p. 198.
8. *Ibid*, p. 198-199.

Molé ; elle s'en vanterait presque : « Pour connaître Michel-Ange et Voltaire, j'aurais consenti à ne connaître aucun de leurs ouvrages ; j'ai joui de l'entretien de tous les esprits supérieurs de notre siècle, et je ferais encore quatre cents lieues pour voir un homme distingué de plus [1] ».

Ne croyons pas que c'est uniquement pour causer avec lui, et le réduire au silence. A l'occasion elle sait écouter. Elle suit, en auditrice, le cours de Guillaume Schlegel à Vienne, en 1808, et lui emprunte une bonne partie de son chapitre sur l'art dramatique ; elle emprunte même à ses conversations privées certaines idées qu'il imprimera plus tard, mais qu'elle publie la première [2]. Quand ils sont séparés, elle se sent éteinte : elle a besoin de lui pour penser [3]. Aussi le traîne-t-elle à sa suite, jusqu'au moment où elle aura terminé son livre [4]. On a essayé de diminuer cette influence, au moins pour la partie littéraire [5]. Gœthe pourtant, qui était au courant, appelait *L'Allemagne* le livre de Schlegel-Staël [6]. Ce serait presque l'avis de Mme de Staël elle-même : elle écrit à Schlegel : « ... Ce livre où tout vous rappelle à moi [7] ». Elle avoue, elle proclame l'influence générale de Schlegel sur son esprit aussi bien que sur son livre : c'est grâce à Schlegel que l'Allemagne est devenue pour elle « une espèce de patrie [8] ». Elle n'est pas encore très décidée sur la question de forme : elle songe quelque temps à écrire son livre en une série de lettres [9]. Mais le fond est bien Schlegelien. A cette influence anti-française vient s'ajouter encore l'atmosphère du château de Coppet ; on y vient en pèlerinage, comme jadis à Ferney, mais tous les pèlerins détestent, autant que Mme de Staël, l'Empereur, et, en plus, la France [10]. Pourtant il lui faut être en France pour pouvoir terminer son livre, et c'est dans le Blésois qu'elle va s'installer en 1810, au beau château de Chaumont : « Le 23 septembre, je corrigeai la dernière épreuve de l'*Allemagne* :

1. Molé, dans la *Revue de Paris* du 1er juin 1923, p. 531.
2. Lady Blennerhassett, III, 260-261, 251.
3. *Lettres inédites*, p. 262, 266.
4. *Ibid*, lettre du 25 mai 1810.
5. *Revue*, 1899, p. 161-162.
6. V. Rossel, *Histoire des Relations littéraires*, p. 415.
7. *Lettres inédites*, p. 268.
8. *Ibid*, p. 255.
9. *Ibid.*, p. 203.
10. L. Reynaud, *L'Influence allemande*, p. 130.

après six ans de travail, ce m'était une vraie joie de mettre le mot *fin* à mes trois volumes [1] ».

Elle aurait dû plutôt sentir la petite mort, en pensant qu'elle allait attirer une fois de plus sur elle l'attention de son ennemi, en élevant la voix dans le silence universel. Elle venait d'écrire à Meister que, dans toute l'Europe, chacun restait coi : « Il y a une certaine terreur dans toutes les âmes, qui fait qu'on se tient dans sa tanière, en tremblant [2] ». B. Constant trouve une autre image, plus pittoresque : « Le monde ressemble à un chat qu'on a voulu noyer dans une rivière ; il en est ressorti tant bien que mal, et il fait à présent sa toilette [3] ». C'est le moment que choisit Mme de Staël pour lancer son livre ! Elle se permet cette audace, mais ne veut pas aller jusqu'à la témérité. Elle envoie donc son fils en ambassadeur auprès de Napoléon, qui le reçoit à Chambéry, avec ces paroles dénuées d'aménité : « Votre mère n'est pas méchante. Elle a de l'esprit, beaucoup d'esprit, mais elle n'est accoutumée à aucune espèce de subordination ». Il ne veut donc pas la laisser rentrer à Paris, car, au bout de six mois, il serait obligé de la mettre à Bicêtre : « J'en serais fâché, parce que cela ferait du bruit ; cela me nuirait dans l'opinion ». Quant au livre annoncé, l'Empereur s'en inquiète à l'avance : « On fait de la politique en parlant de littérature, de morale, de beaux-arts, de tout au monde. Il faut que les femmes tricotent [4] ». C'était clair. Mme de Staël ne veut pas comprendre. Elle paraît croire que son livre est si beau qu'il va convertir Napoléon, et elle le lui envoie directement, avec cette lettre : « Sire, je prends la liberté de présenter à Votre Majesté mon ouvrage sur l'Allemagne. Si elle daigne la lire, il me semble qu'elle y trouvera la preuve d'un esprit capable de quelque réflexion, et que le temps a mûri, etc. [5] ». Elle aurait mieux fait de lire d'abord au *Moniteur* du 7 février le décret réglementant l'imprimerie, la librairie, et superposant au ministre de l'Intérieur, qui pourrait être mou, le ministre de la Police, Savary, et c'est tout dire [6] ;

1. *Dix Années*, p. 159, 165.
2. *Lettres inédites*, p. 208.
3. *Journal*, p. 389.
4. WELSCHINGER, *La Censure*, p. 173, 175.
5 Lady BLENNERHASSETT, III, 364.
6. GAUTIER, *Mme de Staël et Napoléon*, p. 242.

c'est à lui que Napoléon confie le sort du livre, avec quelques directives : d'abord supprimer les trois quarts des passages où Mme de Staël exalte l'Angleterre : « Il ne faut plus parler de cet ouvrage, ni de cette misérable femme,... cette intrigante [1] » ! Elle a réussi en effet à amadouer le préfet de Blois, M. de Corbigny : le duc de Rovigo propose de le déplacer ; Napoléon se contente d'un blâme [2]. Mme de Staël s'inquiète, non pour le préfet, mais pour l'*Allemagne*, et fait demander à M. de Corbigny par Schlegel si par hasard, on voudrait supprimer son livre pour « le silence qu'elle a gardé sur l'Empereur [3] ». C'est Savary qui répond, et de quelle façon ! « Il ne faut pas rechercher la cause de l'ordre que je vous ai signifié dans le silence que vous avez gardé à l'égard de l'Empereur dans votre dernier ouvrage ; ce serait une erreur : il ne pouvait pas y trouver de place qui fût digne de lui... Nous n'en sommes pas encore réduits à chercher des modèles dans les peuples que vous admirez. Votre ouvrage n'est pas français [4] ». Ceci peut se discuter ; les étrangers considèrent même Mme de Staël comme une bonne française [5]. Mais, à coup sûr, son livre n'est pas napoléonien ; Mme de Staël n'aime que les ennemis de l'Empereur, ne croit qu'aux idées qu'il déteste ; enfin il n'est pas besoin de savoir très bien lire entre les lignes pour y trouver toutes sortes de critiques aiguës contre sa façon de gouverner le France.

Dès le 3 octobre toute la correspondance de Mme de Staël est remise au Ministre de la Police ; les 14 et 15 octobre, toutes les planches et formes de l'*Allemagne* sont rompues. Les feuilles déjà tirées sont mises au pilon [6]. L'éditeur, Nicole, dépose son bilan. Il était du reste déjà suspect, car il faisait trop d'affaires, cent à cent vingt mille francs par mois, ce qui prouve, remarque le Directeur de la Librairie, qu'il publie des livres de parti, de mauvais livres : « Un bon ouvrage ne peut que s'écouler lentement [7] ». Le malheureux Nicole prie Chateaubriand de lui faire restituer par

1. Lecestre, II, 74, 81, 115.
2. Frédéric Masson, *Pour l'Empereur*, II, 146.
3. Welschinger, *La Censure*, p. 184.
4. *Dix Années*, p. 171-172.
5. Larg, *Mme de Staël*, p. 218, 219.
6. Welschinger, *La Censure*, p. 186-187, 189-190.
7. Welschinger, *La Censure*, p. 366.

Mme de Staël au moins les treize mille francs qu'il avait donnés pour le manuscrit ; Chateaubriand accepte cette mission un peu délicate, et écrit à son amie : « Ce sera bien loin de le dédommager des frais de papier et d'impression, mais il sent que vous ne lui devez rien, et que tout doit venir de votre générosité. Et qui doute de la vôtre ? Pour en être convaincu, il ne faut que compter les ingrats que vous avez faits [1] ». Toujours généreuse, Mme de Staël rend les treize mille francs, et, par bonheur, sauve son manuscrit : Corbigny consent à saisir une copie aux lieu et place de l'original ; il paye ce geste de sa place, et, disgrâcié, meurt de chagrin. C'est à lui que nous devons de pouvoir lire *l'Allemagne*.

Quant à Mme de Staël, exilée derechef, il ne lui reste plus qu'à quitter la France. Talonnée par Savary, elle exige un peu de répit, et lui réplique : « Je ne connais guère que les conscrits qui puissent rejoindre l'armée en quarante-huit heures [2] ». A ses intimes elle laisse voir la profondeur de sa blessure : elle écrit à Mme Récamier : « Vous, cher ange, qui m'avez aimée pour mon malheur..., vous qui rendez la vie si douce, il faut aussi vous quitter ! Ah ! mon Dieu ! je suis l'Oreste de l'exil, et la fatalité me poursuit. Enfin, il faut que la volonté de Dieu soit faite [3] ...» Alors Mme de Staël part pour Coppet, qui n'est plus en Suisse, mais dans le département du Léman. C'est là que Mme Récamier va la retrouver, malgré Mme de Staël s'il faut en croire celle-ci, sur ses prières répétées pendant deux ou trois mois, écrit le nouveau préfet du Léman au duc de Rovigo[4]. Capelle vient en effet de remplacer M. de Barante, destitué pour avoir voulu être indulgent à la châtelaine de Coppet. C'est toujours le « *non eris amicus Cœsaris* » ; Elzéar de Sabran en fait la triste expérience : ayant témoigné son attachement à Mme de Staël, il est enfermé à Vincennes[5]. On commence à comprendre ; Mme Rilliet écrit à Meister qu'elle a prié Mme de Staël de ne plus lui adresser de lettres : « L'histoire de M. de S. est peu encourageante [6] ». Mathieu de Montmorency n'admet pas cette prudence ; il va voir

1. Gautier, *Mme de Staël et Napoléon*, p. 260.
2. *Dix Années*, p. 403.
3. Herriot, *Mme Récamier*, p. 246.
4. *Dix Années*, p. 203, et note.
5. Stiegler, *Maréchal Oudinot*, p. 271.
6. *Dix Années*, p. 227.

sa vieille amie à Coppet : aussitôt il reçoit sa lettre de cachet, l'exilant de Paris ; Mme de Staël laisse éclater son affolement : « Je le dis à Bonaparte, pour qu'il s'applaudisse d'avoir atteint son but ; je poussai des cris de douleur en apprenant l'infortune que j'avais attirée sur la tête de mon généreux ami ; et jamais mon cœur, si éprouvé depuis tant d'années, ne fut plus près du désespoir... Je recourus à l'opium pour suspendre quelques heures l'angoisse que je ressentais [1] ».

Ainsi Napoléon, dans sa toute-puissance matérielle, avait brisé Mme de Staël sans pouvoir la courber. Il avait cru supprimer son livre. A quoi bon, d'après son propre aveu ! Sainte-Beuve a publié, religieusement, une note reproduisant les paroles adressées par Napoléon à M. de Fontanes, le lundi 19 septembre 1808, à Saint-Cloud : « Fontanes, savez-vous ce que j'admire le plus dans le monde ? C'est l'impuissance de la force pour organiser quelque chose. Il n'y a que deux puissances dans le monde, le sabre et l'esprit; j'entends par l'esprit les institutions civiles et religieuses. A la longue le sabre est toujours battu par l'esprit [2] ». Encore sa définition est-elle incomplète : « L'esprit » comprend surtout les forces intellectuelles. On peut les comprimer un instant, leur détente n'en est que plus violente. Supprimé en France, le livre *De l'Allemagne* paraissait à Londres, en octobre 1913.

Que ce livre soit une attaque à fond contre Napoléon, nul n'en doute : c'est à lui qu'elle s'adresse, indirectement : « Nous n'en sommes pas, j'imagine, à vouloir élever autour de la France littéraire la grande muraille de la Chine, pour empêcher les idées du dehors d'y pénétrer [3] ». Ce n'est pas seulement le souffle libéral, animant le livre, qui doit déplaire au Maître. C'est la négation de tout son système. C'est la protestation contre l'esprit mathématicien, contre « la religion de l'Institut », contre l'abus de l'esprit scientifique voulant s'imposer partout, régner partout, remplacer tout. Et certes nous sommes avec elle contre l'homme qui, au retour

1. *Ibid.*, p. 202.
2. *Portraits Littéraires*, II, 266-267 ; cf. Lady Blennerhasset, III, 375-376.
3. *Œuvres*, III, 4.

de Leipzig, accoste Laplace : « Ah ! vous avez bien maigri. — Sire, j'ai perdu ma fille. — Oh ! il n'y a pas de quoi maigrir. Vous êtes géomètre ; soumettez cet événement au calcul, et vous verrez que tout cela égale zéro [1] ». En effet : même un désastre mondial n'ajoute pas, en fin d'année, un zéro à la colonne des décès : donc qu'importe ? disent ceux qui comme Napoléon, ont un théorème à la place du cœur. Mme de Staël proteste contre ce genre de raisonnement, et tout le monde la comprend [2]. Mais Napoléon comprend aussi la portée de la protestation. Il sent qu'il a là une ennemie, aussi acharnée dans ses lettres que dans son livre, et il se défend [3]. C'est, entre eux, une *vendetta* où nous n'avons que faire. Mais au contraire nous avons intérêt à savoir si ce livre anti-napoléonien n'est pas aussi anti-français.

Le duc de Rovigo l'avait prétendu, et Mme de Staël n'avait que faiblement répondu dans sa préface de 1813 : « Quoique le général Savary m'ait déclaré dans sa lettre que mon ouvrage *n'était pas français*, comme je me garde bien de voir en lui un représentant de la France, c'est aux Français, tels que je les ai connus, que j'adresserais, avec confiance, un écrit où j'ai tâché, selon mes forces, de relever la gloire des travaux de l'esprit humain [4] ». Il ne suffirait pas, pour décider la question, de citer des déclarations à côté, comme celle qu'elle envoie à Tatischev, de Londres, le 15 mars 1814 : « Je ne puis, malgré ma haine contre le chef des Français, souhaiter qu'on arrive... à lui à travers la France [5] ». C'est le livre qui est attaqué, c'est le livre qui doit se défendre tout seul. On a prétendu que ce livre était plein d'amour « pour la France éternelle, celle des Droits de l'Homme et de la Révolution [6] ». Mais ce n'est pas là la France éternelle ; c'est la France à un moment de son histoire. Oui ou non le livre est-il contre la France tout court ? M. Irving Babbitt pencherait plutôt pour la thèse de Savary [7].

1. CHAPTAL, *Mes Souvenirs*, p. 342.
2. *Œuvres*, III, 36-37.
3. CHINARD, « Correspondance de Mme de Staël avec Jefferson », dans la *Revue de Littérature comparée*, octobre 1922, p. 627.
4. *Œuvres*, III, 2.
5. *Dix Années*, p. 416.
6. P. GAUTIER, « Le Centenaire de Mme de Staël », dans la *Revue*, 1916, p. 206-207.
7. *The masters of modern french criticism*, p. 13.

Le livre est l'apothéose de l'Allemagne, « la patrie de la pensée[1] ». Or je ne reprocherais pas à Mme de Staël son admiration, même exagérée ; je proteste si elle est injuste : elle a la naïveté de dire que la langue allemande « se raidit d'elle-même contre l'intention de celui qui la parle, dès qu'on veut la faire servir à trahir la vérité[2] ! » Nous savons de reste, maintenant, ce que c'est que la vérité allemande. Admettons pourtant, avec M. Pirenne, que son Allemagne ait été vraie, jadis[3]. Mais Mme de Staël en reste toujours à l'Allemagne de 1803, même dans son voyage de 1808. Elle écrit vraiment sur de trop vieux documents, comme ce portrait de Lavater, peint d'après ses souvenirs de 1794[4]. Elle a l'air d'ignorer que le 14 octobre 1806, il s'est passé quelque chose à Iéna ; elle a l'air de ne pas savoir que Fichte, qui en 1804 se disait encore citoyen du monde, s'étant ressaisi dès 1806, faisait à Berlin, pendant l'occupation française, des cours pangermanistes, ses quatorze discours à la nation allemande[5]. Elle a l'air d'ignorer que le poète Arndt rédigeait son *Catéchisme du soldat allemand*[6]. Il y a, dans la réalité, une Allemagne toute vibrante de rancune patriotique, et Mme de Staël nous présente, au chapitre premier, une Germanie idyllique, des âmes douces, de la bonhomie, un peuple hospitalier, animé du seul désir de plaire, faisant jouer des orchestres, les jours de marché, pour que les paysans puissent jouir, eux aussi, de la musique, un peuple aimant la nature, plantant le long des routes des arbres fruitiers pour que le voyageur puisse se rafraîchir. Qui ne s'attendrirait à lire cette anecdote-ci : « La bonne foi des habitants était telle qu'à Leipsick, un propriétaire ayant mis sur un pommier qu'il avait planté au bord de la promenade publique, un écriteau pour demander qu'on ne lui en prît pas les fruits, on ne lui en vola pas un seul pendant dix ans. J'ai vu ce pommier avec un sentiment de respect[7] ».

1. *Œuvres*, III, 3.
2. *Ibid*, p. 28.
3. PIRENNE, « Ma captivité en Allemagne », dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 février 1920, p. 830.
4. VIATTE, « Mme de Staël et Lavater » dans la *Revue de Littérature comparée*, octobre 1923, p. 649-650.
5. GAUTIER, *Mme de Staël et Napoléon*, p. 264. Cf. Jean BOURDEAU, *Débats* du 13 avril 1923.
6. GAUTIER, *Ibid.*, p. 265-266.
7. *Œuvres*, III, 30.

Tel est le livre où, jusqu'en 1870, nous avons appris à vénérer la terre allemande ; nous aimions cette Allemagne peinte en rose et en bleu, avec une naïveté qu'un critique étranger souligne [1]. Mme de Staël nous trompait. Mais, du moins, s'est-elle trompée la première ? Ses erreurs sont-elles involontaires ? Il y a, peut-être, des maladresses de bonne foi, comme cette prophétie sur l'avenir de l'Allemagne : « Rien de grand ne s'y fera désormais que par l'impulsion libérale [2] ». En revanche on a prouvé que Mme de Staël était de mauvaise foi, en comparant les critiques formulées dans sa correspondance personnelle aux éloges publiés dans son livre. Le blâme privé se mue en éloge public [3]. C'est déjà grave, cette altération de la vérité première. Chose plus grave l'exilée, (je ne veux pas dire la métèque), donne à l'Allemagne des conseils contre la France. Elle essaye de désabuser les Allemands de leur admiration pour le génie de la France ; elle l'avoue ailleurs : « L'estime que les amis des lumières accordaient à l'esprit français a été l'une des causes qui ont perdu pendant si longtemps l'Allemagne [4] ». Elle leur indique l'art de nous résister, même sur le terrain mondain : « L'ascendant des manières des Français a préparé peut-être les étrangers à les croire invincibles. Il n'y a qu'un moyen de résister à cet ascendant : ce sont des habitudes et des mœurs nationales très décidées [5] ». Sur le terrain politique, elle pousse les Allemands à se fédérer, à s'unir ; elle leur vante « la grande puissance nationale qu'il importait tant de fonder, au milieu des colosses européens [6] ». On a donc eu raison de dire que ce livre était fait aussi bien pour les Allemands que pour les Français ; qu'elle adjurait les Allemands de prendre conscience d'eux-mêmes et de fonder la patrie allemande [7]. Contre Napoléon, et, du même coup, contre la France, elle ameutait l'Europe, car elle poursuivait la même campagne auprès des Russes, dans ses lettres d'abord, dans ses conversations directes ensuite [8].

1. V. Rossel, *Histoire des Relations littéraires*, p. 158.
2. *Œuvres*, III, 13.
3. L. Reynaud, *L'influence allemande*, p. 138-140.
4. *Dix Années*, p. 110-111.
5. *Œuvres*, III, 20.
6. *Ibid*, p 9.
7. P. Gautier, *Mme de Staël et Napoléon*, p. 269-270.
8. Lettres à la Princesse Koutousof, pp. Cazalès, dans les *Feuilles d'Histoire*, août 1910, p. 162 et suiv.

Ses conseils sont écoutés, compris et suivis ; on les traduit dans les meilleures revues, dit Ivanof, et c'est en partie grâce à elle que les Russes se détachent d'une littérature dont « les accords si grêles ne sauraient plus longtemps rèmuer les âmes [1] ».

Et maintenant que devons-nous penser des procédés de Napoléon pour Mme de Staël ? M. Kohler prend parti pour celle qu'il appelle la victime d'un acharnement mesquin ; il parle de tracasseries, de vexations, de vilenies, d'iniquités [2]. C'est le point de vue d'un Suisse défendant une Suissesse : c'est tout naturel. Mais un Français suit avec beaucoup plus d'intérêt M. Kohler quand, plus loin, il nous montre Mme de Staël intrigant en Suède pour lancer contre Napoléon un nouvel ennemi, et préparant de son mieux la coalition générale, la guerre de 1813 [3].

Tout cela était déjà, à l'état latent, dans *l'Allemagne*. Au point de vue français, c'était donc une trahison. Mais, dit avec beaucoup d'indulgence M. L. Reynaud, ce livre était si beau qu'il méritait d'être traité avec tout le respect dû au génie, même quand il s'égare [4]. En pareil cas le génie n'est pas une circonstance atténuante, au contraire. Si le livre a produit moins d'effet que n'en espérait l'auteur ; si, paru en 1813, il était déjà vieux de trois ans, et dépassé par tout le travail qui s'était fait contre nous, à l'étranger, pendant ces trois années, ce n'était pas la faute de Mme de Staël, mais le résultat du coup d'état intellectuel de Napoléon. Du reste Gœthe lui-même trouvait qu'il y avait eu prudence à faire mettre au pilon une œuvre qui devait développer la confiance de ses compatriotes en eux-mêmes [5].

Cela constaté, on est surpris de constater l'ingratitude des Allemands pour Mme de Staël. Je ne vois guère que Gœthe qui ait éprouvé de la reconnaissance pour celle qui avait su si bien utiliser leurs conversations [6]. C'est grâce à Mme de Staël qu'il compte en France comme dramaturge [7]. Mais Schiller proteste contre l'auteur

1. Cité par HAUMANT, *La Culture française en Russie*, p. 378-379.
2. P. KOHLER, *Mme de Staël et la Suisse*, p. 574, 583.
3. *Id*, *ibid*, p. 616.
4. *L'Influence allemande*, p. 142.
5. P. GAUTIER, *Mme de Staël et Napoléon*, p. 268.
6. TEXTE, *Revue*, 1898, p. 42. Cf. Lady BLENNERHASSETT, III, 75-76.
7. V. ROSSEL, *Histoire des Relations littéraires*, p. 105.

de *l'Allemagne*, et lui dénie tout sens de la poésie[1]. Rahel Varnhagen, furieuse d'avoir été obligée de complimenter Mme de Staël à Berlin, prend sa revanche sur le livre, et écrit en marge des aménités comme celle-ci : « Sotte... Mme de Staël radote... » Enfin sa rage éclate : « Non, mais qui lui a permis de fouiller dans les plus belles choses avec ses grosses mains, sans piété... Poule aveugle[2] ! ». Quelle injustice ! C'était pourtant cette Mme de Staël qui avait présenté à la France, à l'Europe, une Allemagne fardée. En France, ses disciples, ce sont Victor Cousin, Saint-Marc Girardin, Edgar Quinet pendant quelque temps, Michelet, Renan[3]. L'envoûtement des esprits français par l'Allemagne telle que Mme de Staël l'a vue, est un phénomène qui remplit le XIXe siècle [4]. Même 1870 ne nous avait pas réveillés : la dernière édition du livre de Mme de Staël a paru en 1913 sous le titre de *L'Énigme allemande* [5].

On peut donc choisir, en connaissance de cause, entre deux jugements : l'un, de Mme de Staël elle-même, qui écrit à Meister, le 3 novembre 1810 : « Croyez-moi, c'était une noble action que cet ouvrage[6] » ; l'autre est de Barbès, ce type disparu du révolutionnaire patriote ; il écrit de la Haye, le 8 avril 1867, à George Sand : « C'est la vieille devise des Teutons et des Goths que reprennent Bismarck et les siens : — Marchez au Midi ! — C'est bien le barbare qui menace de se précipiter sur nous ! Pauvre chère France ! Et nous avons été assez bêtes, depuis Mme de Staël, pour vanter les œuvres d'au-delà du Rhin[7] ! » Nous avions mis cinquante ans à nous en apercevoir. Savary, lui, avait tout de suite frappé l'œuvre comme dangereuse pour son pays et pour son maître. Il y avait là en effet plus que de l'indifférence pour la France, et comme une sorte de rancune féminine contre l'Empereur. Une fois Napoléon tombé, Mme de Staël en est si malheureuse qu'elle laisse enfin échapper le secret de son cœur : « J'étais née pour l'adorer,

1. Lady BLENNERHASSETT, III, 25.
2. Cité par D'HAUSSONVILLE, *Revue des Deux-Mondes*, 1er juin 1914, p. 569.
3. TEXTE, *Revue*, 1898, p. 47-50 ; Pierre LASSERRE, *Revue Hebdomadaire* du 17 janvier 1914 p. 360.
4. Cf. L. REYNAUD, *L'Influence allemande*, p. 151 et suiv.
5. G. BOURDON, *L'Enigme allemande* (Plon-Nourrit, 1913) livre répandu par l'Institut de la Paix Carnegie.
6. *Lettres inédites*, p. 213.
7. PLANCHUT, *Autour de Nohant*, p. 325.

cet homme-là, et il m'a repoussée[1] ! » Qu'après tout cela elle ait protégé sa vie menacée à l'île d'Elbe, qu'aux Cent Jours elle se soit réconciliée avec lui, ce n'est qu'une série d'inconséquences qui ne nous surprennent pas[2]. Je devais établir le point de vue français dans cette affaire, pour expliquer comment un livre rempli d'idées fortes, pleines d'avenir, a eu, relativement, si peu d'influence : les contemporains immédiats, en immense majorité je crois, avaient le fétichisme de Napoléon, ou mettaient le patriotisme à sa vraie place, au premier rang.

Les belles pensées de détail abondent, et pas n'est besoin d'en citer. Chacun peut en découvrir, à sa convenance. Mais la philosophie personnelle de Mme de Staël, son système original, remplissent la quatrième partie : la religion et l'enthousiasme. Ses idées se précisent surtout au chapitre X, où nous apparaît, sous une théorie générale de l'enthousiasme, l'exposé de sa propre nature et de son évolution[3]. On peut remarquer un progrès moral très sérieux chez elle : l'âge et les épreuves l'ont assagie. Elle en arrive à cette conclusion que, en somme, la piété, la religion, sont ce qu'il y a de meilleur dans la vie. En un mot elle est devenue chrétienne, mais elle reste l'ennemie du catholicisme. Elle ne semble même pas fort satisfaite de Chateaubriand ni du *Génie du Christianisme*[4].

Quelle fut l'influence morale de ce livre ? Considérable sans doute, puisque, par exemple, le Saint-Simonisme est ébloui par la doctrine du sentiment qu'elle lui révèle[5]. Mais cela sort un peu de notre sujet, car c'est plutôt son influence littéraire qui nous intéresse, surtout comme vulgarisation des idées étrangères. Peut-être l'a-t-on exagérée en déclarant son œuvre supérieure à celle de Voltaire, de Sismondi, de Taine[6]. Il vaut mieux prendre des cas concrets : Chênedollé, dans une lettre à Gœthe, reconnaît que c'est à l'école de Mme de Staël qu'il a appris à le connaître[7]. Ailleurs il avoue

1. Mlle Cochelet, *Mémoires sur la Reine Hortense*, I, 437.
2. Kohler, *ibid*, p. 637. Gautier, *Mme de Staël et Napoléon*, p. 370-390.
3. Cf. mes *Idées morales de Mme de Staël*, p. 95-105.
4. *Œuvres*, III, 234.
5. Georges Weill, *L'Ecole Saint-Simonienne*, p. 14-15.
6. Ritter, *Notes sur Mme de Staël*, p. 110. Bullion, « Mme de Staël et le Mysticisme allemand », *Revue*, 1910, p. 122-123.
7. Lettre inédite, p. p. Baldensperger dans la *Revue*, 1908, p. 337.

qu'il imite Gœthe uniquement par l'intermédiaire de Mme de Staël [1]. Cela ne fait pas honneur à son amour des sources, mais c'est flatteur pour l'*Allemagne*. Plus flatteur encore le témoignage de Charles Nodier qui met le livre fort au-dessus de tous les autres ouvrages de critique : « C'est le jet libre, énergique, souvent sublime, du génie qui apprécie le génie [2] ». C'est ainsi que Lamartine estime à son tour le talent de Mme de Staël : c'est Mme Charles qui lui a appris à l'admirer [3]. Cette admiration grandit à mesure que Lamartine s'éloigne de ses premières convictions catholiques et monarchistes. Dans l'Entretien avec le Lecteur qui précède les *Recueillements*, il semble même exagérer l'influence ressentie : « Le livre religieux, libéral, mystique, républicain, *de l'Allemagne*, m'avait révélé à moi-même mes sentiments encore confus de métaphysique et de libéralisme [4] ». En revanche le sentiment littéraire de Lamartine devient de plus en plus confus, car dans son *Histoire de la Restauration*, il consacre au style de Mme de Staël un hymne d'admiration vraiment hyperbolique [5]. Plus froid, plus réservé, A. de Vigny a peut-être senti plus profondément l'influence de ce livre, dans ses œuvres les mieux pensées, ainsi dans *La Maison du Berger* [6]. Il l'a lu plus attentivement que Lamartine, et médité moins en poète qu'en penseur [7]. Pourtant dans sa grande lettre au Prince de Bavière sur le romantisme, il en parle froidement, et la range parmi ces poètes manqués qui n'ont pas su écrire en vers ; il la met du reste en bonne compagnie, avec Chateaubriand [8].

Enfin, pour compléter la trinité romantique, V. Hugo lui doit peut-être quelque chose. M. Irving Babbitt a remarqué que, tout en ne prononçant pas son nom dans la Préface de Cromwell, V. Hugo a eu des relations de pensée, faciles à noter, avec *l'Allemagne* [9]. Brunetière les a même exagérées à plaisir [10]. Devons-nous penser

1. *Etudes poétiques*, p. 153, note.
2. *Mélanges*, II, 335.
3. Doumic, *Lettres d'Elvire à Lamartine*, p. 27.
4. *Œuvres*, V, 267 ; cf. III, 337.
3. Livre XV, ch. XVIII, au tome XVIII, p. 191.
6. Dorison, *A. de Vigny, poète philosophe*, p. 21.
7. Citoleux, *Revue*, 1916, p. 129-139.
8. *Revue de Paris*, 1er mai 1898, p. 12 et 16.
9. *The masters of modern french criticism*, p. 32.
10. *Evolution des genres*, I, 191-193.

que notre romantisme a pu, par elle, subir l'emprise victorieuse du romantisme allemand, le seul qui compte aux yeux de certains [1] ?

Mme de Staël n'a rien de ce qu'il faut pour diriger un mouvement littéraire. Il y a dans son esprit trop de confusion et d'à peu près [2]. Elle est partagée entre le classicisme traditionnel de France et les beautés neuves de l'étranger ; elle préfère même à ces dernières le néo-classicisme affadi du XVIII[e] siècle : « Voltaire est celui de nos grands poètes tragiques qui a le plus souvent traité des sujets modernes. Il s'est servi, pour émouvoir, du christianisme et de la chevalerie ; et si l'on est de bonne foi, l'on conviendra, ce me semble, qu'*Alzire*, *Zaïre* et *Tancrède* font verser plus de larmes que tous les chefs-d'œuvre grecs et romains de notre théâtre [3] ». Admirant si fort Voltaire, elle ne peut pas comprendre Shakespeare : « Il possède encore plus la connaissance du cœur humain que celle du théâtre [4] ». De là, chez Mme de Staël, des tiraillements de pensée en sens contraire. Elle fait à l'esprit nouveau des concessions qu'elle retire presque aussitôt. Si elle étudie les caractères au théâtre, elle dit, avec une audace toute romantique : « Le vulgaire dans la nature se mêle souvent au sublime, et quelquefois en relève l'effet [5] ». Mais tout de suite après, en classique prudente, elle se réclame de la noblesse en art, surtout s'il s'agit d'une héroïne : « La haine et la perversité dans une femme sont au-dessous de l'art ; il se dégrade en les peignant [6] ». De même pour les situations : elle annonce le romantisme, quand elle observe que « la scène française est la seule où les limites des deux genres, du comique et du tragique, soient fortement prononcées ; partout ailleurs le talent, comme le sort, se sert de la gaîté pour acérer la douleur [7] ». Mais elle reconnaît que la chose est impossible chez nous, les Français n'ayant pas, comme les Allemands, la patience d'attendre qu'une pièce soit finie pour la blâmer ou l'applaudir : « Les impressions des Français sont plus promptes ; et c'est en vain qu'on les

1. NORDAU, *Dégénérescence*, I, 134 ; II, 471.
2. Cf. ma *Convention dans la tragédie classique*, p. 68 et suiv.
3. *Œuvres*, III, 79-80.
4. *Ibid.*, p. 81.
5. *Ibid.*
6. *Ibid.*, p. 101.
7. *Ibid.*, p. 138.

préviendrait qu'une scène comique est destinée à faire ressortir une situation tragique ; ils se moqueraient de l'une sans attendre l'autre [1] ».

En somme, elle n'est pas, en matière dramatique, un véritable précurseur. Quelques idées, qui pourraient être fécondes, sont neutralisées par leurs contraires. Elle repousse l'illusion au théâtre ; elle ne désire pas un drame remplaçant la tragédie : « Le drame est à la tragédie ce que les figures de cire sont aux statues ; il y a trop de vérité et pas assez d'idéal ; c'est trop, si c'est de l'art, et jamais assez pour que ce soit de la nature ». Surtout elle reste fidèle à la théorie de l'art pour l'art, et condamne toute thèse au théâtre [2]. *L'Allemagne* n'est donc pas le manifeste d'un art nouveau ; elle n'annonce pas une révolution artistique, elle ne la prépare pas. Pour faire réussir un coup d'état littéraire, on ne passe pas son temps à penser que le régime qu'on veut détruire a beaucoup de bon.

***

Il y a une différence notable entre sa valeur littéraire et son importance politique. Son rôle social est grand, puisque son souvenir est inséparable de celui de Napoléon. Lamartine l'a bien vu dans son *Ressouvenir du lac Léman* :

> Colombe de salut pour l'arche du génie,
> Seule elle traversa la mer de tyrannie !
> Pendant que sous ses fers l'univers avili
> Du front césarien étudiait le pli,
> Ce petit coin de terre, oasis de vengeance,
> Protestait pour le siècle et pour l'intelligence :
> Le poids du monde entier ne pouvait assoupir,
> Liberté, dans ce cœur ton extrême soupir !
> Ce soupir d'une femme alluma le tonnerre
> Qui foudroya d'en bas le Titan de la guerre [3].

Lamartine voit-il la situation en poète lyrique qui s'enflamme ? Très froidement, Mme de Rémusat dit la même chose, et donne l'impression qu'elle voit très juste : elle a quelquefois entendu

1. *Ibid.*, p. 79.
2. *Ibid.*, p. 80, 84.
3. *Premières Méditations*, p. 18.

l'Empereur parler de Mme de Staël, et il en parle avec amertume, la grandissant ainsi en même temps qu'il se rapetisse lui-même [1]. Plus ces temps sont devenus lointains plus l'image de Mme de Staël a pris de la grandeur [2]. Mais son influence générale sur le romantisme n'a pas suivi la même marche ascensionnelle. Des généralités sur ce sujet traînent un peu partout [3]. Mais, si l'on cherche des faits précis, on n'en trouve guère. Il lui manquait trop de choses pour devenir le guide des esprits sous la Restauration ; en particulier il lui manquait le sens mystique de la nature, qui est la grande originalité des poètes qui vont venir. En Angleterre, à Richmond, le fils de Mallet du Pan remarquait que, restant dans une indifférence complète, elle ne prêtait aucune attention au charmant et doux paysage de prairies qu'elle avait sous les yeux, et qu'elle ne regardait pas plus que si elle avait été entourée de murailles de briques [4]. La nature ne compte pas pour elle. Seule l'intelligence l'intéresse. Mais elle ne médite pas, elle ne lit pas ; elle improvise, elle cause. Comme tous les causeurs, qui mettent leur esprit en viager, elle étincelle, elle éblouit, elle fatigue. Son bonheur n'est pas d'écrire, mais de parler. Après une soirée où elle a présenté Wellington à ses invités, et où elle a été particulièrement brillante, elle s'écrie, enthousiasmée par son propre talent : — Quel bonheur, si l'on pouvait être reine pendant vingt-quatre heures ! Que de belles choses on dirait ! — La pièce importante de sa maison, ce n'est pas son cabinet de travail, c'est son salon. Mme de Staël n'éclaire pas : elle brille ; le comte de Sabran disait d'elle : « Elle voudrait que le monde fût un salon, et en être le lustre [5] ! » C'est sa façon de siéger au plafond.

Mais ce qui manque éminemment à Mme de Staël, c'est l'art d'écrire. Sainte-Beuve lui reconnaît la curiosité, l'intelligence, la mobilité dans l'admiration, une force expansive, de la pensée, mais lui dénie le style : « Ç'a été là le côté infirme du talent de Mme de Staël ». Sa pensée était forte, et elle n'a pas exécuté d'œuvre :

1. *Mémoires*, II, 401.
2. Albert Sorel, *Mme de Staël*, p. 211.
3. Cf. Counson, *Revue*, 1914, p. 269.
4. Kohler, *ibid.*, p. 625.
5. Lettre d'A. de Custine, dans les *Salons célèbres* de Mme Sophie Gay, p. 26.

elle a, hâtivement, façonné des maquettes d'argile : elle n'a pas sculpté dans le marbre[1].

Je trouve donc singulièrement vraie et profonde cette remarque d'un critique étranger : le rôle de Mme de Staël a été de comprendre, et d'apprendre aux autres à comprendre : celui de Chateaubriand a été de sentir, et d'apprendre aux autres à sentir ; ce qui revient à dire que le véritable chef de l'école romantique, ce n'est pas Mme de Staël, c'est Chateaubriand [2].

CHAPITRE V

L'influence de Chateaubriand

L'influence de Chateaubriand ne subit aucune éclipse après 1815 ; au contraire elle grandit de jour en jour, et pourtant il n'appartient plus à la littérature que par ses mémoires, par sa correspondance qui ne formera un monument que près d'un siècle après. Comme on regrettait devant Vigny que l'auteur des *Martyrs* eût abandonné les lettres pour la politique : « Oui, répondit-il, M. de Chateaubriand s'est fait diplomate comme Dieu s'est fait homme. Il faut espérer que ce sera aussi pour nous sauver ; mais il est descendu du ciel [3] ». Il se fait en effet diplomate, ou ministre, et là encore il est grand : homme d'Etat, il a des idées grandioses et pratiques : il rêve la frontière du Rhin [4]. Mais grâce à l'antipathie de Louis XVIII, il tombe du haut de son rêve : il est obligé ensuite de se faire journaliste, et ses articles du *Conservateur* rappellent à un bon juge la puissante ironie de l'auteur des *Provinciales*[5]. Cela entretient l'agitation des esprits autour de lui. Sa belle et noble figure domine

1. Sainte-Beuve, *Poésies*, p. 133-134.
2. Irving Babbitt, *The masters*, p. 5.
3. M. Albert Géraud, *Un Homme de Lettres*, p. 226.
4. J. Dessaint, « Le Pot au lait de Chateaubriand » dans la *Revue de Paris*, du 1er juillet 1924, p. 185-192.
5. M. Albert, *ibid.*, p. 218-219.

le monde parisien ; la comtesse d'Agoult en trace, vers 1820, un inoubliable portrait : « Chateaubriand, bien qu'il eût alors cinquante-deux ans, était d'une beauté frappante. La grandeur était à son front ; dans ses yeux, la flamme ; dans sa belle chevelure, le souffle du génie ; dans toute sa personne, une grâce superbe, un air d'ambition lassée qui semblait descendre vers vous du haut d'un trône ; sur ses épaules inégales, comme une pourpre invisible[1] ». Causeur exquis, il conquiert tous ceux et surtout toutes celles qui l'approchent[2]. Il reste le grand amoureux à qui l'âge n'enlève pas sa séduction. C'est peut-être dans les derniers de ses romans vécus que se trouvent les plus exquises de ses héroïnes, l'Occitanienne, Mlle Léontine de Villeneuve, la marquise Marie de Vichet, dont les noms ne sont plus une énigme[3]. Elle lui raconte, le 1er mars 1828, son ravissement devant un soleil couchant, dans la montagne : « Un nuage d'or brillait, isolé ; il venait lentement du nord, et me fit penser à vous ». Et, coquettement, Chateaubriand répond : « Vous avez pris un nuage pour moi. Vous avez raison : je passerai bientôt, mais je n'aurai que la courte existence de votre nuage, et non sa beauté ». Pour nous, au contraire, il semble que le beau nuage ait envahi peu à peu tout le ciel romantique. Le culte pour l'auteur du *Génie* devient une religion. La prêtresse du temple, c'est l'émule de Cymodocée, Mme Récamier, « celle que tous les poètes ont aimée, dit Edgar Quinet, parce qu'elle est la poésie même[4] ». C'est chez elle que l'on entend, en 1834, ces admirables *Mémoires d'Outre-Tombe*, où il y a tant d'éloquence, tant d'esprit, tant d'erreurs volontaires ou inconscientes ; où Chateaubriand, redoutable ironiste, se moque un peu de lui-même et beaucoup de nous. C'est un renouveau de son prestige intellectuel[5]. René reparaît, avec son pessimisme hautain et son mépris de grand seigneur[6]. Certains jours, il cesse d'être aimable : ces jours-là, dit Brifaut, le Génie de la Mélancolie cède la place à la Fée

1. Daniel Stern, *Mes Souvenirs*, p. 142.
2. Mme de Genlis, VII, 164.
3. *Un dernier Amour de René*, p. 71 et suiv. Cf. Jules Lèche, *Journal des Débats* du 24 juillet 1903. — Maurice Levaillant, « Le Roman de l'Occitanienne et de Chateaubriand », dans *Le Figaro*, supplément littéraire du 29 novembre 1924.
4. *Revue de Paris*, 1834, IV, 207.
5. Herriot, *Mme Récamier*, p. 247 et suiv.
6. Giraud, *Chateaubriand*, p. 279.

Grognon [1]. Mais on lui passe tout ; c'est toujours l'enchanteur, et, grâce à Mme de Chateaubriand, il finit en beauté, s'imposant jusqu'au bout au respect [2]. Jusqu'à la fin aussi il garde cette puissance souveraine du style, qui ne s'était pas affaiblie avec les années, terminant ses *Mémoires* par une de ses plus belles pages : « En traçant ces derniers mots, le 16 novembre 1841, ma fenêtre qui donne à l'ouest sur les jardins des Missions étrangères, est ouverte : il est six heures du matin, j'aperçois la lune pâle et élargie ; elle s'abaisse sur la flèche des Invalides à peine révélée par le premier rayon doré de l'Orient : on dirait que l'ancien monde finit et que le nouveau commence. Je vois les reflets d'une aurore dont je ne verrai pas se lever le soleil. Il ne me reste qu'à m'asseoir au bord de ma fosse : après quoi je descendrai hardiment, le crucifix à la main, dans l'éternité [3] ».

Un an avant la mort de Chateaubriand, Flaubert, visitant la Bretagne, s'arrête devant le tombeau encore vide et qui attend ; il devient lyrique à la pensée de celui qui a modelé à son image le lyrisme français : « Il dormira là dessous, la tête tournée vers la mer ; dans ce sépulcre bâti sur un écueil, son immortalité sera, comme fut sa vie, déserte des autres et tout entourée d'orages. Les vagues avec les siècles murmureront longtemps autour de ce grand souvenir ; dans les tempêtes elles bondiront jusqu'à ses pieds, ou, les matins d'été, quand les voiles blanches se déploient et que l'hirondelle arrive d'au delà des mers, longues et douces, elles lui apporteront la volupté mélancolique des horizons et la caresse des larges brises. Et les jours ainsi s'écoulant..., le cœur de René, devenu froid, lentement s'éparpillera dans le néant, au rythme sans fin de cette musique éternelle [4] ».

Cette prose fait plus d'honneur à Chateaubriand que les jolis vers de Brizeux [5] ; car c'est l'hommage de ceux qui, possédés par ce génie, sont romantiques pour ainsi dire malgré eux.

1. Brifaut, *Souvenirs*, II, 141-142. Cf. Mme Octave Feuillet, *Souvenirs et Correspondance* p. 251-252.
2. Sainte-Beuve, *Chateaubriand et son Groupe*, II, 114.
3. *Mémoires d'Outre-Tombe*, VI, 479-480.
4. Flaubert, *Par les Champs et par les Grèves*, ch. XI.
5. Brizeux, II, 353,

Il meurt, et, comme l'a dit Hugo de celui qui fut son ennemi, de celui dont il voulait être le rival,

> Le nom grandit quand l'homme tombe.
> Jamais rien de tel n'avait lui.

Tout en luttant contre Napoléon, tout en subissant son prestige, il en était jaloux [1]. Il avait fait ce rêve d'être dans le monde intellectuel l'égal, ou l'équivalent, de l'Empereur dans l'ordre des faits [2]. Il n'est pas le seul à songer à ce parallèle. Quinet, en 1834, comparait les deux sous-lieutenants de l'ancien régime, « l'un portant dans sa giberne Arcole, Marengo, Austerlitz, Wagram ; l'autre René, Atala, Eudore, le Génie du Christianisme [3] ». Les passions romantiques s'en mêlant, on eût songé même un instant à donner le pas à l'écrivain sur le chef de guerre ; Jules Janin est obligé de protester au nom du bon sens : « Chateaubriand... est le plus grand par l'esprit, par le style, par la poésie, par le cœur : je n'ai pas dit par le génie ; il n'est que le second dans le siècle : il faut laisser la première place à Bonaparte [4] ». C'est évident ; seulement Napoléon disparaît, puis meurt, le premier, et l'on a pu dire que c'était Chateaubriand qui lui avait succédé, exerçant sur le monde intellectuel un véritable empire [5].

Lui-même a marqué les limites de sa maîtrise, sans céder à cette fausse modestie qui est si déplaisante et si vaniteuse. Il prétend, ou pour mieux dire il constate qu'il a eu sur son siècle une triple influence, religieuse, politique et littéraire [6]. Pour étudier son influence, sans prêter le flanc à la raillerie, il généralise son cas : il imagine une théorie des « voyageurs voilés », des « illustres égaux », des « cinq... écrivains qui ont suffi aux besoins et à l'aliment de la pensée : ces génies-mères semblent avoir enfanté et allaité tous les autres [7] ». Il les énumère : Homère, Dante, Rabelais, Shakespeare ; il nous laisse le plaisir de nommer le cinquième, par acclamation,

1. SAINTE-BEUVE, *Chateaubriand et son Groupe*, I, 394. — Maurice DREYFOUS, *Napoléon raconté par Chateaubriand*, préface, p. x.
2. *Mémoires d'Outre-Tombe*, III, 179.
3. *Revue de Paris*, 1834, IV, 216.
4. *Ibid*, III, 67.
5. Ch. BENOIT, *Chateaubriand, sa vie*, p. 180.
6. *Mémoires*, t. I, p. XLV.
7. *Ibid.*, II, 189-192.

et il conclut : « On renie souvent ces maîtres suprêmes ; on se révolte contre eux ; on compte leurs défauts ; on les accuse d'ennui, de longueur, de bizarrerie, de mauvais goût, en les volant et en se parant de leurs dépouilles ; mais on se débat en vain sous leur joug. Tout vient de leurs couleurs ; partout s'impriment leurs traces... Leurs expressions deviennent proverbes, leurs personnages fictifs se changent en personnages réels, lesquels ont hoirs et lignée. Ils ouvrent des horizons d'où jaillissent des faisceaux de lumière ; ils sèment des idées, germes de mille autres ; ils fournissent des imaginations, des sujets, des styles à tous les arts ; leurs œuvres sont les mines ou les entrailles de l'esprit humain [1] ».

C'est un style nouveau qu'il croit surtout avoir offert à l'art moderne, car il a conscience d'avoir fait contre le philosophisme du XVIII[e] siècle une révolution religieuse, et « il ne pourrait y avoir renouvellement dans l'idée qu'il n'y eût innovation dans le style [2] ». C'est à son style qu'il compte devoir sa durée, car « on ne vit que par le style [3] ». Bien que presque uniquement prosateur, il a trouvé une forme génératrice de poésie. Chênedollé a dit, de façon très heureuse : « Chateaubriand est le seul écrivain en prose qui donne la sensation des vers ; d'autres ont un sentiment exquis de l'harmonie, mais c'est une harmonie oratoire. Lui seul a une harmonie de poésie [4] ». C'est peut-être par cette harmonie, par sa création aussi de métaphores qu'il a le plus influé sur l'Ecole romantique. L'amour des images, l'habitude de comparer le grand au petit, le moral au physique, qu'on a reprochés, injustement d'ailleurs, à Victor Hugo [5], seraient moins développés chez lui si Chateaubriand ne lui en avait pas fourni l'exemple et la théorie : dans sa 52[e] remarque sur le premier livre des *Martyrs*, à propos de ce passage, « tels sont les cris dont retentit le nid des oiseaux lorsque la mère apporte la nourriture à ses petits », Chateaubrand dit : « On a critiqué cette comparaison : on a dit que la douleur ou la joie morale ne pouvait jamais être comparée au mouvement de la douleur ou des besoins physiques. S'il en était ainsi, il faudrait

1. *Ibid*, II, 192-193.
2. *Ibid.*, III, 60.
3. *Ibid*, II, 195.
4. Mme DE SAMIE, *Extraits du Journal de Chênedollé*, p. VIII.
5. *Lettres* de la duchesse DE BROGLIE, p. 264.

renoncer à toute comparaison, et même à toute poésie : car les comparaisons et la poésie consistent surtout à transporter pour ainsi dire le physique dans le moral et le moral dans le physique ».

Que n'a-t-il pas donné à la nouvelle Ecole ? N'est-ce pas encore de lui que procède la conception romantique de la nature reflet de l'homme ? « Faites-moi aimer, dit-il, et vous verrez qu'un pommier isolé, battu par le vent, jeté de travers au milieu des froments de la Beauce ; une fleur de sagette dans un marais ; ...un ciel humide, enfumé ; ...une hirondelle volant bas par un jour de pluie, une chauve-souris même remplaçant l'hirondelle ; toutes ces petites choses, rattachées à quelques souvenirs, s'enchanteront des mystères de mon bonheur, ou de la tristesse de mes regrets. En définitive, c'est la jeunesse de la vie, ce sont les personnes qui font les beaux sites[1] ». Les Romantiques aiment et décrivent la nature qu'il aime. Ils n'aiment pas la nature qu'il dédaigne. Ainsi il n'est plus question chez eux des montagnes que Rousseau avait mises à la mode ; même dans *Jocelyn*, la montagne, qui s'imposait, n'est qu'un décor en carton. Or le Maître lui-même ne l'aime pas ; il la voit avec les yeux de Mme de Beaumont, qui en avait horreur[2]. Il se refuse « à l'exaltation alpine des écrivains de montagne[3] ». Il donne bien l'impression d'un peintre chef d'atelier, indiquant à ses élèves les paysages à peindre et la façon de les animer.

Sur un point seulement il n'est pas suivi. Le père de *René* renie sa postérité littéraire et les héros romantiques. L'auteur de *Moïse* n'admet pas le drame, ou du moins certains drames où la couleur locale remplace vaille que vaille la psychologie. Il proteste contre la fidélité matérielle, la vérité des détails historiques ou archéologiques : « Cette correction dans la représentation de l'objet inanimé, dit-il avec mépris, est l'esprit des arts de notre temps : elle annonce la décadence de la haute poésie et du vrai drame : on se contente des petites beautés quand on est impuissant aux grandes ; on imite, à tromper l'œil, des fauteuils et du velours, quand on ne peut plus peindre la physionomie de l'homme assis sur ce velours et dans

1. *Mémoires*, V, 573.
2. RAYNAL, *Les Correspondants*, p. 154.
3. *Mémoires*, V, 571.

ces fauteuils [1] ». Chateaubriand nous semble tout à fait dans le vrai. Qu'est-ce que le romantisme ? Une réaction. C'est, comme je l'ai dit, le contraire du classicisme ; de là ses défauts et ses qualités. Tant qu'il est l'envers du pseudo-classicisme, c'est parfait. Quand il prend le contre-pied de la véritable école classique, il s'égare. C'est ce que veut dire Chateaubriand, et c'est ce que ne lui pardonne pas Vigny, qu'il gêne dans ses prétentions à être le chef du romantisme. Vigny s'imagine probablement qu'il est spécialement visé et renié par Chateaubriand, et il le renie à son tour avec une rancune amère ; il fait, en 1836, le plan d'un article « qu'il serait juste d'écrire : hypocrisie politique, littéraire et religieuse, faux air de génie, c'est tout ce qu'il y a dans cet homme qui n'a jamais rien inventé ! *René* est imité de *Werther*, *Atala* de *Paul et Virginie*. *Les Martyrs* sont une mosaïque dont chaque pierre est tirée d'un monument antique. *Le Génie du Christianisme* est un livre de mauvaise critique littéraire fort arriérée [2] ». Vigny, ce jour-là, avait la mémoire courte ; il oubliait, entre autres choses, que dans cette *Atala*, imitée, disait-il, de *Paul et Virginie*, il avait découvert ce détail, qui n'est pas dans B. de Saint-Pierre : les vignes sauvages « s'élancent de l'érable au tulipier, du tulipier à l'alcée » ; il l'avait trouvé de bonne prise, car dans son *Eloa*, le colibri

... passe ambitieux de l'érable à l'alcée [3].

De même pour Lamartine. Il y a de la rancœur dans le portrait, ou plutôt dans la caricature qu'il fait de Chateaubriand à l'Abbaye-aux-Bois [4]. Il paye ainsi, longtemps après, sa dette envers celui qui lui avait fait, devant Mme Récamier, le plus dédaigneux accueil. « Essai de morsure par un cygne ! » dirait Victor Hugo. Quant à celui-ci, c'est le grand débiteur de Chateaubriand, mais il n'a jamais renié cette dette-là. Chateaubriand, du reste, s'est montré bon prince ; dès 1820 il décernait à son disciple ses lettres de noblesse

1. *Mémoires*, II, 276.
2. P. p. GREGH, et cité par FAGUET, dans *La Revue Latine* du 25 septembre 1906, p. 527
3. Jacques LANGLOIS, « Les origines littéraires d'Alfred de Vigny », dans les *Annales Romantiques*, 1906, p. 29.
4. *Cours familier de Littérature*, XLIXe entretien, 1860, I, 58.

littéraire : « ... le jeune poète qui donne de si brillantes espérances [1] ». En revanche ce n'est pas du dévouement, c'est de l'adoration que V. Hugo éprouve pour son maître. Il le défend même contre sa fiancée qui ne partage pas son admiration : « Je ne comprends pas comment je t'ai déplu en prenant la défense du seul homme en France qui mérite l'enthousiasme [2] ». On a pourtant prétendu que l'*Essai sur la Littérature anglaise*, qui est de 1836, marquait une rupture entre eux [3]. Il est vrai que, dans la seconde partie, au chapitre où Chateaubriand démontre que « la manière de Shakespeare a corrompu le goût », il y a une critique fort vive des méchants drames, de « cette école animalisée et matérialisée ». Mais V. Hugo ne se croit pas visé, et ce qui le prouve, c'est qu'à la nouvelle du décès de Chateaubriand, il court à la chambre mortuaire, toute drapée de blanc, et contemple longuement la tête merveilleuse : « Son visage basané semblait plus sévère au milieu de toute cette blancheur [4] ». Il va aux obsèques qui sont peu suivies. Comme le tombeau du Grand-Bé n'est pas encore prêt, « on descendit le mort illustre dans le caveau de l'église... J'y entrai... J'y rêvai quelques minutes. Puis je sortis, et la porte se ferma [5] ». V. Hugo n'a pas écrit son monologue devant le tombeau du grand René, et c'est dommage ; mais j'en devine le mot final : Le Roi est mort ! Vive le Roi !!

Après les poètes, les prosateurs aussi sentent qu'une partie de leur force vient de Chateaubriand. Balzac a pour lui des sentiments tels que Mme de Berny craint de le voir se compromettre en juin 1832, au moment où la monarchie de Juillet décerne au trop fidèle tenant des Bourbons les honneurs de la prison [6]. Même ceux qui sont aux antipodes de sa pensée ont subi l'influence de son talent. Mérimée eût-il poussé jusqu'à la perfection l'art de la nouvelle si Chateaubriand ne lui en avait pas fourni un modèle dans les *Aventures du dernier Abencerage* ? Renan lui-même a eu

1. Lettre au Secrétaire de l'Académie des Jeux Floraux, p. p. S. Brugal dans *Le Figaro* du 6 juillet 1887.
2. *Lettres à la Fiancée*, p. 143.
3. Abbé Fernessole, *Les Origines littéraires de Louis Veuillot*, p. 163.
4. *Choses vues* (Ollendorff), I, 361.
5. *Id.*, *ibid.*, p. 363.
6. Lettres inédites dans la *Revue des Deux-Mondes*, 1er décembre 1921, p. 619-620, 625-626.

beau écrire : « Rien de plus sot qu'un écolier romantique ; se battre les flancs romantiquement me donne la nausée », il n'en est pas moins marqué de l'empreinte de Chateaubriand, comme Taine [1]. Les penseurs les plus récalcitrants sont peut-être les meilleurs témoins de cette prodigieuse influence, puisqu'ils essayent vainement de lutter contre elle ; Barbès écrit à George Sand, de la Haye, le 17 octobre 1867 : « Vous allez être étonnée peut-être de me voir glorifier *la joie*, mais c'est en effet précisément la gaieté qui me paraît manquer à notre époque. Depuis que je me connais, il y a eu constamment dans l'air quelque chose de triste et de sombre, le contraire de ce qu'il faut pour agir et réussir. D'où est venue à notre France cette désertion de son ancien caractère ? Rousseau, peut-être Chateaubriand et les importations des littératures étrangères peuvent nous avoir poussés à broyer du noir [2] ». Une partie de l'œuvre est sombre, en effet, mais l'autre est lumineuse. *Le Génie du Christianisme* agit depuis plus d'un siècle sur la pensée française. Sa force est toujours vive. Nous l'avons vu spécialement par le cas Huysmans. Plus près de nous, en plein procès de Rennes, Maurice Barrès s'en va visiter le château de Combourg, pour respirer un air plus pur : « Fils des romantiques, dit-il, je rentre dans ma maison de famille, et je sonne à l'huis d'un château... où je reconnais le principe de mon activité littéraire [3] ».

Nous nous en tiendrons là, regrettant que les étrangers ne rendent pas, eux aussi, justice à l'influence de Chateaubriand hors de France [4]. Il y aurait pourtant une étude curieuse à faire sur ce que lui doit Byron : l'auteur de l'*Itinéraire*, des *Martyrs*, de la *Lettre sur la campagne romaine* et de *René* a posé lui-même la question, avec politesse, mais avec netteté [5].

Son empire sur son armée littéraire ne lui a coûté aucune concession. Chef d'école, il ne s'est pas mis à la remorque de ladite école, en vieillissant. Il pouvait, le 1er juillet 1842, écrire à la *Revue d'Armorique*, avec une vraie noblesse : « Les jeunes généra-

1. *Revue des Revues*, 15 avril 1906, 440. — BRUNETIÈRE, Conférence à Rennes, dans *Le Temps* du 26 novembre 1895.
2. PLANCHUT, *Autour de Nohant*, p. 337-338.
3. V. GIRAUD, *Maurice Barrès*, p. 80.
4. IRVING BABBITT, *ibid.*, p. 60.
5. *Mémoires*, II, 206-207.

tions continueront leur marche, et franchiront ma tombe : elles vont à leurs destinées ; c'est tout simple. Je ne leur demande qu'un peu d'estime pour celui qui n'a pas voulu gâter l'unité de sa vie, et qui est resté fidèle à la religion, à la liberté et au malheur[1] ». Pour nous qui lisons cette lettre quatre-vingts ans après, nous avons un recul suffisant pour juger l'œuvre et l'ouvrier. Son œuvre a subi l'action des années ; on peut en dire ce qu'il écrivait à propos de la tragédie classique : « Le temps jette une obscurité inévitable sur les chefs-d'œuvre vieillissants ; son ombre portée change en Rembrandt les Raphaëls les plus purs[2] ».

Quant à l'ouvrier, quelle a été, en fin de compte, son influence ? Elle a déjà été étudiée[3]. Nous la reverrons en étudiant chaque grand romantique. Mais, pour fixer dès maintenant l'impression d'ensemble, il vaut mieux demander à Chateaubriand lui-même la formule parfaite : au début des *Martyrs*, il nous fait pénétrer dans le temple construit par les Messéniens en l'honneur d'Homère : « On y voyait le Poète représenté sous la figure d'un grand fleuve où d'autres fleuves venaient remplir leurs urnes ». Ce n'est pas une suggestion vaniteuse, adressée à notre complaisance ; en note, Chateaubriand ajoute : « Que je serais heureux si j'avais puisé à mon tour quelques gouttes d'eau dans cette vive source ». Et nous répondons : il a émergé à son tour ; c'est lui qui est la source vive de notre romantisme.

1. P. p. Lange, *Revue*, 1922, p. 349.
2. *Mémoires*, II, 275,
3. Cf., notamment, V. Giraud, *Nouvelles Etudes sur Chateaubriand*, p. 309-329.

TABLE DES MATIÈRES

Liste des ouvrages le plus souvent cités VII
Introduction XXVII

PREMIÈRE PARTIE

LE ROMANTISME SOUS L'ANCIEN RÉGIME

LIVRE PREMIER. — **Rousseau**

Chapitre Premier. — *La Nouvelle Héloïse* 3
Chapitre II. — *L'Emile* 9
Chapitre III. — *Rêveries du Promeneur solitaire* 16
Chapitre IV. — *Discours sur l'Inégalité* 20
Chapitre V. — L'influence immédiate de Rousseau 22

LIVRE II. — **La Révolution**

Chapitre Premier. — L'Influence de Jean-Jacques 25
Chapitre II. — Le Romantisme et la Révolution 28
Chapitre III. — Les Cahiers de Doléances 30
Chapitre IV. — L'Eloquence 32
Chapitre V. — La Presse 48
Chapitre VI. — Les Mémoires 51
Chapitre VII. — La Poésie 58
Chapitre VIII. — Le Théâtre 68
Chapitre IX. — La Littérature sous la Terreur 72

LIVRE III. — **Le Consulat et l'Empire**

Chapitre Premier. — Mme de Staël 79
§ 1er. — Les années de formation 79
§ 2. — L'Ambassadrice 84
§ 3. — Sous la Révolution 87
§ 4. — Le Directoire 92
Chapitre II. — Les Idées littéraires du Premier Consul 95
Chapitre III. — Mme de Staël et Bonaparte 102
§ 1er. — Les Amabilités de Mme de Staël 102
§ 2. — De la Littérature 106
§ 3. — *Delphine* 112
§ 4. — L'Exil 120

LIVRE IV. — L'Empire

CHAPITRE PREMIER. — Chateaubriand 123
§ 1er. — Années de jeunesse 123
§ 2. — *Voyage en Amérique* 130
§ 3. — *Les Natchez* 140
§ 4. — *L'Essai sur les Révolutions* 146
§ 5. — Retour d'émigration 154
§ 6. — *Atala* 166
§ 7. — *Le Génie du Christianisme* 178
§ 8. — *René* 213
CHAPITRE II. — Les Idées littéraires de l'Empereur Napoléon 226
CHAPITRE III. — Chateaubriand sous l'Empire 240
§ 1er. — L'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* 240
§ 2. — *Les Martyrs* 250
CHAPITRE IV. — Mme de Staël et Napoléon 266
§ 1er. — Le Premier Exil 266
§ 2. — *Corinne* 271
§ 3. — *De l'Allemagne* 280
CHAPITRE V. — L'Influence de Chateaubriand 298

Bourges. — Imprimerie A. TARDY. 15, rue Joyeuse. — 13.715-26..

"ÉDITIONS SPES" 17, Rue Soufflot, PARIS, V^e

A. BLANC-PÉRIDIER. — **La route ascendante de Maurice Barrès**. *Préface de* CHARLES MAURRAS..... 10. »

H. BORDEAUX de *l'Académie Française*. — **Une vie politique brisée : Louis BORDEAUX (1878-1924)** *Souvenirs fraternels*..... 6. »

R. CORNILLEAU.— *Professeur au Collège libre des Sciences Sociales.* — **De Waldeck-Rousseau à Poincaré.** *Chronique d'une génération* (1898-1924)..... 12. »

N. FONTANILLE.— **L'Œuvre sociale d'Albert de MUN**. 20. »

GÉRARD-GAILLY. — **L'Enfance et la Jeunesse heureuse de M^me de Sévigné**..... 7. »

G. GUICHES. — **Au Banquet de la Vie**..... 10. »

— **Le Banquet**..... 10. »
(Souvenirs de la vie Littéraire).

H. JOLY, *Membre de l'Institut.* — **La Psychologie des grands Hommes**..... 10. »

— **Génies sains, Génies malades**..... 10. »

Mgr LAVEILLE.— *Protonotaire Apostolique, Vicaire général de Meaux.* — **Le Cardinal Mercier, Archevêque de Malines, (1851-1926)**. *Préface de M. CARTON DE WIART, Ministre d'État*..... 15. »

P. LESOURD. — *Archiviste Paléographe.* **La Terre et les Morts de Maurice Barrès**..... 4. »

MONTALEMBERT. — **Les Moines.** (*Extraits de l'Introduction à l'Histoire des Moines d'Occident*) *Avant-propos par* A. DE MEAUX, *Notice par* GEORGES GOYAU, *de l'Académie Française*..... 10. »

J. NESMY. — **Contes Limousins.** 80 illustrations de G. DARDAILLON..... 15. »

J. PIOU. — **Le Comte Albert de MUN; sa vie publique**.. 15. »

A. POIZAT. — **Pour l'Humanisme.** Deux volumes. chaque volume..... 10. »

Théâtre complet. Deux volumes. Chaque volume..... 12. »

E. RENARD. — **Lavigerie**..... 15. »

E. RIPERT. — **Le Poème d'Assise.** Pour le VII^e centenaire de la mort de Saint François..... 12. »

GONZAGUE TRUC.— **Quelques Peintres de l'Homme contemporain**..... 9. »

DATE DUE
SEP 20
OCT 16
APR 14
DEC 19
NOV 9 4

840.9
S724h
v.1,pt.1

SOURIAU, M. A.

Histoire de romantisme en France.

DISCARD

DARTMOUTH COLLEGE
3 3311 01383 6822